











Pl 56  
n 65





LES  
VOYAGES  
DE M.<sup>R</sup>. DE  
THEVENOT.



S U I T E D U  
V O Y A G E  
D E M<sup>R</sup>. D E  
T H E V E N O T  
A U L E V A N T ,

Dans laquelle, après plusieurs Remarques très-singulieres sur des particularitez de l'Egypte, de la Syrie, de la Mesopotamie, de l'Euphrate & du Tigre,

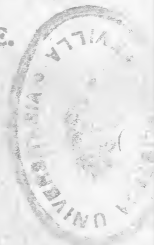
*Il est traité de la Perse, & autres Etats sujets au Roi de Perse ; ainsi que de sa Cour, & des Religions, Gouvernemens, Mœurs, Forces, Langues, Sciences, Arts & Coutumes des Peuples de ce grand Empire ;.*

Et aussi des antiquitez de Tschelminar, de Nakshi Rustan & autres lieux vers l'ancienne PERSEPOLIS : & particulièrement de la route exacte de ce grand Voyage, tant par Terre en Turquie & en Perse, que par Mer dans la Méditerranée, Golfe Persique & Mer des Indes.

T R O I S I E M E E D I T I O N ,

*Enrichie de figures en taille donce.*

T O M E T R O I S I E M E .



A A M S T E R D A M ,

Chez MICHEL CHARLES LE CENE,

M. DCC. XXVII.

FOR THE  
FAY AG E

THEY ENJOY

THEY ENJOY

THEY ENJOY

THEY ENJOY

THEY ENJOY

THEY ENJOY

THEY ENJOY

THEY ENJOY

THEY ENJOY

THEY ENJOY

THEY ENJOY

THEY ENJOY

THEY ENJOY

THEY ENJOY

THEY ENJOY



## P R E F A C E.

**V**OICI, mon Cher Lecteur, la suite des Voiages de feu Monsieur de Thevenot, que je vous donne; & comme par son Testament il en avoit disposé en ma faveur, je vous en fais part comme de mon heritage. Ce n'est pas pour vous faire valoir mon present, que je touche d'abord cette circonstance; au contraire je prétens vous marquer par là, que c'est un devoir que dans la Justice je n'ai pû me dispenser de rendre. En effet, selon les loix du monde les plus inviolables, qui sont celles de l'amitié, pourrois-je, sans crime, si mal répondre à la sienne, que de laisser ensevelir dans un oubli éternel un Ouvrage qui lui a coûté tant de peines, & la vie même; & qui peut, étant mis au jour, lui rendre en quelque façon

## P R E F A C E.

cette vie , & le recompenser de ses peines , s'il a le bon-heur de recevoir vôtre approbation , & d'avoir quelque place dans votre estime. Selon les loix de la nature , qui ne sont pas d'une moindre obligation , je me suis trouvé dans une égale nécessité pour plusieurs raisons , dont la principale est de satisfaire au desir d'une personne , à qui elle a donné beaucoup de droit sur moi , & qui d'ailleurs étoit en possession de disposer de ces Voiages , qui lui ont été solennellement dédiés. Enfin la loi de Dieu même , qui ne vouloit pas autrefois que parmi son Peuple , celui qui survivoit à son proche parent laissât mourir son nom , & qui recommande encore aujourd'hui si étroitement la garde du Pupile & de l'Orphelin ; cette loi si charitable m'auroit rendu criminel , si j'eusse laissé perir dans la poussiere cet Ouvrage qui doit tenir lieu d'enfant à celui qui me l'a confié en mourant ; puis qu'effectivement c'est la production de son esprit , le fruit de ses travaux , & l'unique moyen de faire passer son nom à la posterité.

Je



## P R E F A C E.

Je vous avoûe qu'il ne faisoit pas de moindres obligations pour m'engager dans cette entreprise, où il se presentoit assez de difficultez, pour me dégoûter d'un travail qui a été très-long, & d'autant plus ennuyeux, que naturellement mon inclination ne donne pas dans cette sorte de curiosité: Cependant j'ai été obligé de lire plusieurs fois les memoires de nôtre Auteur, avec toute l'application de mes yeux & de mon esprit; tant pour les déchiffrer, que pour en penetrer le sens; & en démêler la suite: car il est aisé de juger, qu'une personne qui écrit journellement, & en marchant, les choses à mesure qu'elle les voit, ne feroit le faire sans confusion, quelque peine qu'elle se donne. Après ce premier travail il en a falu prendre un second encore plus penible; parce qu'il s'est trouvé que Monsieur de Thevenot, qui ne se contentoit pas d'être instruit legerement des choses, ni de s'en informer une ou deux fois le faisant autant de fois & à autant de personnes qu'il lui étoit possible, avoit fait aussi très sou-

## P R E F A C E.

vent plusieurs remarques sur un même sujet , qui étoient dispersées dans ses écrits de côté & d'autre , qu'il a été nécessaire de ramasser avant que de les mettre en œuvre ; & après avoir fait, avec assez de travail , tant de differens assemblages , il a falu enfin joindre toutes ces parties différentes , & leur donner quelque liaison , pour en faire un corps.

il restoit ce semble encore une chose à faire , c'étoit de donner à ce corps un beau visage , je veux dire cet agrément & cette politesse si nécessaire , pour le produire parmi les honnêtes gens ; particulièrement aujourd'hui que l'on est si delicat pour la pureté du langage , & que tout le monde fait gloire de s'y rendre difficile. J'avoüe franchement que j'ai peu menagé en ceci nôtre Voiageur ; puisque je l'expose au grand monde avec cet air étranger qu'il a rapporté des Indes : mais j'ai crû qu'il étoit à propos d'en user ainsi , autrement j'aurois eu recours , aussi bien que beaucoup d'autres , à quelqu'un de ces Messieurs ,

## P R E F A C E.

sieurs, qui possèdent l'art de bien écrire; & j'aurois fait gloire de publier la personne qui lui auroit rendu cet office, pour ne nous point faire honneur du mérite d'autrui. Par ce moien sans doute il auroit eu un autre air, & il auroit brillé davantage, mais peut-être qu'il n'auroit plus été le même: Car la délicatesse de l'expression, la netteté du style, & le beau tour, ne s'accordent pas toujours bien avec l'exactitude & la simplicité d'un récit; elles entreprennent d'ordinaire de retrancher ou d'ajouter quelque chose, sous prétexte d'y donner bonne grace, & à force d'ajuster, elles changent quelquefois entièrement le sens. En effet, ce sont deux manières bien différentes; les redites, les répétitions des mêmes mots, & l'usage de certains termes, sont de grands inconvéniens dans le beau langage: Et l'on a peine à s'en sauver lorsqu'on veut donner un détail exact des choses, & les décrire avec une naïveté qui soit propre à en former au Lecteur une idée distincte. Cependant c'est le caractère

## P R E F A C E.

de Monsieur de Thevenot, c'est ce que l'on a si fort approuvé dans sa premiere Relation; & à la vérité elle a été si bien reçue de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens, & les personnes intelligentes en ont fait tant d'estime, qu'après cela si j'avois entrepris de mêler en celle-ci quelque chose d'emprunté, j'aurois crû me rendre également coupable, & envers mon Auteur, dont la reputation se doit soutenir ainsi qu'elle a été établie par lui-même, & envers le Lecteur de qui j'aurois abusé, en lui presentant une Histoire bien ornée, au lieu des véritables memoires qu'il attend.

Il n'y a donc rien à craindre pour cette Relation de la part de la Critique Françoisë; si elle doit apprehender quelque chose, c'est la censure des Voyageurs mêmes: Puisqu'il est assez ordinaire de voir que ceux d'une même Profession, ont de la peine à se donner une approbation mutuelle. Une beauté a toujours des deffauts aux yeux des belles, qui ne sont point aperçûs des autres; & quoi que ce soit tacitement avoüer  
son

## P R E F A C E.

son peu de merite, que de ne l'établir que sur la ruine de celui d'autrui, cependant la passion des hommes pour ce qui flatte la vanité est si aveugle, qu'ils prennent presque tous cette voie pour s'élever. Ce n'est pas que jusqu'à présent j'aie aucun sujet de plainte à cet égard : au contraire l'Auteur qui nous a depuis peu donné un racourci des beautés de la Perse, a parlé le plus honnêtement du monde de Monsieur de Thevenot, qui avoit aussi pour lui des sentimens reciproques d'estime, dont il a laissé des marques dans ses Memoires. Mais ce qui me donne quelque peur, c'est la réflexion que m'a fait faire une personne, à qui je montrois ces jours passez un morceau de cette Relation : Il me disoit que c'étoit bien s'exposer, que de détailler si fort les choses, & qu'en les particularisant moins, l'on n'étoit pas si en danger de se méprendre, ni de faire des fautes qui puissent être relevées. C'est sans doute que l'on se sauve plus aisément dans un récit un peu confus, & j'ai connu par experience

## P R E F A C E.

la vérité de ceci : car l'on m'a donné avis, depuis que je travaille à cette Preface, que l'on trouvoit étrange ce que Monsieur de Thevenot avoit écrit dans sa premiere Relation, qu'il y a vingt-quatre mille Mosquées au Caire, ce qui ne paroît pas croiable. Ce nombre à la vérité est surprenant, & quand même il seroit effectif, ainsi que quelque personne à qui je m'en suis enquis m'a assuré, disant qu'il y a un si grand nombre de Turbés, de Chapelles, & de grands Temples en cette Ville, que comprenant tout cela sous le nom de Mosquée, il peut bien y en avoir à peu près ce nombre; quand, dis-je, cela seroit vrai, ou que ce seroit une faute de l'Imprimeur qui auroit mis vingt-quatre, pour quatre-mille, ce que je ne sai pas; il est toujours certain qu'un Politique ne se seroit point mis au hazard de n'être pas crû, & il auroit dit simplement qu'il y a un très-grand nombre de Mosquées au grand Caire.

Quelque chose qu'il en puisse arriver, je n'ai pas jugé à propos de rien retrancher

## P R E F A C E.

cher du grand détail que donne Monsieur de Thevenot , presque sur toutes choses : j'ai mieux aimé le sacrifier à la censure publique, que de frustrer la curiosité du Lecteur , & priver ceux qui feront les mêmes Voiages de l'utilité qu'ils pourront tirer de cette Relation ; où ils trouveront toutes leurs routes marquées , jusqu'aux gîtes , pour se conduire dans les chemins ; où ils pourront prendre conseil de ce qu'il faut faire ou éviter, pour la sûreté de leurs Personnes ; où enfin , ils seront informez de tout ce qu'il y aura à voir, pour satisfaire leur curiosité & celle des autres : Et s'ils trouvent que nôtre Voia-geur se soit abusé dans quelque chose, il leur sera aisé d'en faire la remarque, pour la donner ensuite au public , qui par ce moien aura enfin une parfaite connoissance des Païs dont nôtre Auteur a écrit ; mais j'espere que cela ne diminuëra en rien l'estime qu'il a conçûe de Monsieur de Thevenot ; puis qu'il lui aura toujours l'obligation d'avoir contribué à découvrir la vérité des

## P R E F A C E.

choses, à quoi sans lui on n'auroit peut-être jamais pensé; & j'ose ajouter que l'on doit cette reconnoissance à la mémoire, que de la conserver en quelque sorte de veneration, malgré l'envie.

Il est certain qu'il a entrepris tous ses Voiages dans une vuë plus noble, que celle qui conduit beaucoup de ceux qui portent leurs pas si loin, & qui faisant leur capital de leur negoce, ne peuvent donner à la curiosité publique, que la moindre partie de leur application: pour lui il s'y est donné tout entier, & avec une telle assiduité, au rapport de ceux qui l'ont vû dans ces Pais, qu'à peine avoit-il le tems de manger. Il est aisé de juger de la grandeur de son travail, par la lecture de cette Relation, où il paroît assez, qu'il étoit continuellement occupé à faire des Remarques generalement sur toutes choses: Mais outre cela j'ai entre mes mains un Ouvrage qu'il a fait dans les Indes, qui marque encore bien davantage l'exactitude de ses soins. C'est un Recueil de

tou-



## P R E F A C E.

toutes les plantes de ces Pais ; cela s'appelle dans les termes de la Botanique, un Herbar à sec : Il y en a cinq Volumes, où l'on voit en nature des feuilles des Plantes, & aussi les rameaux de tous les arbres, dont les feuilles n'ont pas encore perdu leur couleur, non plus que les fleurs qui sont à quelques-uns, aussi bien que les filiques. Tout cela est colé proprement sur chaque page, & à celle qui est opposée, il a marqué le nom de la Plante en Portugais, Persien, Indien, Malabar, & Banian : Il a fait ensuite la description de la Plante, d'une manière qui fait voir, & son exactitude en toutes choses, & son habileté en cette science ; le moindre filament n'y est pas omis ; il marque les endroits où l'on voit davantage cette sorte de Plante ; le tems où elle est en fleur, & porte son fruit & ses vertus, si elle en a de connues. Et en vérité cet Ouvrage si curieux & si pénible mériterait un sort plus beau, que celui d'être caché dans le fond d'un coffre ; & ce n'est qu'avec tout le déplaisir imaginable, que me

## P R E F A C E.

voiant dans l'impossibilité de fournir le tems & la dépense nécessaire pour lui faire voir le jour , je suis obligé de le laisser ainsi perir dans l'obscurité ; ce n'est même que par hazard , que j'ai donné la figure de deux de ces plantes, & parce que Monsieur de Thevenot, qui les avoit vûës avant que de commencer son Recueil, en avoit fait une assez ample description avec un petit griffonnement, dans les Memoires que je donne.

Un Ouvrage de cette nature peut bien donner une assez grande idée de son Auteur ; mais ce qui doit surprendre, c'est qu'il aie pû travailler en même tems à ses autres Remarques sur le Pais, & en étudier les Langues, dans lesquelles il paroît, en ce que j'ai déjà vû de ses écrits, qu'il avoit fait un grand progrès : & j'espere donner au public dans la troisième Partie de son Voiage, où il sera traité des Indes, un Alphabet de la Langue Malabare, avec quelques regles de Syntaxe. Il avoit une grande facilité pour les Langues, car sans  
par-

## P R E F A C E.

parler de ce qu'il savoit à l'égard de celles qui sont plus connuës en ce Pais-ci; il possédoit parfaitement le Turc, l'Arabe, & le Persien; ce qui lui a donné beaucoup d'entrée pour voir & connoître à fond ces Peuples, & en écrire comme il a fait. Mais comme ses Remarques sont presque sur toutes sortes de matières, ce qui demande une notion de la plupart des Sciences & des Arts, il a bien fait voir que tant d'occupations différentes qui auroient suffi à plusieurs personnes, ne l'avoient pas empêché de s'appliquer à l'étude des choses les plus sérieuses & les plus difficiles. En effet, comme il avoit un esprit propre à tout, assez vif pour pénétrer dans les difficultez, laborieux pour s'appliquer avec vigueur, & constant pour ne se pas rebuter du travail; il s'étoit rendu habile dans la Physique, la Geometrie, l'Astronomie & toutes les Mathematiques; & il avoit particulièrement étudié la Philosophie de Monsieur Descartes, plutôt pour examiner agréablement les effets naturels dans

## P R E F A C E.

dans ses Principes, que pour en décider souverainement, comme font ceux qui donnent aujourd'hui dans les sentimens de ce Philosophe.

Ce qui doit être plus admiré dans la personne de Monsieur de Thevenot à mon avis; c'est qu'avec tous ces grands avantages, il n'étoit pas moins religieux, en quoi il a l'approbation universelle, de tout ce qu'il y a de gens qui sont revenus de ces Païs, ou qui en ont écrit à leurs amis, qui rendent tous des témoignages bien avantageux & de sa pieté & de toute sa conduite, qui a toujours été honnête & réglée, & sans aucun de tous les emportemens qui nous décrivent ordinairement chez les autres Nations: Il avoit une patience à l'épreuve de tout événement, qui n'est pas peu nécessaire dans les Voiages, particulièrement d'Orient; & ce qui étoit bien édifiant, ils s'étoit acquis cette patience par des reflexions aussi Chrétiennes que solides, à savoir qu'il n'arrive rien que par les Ordres de la Providence divine, qui ne nous

ou

## P R E F A C E.

oublie jamais ; ce qu'il nous a souvent fait connoître dans ses entretiens. Sa conversation étoit aisée, & sans aucune affectation, & comme il avoit beaucoup d'acquis & beaucoup vû, il y avoit plaisir à le faire parler, & il fournissoit à l'entretien sur toute sorte de sujets ; néanmoins il étoit fort réservé sur le Chapitre de ses Voiages, & bien loin de s'y rendre importun, il n'y avoit que la complaisance qui pût l'engager à s'étendre sur cette matière ; & pour lors il le faisoit d'une manière si naturelle & si sincère, qu'il a eu le bonheur de laisser tout le monde persuadé de sa bonne foi à dire la vérité des choses ; & soit que ceux qui l'ont connu aient répandu cette bonne opinion de sa personne, soit qu'il y ait dans ses écrits un certain caractère qui marque cette fidélité, c'est ordinairement une des premières loüanges que lui donnent ceux qui sans l'avoir connu ont lû ses Voiages, que de dire, l'on est assuré qu'il dit vrai. Il portoit cette sincérité jusque sur le visage : sa physionomie étoit heureuse, elle marquoit

## P R E F A C E.

quoit un naturel doux & bien-faisant, un esprit bien tourné, une ame droite, & un grand fond d'honneur.

Il étoit né le 7. Juin de l'année 1633. Il n'avoit pas plus de dix-huit ans, quand il sortit du College de Navarre, où il avoit fait toutes les études avec succès: il s'adonna aussi-tôt à tous les exercices que l'on fait succeder ordinairement aux études, pour achever de former la jeunesse; jusqu'à ce que sentant les premiers feux de cette passion du Voiage, & aiant la liberté de la satisfaire; il partit de Paris le 28. de Decembre de l'année 1652. pour aller en Angleterre. Dans son passage de Calais à Douvres, dans le Paquet-Boot, où il y avoit encore un autre Gentilhomme François, il eut le bonheur de rencontrer la Flotte Hollandoise, qui étoit de 80. voiles, commandée par ce fameux Amiral Tromp, qui fut tué cinq ou six mois après: Il les fit monter dans son bord, où il les reçut tout-à-fait bien, & après s'être entretenu avec eux durant plus d'une heure

en

## P R E F A C E.

en François , & les avoir regalés , il les laissa poursuivre leur route, les aiant fait saluer de trois coups de canon , lorsqu'ils se separerent de son vaisseau. Il demeura peu de tems en Angleterre , d'où étant repassé à Calais , à la premiere occasion , il se remit en mer pour la Hollande , où il fit un plus long séjour. Il alla ensuite à Cologne & de là à Francfort & à Ratisbonne pour y voir une Diette Imperiale. Il traversa ensuite ce qui restoit de l'Aliemagne , pour aller gagner l'Italie par les montagnes du Tirol , il vint à Veronne , de là à Venize , de Venize à Lorette , & de Lorette à Rome. Il y demeura assez long-tems , parce que lorsqu'il étoit sur le point d'en partir , le Pape Innocent X. mourut , ce qui l'arrêta pour voir tout ce qui se fait dans ces rencontres , durant le Conclave , & au Couronnement d'un Pape : il n'en partit donc qu'après la création d'Alexandre VII. Il a donné la Relation de la suite de son Voiage , intitulée *Voiage du Levant* , jusqu'à son retour à Li-

Tome III.                      \*\*                      yourne ,

## P R E F A C E.

vourne , d'où il fit encor un tour en  
 Italie, pour achever de voir les lieux  
 où il n'avoit pas été la premiere fois,  
 il fit aussi un petit sejour à la Cour de  
 Savoie, avant que de revenir en Fran-  
 ce. Monsieur de Thevenot n'a point  
 fait part au public de tous ces Voiages.  
 là, ce n'est pas qu'il n'en ait fait une  
 Relation, qu'il a même pris la peine  
 de faire écrire au net : mais comme il  
 avoit peu de bonne opinion de ce qui  
 venoit de lui ; il ne la donna pas à im-  
 primer avec celle du Levant , croiant  
 que ces Païs étoient assez connus. C'est  
 à la verité son coup d'essai, néanmoins  
 ce genie d'exaëtitude tout naissant qu'il  
 étoit, ne laisse pas d'y paroître & d'a-  
 voir ses charmes ; il vous fait voir suc-  
 cinctement tout ce qu'il y a de beau &  
 de curieux dans chaque endroit , &  
 vous donne le caractere de chaque Na-  
 tion : Enfin, il en dit assez , pour don-  
 ner une connoissance raisonnable de  
 ces Païs, à ceux qui n'y ont pas été ;  
 & il n'en dit point trop , pour ennuyer  
 ceux qui ne sont pas fâchés de se remet-  
tre



## P R E F A C E.

tre l'idée des choses qu'ils ont vûës ; j'ai cette Relation entre mes mains , & je n'ai encore pris aucune resolution de ce que j'en dois faire. Pour celle des Indes , qui est la suite de celle-ci & de la vie de Monsieur de Thevenot , j'espère avec l'aide de Dieu la donner dans peu de tems ; même son retour en Perse & toute sa marche depuis Ispahan jusqu'à Miana , petit lieu éloigné d'environ trente lieuës de Tauris ; car son Journal écrit de sa propre main ne finit que peu de jours auparavant sa mort , qui arriva le 28. de Novembre de l'année 1667. dans ce même Bourg de Miana , lieu fatal qui a terminé la course avec la Vie de cet illustre Voyageur , que ses proches & ses amis pleurent encore tous les jours , & que le public même ne sauroit assez regretter , puis qu'il perd en sa personne , un exemple de piété , un modèle de vertu , & un trésor de sciences. Vous-même , mon Cher Lecteur , regrettés sa perte , car quelque satisfaction que vous puissiez tirer de cette Relation , vous devez

## P R E F A C E.

être persuadé que ce n'est rien , au prix de ce qu'elle auroit été, s'il vous l'avoit donnée lui-même : C'est un miserable enfant posthume qui a reçu l'être de son Pere, mais à qui tout le reste a manqué; néanmoins son malheur vous oblige à le regarder avec encore plus de bonté, & vous le devez même en consideration de celui dont il porte le nom. Il est mort en travaillant pour vous, faites le vivre dans vôre souvenir, & sur tout ne lui refusez pas vos Prieres.



## AVERTISSEMENT.



*E* vous demande encore, mon cher Lecteur, un moment de votre patience, pour lire deux avis que je suis obligé de vous donner : Le premier est touchant une remarque de nôtre Auteur, dans laquelle il nous dit : Que c'est un fort argument contre les hérétiques Européens, de leur objecter les Chrétiens Levantins, qui sont depuis long tems ennemis declarez des Catholiques Romains ; & qui néanmoins s'accordent tous avec les Catholiques Romains touchant le saint Sacrement & la Messe, tant Jacobites que Nestoriens & autres. Comme il semble que cet article ait été fait exprès, pour donner à Monsieur Claude le témoignage d'un homme, qu'il ne puisse pas desavouer ; puis qu'il a cité lui-même Monsieur de Thevenot pour un Voyageur exact & curieux : On pourroit croire peut-être, ou du moins l'on pourroit dire, que

Dans la  
Réponse  
à Mon-  
sieur Ar-  
naud,  
pag. 220.

## AVERTISSEMENT.

par trop de zele pour ma Religion, j'aurois pris plaisir à faire parler nôtre Auteur; veu particulièrement que dans la première Relation de ses Voiages, où il a parlé assez amplement des Chrétiens du Levant & de leur Religion, il n'a point touché expressement leur créance sur le mystère de l'Eucharistie, & que dans celle-ci il en fait un article qui paroît hors d'œuvre en quelque manière. Cette consideration, mon cher Lecteur, m'oblige à vous prévenir pour ma justification; en vous disant que j'ai l'Original écrit de la main de Monsieur de Thevenot, où je ferai voir mot pour mot cet article tout entier; & si l'on vouloit pousser la chose jusqu'à douter de son écriture, j'ai dequoi la vérifier & par son Testament olographe, & par une Lettre d'avis de payer quelque argent prêté, dont le reçu est endossé de la propre main de Monsieur Chardin, qui est mort dans la Religion de Monsieur Claude. Du reste, si ce témoignage d'un homme d'honneur, savant, „ sincere, exact comme étoit Monsieur „ de

# AVERTISSEMENT.

„ de Thevenot , en qui se rencontre  
 „ tout-à-fait juste , tout ce que Mon-  
 „ sieur Claude a dit pour relever l'au- Paroles  
 „ torité d'un de ses auteurs , qui a été de Mon-  
 „ sur les lieux depuis ceux que ce Mi- sieur  
 „ nistre a cités , qui y a fait un séjour Claude,  
 „ considerable , & qui a pris soin en en par-  
 „ particulier de s'informer de la créan tant de  
 „ ce de ces peuples sur le mystère de Mon-  
 „ l'Eucharistie , sans aucun égard de la sieur Ca-  
 „ dispute qui a été depuis entre Mon- liole ,  
 „ sieur Arnaud & Monsieur Claude , & dans le  
 „ n'ayant en vûë que de s'éclaircir de même  
 „ la vérité : “ Si, dis-je, ce témoignage Livre ci-  
 fait connoître à tout le monde , que dessus ,  
 Monsieur Claude , qui a si hautement p. 537.  
 avancé le contraire , & l'a toujours & la sui-  
 maintenu opiniâtrément , ou s'est trom- vante.  
 pé, en soutenant ce qu'il ne savoit pas,  
 ou a bien voulu tromper les autres ; il  
 ne doit pas entrer en mauvaise humeur  
 contre nôtre Auteur , puis qu'il n'a ja-  
 mais eu la pensée de l'attaquer ; &  
 qu'après tout , ce qu'il en dit , ne fait  
 que confirmer ce dont on étoit déjà for-  
 tement persuadé.

## AVERTISSEMENT.

L'autre avis est, qu'ayant trouvé dans ce Livre de Voiage de feu Monsieur de Thevenot, quelques mots Orientaux, dont l'érudition est entièrement contraire à celle qui est employée dans le Livre du Couronnement de Soliman, que Monsieur Chardin, fils de celui dont je viens de parler, donna au public il y a quelque tems; quoi que je ne pusse pas douter de l'habileté de nôtre Auteur; j'ai crû néanmoins que je devois consulter là-dessus ceux qui sont versez dans les Langues Orientales; & comme Monsieur de la Croix, Secrétaire, Interprète de Sa Majesté, un des bons amis de feu Monsieur de Thevenot, & qui a eu la bonté de m'aider à mettre ses Memoires en ordre, est un de ceux à qui je me suis adressé, j'ai été bien-aise de mettre ici la Lettre même qu'il m'a écrite, pour l'instruction du Lecteur, sur cette matiere d'érudition Orientale.

# LETTRE

DE

MONSIEUR DE LA CROIX  
SECRETAIRE,

*Interprète du Roi, sur quelques points d'éru-  
dition Orientale qui sont dans ce Livre.*

JE répondrai, Monsieur, en moins de pa-  
roles que je pourrai au billet que vous  
m'avez fait l'honneur de m'écrire, sur  
la crainte que vous témoignés avoir, que  
l'on trouve à redire à quelques mots d'éru-  
dition Orientale, qui sont dans le Livre du  
Voiage de Monsieur de Thevenot, parce  
que vous les rencontrés autrement dans ce-  
lui qui est intitulé *le Couronnement de Seli-  
man*; mais vous me permettrez de vous di-  
re que cette crainte me paroît être contre  
la justice que vous devés à cet illustre Voia-  
geur, & que n'ignorant pas sa capacité,  
c'est à vous de croire, puis qu'il les a é-  
crits, qu'il ne peut y avoir de manque,  
& qu'au contraire tout ce qui se lit qui n'y  
est pas conforme est reprehensible: Son  
premier Voiage dans l'Orient, lui avoit  
acquis la connoissance des Langues Tur-  
ques.

## L E T T R E.

quesque & Arabesque, & le second celle de la Persienne: Ces trois Langues qu'il possédoit si bien, & qu'il faut nécessairement savoir quand on veut se mêler des Livres Orientaux, jointes à l'Histoire, aux Mathématiques, à l'Astronomie, à la Botanique & autres Sciences naturelles où il excelloit, l'avoient rendu si profond dans toute cette érudition Orientale, comme vous devés l'avoir reconnu dans ses Mémoires particuliers, qu'il y a peu d'Occidentaux qui l'égalent dans ces matières, & qu'il n'y en a point qui ne doivent profiter de ses instructions.

Je ne doute pas même que celui qui a écrit le Livre du Couronnement de Soliman ne soit de mon avis en cette rencontre, & je ne croi pas, par exemple, qu'il veuille soutenir que le mot de Mehter qu'il attribué au grand Chambellan du Roi de Perse, & qu'il fait superlatif, par la signification qu'il lui donne, soit Arabe; quand il verra que nôtre Auteur dit que ce mot est Persien, & qu'il est comparatif, puisque son superlatif est Mehterin, qui signifie le plus grand.

Je m'assûre aussi qu'il confessera volontiers que Toboat est Arabe & non pas Persien, & qu'il reconnoitra bien s'il fait

l'A-



## L E T T R E.

l'Arabe ou le Persien, que ce mot, qui signifie des Cercueils, n'a pas le caractère des pluriels Persiens, qui se terminent ordinairement en Ha ou en An, mais des Arabes.

Pour ce qui est du mot Divanbeghi qu'il dit être corrompu de Divanum Begh, cette proposition ne s'entend point; Divanum Begh n'ayant jamais été en usage ni dans la Langue Turquesque ni dans la Persienne, & ne pouvant donner de sens; au contraire de Divanbeghi, qui signifie, comme dit nôtre Auteur, en très-bon Turc le Seigneur du Divan, & dans lequel la Syntaxe Turquesque est parfaitement observée.

Vous n'avez pas aussi davantage à craindre pour les deux mots de Turban & de Munedgim que vous me marqués, & dont se sert nôtre Auteur: Quoi qu'en dise celui du Couronnement de Soliman, il auroit bien mal fait d'écrire Dhulbandt, ce mot seroit aussi monstrueux dans un Livre en François, qu'il pourroit l'être dans la bouche d'un homme qui le prononceroit: Turban est un mot François que l'usage a établi, & Dhulbandt est un mot Persien; pourvû qu'il soit écrit selon sa véritable orthographe (car il faut l'écrire Dulband) & quand un François s'énonce en sa langue

## L E T T R E.

il ne doit point se servir des mots des autres Nations , pour se faire entendre quand il y en a de François qui expriment la même chose ; ainsi qu'un homme se rendroit ridicule qui en parlant François diroit Chimchir au lieu de Cimeterre, quoi que l'un vienne de l'autre : Mais il y a plus, car le mot de Dulband ne signifie point en Persien ce que l'on entend en François par celui de Turban, comme le croit l'Auteur du Couronnement de Soliman , & au lieu de blâmer les Ecrivains qui n'entendoient pas la Langue , & de dire que le bonnet du Roi étoit lié à l'entour en façon de Dhulbant par une fine toile, il devoit dire, puis qu'il prétend qu'on se serve des mots Persiens, que le bonnet du Roi étoit lié en façon de Destar, qui est le Turban, par une Dulband ou fine toile ; puisque Dulband n'est qu'une partie du Turban, que l'on nomme en Persien Destar , comme en Turc Sarik , & ne signifie que la toile qui est tortillée autour du Kaouk ou bonnet du Turban ; & le Turban fait entendre une coiffure entiere à la Levantine.

Pour ce qui concerne le mot de Munedgim, qui signifie Astrologue , & duquel s'est servi nôtre Auteur , il n'y a point de dissertation à faire ; celui de Munchiziim, qui

## L E T T R E.

qui est employé dans le Livre du Couronnement de Soliman, n'est pas un mot de Langue, il ne signifie rien, & comme celui dont il est question est entièrement de science, il est purement Arabe, & sa racine est Nedgem, dont les lettres radicales sont Nun, Dgim, Mim, entre lesquelles vous voyez qu'il n'y a ni H ni Z, & qu'il faut Munédgim.

Il n'en est pas de même du mot de Khanum, qui est interprété dans le Livre du Couronnement, par celui de Duchesse, il est moins de science que de Cour, mais pour cela il n'a pas moins bien été employé par notre Auteur, & les gens qui ont pénétré dans la Cour du Roi de Perse disent comme lui, que Begum est le titre des Reines & des Princesses, & Khanum celui des premières Dames de son Serrail: Et je m'étonne aussi-bien que vous de la signification qui est donnée à ce mot dans le Livre du Couronnement de Soliman, puisqu'elle n'a aucun caractère qui approche de la signification naturelle de Khanum, & encore moins de l'artificielle, qui ne va au plus qu'à le faire signifier une Dame aimée. Ce mot à son origine de la galanterie, son étymologie est Khan, qui est en usage en Perse, principalement pour signifier un

## L E T T R E.

Commandant ou Gouverneur de Province ou de Ville, & les deux autres Lettres, ou plutôt la consonante M, avec sa voïelle ou motion qui l'accompagne, est une affixe qui lui tient lieu, soit en Persien, soit en Turc du pronom possessif de la première personne; & ainsi ce mot Khanum signifie mon Khan, mon Commandant, mon Gouverneur en terme masculin, qui a été attribué par les Rois de Perse aux femmes qu'ils aimoient particulièrement, de la même manière que quelque homme amoureux attribuerait en François celui de mon Vainqueur à une Dame qu'il affectionneroit beaucoup: Ce qui est fort éloigné de la sérieuse signification de Duchesse, qui est dans le Livre du Couronnement de Soliman.

Venons, Monsieur, à ce qui reste dans votre billet, à savoir aux deux mots de Sarazins & de Sofi: Il n'y a assurément rien à reprendre à l'érudition de Monsieur de Thevenot, ni en l'un, ni en l'autre, & quand il fait entendre que Sarazins vient de Sarak dérober, l'on ne sauroit y trouver à redire; il y a bien plus à se formaliser de l'étymologie de ce mot, qui est marquée dans le Livre du Couronnement de Soliman, non-

ob-

## L E T T R E.

obstant la longue dissertation qui y est insérée , & l'insulte qui y est faite à ceux qui y sont nommés Faiseurs de Relations , & aux anciens Historiens même ; Comment celui qui l'a écrit veut-il que Sarazin vienne de Sara Netchin , & où y trouve-t-il son étymologie ? s'il a quelque instruction des Langues Orientales , ce que je ne puis assurer , n'ayant point l'honneur de le connoître , ne doit-il pas savoir quand il est question d'étymologie au moins dans ces Langues , que ce sont les lettres radicales qui les établissent ; Comment donc Sarazins en François , Saraceni en Latin d'où nous l'avons pris , ou en Grec Sarakeni Σαρακηνοί & en Arabe Sarakioun , peut-il être tiré de Saranetchin , ou pour mieux favoriser sa pensée de Saranechin , puisque même selon les lettres qu'il attribue à Sara Nechin le principal caractère de Nechin , qui est le premier Nun , n'est point du tout dans Sarazin , non plus que le Chin qu'il élude , & dont il fait les Anglois garands , il ne le peut pas : Mais de l'étymologie passons à la signification ; où cet Auteur a-t-il trouvé que Sara Netchin signifie ceux qui s'assoient dans la campagne ? En quelle langue Sara signifie-t-il campagne ? Ce mot

## L E T T R E.

a plusieurs significations qui n'approchent aucunement de celle-là : Le mot qui désigne un désert ou une campagne stérile, c'est sahbra avec un hha qui ne peut en aucune manière non plus que le Sad qui commence ce mot, entrer dans l'étymologie de Sarazin, puisque les Auteurs Orientaux n'ont jamais employé de Hha ni de Sad en écrivant le pluriel Sarakioun ou Sarakin Sarakins, dont la racine Arabe est farak dérober, qui est l'action principale de ces Peuples, & qui a pour lettres radicales un Sin, un Re, & un Kof, lequel Kof les Grecs marquent par un Kappa, & nous aussi-bien que les Latins par un C, dont nous avons encore adouci la prononciation par un Z ou par une S en disant Sarazins ou Sarafins, au lieu de Saracins : Surquoi il y a encore à faire remarquer que les Sarazins ne sont point les Turcomans, comme il est écrit dans le livre du Couronnement ; les derniers viennent du fond du Septentrion, & les Sarazins du Midi : Au tems que le mot de Sarazins ou Saracins a paru, l'on ne savoit ce que c'étoit que les Turcomans : Ceux à qui l'on a donné le nom de Sarazins étoient les Arabes Ismaélites ou Agarennés,

## L E T T R E.

néens , à savoir les Arabes du desert , qui n'habitent point dans les Villes , & qui exercent encore aujourd'hui , comme ils faisoient il y a plusieurs siècles , le métier de voleur , qui leur a donné le nom de Sarazins , bien auparavant sans doute que les Anglois qui ont la prononciation du Chin aussi facile que les François , eussent pû changer cette lettre du verbe Persien Netchinem en Zin , ainsi qu'il est mal supposé dans le livre du Couronnement de Soliman.

L'Auteur de ce même Livre ne trouve pas aussi à propos que l'on dise le Grand Sofi , en parlant du Roi de Perse ; effectivement cette manière de parler seroit à desapprouver en ceux qui se serviroient de ce mot en parlant ou en écrivant à un Roi de Perse & même à un Persan : Texcira & d'autres ont écrit il y a long-tems qu'il ne faut point user de ce terme : Mais ils n'ont pas dit qu'aucun Roi de Perse n'a jamais porté ce nom , ainsi qu'il est marqué dans le Livre du Couronnement : Ces Messieurs étoient trop bien informez de l'Histoire Orientale ; & quand Monsieur de Thevenot écrit Ismaël Sofi , il fait bien connoître qu'il a lû les Auteurs Orientaux ; & qu'il savoit que le nom de

## L E T T R E.

de Sofi a été un des principaux instrumens qui a élevé sur le trône de Perse la famille qui y regne aujourd'hui : Son premier Roi joignit le nom ou surnom de Sofi à celui d'Ismaël, & il le prit à l'imitation de son Pere & de son grand-Pere qui avoient déjà fait plusieurs tentatives pour s'élever au dessus du commun des hommes par la puissance ; & ces deux Personnages n'affectèrent de se dire Sofis, qu'afin de conserver à leur famille & la reputation , & la quantité d'Amis que leurs Ancêtres , qu'ils assûroient être des descendants d'Aly par l'un des Imans, leur avoient acquise , lorsqu'ils étoient les Chefs de cet ordre & secte des Sofis, qui dans les derniers tems s'étoit rendue formidable. Cette secte dont l'application particuliere étoit à la Theologie mystique & à la contemplation , au tems de sa pieté , a été dans le Mahumetisme la plus épurée de toutes celles de l'Orient, & il y a dans la Bibliotheque du Roi des livres manuscrits entiers touchant les Règles qu'elle observoit. La grande estime qu'Ismaël savoit que ses Peres avoient acquise sous ce Nom , lui fit croire qu'il lui seroit fort utile de le prendre , & il ne se trompa point , car il fut premièrement



## LE T T R E.

rement suivi de tout ce qui se rencontra de Sofis & de gens atachés aux Sofis , par le moien desquels il établit la croiance que son Pere & son Aieul n'avoient presque fait que proposer , à savoir qu'Aly étant le vrai, seul & unique heritier de Mahomet , il le faloit suivre en toutes choses , si l'on vouloit être sauvé : Et de vrai l'on conçut une si haute opinion de ce Sofi , que les Amis de sa Maison avec les Novateurs & les Mécontents n'eurent pas de peine à s'y joindre , & lui à les employer pour perdre Farokh Roi ou Sultan de Schirvan , qui avoit fait mourir son Pere Aidar : Ce qui aiant si bien réussi à Ismaël Sofi , il trouva en-suite les moiens d'attaquer & de vaincre les autres Sultans de Perse , qui étoient de la famille des Akkoionlu , & de monter lui-même sur le trône de l'Empire : Ainsiqu'il n'est pas vrai de dire qu'aucun des Rois de Perse n'a jamais porté le nom de Sofi , quoi que depuis Ismaël ces Rois aient cessé de le prendre , aiant abbaisié cet ordre des Sofis pour des raisons que je pourrai dire ailleurs , outre qu'ils n'ont pas eu besoin d'artifice pour se maintenir. Et c'est ce Chah Ismaël Sofi qui a donné occasion aux Européens d'appeler les Rois de

## L E T T R E.

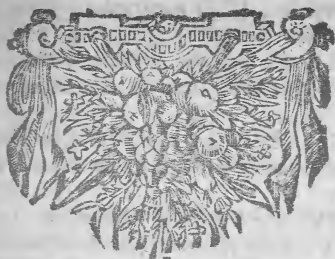
de Perse Sofis , comme après Cezar ils ont nommé les Empereurs qui Pont suivi, les Cezars , & après Osman ou Othman premier , ils ont appelé ceux de Turquie les Othomans.

Je vous dirai aussi que l'on ne doit pas se formaliser si l'on trouve quelque diversité de prononciation aux mots Orientaux dans ce Livre , principalement lorsqu'il est question de Voielles , ou de Consones Kha, hha , Kef & quelques autres : La différence des Pais fait qu'elles sont diversement prononcées ; en des lieux l'on prononce Naméh , Bender & Bazerghian & en d'autres Namah , Bendar , Bazerghion : les uns disent Kher & les autres Hher , les uns Gomron , les autres Komoron , & il en est ainsi de beaucoup d'autres ; mais les lettres figuratives se rencontrent toujours aux uns & aux autres mots.

Ainsi, Monsieur, vous voiez que Monsieur de Thevenot est assez justifié sur les choses auxquelles vous soupçonniez que Pon pourroit donner quelque atteinte , si elles étoient considérées par rapport au Livre du Couronnement de Soliman, contre lequel je ne pretends pas m'ériger en Critique ; aussi ne l'ai-je pas entierement examiné , & cette réponse un peu longue  
à

## LETTRE:

à votre billet , n'est que pour satisfaire  
à ce que vous avez désiré de moi , & au  
devoir de l'amitié dont nôtre illustre Voia-  
geur m'honoroit , aussi-bien qu'à l'étroite  
obligation que j'ai d'avoir une éternelle ve-  
neration pour sa memoire. Je suis, &c.



# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

contenus dans ce troisieme Tome.

### LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.	<b>D</b> U départ de l'Auteur, tant de Paris que de Marseille, & sa navigation jusqu'à Alexandrie.	Pag. 1
CH. II.	De quelques curiositez remarquées durant la navigation & dans Alexandrie.	18
CH. III.	De ce qui s'est passé dans la route d'Alexandrie à Saïde & de Saïde à Damas.	26
CH. IV.	De la Ville de Damas.	44
CH. V.	Suite des remarques de Damas.	63
CH. VI.	Du Voiage de Damas à Alep.	85
CH. VII.	Des remarques d'Alep.	102
CH. VIII.	Suite des remarques d'Alep.	119
CH. IX.	De la route de Mosul par Bir & Orfa.	132
CH. X.	Continuation du Voiage de Mosul par Codgiasar, pais de Merdin & Nisibin.	149
CH. XI.	De Mosul.	169
CH. XII.	Du vent de Samiel, des Kelecs, & de l'embarquement de l'Auteur dessus cette espece de bâtiment.	181

CH. XIII.

# TABLE DES CHAPITRES.

CH. XIII. <i>De la navigation du Kelec, jusqu'à Bagdad.</i>	189
CH. XIV. <i>De Bagdad &amp; de la route de Bagdad jusqu'à Mendeli, dernière place des Turcs aux Confins de Perse.</i>	209

## LIVRE SECOND.

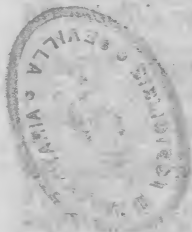
### DE LA PERSE.

CH. I. <b>D</b> E l'entrée en Perse & de la route d'Hamadan.	220
CH. II. <i>De la route de Hamadan à Ispahan.</i>	245
CH. III. <i>De la Perse en general.</i>	263
CH. IV. <i>De ce qui a été remarqué à Ispahan.</i>	266
CH. V. <i>Suite des remarques d'Ispahan, &amp; particulièrement de la matiere des bâtimens ordinaires.</i>	286
CH. VI. <i>Suite des remarques d'Ispahan. Des Arts.</i>	299
CH. VII. <i>Suite des remarques d'Ispahan. Des monnoies, poids &amp; mesures.</i>	304
CH. VIII. <i>Suite des remarques d'Ispahan. Du naturel des Persans.</i>	307
CH. IX. <i>Suite des Remarques d'Ispahan. Des habits.</i>	311
CH. X. <i>Suite des remarques d'Ispahan. Principalement du manger.</i>	322
CH. XI.	

## TABLE DES CHAPITRES.

CH. XI. Suite des remarques d'Ispahan. De la Cour de Perse	331
CH. XII. Suite des remarques d'Ispahan. Des Astrologues, d'une Comète, d'une Eclypse Et de la superstition des Persans.	368
CH. XIII. Suite des remarques d'Ispahan. De la Religion des Persans.	374
CH. XIV. Suite des remarques d'Ispahan. Des Juifs, Guebres, Banians, Et Arme- niens.	388
CH. XV. Suite des remarques d'Ispahan. Des chevaux, mulets, chameaux, Et de quelques insectes.	397
CH. XVI. Suite des remarques d'Ispahan. De quelques fruits Et plantes considera- bles.	403

Fin de la Table des Chapitres.



SUITE



S U I T E  
D U  
V O Y A G E  
D E L E V A N T.

---

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

*Du départ de l'Auteur, tant de Paris que de  
Marseille, & sa navigation jusqu'à  
Alexandrie.*

**Q**Uoi que j'eussé passé une partie  
de ma jeunesse dans mes pre-  
miers voïages, auxquels j'avois  
donné sept années entières; né-  
anmoins je n'étois pas tout-à-fait revenu  
de cette passion qui m'avoit déjà porté assez  
loin dans l'Orient, & il me restoit toujours  
un desir de voir la Perse & les Indes. Je n'eus  
pas goûté long-tems le repos parmi mes pro-

ches & mes amis, que cette envie se réveilla puissamment, & si elle ne fut pas assez forte pour m'arracher d'abord d'auprès les personnes qui m'étoient les plus chères, du moins elle m'occupa à prendre les mesures qui m'étoient nécessaires pour faire un second voyage avec encore plus d'utilité que je n'avois fait le premier, si d'aventure je l'entreprendois. Dans cette pensée j'employai quatre années à l'étude des Siences, que je crus être les plus utiles à un voyageur, qui veut profiter de ses voyages, & qui prétend en communiquer l'avantage aux autres. Enfin après avoir balancé durant tout ce tems-là, entre le dessein de voyager, & celui de m'établir à Paris, me voyant si fort en avance à l'égard du premier; & considérant d'ailleurs que ce seroit en quelque façon s'accommoder au tems, que de différer l'autre, je cedai facilement à ma première passion; ce qui fit qu'ayant donné ordre le plus secrètement qu'il me fut possible, à toutes les choses qui m'étoient de besoin, tant pour exécuter mon dessein, que pour m'épargner des combats dans lesquels j'aurois peut-être succombé; je sortis de Paris le seizième d'Octobre de l'année mil six cent soixante-trois, sous prétexte de faire un voyage de quelques semaines en Bourgogne avec un de mes amis. Je me rendis à Marseille le sixième de Novembre, & je m'y

Départ  
de l'Au-  
teur.



m'y embarquai le douze, vers les dix heures du soir, sur une galère de Ligourne qui y étoit arrivée trois jours auparavant.

Cette galère partit de la chaîne le lendemain Mardi un peu après minuit, & vint donner fond, sur les cinq heures du soir; à Rocca Tagliata, éloignée de Marseille de cent dix milles, d'où elle sortit le Mercredi après minuit, & vint donner fond sur les cinq heures du soir à Saint-Reme, éloigné de Rocca Tagliata de septante-cinq milles. Saint-Reme est un beau bourg qui appartient aux Génois, où il y a une petite forteresse & de quoi faire un bon port, mais cette République ne le veut pas permettre; il est couvert d'un môle, & il n'y auroit qu'à le creuser. Le país est tout de jardinages, il rapporte de toutes choses en abondance, & principalement du vin, des huiles, des cedres, des orangers, & autres fruits.

Nous en partîmes le Jeudi quinziesme de Novembre après minuit, & nous vinmes donner fond, sur les six heures du soir, devant Gènes, éloignée de Saint-Reme de quatre-vingt dix milles. Nous quitâmes ce lieu le Vendredi après minuit, pour venir donner fond sur le midi à Portovenere, loin de Gènes de soixante milles. Portovenere est une petite Ville dont les maisons sont belles & bien bâties. Il y a une forteresse

Embar-  
que-  
ment  
à Mar-  
seille.  
Rocca  
Taglia-  
ta.

St. Re-  
me,  
beau  
bourg.

Gènes.

Porto-  
venere  
petite  
ville.

Lerice,  
Golfe  
d'ella  
Spetie.

Ligour-  
ne.

dont l'affiette est fort-avantageuse, étant sur un rocher éminent, qui commande l'embouchure du port. Ce port, ou plutôt golfe, est couvert d'un côté de terre ferme, & de l'autre d'une Isle bien fertile, qui s'avance jusques vers Lerice, entre lequel & cette Isle est le golfe d'ella Spetie. Cette place est la dernière des Génois, nous la saluâmes de quatre coups de canon, & elle nous rendit le salut avec trois boîtes. Ce Pais est fertile en vignes & oliviers. Depuis Marseille jusqu'à Portovenere nous eûmes toujours bonasse. Nous sarpâmes à minuit suivant, & avec un bon vent de nort, nous arrivâmes sur les onze heures du matin à Ligourne, éloignée de Portovenere de soixante milles; c'étoit le Samedi dix-sétième Novembre.

Je m'embarquai à Ligourne le Jeudi vingt-quatrième de Janvier, mil six cent soixante-quatre, à onze heures & demie du matin, sur le vaisseau du Capitaine Richard de la Ciouta, personnage recommandable pour sa pieté & sa civilité; ce vaisseau étoit appelé N. Dame de la Grace, il portoit cinq à six mille quintaux, ou deux cent cinquante à trois cent tonneaux; il avoit trente hommes d'équipage, & étoit armé de quatre canons & de six pierriers de bronze. Aussi-tôt que nous fûmes dedans, il fit voile avec un vent de

de tramontane ; nous tinmes la prouë à mi-jour & lebèche : Vers les six heures du soir le vent se changea en maëstral, & nous passâmes entré Capraia & l'Elbe ; la nuit le vent se rafraîchit beaucoup.

Capraia,  
Elbe.

Le lendemain matin nous nous trouvâmes à cent quatre-vingt milles de Ligourne, & nous vîmes Monte-Christo bien loin derrière nous ; nous cotoiâmes l'île de Corse, & parce que nous étions trop proche de terre, sur les dix heures du matin nous mîmes la prouë à mi-jour & firoc, & le vent diminua beaucoup. Nous eûmes tout le jour à main droite la Sardaigne, mais assez éloignée ; sur l'entrée de la nuit le vent se rafraîchit un peu, mais bien moins que la nuit précédente.

Monte  
Christo

Corse,  
île.

Sardai-  
gne,  
île.

Le Samedi vingt-fixième au matin, nous ne vîmes plus la Sardaigne, & parce que le vent étant en poupe, il n'y avoit presque que la grande voile & la gabie qui le recevoient, l'on mit le coutelas & les lunettés afin d'en prendre davantage. Sur le midi le vent se changea en tramontane, & deux heures après en grec ; c'est pourquoi l'on ôta le coutelas, & nous tinmes toujours la prouë à mi-jour & firoc : Le soir le vent se diminua de sorte, qu'il laissa la mer en bon assés toute la nuit

Le lendemain Dimanche nous découvri-

## 6 SUITE DU VOYAGE

Mareti-  
mo, lie.

mes à prouë l'Ile de Maretimo; & sur les onze heures du matin nous mîmes la prouë à firoc. Sur les deux heures après midi la sentinelle découvrit une voile bien loin sous vent; la bonassë dura toute la journée jusqu'à la nuit, que le vent se rafraîchit de telle manière, que nous passâmes vers la minuit entre Maretimo & Levanzo & la Favignane, laissant la première de ces Iles à main droite, & les deux autres à gauche; en-suite nous tinmes la prouë à firoc-levant; un peu après le vent diminua de sorte, qu'il laissa la mer en bonassë.

Levan-  
zo, lie.  
Favi-  
gnane,  
lie.

Sicile,  
Capo  
Coco.  
Marsala.

Le Lundi au matin nous nous trouvâmes à la pointe du jour fort-proche de la terre de Sicile, au dessus de Capo Coco, vis-à-vis de Marsala; elle est éloignée de Ligourne de cinq cent milles. Nous avançâmes toujours un peu sur la route de firoc-levant, nonobstant la bonassë qui dura jusqu'à midi, après quoi le vent s'étant rafraîchi, nous côtoiâmes toujours la Sicile de fort-près. Sur les quatre heures après midi le vent aiant un peu augmenté nous mîmes la prouë à firoc-mi-jour, & ce beau-tems commençant avec la nouvelle Lune, fit repentir le Capitaine de n'avoir pas passé par le Phare de Messine, par où le chemin est plus court de cinquante milles; mais en-suite il me dit, qu'il n'avoit osé se hasarder dans un passage si dangereux

Phare de  
Messine.

gereux en tems d'hiver, durant lequel les tempêtes sont si fréquentes, & de plus sur la fin de la Lune, auquel tems, ordinairement les vents changent. Sur le soir le vent cessa & à une heure de nuit il se rafraîchit; & il cessa & augmenta ainsi plusieurs fois durant la nuit. Nous primes ce jour-là, deux Murènes qui étoient dans des Paneaux de Pê-<sup>Murène.</sup> poisson.  
cheurs; la chair de ce poisson est delicate, mais sa peau est glissante, & il est si rempli de petites arêtes, que si l'on n'y prend garde, on en peut être étranglé; il est fait comme une anguille & il meurt incontinent après qu'il est hors de l'eau.

Le Mardi le Soleil se leva avec le vent de Grec-levant, mais fort-frais, & nous tîmes toujours la route de siroc-mi-jour; ce vent dura jusque sur les dix heures du matin qu'il nous laissa en bonasse, vis-à-vis du mont Gibel, que nous voïons si distincte-<sup>Mont</sup> Gibel.  
ment, qu'il nous étoit aisé de remarquer qu'il étoit tout couvert de néges: Un peu après nous découvrîmes un vaisseau à proue, mais parce qu'il gagna vers la terre, nous crûmes qu'il avoit peur de nous. La bonasse dura jusqu'à la nuit, pendant laquelle, il fit de tems en tems quelques bouffées de vent entremêlées de bonasse, qui ne laisserent pas de nous faire un peu avancer.

Le Mercredi au matin, nous nous trouvâmes

Malte,  
Ile.

mes à la vûë de Malte, éloignez de Ligourne de sept cent milles, & de la Sicile que nous n'avions point perdu de vuë environ deux cent milles. La sentinelle d'écouvrit un vaisseau du côté de Malte. Il faisoit d'abord une fort-grande bonassë, mais un peu après nous eumes du côté du Ponant une fort-grosse mer, qui nous faisoit bien dancier, quoi qu'il ne fit point du tout de vent : c'est pourquoi nous embroüillâmes les voiles, & cette grosse mer dura environ jusqu'à une heure après midi; qu'il se leva un petit vent grec-tramontane, qui nous fit déplier nos voiles, & mettre la prouë à siroc-levant, pour aller reconnoître Candie, éloignée de Malte de sept cent milles. Ce vent ne dura pas plus d'une heure, après quoi il fit bonassë jusque sur les onze heures du soir, qu'il se leva une tramontane, qui se rafraîchit fort, avec laquelle nous tinmes toûjours la route de siroc-levant.

Candie,  
Ile.

Ce vent dura dans cette fraîcheur tout le Jeudi jusqu'à la nuit, qu'il fit une bourasque accompagnée d'un peu de pluie : après qu'elle fut passée nous restâmes en bonassë, la mer étant devenue calme en un moment, quoi qu'auparavant la pluie elle fût extrêmement élevée : mais demi-heure après le même vent & la mer recommencerent plus fort qu'auparavant, & s'appaisèrent aussi de même,

me, & cela par deux diverses fois durant cette nuit. Pendant ces bourasques la mer étoit si grosse qu'il n'étoit pas possible de se tenir droit en aucun lieu du vaisseau qui étoit puissamment secoué, parce que nous avions la mer grosse de trois endroits, à savoir en poupe & aux deux côtes; celle de poupe venoit de la violence du vent, & celle qui donnoit à main droite, des courans du golfe de Venise, devant lequel nous étions, & cependant nous faisions huit à dix milles par heure. Vers la minuit le vent se changea en maestral très-frais, avec lequel nous mimes la prouë à un quart de levant, tirant vers le firoc, pour ne pas passer trop loin du Gozo de Candie.

Golfe de  
Venise.

Gozo de  
Candie.

Ce vent dura tout le Vendredi premier de Février; sur le soir la mer s'apaisa & il nous resta seulement celle qui battoit à poupe, laquelle avec le vent, qui se changea en portant fort-frais, nous faisoit avancer plus de douze milles par heure: Mais sur les dix heures du soir la mer redevint grosse à main droite, ce qui nous fit rouler toute la nuit.

Le lendemain nous eumes un même tems & la même peine, avec des bourasques de fois à autre. Sur le soir n'ayant point découvert la terre de Candie comme nous avions espéré, à cause de l'obscurité du jour causée par les nûages, l'on tint conseil pour savoir qu'elle route l'on tiendrait; chacun

apporta sa carte, & elles s'accordoient presque toutes, tenant la route au dessus du Gozo de Candie; mais parce qu'il y en eut un, qui selon son compte, marquoit nôtre route, entre Candie & le Gozo; quoi que l'on connût bien qu'il avoit fait erreur, puisque par son compte même, nous eussions dû alors être fort-proches, & presque dessus le dit Gozo; néanmoins pour le plus sur, on résolut de ne pas aller si vite: c'est pourquoi l'on plia toutes les voilles excepté celle du trinquet, & l'on mit la prouë justement à firoclevant, de peur de s'approcher trop de terre, & l'on fit bonne garde toute la nuit, durant laquelle le vent fut très-violent, & souvent accompagné de grosses bourasques; ce qui nous tourmenta beaucoup.

Le Dimanche à la pointe du jour, nous renversâmes le bord & mêmes la prouë à Grec, pour venir reconnoître Candie; deux heures après l'on vit à prouë quelque obscurité, qu'on crut être la terre de Candie: on alla tout le jour vers ce côté-là, sans la reconnoître plus clairement à cause des nuages. La nuit étant venuë, on continua la même route, jusque sur les onze heures du soir, qu'on renversa les bords, pour se tenir sur les voltes; allant du côté de Levant pour s'approcher de Candie. Deux heures après l'on renversa le bord vers tramontane, pour



la même fin ; toute cette nuit il fit grande tempête à cause de l'extrême violence du vent.

Le Lundi avec le jour, il se leva une tramontane, qui nous étant absolument contraire pour Candie, nous fit résoudre d'abandonner le dessein d'aller vers cette Ile, dont nous n'avions reconnu le terrain que fort-obscurément, & de prendre la route d'Alexandrie en Egypte, éloignée de Candie de quatre cent milles ; c'est pourquoi nous mimes la prouë à firoc. Sur le soir le vent s'abatit, & laissa la mer en bonasse, jusqu'au Mardi matin ; qu'il s'éleva un fort-petit vent de firoc, qui nous fit mettre la prouë à tramontane : nous étions obligés de nous tenir ainsi sur les voltes, pour ne nous pas éloigner d'Alexandrie, d'où nous n'étions plus qu'à environ deux cent quatre-vingt dix milles. Alors chacun blâmoit & maudissoit le marinier, dont l'erreur étoit cause que nous n'étions pas dans le port d'Alexandrie. Sur les six heures du soir nous renversâmes le bord, & nous mîmes la prouë à lebêche-mi-jour ; le vent étoit si fort, que nôtre vaisseau baïsoit la mer des deux côtez, l'un après l'autre.

Eloignement de Candie à Alexandrie.

Le Mercredi sixième de Février au matin, le vent se rendit si violent, qu'on craignoit qu'il ne rompit les arbres, parce que les

Etrail.  
Espece  
de gros  
cable.

étrails étoient fort-lâches , à cause de l'effort du vent du jour précédent ; (Etrail est un gros cable qui tient un arbre droit ; chaque arbre a le sien : celui de l'arbre du maestre, qui est le plus gros , a un bout attaché sur la prouë , & l'autre bout attaché sous la hune, ou gabie de l'arbre du maestre. ) Pour éviter ce malheur l'on plia toutes les voiles ; On mit la prouë à grec , & un quart-d'heure après , aiant bien bandé les étrails , on fit voile du trinquet & de la mezane , après avoir tourné la prouë à lebêche-ponant. l'après-dinée le vent étant un peu diminué , l'on mit la voile du maestre , & sur les six heures du soir , l'on renversa le bord & l'on mit la prouë à grec-levant , le vent diminuant alors de plus en plus.

Le Jeudi au matin nous nous trouvâmes presque en bonasse , mais sur les dix heures du matin , le firoc recommençant , nous renversâmes le bord & mimes la prouë à lebêche-mi-jour ; sur les six heures du soir nous renversâmes le bord encore une fois & mimes la prouë à grec-levant.

Le Vendredi sur les deux ou trois heures après minuit , incontinent après que la Lune fut couchée le firoc cessa , & le ponant & maestre tant désiré lui succéda , ce qui nous fit mettre la prouë à firoc & déplier toutes nos voiles , & avec cela nous ne fîmes pas beau-

beaucoup de chemin parce que ce vent étoit si foible qu'il faisoit presque bonasse : Il dura ainsi jusque sur les cinq heures du soir, qu'il se changea en maestral, mais fort-doux, laissant la mer fort-tranquille : sur les dix heures du soir, s'étant changé en gregal, il nous fit beaucoup avancer durant cinq ou six heures, n'y ayant que fort-peu ou point de mer ; mais il se ratraîchit en-suite, ce qui fut cause que nous n'allions plus si vite, parce qu'il nous faloit aller à Orse, pour ne pas nous trouver sous le vent d'Alexandrie ; cependant nous avions toujous la prouë à firoc.

Le Samedi au matin le tems fut fort-couvert, & peu après il fit presque bonasse. Sur les onze heures du matin la sentinelle découvrit à prouë une voile, & un peu après, une autre, que l'on reconnut être des Saïques qui venoient d'Egypte. Sur les deux heure après midi le vent se changea en firoc, & nous mimes la prouë à grec ; une heure après il se remit gregal, mais si foible, que la mer étoit en bonasse, & nous mimes la prouë à mi-jour : au bout de quelques moments il se remit firoc, mais sans troubler la mer, qui étoit unie comme de l'huile, tant il étoit petit. Nous mimes la prouë à lebèche-mi-jour jusqu'à six heures du soir, qu'après avoir renversé le bord, on la mit à grec-levant. Sur la minuit le vent se changea en lebèche-ponant, & l'on

Terre  
d'Egyp-  
te.

mit la prouë à firoc mi-jour ; un peu après l'on vit l'eau blanche, ce qui fit croire que nous n'étions pas loin d'Egypte, étant la seule marque qu'on en pût avoir ; car la terre est si basse qu'on ne la découvre que dans le moment qu'on est dessus, principalement quand il fait obscur, comme il faisoit pour lors, & cette blancheur vient du Nil, qui la communique bien avant dans la mer, après y être entré.

Erreur  
de cal-  
cul en la  
Naviga-  
tion.

Le Dimanche dixième de Février, à la pointe du jour, l'on crut avoir découvert le Farillon d'Alexandrie, mais il se trouva que c'étoit une Saïque ; & parce que nous apprehendions d'être sous vent d'Alexandrie ; sur les neuf heures du matin nous renversâmes le bord & mîmes la prouë à maëstral, & sur les trois heures après midi nous renversâmes encore le bord & mîmes la prouë à lebêche : ensuite il fit plusieurs bourasques, qui nous donnerent de grosses pluies, qui ne firent que passer. Sur les cinq heures du soir le vent se changea en ponant & maëstral, & nous renversâmes le bord pour tâcher de gagner le vent sur Alexandrie, dont nous étions encore éloignez d'environ cent dix milles, & pour cela nous mîmes la prouë à tramontane. C'étoit de la sorte que nous nous promenions contre nôtre gré ; & le malheur étoit que nous ne savions où nous étions,

ons, & tout cela, pour n'avoir pas bien reconnu la terre de Candie, d'où nous ferions venus facilement à Alexandrie avec ce vent, en deux jours & une nuit ; & la cause pourquoi nous ne la reconnûmes pas bien, fut que le vaisseau fit deux cent milles plus que nous ne comptions, & que lorsque nous croions être au commencement de Candie, nous l'avions presque toute passée, comme nous remarquâmes depuis. La nuit le vent se rafraîchit fort & nous eûmes plusieurs bourasques.

Nous tinmes toujours la même route jusqu'au lendemain Lundi, que sur les onze heures du matin, nous renversâmes le bord & nous mîmes la prouë à lebêche : Le soir la Lune qui étoit dans sa plaineur depuis environ trois heures après midi, fut éclipsée : je ne sai pas à quelle heure cette éclipse commença, ni de combien de parties elle fut, ni combien elle dura ; parce qu'elle se leva couverte de nuages, de maniere que nous ne la pûmes voir que dans le tems qu'elle commençoit à s'en développer ; il y avoit alors, selon ce que je pus juger, près d'une heure qu'elle étoit levée, & il n'y avoit que demi-heure que le Soleil étoit couché, & elle étoit éclipsée presque à la moitié. L'éclipse diminua toujours depuis que nous l'eûmes aperçue, & elle finit demi-heure après : les Al-

manachs de Marseille la promettoient très grande, à deux ou trois heures après midi, & assûroient par conséquent qu'elle ne feroit pas apperçue : la nuit le vent s'adoucit beaucoup, & la mer aussi qui étoit durant le jour fort-élevée.

Le Mardi douzième de Février au matin, nous vîmes l'eau de la mer fort-blanche autour de nous, & la sentinelle cria qu'il voioit terre ; les uns croioient que ce fût Damiette, les autres Bouquer ; cependant pour ne pas rester sous vent, nous continuâmes de tenir la prouë à lebèche, sur les huit heures nous renversâmes le bord & mîmes la prouë à gregal ; & un quart d'heure après le vent s'étant fait maestral, on la mit à lebèche-ponant, au bout d'une heure nous trouvâmes l'eau peu salée & presque douce, & la sentinelle crut découvrir Rosfette : C'est pourquoi pensant savoir où nous étions, nous renversâmes le bord & mîmes la prouë à grec-tramontane. Sur le midi le vent se rafraîchit, & le soir il se tourna vers tramontane, mais fort-doux ; & sur les six heures du soir nous renversâmes le bord & mîmes la prouë à ponant.

Le Mercredi sur les quatre heures du matin, nous renversâmes le bord & mîmes la prouë à grec-levant, & deux heures après, le vent s'étant rafraîchi, nous renversâmes le  
bord

bord & mimes la prouë à ponant lebêche. Sur les sept heures du matin, nous vîmes à main gauche une terre fort-proche, que nous crûmes tous être celle qui est entre le Bouquer & Roslette; de sorte que nous continuâmes nôtre route en esperance de voir bien-tôt le Bouquer, & cela jusque sur les onze heures du matin, qu'ayant découvert plusieurs arbres de Saïques, nous crûmes être vis-à-vis de Roslette, & ainsi nous nous trouvâmes bien éloignez de nôtre compte; c'est pourquoi après avoir renversé le bord, nous mîmes la prouë à grec-levant: sur les dix heures du soir nous renversâmes encore le bord & mîmes la prouë à ponant & lebêche, & après minuit nous eumes plusieurs bourasques.

Le Jeudi quatorzième de Février au matin, le vent s'adoucit un peu, mais il fit ensuite plusieurs bourasques jusqu'à midi, sur les onze heures du matin la sentinelle découvrit le Bouquer, & une heure après nous le vîmes fort-aisément de dessus la couverte, un peu après l'on découvrit le Farillon d'Alexandrie, où nous arrivâmes sur les trois heures après midi, que nous entrâmes dans le port par mi-jour.

Bouquer.

Farillon  
d'Alex-  
andrie.

## CHAPITRE II.

*De quelques curiositez remarquées durant la  
Navigation & dans Alexandrie.*

**J**'Apris dans cette navigation une chose que j'avois luë dans le Voiage de Monsieur de Breves, mais que j'avois peine à croire, parce que je n'en avois jamais entendu parler, c'est que lorsqu'on approche de la terre d'Egypte, & qu'ayant jetté la sonde, l'on ne trouve que quarante brasses de fond, c'est une chose assurée que l'on est justement à quarante milles de la terre, le nombre des brasses de fond, depuis quarante, en descendant, jusqu'à un, marquant au juste le nombre des milles qu'il y a, depuis le lieu où l'on sonde, jusqu'à la terre : Mais sous le nom de terre d'Egypte, on doit entendre seulement la terre, qui est depuis Damiette jusqu'à Rossette, entre les deux branches du Nil, cette règle n'étant que pour cette étendue de terre.

Marso-  
uin,  
poisson.  
Cap  
Passaro.

Outre les Murènes dont j'ai fait mention, nous primes encore dans ce voyage deux autres poissons, à savoir un Marsouin, qui fut pris avec un Trident au dessus de de Malte, vis-à-vis de Cap Passaro, il étoit long d'environ cinq piés, & gros presque comme un homme, il étoit sans écail-  
les



les, livide par le dos, blanchissant sous le ventre, sa tête longue d'environ un pié & demi, & d'un bon pié de diamètre; ses yeux gros comme ceux d'un homme, & entre les deux yeux, ce poisson a un trou comme celui que les hommes ont à la tête, qu'on appelle la fontaine, & c'est par là qu'il attire & rejette l'eau, en faisant comme une couronne; il a deux joües qui ne sont que du lard épais de deux pouces, elles commencent aux yeux, & viennent finir presque en rond sur le museau, qui a de longueur, depuis la fin des joües jusqu'au bout, environ cinq pouces, & est fait à peu près comme un bec d'oye; sa langue est blanche épaisse d'un doigt, & large de deux; il avoit cent soixante & seize dents toutes fort-petites: Sa queue est autrement tournée que celle des autres poissons, à qui une des pinnes répond au dos & l'autre au ventre; à celui-ci elles répondent toutes deux à ses côtes, il a le membre & les testicules de même grosseur & longueur que les verats, les entrailles toutes semblables à celles des pourceaux sa peau est tout lard épais d'un doigt, dont on fait de l'huile pour les lampes, la chair est semblable à celle de beuf, & est fort-bonne, j'en ai goûté, & à la vûe & au goût, on la prendroit toujours pour du beuf, il n'a que des os & point d'arêtes, il a grande quantité de sang,

sang, qui est aussi chaud que celui d'un animal terrestre, il se plaint & gémit comme un homme, il ne meurt pas si-tôt qu'il est hors de la mer, mais il bat fort de sa queue, où est la plus grande force.

Poisson  
nommé  
Fanfre.

L'autre Poisson qui fut pris aussi avec le trident, est nommé des Provençaux Fanfre, ils étoient alors deux ensemble, mais il y en eut un qui esquiva le coup. Ce poisson est fait comme un Maquereau & a la même longueur & grosseur: je n'y ai rien trouvé de particulier, il a tout le dos ceint de bandes larges de deux doigts, dont l'une est de couleur violette presque noire, & l'autre bleüe, & ainsi alternativement depuis la tête jusqu'à la queue, & le ventre en est blanc. Les mariniers disent que ce poisson s'étant une fois acosté d'un vaisseau, il le suit toujours sans le quitter, jusqu'à ce qu'il soit au port, & deux jours après en ayant pris un autre, ils assureroient tous, que c'étoit le camarade du premier qui n'avoit point discontinué de suivre le vaisseau. Au reste ce poisson est fort-bon à mon goût, & à celui de tous ceux qui en avoient goûté autrefois, & qui gouterent de ceux-ci.

Comme il y a peu de choses à Alexandrie que je n'aie remarquées dans mon premier voyage, je ne me suis guères mis en peine d'en charger beaucoup mes memoires  
dans

dans celui-ci. Cette ville est justement au trente & unième degré de latitude, & Rosette au trente-un & demi, au moins un Capitaine Flamand qui en avoit pris les hauteurs me l'a assuré. De tout ce qu'il y reste de l'antiquité, la chose la plus considérable est cette fameuse colonne de Pompée, dont je me souviens d'avoir déjà écrit : néanmoins comme j'ai été bien-aisé de la voir encore plusieurs fois, possible que les curieux ne seront pas fâchez que je leur fasse part de mes observations. Je mesurai son ombre, à l'heure que les ombre sont égales aux corps qui les causent, & je trouvai soixante & quinze piés de Roi, du fût seulement, sans compter ni pié d'estal ni corniche, mais l'ombre étoit sur une étendue de terre, qui alloit fort en descendant : Un autre jour lorsque les ombres des corps étoient doubles, je trouvai près de cent soixante piés, du fût seulement, & huit piés de largeur ou de diamètre, & je remarquai que le pié d'estal a près de douze piés de haut. Chacun fait que la corniche de cette colonne est à la Corinthienne.

Je vis aussi ce même jour une chose assez considérable à quoi je n'avois pas fait assez de reflexion dans mon premier voiage. Etant sorti avec quelques personnes par la porte del Pepe, qui va entre le midi & le couchant,

Situation  
d'Ale-  
xandrie,

Colonne de  
Pompée.



Cime-  
tières  
des au-  
ciens  
Égyp-  
tiens.

à un millier de pas de cette porte, allant entre le midi & le couchant, tout droit vers le Palus Maréotis, laissant à main gauche la colonne de Pompée, nous vîmes des grottes creusées dans le roc : nous entrâmes dedans une, tout courbez, & comme l'on dit, à quatre pattes avec des cierges allumez ; étant dedans, nous trouvâmes que le plancher étoit de plus de dix piés de haut & taillé fort-uni, & de tous les côtez nous vîmes des sepulcres taillez dans la muraille, qui est le roc même, & il y en a quatre étages l'un au dessus de l'autre, & d'un rang à un autre & d'étage en étage, il n'y a que demi-pié de distance, de sorte que les entre-deux paroissent autant de piliers, qui soutiennent ceux de dessus, leur profondeur va jusqu'au fond des sepulcres, & ainsi ils servent de murailles pour separer les uns d'avec les autres. Nous vîmes dans ces sepulcres plusieurs os de morts que nous maniâmes, & ils étoient aussi frâis, & aussi durs, que s'ils eussent été de gens morts un jour auparavant : Il y en avoit quelques-uns à terre devant l'ouverture de la grotte, qu'on y avoit jettez ; j'en maniai & rompis une partie, & je trouvai qu'ils s'étoient pourris à l'air, mais ils ne se reduisoient pas en poussiere, seulement ils se rompoient en long, comme du bois blanc pouri, & ils étoient humides aussi en de-  
dans

dans & avoient même une espèce de moëlle.

Etant fortis de cette grotte, nous entrâmes dans une autre, qui est vis-à-vis, où nous vîmes des sepulcres comme à l'autre, nous y trouvâmes au fond un chemin qui alloit fort-loin, mais parce qu'il y falloit aller courbez, de la maniere que nous avions entré dans la premiere grotte, & marcher en cette posture, du moins aussi loin que nous pûmes voir à la clarté de nos cierges, nous jugeâmes à propos de n'y point entrer, & de nous contenter d'entendre dire, qu'il alloit plus de deux lieues loin : C'est sur ce sujet tout ce que nous pûmes tirer des Turcs, qui étoient avec nous, & qui nous dirent encore, que les anciens habitans d'Alexandrie avoient creusé ces lieux, pour mettre leurs morts, il y a bien de l'apparence que cela est ainsi, & que c'étoit-là quelque cimetière. Je considèrai en-suite le Palus Maréotis : il s'étend en largeur à perte de vûë, & n'est éloigné que de quelques centaines de pas du Khalis, qui a son cours entre ce même Palus Maréotis, & la colonne de Pompée, mais ils n'ont aucune communication ensemble.

Palus  
Maréotis.

Je montai un autre jour la montagne, où est la tour, dans laquelle setient ordinairement une sentinelle, pour faire baniere, si tôt

Tour de  
sentinelle.

Le tour  
d'Ale-  
xandrie.

Palais de  
Cleopa-  
tre.

tôt que quelque vaisseau paroît : de là je découvris facilement toute la ville, & la mer avec le Palus Maréotis, & tous les environs. En étant descendu, je fis à pié le tour des anciennes murailles d'Alexandrie, commençant par la porte de la marine, qui regarde le nord, & allant droit au nord durant quelques tems ; après quoi la muraille se détourne en angle droit, vers le levant ; & après une cinquantaine de pas, se retourne vers le nord jusqu'à vis-à-vis le Palais de Cleopatre, qui étoit sur les murailles à l'opposite de la bouche du port, aiant une galerie en dehors soutenue de plusieurs belles colonnes, dont on voit encore les restes sur le bord de la mer. Cette galerie venoit, ce dit-on, & même avec quelque apparence, jusque dans le Palais, en sorte que l'on s'y pouvoit embarquer.

Citernes  
à colon-  
nes.

La auprès, l'on voit dans une tour, trois colonnes sur pié, qui soutiennent un petit dôme, qui étoit autrefois soutenu de quatre, mais il y en manque une, je ne sai à quel pouvoit servir ce petit dôme, qui est dans un lieu où il n'y a point de jour, peut-être qu'il étoit au dessus de quelque citerne qui est bouchée à présent. A dix ou douze pas de cette tour, l'on voit une citerne, où il y a deux étages de colonnes, & l'on y voit en plusieurs autres endroits des citernes soutenues de

de même ; si bien qu'il semble que la plupart de la ville fût soutenuë de colonnes.

A quelques pas de là , l'on voit deux obélisques de pierres Thebâiques, dont l'un est couchée & ensevelie en terre. & il n'en paroît que le pié ; l'autre est toute droite, mais il faut que la terre se soit bien haussée en cet endroit ; car il y a de l'apparence que cette obélisque est sur son pié d'estal, dont on ne voit rien, non pas même le pié de l'obélisque. Obélisques.

Vis-à-vis de cet endroit, la muraille se détourne encore vers le levant, & fait avec l'autre pan, un angle rentrant presque droit, & après un assez long espace se replie en dedans, faisant un quarré, & après une centaine de pas, elle retourne assez loin vers le gregal, tirant vers le nort ; en-suite faisant un angle aigu, elle vient entre le levant & le siroc, jusqu'à la porte de Rosette, qui est au levant ; & de là tire bien loin droit au midi ; après quoi elle fait un angle obtus, & va entre le bêche & le couchant. On voit le long de ce côté-là le Khalis, & à quelques pas au delà, le Palus Maréotis, qui lui est parallèle ; il est si large, qu'à peine voit-on aucune terre de l'autre côté. Lorsque l'on est arrivé vis-à-vis de la colonne de Pompée, qui est au midi à l'égard de la ville, & en deçà du Khalis, on trouve la porte del Pepe ou Sitre, qui Khalis.  
rivière.

est opposée au lebèche & couchant ; en-suite la muraille, qui est repliée en dedans en cet endroit, pour faire la porte, continuë vers lebèche & couchant, jusqu'à un château neuf, qui paroît être bien fort, & auprès duquel, peu loin de la porte del Pepe, le K halis entre sous la muraille, dans les conduits de la ville, d'où chacun en tire l'eau dans sa citerne par le moien des Pousserafgues.

Aque-  
ducs.

Après cela la muraille tourne droit au nord & passe le long du vieux port, à l'opposite duquel, on voit à main droite les Aqueducs, qui portoient autrefois l'eau du K halis, du château du vieux port, au Bouquer. En-suite la muraille vient droit, entre le gregal & le nord, jusqu'à la porte de la marine. Nous fûmes deux heures à faire le tour d'Alexandrie, dont l'enceinte s'étend en long, du levant au couchant, mais elle est fort étroite.

### C H A P I T R E III.

*De ce qui s'est passé dans la route d'Alexandrie à Saïde, & de Saïde à Damas.*

Départ  
d'Ale-  
xandrie.

**J**E partis d'Alexandrie le Jeudi vingt-huitième de Février, vers les neuf heures du matin, sur une germe ; mais parce qu'il faisoit peu de vent, & qu'après midi il fit bonafse, nous retournâmes nous mettre à couvrir au port du Bouquer, que nous avions déjà passé.



passé. Il y avoit sur cette germe, un corsaire de Barbarie qui faisoit le cours depuis long-tems, & qui avoit encore un vaisseau à lui à Alexandrie ; cet homme qui avoit vû tant de François & qui en avoit même eu plusieurs en son pouvoir, ne vouloit pas croire que je le fusse ; & il m'assûra qu'on ne me prendroit jamais pour tel, mais plutôt pour un Levantin : je ne fus pas fâché de me voir si bien déguisé, car il est avantageux, quand on voiage par la Turquie, d'avoir si bien l'air du país qu'on ne vous prenne pas pour étranger, que lorsque vous le voulez bien. Nous partimes le lendemain sur les cinq heures du matin, & sur les dix heures nous entrâmes dans le canal du Nil, où nous trouvâmes un homme dans un bateau, qui nous montra le chemin : quoi qu'il y ait des roseaux fîchez de distance en distance pour montrer les sèches, il est encore besoin de cet homme pour servir de guide : parce que le fleuve portant avec soi quantité de sable, il remplit de jour à autre des passages, qui étoient fort navigables deux heures auparavant ; & tout au contraire, entraînant quelquefois des Iles, qu'il avoit faites, & qui paroissent hors de l'eau, il fait des passages aux vaisseaux, en des lieux où autrefois l'on pouvoit se promener à pié sec ; & cet homme a soin tout le jour de sonder à toute heure, afin de pouvoir ensei-

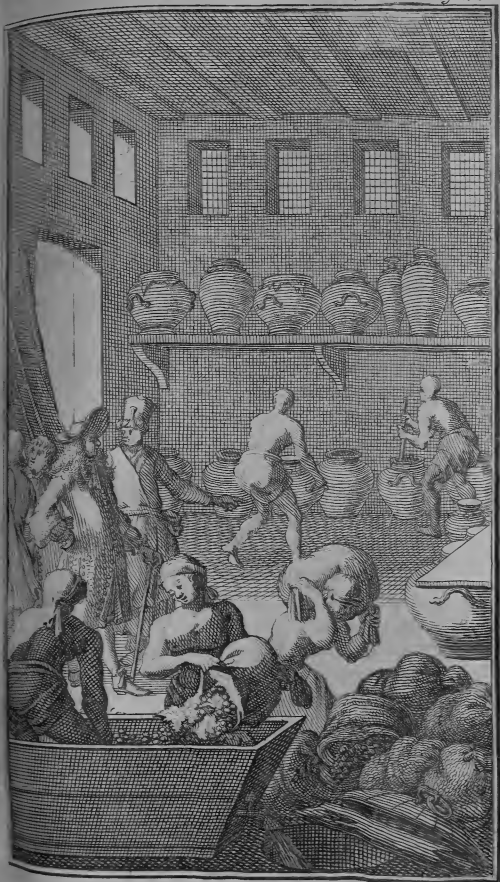
Canal  
du Nil.

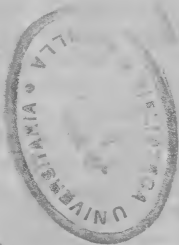
gner le chemin : ce font les maîtres des germes qui le paient de sa peine.

Rosette.

Maniere  
de faire  
le Sor-  
bet.

Nous arrivâmes à midi à Rosette: Durant que j'y fus je vis faire le Sorbet. L'on y emploia cent cinquante rottes de sucre, que l'on rompit en morceaux, & qu'on mit en-suite dans une grande chaudiere, sur le feu avec un peu d'eau pour le faire fondre. Quand on vit qu'il étoit près de boüillir, on l'écuma, & l'on y versa encore cinq ou six pintes d'eau, pour le faire mieux écumer; on la mettoit cuillerée à cuillerée, & on en repandoit un peu sur les bords de la chaudiere, pour les rafraîchir. Demi-heure après on mêla une douzaine de blancs d'œufs, dans quatre ou cinq pintes d'eau, & les aiant un peu batus avec l'eau, on versa le tout dans la chaudiere en quatre ou cinq fois; après quoi l'on recommença à écumer, & un peu après on le passa par un drap blanc, c'est ce qu'on appelle clarifier le sucre. On partagea en-suite cette liqueur en trois parties, & l'on en mit un tiers sur le feu dans une grande chaudiere. Comme ce sucre de tems en tems s'élevoit jusqu'au haut, on le faisoit abaisser, en y jetant du lait, plein une ou deux coquilles d'œufs. Après qu'il eut été une heure sur le feu, & que l'on eut connu qu'il étoit assez cuit, on l'en retira; il étoit alors fort jaune, & deux hommes se mirent à le remüer avec  
des





des pèles de bois; & à mesure qu'on le remuoit & qu'il se refroidissoit, il épaissoit & blanchissoit. Quand il fut un peu épais, l'on y mit environ deux verres de jus de limon cuit, de la maniere que je dirai ci-après: En-suite, l'on remua encore pour le bien mêler, & un peu après, l'on y jetta environ deux cuillerées d'eau rose, où il y avoit du musc mêlé, plusieurs y ajoûtent de l'ambre gris: En-suite on le remua jusqu'à ce qu'il fut comme de la pâte, après quoi on le mit dans les pots, & l'on fit le même des deux autres portions. De ces cent cinquante rottes, on emplit vingt-neuf pots; il s'y consumma une petite fiole d'eau rose, avec du musc, laquelle coûtoit un écu. Quand on veut le faire violet, après le jus de limon, l'on y met du sirop de violette; qui se fait en pilant des violettes avec du sucre, dont ensuite en ôte le marc. Pour faire le jus de limon, il faut mettre plusieurs limons sous la presse, & faire boüillir le jus dans une grande chaudiere; mais il faut qu'elle soit pleine & qu'elle boüille long-tems, jusqu'à ce qu'elle soit reduite à la valeur de deux jarres d'eau, <sup>Jarres d'eau.</sup> c'est-à-dire six ou sept pintes; cependant l'on brûle plus d'un quintal de bois, & l'on n'en sauroit faire cuire par jour plus de deux chaudières, ou environ dix ou douze pintes. Il est rouge, noirâtre, aigre & amer.

Desta.

Dic el-  
gait  
coq de  
jardin.

Dans le Desta, vis-à-vis de Rosette & jusqu'à Damiette, il y a quantité de fort belles poules, que les gens du païs appellent coqs de jardin; qui se dit en Arabe *dic elgait*: Elles sont grosses comme des poules ordinaires, elles ont le ventre & les ailes violettes par dessus & noires par dessous, la tête & le cou violet, le dos vert-brun, une queue de beccasse, qui est blanche dessous, le bec long comme un perroquet, & un peu crochu, mais rouge d'une fort belle couleur; il prend du haut de la tête, où il y a comme une plaque toute platte de même étoffe, le tout semble de corne; ses piés sont gros comme ceux des poules, mais plus longs, & sont rouges, d'un rouge un peu plus pâle que le bec; elles se tiennent dans les marécages.

Départ  
de Rosette.

Je trouvai à Rosette une barque pour Baruth, mais parce qu'il y avoit des soldats prêts d'aller en Candie, l'on ne laissoit partir aucune voile, de peur que les Chrétiens n'eussent avis. Enfin les soldats étant partis pour Alexandrie, notre barque, sur laquelle l'Aga du château de Rosette avoit part, eut permission secrète de sortir: De maniere que nous partimes le Lundi dix-neuvième de Mars, sur les neuf heures du matin. Lorsque nous fûmes auprès de l'embouchure de la rivière, il nous falut envoyer plusieurs fois le

caï-

caïque, jeter l'ancre loin devant nous, pour nous remorquer, jusqu'à ce qu'étant sortis du fleuve vers le midi, nous mimes toutes les voiles au vent de lebêche-ponant, qui souffloit pour lors, après avoir tourné la prouë au grec. Trois heures après on la mit à levant & siroc, parce que le vent s'étoit fait le-  
bêche, quoi qu'il fût si petit qu'il faisoit presque bonasse. La nuit nous vimes loin de nous beaucoup d'éclairs, en-suite de quoi le vent s'étant rafraîchi & tourné à mi-jour, nous mimes la prouë à grec-levant : Ce n'est quavec déplaisir que je fais le recit de cette navigation, tant elle m'a déplu. Il y avoit dans notre vaisseau quinze hommes d'équipage, qui ne faisoient que dormir jusqu'au midi, & après le diné, ou ils se querelloient, ou ils se mettoient tantôt à chanter, tantôt à jouer au mancala, & ne daignoient pas se remuer, ni pour aller faire sentinelle en haut, ni pour vuider la sentine, ni pour faire aucun service. Tout ce que je pus gagner sur eux pendant tout le voiage, fut de leur faire vuider une seule fois la sentine. Ils n'avoient pour vuider l'eau qu'une gorge de bouteille, & au moindre tremblement du vaisseau ils se croioient perdus : & une nuit qu'il fit fort mauvais tems, le bâtiment roulant deçà delà, ils furent sur le point trois ou quatre fois, de mettre le caïque en mer, & d'abandonner le vais-

Equipa-  
ge fai-  
neant.

seau, qui n'avoit besoin que d'un peu de vigilance. Ils n'avoient point de carte pour marquer leur route; & quand je leur déman-  
dois où nous étions, ils me repondoient qu'ils ne le pouvoient pas savoir, après avoir tant de fois renversé le bord. Ils me disoient à tous momens *Allah Kerim*, c'est-à-dire, Dieu est grand; & me rapportoient en même tems, qu'une fois ils ne furent qu'une nuit dehors pour faire ce voyage. On ne con-  
noissoit point de Maître parmi eux, ils se rail-  
loient & s'injurioient hautement sans que personne y mit le hola. Le Reis ne faisoit ja-  
mais de commandement qu'en criant, & presque en pleurant, & frappant des piés comme un enfant; de sorte qu'il sembloit que tout fût perdu; aussi se moquoient-ils tous hautement de lui, & contrefaisant sa voix, ils se donnoient l'un à l'autre le commandement qu'il faisoit, & pas un ne s'en remüoit. En-  
fin je croi, que ces gens-là n'avoient jamais vû de mauvais tems sur mer, partant ordinai-  
rement & arrivant ainsi qu'ils me dirent, avec le beau-tems.

Le Mardi & presque tout le Mercredi nous eumes successivement les vents de levant, & de firoc, qui nous faisoient mettre la prouë à grec-tramontane, en renversant le bord à mi-jour-lebêche: Enfin sur les dix heures du soir du Mercredi le vent se fit po-  
nant



nant, & nous mimes la prouë à grec-levant.

Le lendemain qui étoit justement la mi-carême, ce même vent se renforça, de sorte qu'il fit tempête, la mer étant fort haute, nous faisoit à tous momens rouler presque sans dessus dessous : Le ciel qui étoit extrêmement chargé de tous côtez, nous envoioit de tems en tems de grosses bourasques ; & entr'autres, il en vint une sur les cinq heures & demie du soir, qui nous pensa faire perir. Comme on l'avoit prevûë, ces Messieurs les fainéans prirent la peine de plier la grande voile, & ne laissèrent que le pouprai. Quand nous passâmes sous cette bourasque, nous étions dans l'obscurité, de même que si nous eussions été sous quelque grande voute ; elle dura près de demi-heure avec grande violence, cependant chacun gardoit le silence. De quelque côté que nous pussions regarder, nous ne voions que bourasques, & celle-ci nous suivoit toujours ; néanmoins comme elle étoit sur la fin nous apperçûmes le Mont-Carmel : Aussi-tôt nous mimes la prouë à levant & vogâmes avec toutes les voiles en poupe du côté d'Acre ; mais comme nous n'avions plus que demi-heure de jour, quelque diligence que nous fissions, nous ne pûmes en approcher, qu'après une heure de nuit ; ce qui nous obli-

Mont-  
Carmel.

Acre.

Oiseaux  
rouges.

Gea de mettre là prouë à tramontane pour ne pas aller échoïer. La nuit nous eumes plusieurs bourasques très-furieuses avec quantité d'éclairs. Un peu avant cette grande bourasque, dont je viens de parler, nous vîmes passer à deux cent pas de nous, une troupe de petits oiseaux tout rouges ; je crus d'abord que le soleil leur donnoit cette couleur, mais comme elle continua tant que je les pus appercevoir, & que même les raïons du soleil étoient cachez, je conclus qu'elle étoit naturelle.

Cap de  
Baruth.

Le Vendredi vingt-deuxième Mars au matin, nous eumes encore plusieurs bourasques ; néanmoins le tems s'étant un peu éclairci, nous mîmes la prouë à grec-levant, & nous passâmes sur le midi devant Saïde, que nous laissâmes pour aller à Baruth ; éloignée de Saïde de vingt milles. Mais comme nous étions proche du Cap de Baruth, le vent s'étant changé en maestral, nous obligea de mettre la prouë à mi-jour-lebêche, pour regagner Saïde, ne pouvant aller à Baruth, & ce fut un bonheur pour nous ; car nous aprîmes à Saïde, qu'il y avoit un corsaire vers Baruth, entre les mains duquel nous serions tombez si nous eussions passé outre. D'abord que je fus entré, le Doüanier qui étoit à son bureau m'appella, & m'ayant demandé qui j'étois, je lui dis que j'étois

j'étois Franc, ce qu'il ne voulut pas croire, jusqu'à ce qu'un Turc qui favoit l'Italien, m'ayant parlé en cette langue pour me demander d'où j'étois, je lui répondis dans ce même langage que j'étois François; ce qu'il rapporta au Doüanier. J'allai loger chez Monsieur le Chevalier d'Ervieu, qui me fit toute sorte de bon accueil & voulut prendre la peine d'aller lui-même faire débarquer mes hardes qu'il fit passer à la doüane sans qu'il m'en coûtât rien : j'ai reçu de lui tant d'honêteté pendant mon séjour dans cette ville, que je voudrois pouvoir publier par toute la terre, qu'il est un des plus galants hommes & des plus obligeans qu'il y ait au monde.

Saïde est une petite ville fort mal bâtie, <sup>Saïde, petite ville,</sup> qui a un bon château situé sur un rocher dans la mer, vis-à-vis de la ville; il est isolé & séparé de terre-ferme par un pont de dix ou douze arches. Le port qui est à côté de ce château est peu de chose, & il y en a un meilleur tout auprès de la ville, mais un jour l'Emir Fécardin étant à Saïde, & craignant que les galeres qui venoient querir l'argent du grand Seigneur, ne lui fissent quelque mauvais tour, il en fit boucher l'entrée, afin que l'incommodité de l'autre port, les obligeât à n'y pas rester long-tems. A quelques pas de la ville on voit dans un jardin une peti-

sepulcre  
de Za-  
bulon.

te chapelle, où il y a un tombeau avec deux pierres dressées au dessus, les gens du pais disent que c'est le sepulcre de Zabulon, & que la distance des deux pierres, marque la grandeur de son corps, si cela est, c'étoit un homme de belle taille, car ces pierres sont éloignées l'une de l'autre d'environ dix piés. Il n'y a que trois ans qu'il y a un Bacha à Saïde, auparavant c'étoit un Vaïvode, mais l'on a joint le Sangiacat de Sefet avec Saïde & ses dépendances, & l'on en a fait un Bachalic, Je vis entrer le Bacha dans la ville le jour que j'en partis, il étoit accompagné d'environ trois cent cavaliers bien montez & armez, les uns de carabines, les autres d'arcs & de flèches avec le bouclier, & tous le sabre à la ceinture: à la queue de la compagnie il y avoit plusieurs joüeurs de tymbales, haut-bois, & autres semblables instrumens, entr'autres, un homme frapoit en cadence deux petits plats de cuivre l'un contre l'autre.

Le principal trafic de Saïde est en soïe, c'est pourquoi il y a quantité de meuriers à la campagne, & dès qu'ils ont un petit morceau de rocher, s'ils y peuvent faire tenir deux doigts de terre, ils y plantent un meurier. Je fis marché à Saïde avec un Moucre pour aller à Damas. Moucre vient de Kira en Arabe, qui veut dire loüage, comme quidiroit loüeur d'animaux. Il me devoit fournir un cheval  
pour

pour moi, & deux mulets pour mon valet & mes hardes, de plus il s'obligea de m'affranchir de tous les caffares, & je lui paiai seize boqueles & demie.

Prix de  
voiture  
de Saïde  
à Damas.  
Départ  
de Saï-  
de.

Je partis de Saïde le Mardi vingt-cinquième de Mars sur les onze heures du matin; nous vinmes coucher à Labatia, où nous arrivâmes sur les cinq heures du soir: Nous avions cheminé toujours en montant par des terres semées de fort bon blé, & le reste du chemin qui n'étoit pas semé, étoit couvert d'Asphodèles & Genêts épineux en fleurs, & autres semblables arbrisseaux, qui faisoient un fort bel objet. D'abord que nous fûmes arrivés, un Tchorbadgi de Damas, qui étoit campé là auprès sous sa tente, aiant sù du Moucre qu'il y avoit un Franc, m'envoia querir; & m'ayant fait donner du cavé, me demanda si j'étois parent d'un Monsieur Bermond Chirurgien Marseillois, qui faisoit à Damas quelques affaires pour les Marchands de Saïde: je lui dis qu'où, sans lui spécifier à quel degré, car nôtre parenté étoit tirée du Patriarche Noé. Il me dit que c'étoit son ami, & me fit dire plusieurs fois, que si je voulois acheter des cendres il m'en vendroit; mais je répondis toujours, que j'étois trop pauvre pour être marchand, & que j'allois trouver mon parent.

Aspho-  
dèles &  
Genêts  
arbrif-  
seaux.

Labatia est un méchant petit village, où nous

Labatia  
petit  
village.

nous ne pûmes trouver à loger , & nous n'eûmes point d'autre gîte qu'une petite place, au bout de laquelle il y avoit un pan de muraille ; l'on atacha là auprès nos mulets , & nous nous postâmes contre cette muraille , à la belle étoile. Le lendemain Mécredi vingt-fixième de Mars , nous en partimes sur les cinq heures du matin , par un vent froid qui avoit gelé la terre. Nous allâmes par de mauvais chemins en montant , & vîmes

Château  
de  
Skheïp.  
Sefet vil-  
le.

gne un château appelé Skheïp , qui est quar-ré & assez grand , il est de la dépendance de Sefet , qui n'en est qu'à deux journées : Ce château est fort par sa situationn , car il est inaccessible , cependant il étoit inhabité. Nous le laissâmes à droite , & allâmes bien loin chercher une décente en un lieu , d'où nous vîmes un vallon fort profond , dans

Leïtani,  
rivière.

lequel court une rivière , qu'ils appellent Leïtani , qui va serpentant & faisant plusieurs tours , elle a bien cinq toises de largeur & est fort rapide. Nous descendîmes durant un quart-d'heure par un chemin étroit fort dangereux , car si l'on y faisoit un faux pas , l'on rouleroit sans doute jusque dans la rivière , mais non pas sans faire auparavant beaucoup de chemin. Etant en bas , nous allâmes le long de cette eau , suivant son cours , & à quelques pas de là , nous la traversâmes sur

un

un pont de pierre de deux arches, hautes environ de trois toises, que l'on nomme *Hardala*, on y paie une piastra & demie de *cas-* <sup>*Hardala,*</sup> <sup>*pont.*</sup> fare par tête, j'entens les Chrétiens, car les Turcs ne paient pas tant. Après avoir passé ce pont nous nous écartâmes un peu de cette eau, en montant toujours, & nous avions pour perspective la montagne que nous venions de quitter, qui étoit de l'autre côté, & nous paroissoit plus agreable, que lorsque nous étions dessus; car elle étoit fort haute & droit, & toute couverte d'arbres. Après avoir cheminé environ demi-heure par des chemins où il seroit fort dangereux de tomber; nous nous trouvâmes vis-à-vis du château de *Skhëip*, qui est sur une montagne très-élevée & toute droite: Quelque tems après, nous rencontrâmes une plaine, & au bout d'une heure une autre plaine beaucoup plus grande, mais en friche, & remplie de pierres aussi bien que la première, quoi que l'une & l'autre fussent toutes vertes. Nous eûmes dans cette plaine la rencontre d'une caravane de chameaux chargez de meules de moulin, chacun portant la sienne; on me dit que ces pierres venoient d'*Oran*, qui est à cinq journées de <sup>*Oran.*</sup> là, & qu'on les conduisoit à Saïde, pour les envoyer en Egypte. Après avoir passé cette plaine, nous vinmes par un mauvais chemin à un

à un pont de pierre de trois hautes arches, qui traverse un torrent large de quatre ou cinq toises; l'ayant passé nous montâmes par un chemin encore plus mauvais, & rempli de pierres propres à faire casser le cou aux mulets, même sans charge: Et cela dura jusqu'au gîte de Banias, où nous arrivâmes environ deux heures après: dans tout ce chemin nous eumes outre les pierres, des torrents & un terrain fangeux, que les mulets ne s'en pouvoient tirer.

Banias,  
village.

Ce village de Banias est fort peu de chose, & cependant autrefois, du tems que les Chrétiens en étoient les maîtres, c'étoit une bonne ville: il est au pied d'une montagne, sur le haut de laquelle, il y a un grand château qui n'est habité de personne; ce lieu dépend du Bacha de Damas. Nous n'y trouvâmes pas un meilleur logement que le précédent: après avoir traversé une cour quarrée, nous entrâmes sous une voute où il y avoit deux piés de fumier & de poussière mêlez ensemble. On nous marqua notre gîte en ce lieu-là; & comme il y avoit des voutes tout autour de la cour, sous lesquelles on avoit mis les mulets & une caravane d'ânes; nous y étions si incommodez, que d'abord que ces bêtes se remuoient, elles emplissoient de poussière ce que nous avions préparé pour manger: toute la douceur que nous y avions venoit d'une  
petite



petite porte, qui donnoit sur le bord d'une rivière qui passë par là, & qui a bien trois toises de largeur mais point de profondeur, quoi qu'elle soit fort rapide; on la nomme rivière de Banias.

Nous quitâmes ce mauvais gîte, le lendemain à cinq heures du matin, & aiant monté environ une heure, en tournant par de fort mauvais chemins, quoi que les terres prochaines fussent semées; nous nous trouvâmes vis-à-vis de nôtre gîte, entre lequel & nous, il n'y avoit qu'un très-profond vallon, fort agréable par sa verdure, & par la quantité d'arbres dont il est rempli, & même par une rivière qui l'arrose. Un peu après nous vîmes dans son étenduë le château de Banias, qui est grand & fort. Nous montâmes encore environ une heure, par des chemins qui n'étoient pas meilleurs; mais nous avions toujours la vûë du beau vallon, & il y avoit sur nôtre route plusieurs arbres, dont l'ombre & la verdure nous diminuoient quelque chose de la fatigue: A la verité il n'auroit pas falu faire un faux pas, parce que le chemin étant tout en talus, fort uni jusqu'au fond du vallon, il n'y auroit pas eu moien de se dispenser d'aller au fond: Nous trouvâmes durant ce chemin plusieurs faux chateigniers secs & sans feüilles, mais qui avoient leurs fruits. Aiant un peu descendu nous entrâmes dans

Kefarhe-  
var, vil-  
lage.

dans une grande plaine ; & après l'avoir passée & monté un peu parmi des arbres, nous trouvâmes des plaines pierrieuses, où il nous falut cheminer jusqu'à environ trois heures après midi, par le plus mauvais chemin qu'on se puisse imaginer ; car c'étoient toutes grosses pierres, entre lesquelles il n'y avoit point de place, pour asséoir un pié de mulet. Après midi il fut un peu meilleur, mais nous ne vîmes pas une seule terre semée, toutes étant encore remplies d'une quantité prodigieuse de pierres. Cependant nos Moucres me voulurent faire croire, qu'autrefois il y avoit eu des vignes : à la vérité l'on voit encore en plusieurs endroits des maisons semblables à des poulaiers, faits de pierres entassées les unes sur les autres, où l'on pourroit croire, que s'étoient retirez ceux qui cultivoient les vignes : mais il faut que depuis ce tems-là, ait passé par ces terres, quelque tête de Méduse, ou qu'enfin la terre ait produit des pierres au lieu de raisins. Aiant ainsi cheminé jusque vers les trois heures après midi, nous trouvâmes un village appelé Kefarhevar, où nos Moucres, se mettant sur l'histoire, me dirent, qu'avoit demeuré autrefois Nimrod, & que c'étoit de là, qu'il avoit tiré des flèches contre le ciel. Nous passâmes ce village & aiant descendu dans un vallon, & ensuite un peu remonté, nous vinmes à un vil-  
lage

lage appelé Bëitima , où nous primes nôtre gîte dans une noble étable , car il y avoit un lieu relevé de deux piés de terre , pour loger les personnes séparément des bêtes.

Bëitima  
village.

Nous en partimes le lendemain Vendredi vingt-huitième Mars , à cinq heures & demie : D'abord nous ne fîmes que monter & descendre pendant deux heures , en-suite nous entrâmes dans une grande plaine remplie de pierres , excepté en quelques endroits qui étoient femez , & cette plaine conduit jusqu'à Damas. Elle est peuplée de quantité de villages , nous en vîmes d'abord un nommé Catana , qui étoit à environ demi-lieuë de nous sur nôtre gauche : Nous

Plusieurs  
villages  
au territoire de  
Damas.

passâmes en-suite près d'un autre appelé Artous ; un peu après nous en aperçûmes un à main droite appelé Mahtamia , & ainsi quantité d'autres : Apres quoi nous laissâmes le grand chemin qui mène à la ville , & nous marchâmes à gauche , jusqu'à un grand village appelé Soliman , & de là à un autre nommé Salaia , qui étoit celui de nos Moucres , où ils me vouloient faire coucher , si je n'eusse fait grand bruit ; ces gens vont ordinairement en ce village pour y laisser leurs bêtes & en donner d'autres. Nous continuâmes donc nôtre marche , & après avoir passé proche de plusieurs Jardins , j'arrivai à Damas sur les trois heures après midi :

Arrivée-  
à Damas.

Nous

Nous ne trouvâmes dans tout ce voyage que quatre loups gris-blancs, ils étoient ensemble, & ne témoignient pas avoir peur de nous, car au lieu de s'enfuir, ils ne se retiroient qu'au petit pas : Nous y vîmes plusieurs bandes de perdrix.

## CHAPITRE IV.

### *La Ville de Damas.*

**A**près m'être reposé quelques jours à Damas, je fis dessein de voir la ville; mais avant que de l'entreprendre, je pris mes mesures pour cela; & comme il m'étoit nécessaire d'être appuié de quelqu'un qui eut du pouvoir, je ne manquai pas à rendre visite au Topgi Bachi, qui me reçut avec toute sorte de bonté & d'honnêteté; je dirai dans la suite quel il est, & les bons offices que j'en ai reçus.

Nombre  
des por-  
tes de  
Damas  
& leurs  
noms.

La Ville de Damas a huit portes; à savoir, la porte du levant, ou Bab-Charku, qui regarde du côté du midi, le long des murailles qui sont opposées au levant: Bab-Tchiaour, qui regarde le midi: Bab-Jabie, qui regarde le couchant, tirant un peu vers le midi: Bab-Choucaroïia ou Bab-Espah, c'est-à-dire, porte des Espahis; à cause qu'on y vend les harnois qui sont nécessaires aux cavaliers; elle regarde le couchant: on la

nomme

nomme encore la porte du Serrail, à cause qu'elle est vis-à-vis du Serrail : Bab-Paboutche, ainsi nommée à cause que c'est le lieu où l'on vend les paboutches ou fouliers; elle regarde entre le couchant & le nord, mais un peu davantage le couchant : Bab-Fardis, c'est-à-dire, porte de Paradis. qui regarde entre le couchant & le nord, mais plus vers le nord : Bab-Salem ou porte de paix, ainsi nommée, à cause que l'on n'y paie aucun droit d'entrée ni de sortie, un grand Seigneur lui ayant donné cette franchise, elle regarde le nord; Enfin Bab-Thoma qui porte le nom de ce Saint, à cause qu'il y a tout auprès en dehors, une Eglise ruinée, dédiée à saint Thomas, qui regarde le nord.

J'ai fait le tour de la ville en dehors Circuit  
de la  
ville. suivant les murailles, en cinq quarts-d'heures, en allant assez bon pas; mais les faux-bourgs sont deux fois plus grands que la ville, & entre autres le Baboullah, qui est un faux bourg hors la porte Jabie, qui s'étend trois ou quatre milles en longueur. On l'appelle Baboullah, comme qui diroit porte divine; à cause que c'est par là, que passe le présent que l'on envoie de Damas à la Mèque. Dans ce tour je remarquai qu'on ne voit des murailles par dehors, que depuis Bab-Tchiaour, passant par devant Bab-Charki, & en-suite devant Bab-Thoma, jusqu'à Bab-Salem; le reste étant

étant couvert de maisons bâties par dehors. Depuis Bab-Tchiaour jusqu'à Bab-Thoma, les murailles sont doubles, bien hautes, bien bâties de bonnes grosses pierres, & garnies de beaux creneaux; flanquées de belles tours, d'espace en espace, la plupart rondes; il y en a quelques-unes de quarrées, mais peu. Les murailles interieures sont hautes d'environ quatre toises: les exterieures, qui en sont éloignées de près de deux toises, sont hautes d'environ trois toises & demie, & l'entre-deux est rempli de terre à quatre ou cinq piés près du haut. Devant ces murailles, il y a un fossé large d'environ cinq toises, & profond de deux & demie.

Longueur de Damas.

Les tours de la muraille interieure sont éloignées l'une de l'autre, d'environ quarante pas, de deux piés chaque pas: & elles ont environ huit pas de diamètre. Les tours de la muraille exterieure sont éloignées l'une de l'autre, d'environ soixante pas, & elles ont environ dix pas de diamètre; mais cela n'est pas juste en tout. Les tours quarrées, ont pour le moins quinze ou seize pas de large: Et de Bab-Thoma jusqu'à Bab-Salem, les murailles sont simples, avec un fossé devant.

Une fois je mesurai la longueur de la ville; à savoir depuis Bab-Charki, jusqu'à Bab-Jabie, qui est le vicus rectus; je fus un quart-d'heu-

d'heure à faire ce chemin, & je comptai deux mille cent pas.

Voions les lieux & les choses en détail. Ce qu'on visite ordinairement à Damas avant toutes choses c'est la maison d'Ananias, qui est habitée par un Schik : j'y fus avec quelques-uns de mes amis, & nous y entrâmes moiennant quelques âpres. Après avoir passé la porte, & tourné à main gauche, nous descendîmes par quatorze degrés dans une cave qui étoit autrefois une Eglise, dont le plancher & le pavé étoient de Mosaïque, & l'on en voit encore quelque reste dans le pavé, à présent c'est une Mosquée qui est assez claire, pour être si avant sous terre : Ce lieu, dit-on, étoit la chambre où logeoit Ananias, lorsque Dieu lui ordonna d'aller trouver Saul, ainsi qu'il est rapporté dans les Actes des Apôtres.

Après avoir visité cette maison, où il n'y a rien de curieux que l'antiquité ; nous allâmes gagner la porte nommée Bab-Charki, c'est-à-dire porte de levant ; on l'appelle aussi porte saint Paul, à cause qu'elle est proche du lieu par où ce saint Apôtre fut descendu dans une corbeille. Cette porte commence le vicus rectus, dont il est fait mention dans la sainte Ecriture, & qui va jusqu'à la porte Jabie.

Aiant passé cette porte nous tournâmes à main

Maison  
d'Ana-  
nias.  
Bab-  
Charki  
porte de  
levant.  
porte S.  
Paul.  
Com-  
mence-  
ment du  
vicus  
rectus.  
Porte  
Jabie.

main droite, & après avoir cheminé quelques pas ; nous vîmes à une des tours quadrées, qui sont dans la muraille de la ville, à environ deux toises de hauteur ; deux pierres de taille, sur chacune desquelles il y a une fleur-de-lis fort bien gravée : Et entre ces deux pierres, où sont ces deux fleurs-de-lis il y en a une troisième avec une inscription en Franc, mais les caractères en sont si usés qu'on ne les sauroit plus lire. A côté de chaque fleur-de-lis sur deux autres pierres, il y a deux lions gravez, & proche de chaque lion un grand chardon. Il y en a qui veulent croire que ce sont les François qui ont fait bâtir cette tour ; cela pourroit être, mais il est plus vrai-semblable de croire que les Turcs ont apporté ces pierres toutes taillées, & ainsi ciselées de Baniâs, ou de quelque autre lieu qui avoit été possédé par les François, & que les Turcs ont ruiné ; car ils sont assez paresseux, pour aimer mieux faire venir de loin des pierres toutes taillées, que d'en tailler sur les lieux. Après cela nous vîmes dans la campagne, à quelques centaines de pas, le lieu où l'on enterre les Chrétiens & les Juifs, chaque religion ayant néanmoins son cimetière séparé par quelque espace.

Cime-  
tière des  
Chrétien-  
s &  
des  
Juifs.

Tom-  
beau de  
S. George.

Nous étant en-suite éloignés de quelques pas des murailles, nous vinmes à l'endroit où fut lapidé saint George le Portier, par les Juifs,



Juifs, qui l'accusoient d'avoir fait sauver Saint Paul. Ce lieu est comme une cour, au milieu de laquelle est le tombeau de ce Saint ; il est fait de pierres de taille, & couvert d'un petit pavillon en pyramide, & au bas il y a une petite ouverture, dans laquelle les Chrétiens entretiennent ordinairement une lampe ; leur devotion y est grande, & elle est imitée par les Turcs même, qui disent aussi bien que les Chrétiens, qu'il s'y fait tous les jours des miracles, & que plusieurs Turcs malades, y ayant passé une nuit, en sont sortis le matin en bonne santé : Le jour de la fête de ce Saint, l'on voit quantité de monde, tant hommes que femmes & enfans, Chrétiens & Turcs qui viennent à ce tombeau. A l'entrée de la cour, où il est à main gauche, il y a un endroit destiné pour enterrer ceux qui meurent pour la Foi de JESUS-CHRIST ; & lorsque quelque Chrétien est defunt, l'on porte premièrement son corps en ce lieu-là, & après y avoir chanté l'Office des Morts, on le transporte au lieu destiné pour sa sépulture.

Etant sortis de ce lieu nous cheminâmes toujours en droite ligne des murs de la ville ; & peu après nous les joignîmes à l'endroit, où S. Paul fut descendu dans une corbeille par dessus la muraille. Il y a là une porte que les Turcs ont fait murer, parce qu'ils sont

Lieu de  
la dé-  
cente de  
S. Paul.

Porte fa-  
tale.

persuadez que la ville ne sera prise que par cette porte ; & au dessus, ils ont fait mettre une grande pierre, avec quelques lignes Arabes gravées, qui portent que c'est-là le lieu par où saint Paul Apôtre de J E S U S descendit pour se sauver des Juifs.

Bab-  
Tchia-  
our.

Nous revinmes en-suite dans la ville par la porte appelée Bab-Tchiaour ; nous allâmes dans le vicus rectus, & suivant cette rue, nous passâmes dans un beau bazar fort large, & couvert de charpenterie en dos-d'âne, bien garni de boutiques des deux côtes ; on l'appelle le bazar des toiles, à cause qu'on n'y vend rien autre chose ; & j'y appris en passant, que la rotte de Damas est un poids, qui répond à cinq livres de France.

Bazar  
des toi-  
les.  
Rotte  
de Da-  
mas.Maison  
de Juda.

Après avoir traversé la moitié de ce bazar, qui est fort long ; nous détournâmes à main gauche ; & nous allâmes par une petite rue à la maison de Juda, qui est là proche ; où l'on tient en ce pays, que saint Paul se tint caché durant trois jours, & que ce fut où Ananias l'alla trouver. Nous entrâmes dans cette maison, qui étoit autrefois une belle & grande Eglise, & l'on y voit encore une belle porte de fer, par où nous passâmes ; après quoi nous vinmes dans une petite chambrette, où est le tombeau d'Ananias, muré contre la muraille, dessus lequel il y a une couverture de drap vert, où sont des lettres A-  
rabes

Tom-  
beau  
d'Ana-  
nias.

rabes coufûës ; je les lus, & il y a ces paroles, *Veli allah el ahmed rivan*, ce qui veut dire, le saint de Dieu *Abmed* ici dormant ou enseveli. Les Turcs lui portent grand respect, & ils ont pris cette maison à cause du profit qu'ils en reçoivent des Francs, qui leur donnent quelque chose quand ils y vont.

Nous revinmes en-suite dans le bazar des toiles, ou le vicus rectus ; & de là à main gauche, nous arrivâmes proche d'une porte, qui separe ce bazar des toiles, d'un autre bazar qui est au bout, où il y a une fontaine, de l'eau de laquelle on dit qu'Ananias baptiza saint Paul : Après avoir passé cette porte, nous entrâmes dans un autre bazar, qui est encore du vicus rectus, dont le commencement est couvert en d'os-d'âne, & le plancher du reste est plat, & fait de solives rondes: L'on y vend aussi des toiles. Enfin nous vinmes jusqu'à la porte de la ville appelée Bab-Jabie où finit le vicus rectus.

Bab-Jabie.  
Fin du vicus rectus.

L'ayant passée, & après quelques pas, tourné à main gauche, nous nous trouvâmes dans un grand bazar, où l'on fait des boîtes de bois. Ce bazar est plus large que pas un autre ; il est couvert de charpenterie en dos-d'âne, soutenuë par plusieurs grandes arcades de pierre, qui y font d'espace en espace: Ce lieu est nommé Sinanie, du nom d'un Bacha de Damas appelé Sinan, qui le fit bâtir,

Bazar nommé Sinanie.

bâtir , comme il a fait plusieurs autres beaux ouvrages publics en divers endroits de Turquie, & tous ses ouvrages portent son nom.

Mos-  
quée  
verte.

Passé la porte , en entrant dans ce bazar, l'on voit la Mosquée verte, ainsi nommée à cause qu'il y a un clocher tout revêtu de briques vertes recuites, ce qui le rend tout-à-fait luisant; le haut est couvert d'un pavillon de même étoffe, excepté la pointe du clocher qui est couverte de plomb. Nous passâmes devant la porte de cette Mosquée, & je vis dans le peu de tems que j'osai la considérer, une grande cour pavée de belles pierres, avec un bassin de fontaine au milieu; au bout de cette cour, il y a un portique soutenu de huit colonnes de marbre d'ordre Corinthien, dont les six du milieu sont canelées; ces huit colonnes portent autant de petits dômes couverts de plomb, qui couvrent le portique, duquel on entre dans la Mosquée par trois portes. Elle a un gros dôme tout couvert de plomb, & à côté vers le couchant, il y a un clocher ou minaret revêtu de même, & couvert d'un pavillon de même matière. Les Turcs disent que cette Mosquée fût faite en cet endroit, parce que Mahomet étant venu jusque là, ne voulut pas entrer dans la ville, disant qu'elle étoit trop délicieuse; & pour s'en éloigner promptement.

ptement il mit un pié sur une montagne qui n'en est pas loin, & sur laquelle il y a une petite tour, & de là ne fit qu'un saut à la Mèque; c'est pour cette raison qu'ils ont affecté de couvrir cette Mosquée de vert, qui est la couleur de ce faux Prophète. D'autres avoient bien que Mahomet vint jusqu'en cet endroit, & ne voulut point entrer dans la ville, mais ils disent que ce fut Hali qui fit ce beau saut : Quoi qu'il en soit ils nomment Damas Chamscherif, c'est-à-dire, Damas la noble, à cause que Mahomet y est venu.

Cham-  
scherif;  
c'est-à-  
dire,  
Damas  
la noble.

De là nous fumes regagner les murailles de la ville, & venant le long de la rue du Serrail; nous vîmes à notre gauche un beau tombeau fait en dôme, élevé de plusieurs toises & couvert de plomb, en-suite duquel il y a une belle Mosquée accompagnée d'une cour ou parvis; sa face est vers le nord, & au bout de la cour, on trouve un portique soutenu de six colonnes; par où l'on entre dans la Mosquée, qui est couverte d'un fort gros dôme, qui en a un autre moindre à chacun de ses côtes; tous trois sont couverts de plomb: son fondateur fut un Bacha appelé Hasan, qui à sa mort laissa de l'argent pour bâtir cette Mosquée & son tombeau.

Mos-  
quée de  
Hasan à  
Damas.

Continuant notre chemin nous vinmes jusqu'à un endroit de la rue où est à main gauche le Serrail du Bacha, qui paroît assez

Serrail  
du Ba-  
cha.

de Da-  
mas.

Porte du  
Serrail  
ou du  
Bazar-  
Espahi.  
Château  
de Da-  
mas.

beau. Il y a au dessus de la porte un pavillon en pyramide, mais cela n'est fait que de terre, & n'est point revêtu, c'est l'appartement du Kiaya du Bacha, & à main droite est le Château. La porte appelée Bab-Espahi ou Bab-Bazar-Espahi, est en cet endroit. Nous entrâmes dans la ville; & nous allâmes le long du château, qui étoit à nôtre gauche, ayant le fossé entre-deux, où il y a de l'eau. Ce château sert de muraille à la ville de ce côté-là, & son étendue est jusque vers la porte des paboutches; il est grand & quarré, & bien bâti, tout de pierres taillées en table de diamans; ses murailles sont fort hautes, & il y a d'espace en espace de grandes & hautes tours quarrées, bâties de même que le reste, & qui sont fort proches les unes des autres. Aiant cheminé le long de tout ce côté-là, nous prîmes le second côté, qui sert aussi de muraille à la ville: Nous y vîmes une chaîne de pierre faite d'une seule pierre, quoi qu'elle soit composée de plusieurs chaînons taillez l'un dans l'autre; elle est atachée fort haut à la muraille: Il y en avoit encore une autre plus longue, mais elle tomba dans le fossé par un mauvais tems il y a six ans, & se rompit.

De là nous passâmes devant la porte du château où nous vîmes quelques canons qui en défendent l'entrée; en-suite nous vinmes  
gagner

gagner le marché des paboutches, & l'aïant  
 passé nous allâmes par de petites ruës en  
 trouver une, où il y a deux Mosquées, dans  
 lesquelles sont les sepulcres de quelques Rois <sup>Deux Mos-</sup>  
 de Damas : C'étoient autrefois des Eglises <sup>quées autrefois</sup>  
 de Chrétiens. Il y en a une dans laquelle on <sup>Eglises</sup>  
 ne sauroit voir : mais nous regardâmes dans  
 l'autre par de belles grilles d'acier bien poli.  
 Cette Mosquée est toute ronde & couverte  
 d'un beau dôme de pierres de taille, au des-  
 sous duquel il y a tout à l'entour plusieurs fe-  
 nêtres, elle est revêtuë en dedans de marbre  
 de plusieurs couleurs, depuis le pavé jusqu'à  
 la hauteur d'environ trois toises ; & de là jus-  
 ques aux fenêtres, ce sont plusieurs belles  
 peintures d'Eglises & d'arbres à la Mosaïque.  
 Au milieu de la Mosquée on voit deux tom-  
 beaux l'un contre l'autre, sur une estrade de  
 marbre élevé d'environ demi-pié : Ces tom-  
 beaux sont de bois de cedre bien travaillez ; ils  
 sont hauts d'environ quatre ou cinq piés, &  
 faits en dos-d'âne. On dit que l'un renferme  
 le corps du Roi Daër, qui de Chrétien se fit  
 Turc & tourmenta fort les Chrétiens ; &  
 les Turcs disent qu'on n'y peut tenir aucune  
 chandelle, ni lampe allumée ; il est certain  
 qu'en deux fois que j'y ai passé je n'y en ai  
 point vû. Proche de ces tombeaux il y a  
 quelques alcorans enchaînez à des pupitres de  
 même matière que les tombeaux, & quoi-

que toutes les deux fois que j'y ai passé, je n'y aie vû personne, je m'imagine néanmoins qu'il y a des gens gagez pour lire ces alcorans pour les ames de ces Rois ; selon la coutume des grands Seigneurs de la religion Mahometane, qui laissent ordinairement à l'heure de leur mort de grands biens pour faire ces Prières.

La grande Mosquée de Damas.

Aiant autant que nous pûmes considéré cette Mosquée, nous vinmes à une autre qu'on appelle la grande Mosquée. Je tournai tout autour pour la voir à plusieurs fois, par les portes qui étoient ouvertes : car un Chrétien n'oseroit y mettre le pié, n'y même s'arrêter devant la porte. Quelques Turcs m'offrirent bien de m'y faire entrer avec un turban de Turc, mais je ne voulus point accepter cette offre : car étant reconnu il auroit falu mourir, ne voulant pas (avec la grace de Dieu) renier ma foi. Du côté du couchant l'on entre dans cette Mosquée, par deux grandes portes de bronze, hautes de près de quatre toises, qui sont fort bien travaillées, & pleines de figures bizarres : l'on voit au milieu de chacune un calice bien gravé. Je vis par ces portes la largeur de la Mosquée, qui peut être environ de dix-huit toises : elle a deux rangs de grosses & grandes colonnes de marbre gris à la Corinthienne, qui la séparent en trois nefs : & toutes ces colonnes soutiennent



à deux une arcade ; & au dessus de chaque arcade , il y a deux autres petites arcades , divisées par de petites colonnes ; ce qui ressemble assez à des fenêtres : Le pavé est tout de belles pierres luisantes comme des miroirs. Cette grande Mosquée qui s'étend du levant au couchant , est couverte de charpenterie en dos-d'âne , & son dôme , qui est fort gros , est au milieu ; mais du côté du nort , à l'endroit où ce dôme est le plus large , il y a des petites fenêtres en voute tout autour ; & depuis les fenêtres jusqu'à une hauteur semblable à celle des fenêtres , qui peut être de trois ou quatre piés , il est revêtu de pierre verte cuite ; ce qui fait un bel objet à la vûë , & le reste est couvert de chaux.

A chaque côté de la face de la Mosquée , il ya un clocher quarré avec des fenêtres comme les nôtres ; mais celui qui est au côté du levant est plus haut & plus large : & l'on dit qu'il fut fait du tems qu'on bâtit premièrement cette Eglise , qui depuis a été reduite en Mosquée. Les Turcs assurent que c'est par ce clocher , que JESUS doit revenir en ce monde. Il y a un troisième clocher derrière le dôme , qui est diamétralement opposé à celui du Messie , & ce dernier est rond , & a été fait par les Turcs aussi bien que le quarré plus petit. J'allai une nuit du ramadan par-dessus des terrasses , jusqu'aux fenêtres de cet-

Clocher  
du Mes-  
sie.

te Mosquée, qui sont faites comme celles de nos Eglises, & ont des quarreaux de verre ajustez dans du plâtre, qui sont travaillez en figures. Je regardai dedans par un quarré d'une de ces fenêtres, d'où je vis le bout de la Mosquée, ce que je ne pus pas faire par les autres, parce qu'elles sont garnies en dehors de fil d'archal. J'y apperçus à la lueur des lampes, dans le Keblay qui est exposé au midi, un trou grillé de fer doré, dans lequel on dit qu'est la tête de saint Zacharie : je n'en pus voir les autres ornemens excepté les lampes, dont il y a grande quantité, & les colonnes dont j'ai parlé.

Tête de  
S. Za-  
charie.

Outre les deux rangs de colonnes qui sont dans le corps de la Mosquée au nombre de trente-huit à dix-neuf pour chaque rang : il y en a encore pour le moins soixante, tant dans la cour, qu'aux portiques qui sont aux entrées de la cour. Voici ce que j'ai pu remarquer de cette cour, & de ses portiques, & de tout le dehors de cette Mosquée, en aiant fait plusieurs fois le tour.

Descrip-  
tion d'u-  
ne belle  
Mos-  
quee.

Du côté du couchant il y a trois portes de bronze embellies de plusieurs ouvrages : & devant ces portes au dedans de la cour, il y a un portique qui est divisé en deux allées, par huit grosses colonnes, dont quatre sont en longueur, & quatre en largeur : & ces colonnes supportent des arcades, au dessus

des

desquelles il y a deux autres petites arcades, faites en façon de fenêtres divisées par une petite colonne. De ce portique l'on va à la cour, qui est fort grande & spatieuse, & toute pavée de grandes pierres de marbre gris fort luisant, de même que celui de la Mosquée & des portiques. Vers le bout de la cour, il y a une manière de petite chapelle avec son dôme couvert de plomb, qui est soutenu de plusieurs colonnes de marbre, & l'on dit que c'étoit le baptistaire. De cette entrée du couchant, l'on voit à l'extrémité de la cour la porte du levant, & à main droite le corps de la Mosquée.

Du côté du midi, au bazar du pic (ainsi nommé, à cause que l'on y vend des draps qu'on aune avec le pic, qui est une mesure, revenant à peu près à deux tiers d'aune;) il y a une entrée dans la Mosquée & deux belles portes revêtues de bronze, où l'on voit des calices dans le milieu de chacune.

Du côté du levant, il y a trois portes de bronze, & un portique comme celui dont je viens de parler, & en-suite une cour; vers le bout de laquelle, près la porte du couchant, il y a encore une forme de chapelle beaucoup plus haute que celle qui est du côté du levant, qui est soutenue & couverte de même; & de cette porte l'on voit celle du couchant,

chant, & alors on a la Mosquée à main gauche.

Du côté du nort il y a aussi une porte de bronze, par où l'on entre dans la cour, & l'on voit en face le côté de la Mosquée qui lui est opposé : Dans la muraille de ce côté il y a plusieurs fenêtres faites comme celles de nos Eglises ; mais qui commencent à deux ou trois piés de terre, & elles sont vitrées, & garnies en dehors de fil d'archal. Il y a encore dans cette cour, un réservoir d'eau dessous une coupelle, soutenu de plusieurs colonnes, & outre cela, un fanal qui n'est soutenu que de deux. Voilà tout ce que j'ai pû remarquer de cette Mosquée.

Bab-  
Thom.

Un jour je sortis de la ville par la porte appelée Bab-Thoma, & tout auprès je vis l'Eglise dédiée à saint Thomas. La porte en étoit fermée, parce que le dedans est tout ruiné, & ressemble plutôt à un jardin qu'à une Eglise, étant tout découvert & plein d'herbes. Néanmoins il y reste encore une manière de portail, qui est un ceintre soutenu de deux colonnes, mais outre que ces colonnes n'ont pas plus d'un pié au dessous du chapiteau, elles sont enfoncées dans la muraille ; dessous il y a trois autres ceintres soutenus de trois colonnes de chaque côté, & le travers de la porte est aussi soutenu d'une colonne de chaque côté : Toutes ces colonnes sont

sont de marbre & canelées. A l'opposite de cette porte il y a une petite tour ronde faite en damier, car elle est bâtie de petites pierres d'environ demi-pié en quarré, mais qui sont posées de telle manière, qu'après chaque pierre il y a un trou quarré de même grandeur, & ainsi par tout alternativement. On appelle cette tour la tour des têtes, à cause qu'il y a peu d'années, que plusieurs Druses voleurs de grands chemins, contre qui l'on faisoit la guerre fort & ferme, aiant été pris, l'on en mit les têtes dans ces trous, de sorte qu'ils en étoient tous remplis.

De là nous tournâmes à main gauche & suivant le long des murailles, nous vinmes à une Mosquée, qu'on dit avoir été un temple de Serapis, cependant l'on pretend que le corps de saint Simeon Stilite y repose, y aiant été apporté d'Antioche. Quoi qu'il en soit les Turcs disent, que le Muesem n'y peut crier la prière comme aux autres Mosquées, & que lorsqu'il veut crier, la voix lui manque; ils lui portent grand respect, & l'on me raconta qu'un jour un Venitien aiant corrompu par argent les gens du Scheik qui gouverne ce lieu, voulut enlever le corps de saint Simeon pour le conduire à Venise; mais que le Scheik en aiant eu quelque soupçon, fit une grosse avanie de plusieurs milliers d'écus à ce Venitien, & depuis ce tems-là, ils ont

Temple  
de Sera-  
pis, Mos-  
quée.  
Sepultu-  
re de S.  
Simeon  
Stilite.

fait griller la sepulture de ce corps, outre qu'il y a toujours des Scherifs qui y lisent l'Alcoran.

De ce temple nous allâmes en un endroit, où trois rivières qui passent par Damas, se joignent à la sortie de la ville, & font tourner des moulins à farine. Nous fûmes ensuite à

Ladrière  
de Da-  
mas.

la ladrière, qui est entre les portes Bab-Thoma & Bab-Charki, mais plus près & presque tout contre cette dernière; elle n'est éloignée des murailles de la ville que de quelques pas.

Hôpital  
de Naaman.

Les gens du pays disent que c'est le même hôpital, que fit faire Naaman Lieutenant du Roi de Damas, à Guehafi valet d'Elisée, dont l'histoire est dans le quatrième livre des Rois chapitre cinquième. Cet hôpital a de grands revenus.

Etant de retour dans la ville, je vis dans la rue des tailleurs, par une grille de fer, une chambre où il y a deux corps, que les Mahométans disent être de deux Saints de leur Loi. A quelques pas de là il y en a une autre où il y a aussi un corps à qui ils rendent le même honneur; je ne pus apprendre les noms de ces faux Saints.

Belles  
fontai-  
nes à  
Damas.

Il y a quantité de belles fontaines dans Damas, & entr'autres celle qui est vis-à-vis de la porte de la grande Mosquée qui regarde le levant: elle est sous un dôme presque plat. C'est un bassin rond, d'environ deux toises de diamètre;

mètre; où il y a au milieu un tuiau qui jette quantité d'eau à la fois, & avec tant de force qu'elle faillit presque jusqu'au haut du dôme; & si l'on vouloit il seroit aisé de la faire jeter encore plus haut, parce que la source est bien plus élevée.

## CHAPITRE V.

*Suite des remarques de Damas.*

Aiant fait dessein pendant que j'étois à Damas, de voir ce qu'il y auroit de plus curieux dans son territoire; je fis partie avec des amis pour aller au lieu que l'on appelle les Quarante Martyrs. Nous sortimes de la ville par la porte du Serrail, & aiant traversé le marché aux chevaux, nous allâmes par une belle rue large & longue toute pavée, & qui a assez de rapport à l'avenue de la porte di Popolo de Rome: Elle nous conduisit presque jusqu'au village appelé Salaïn Crache; après l'avoir passé nous montâmes une montagne fort rude & fort sterile, parce qu'elle n'est que de roche vive. Il nous fallut descendre de dessus nos ânes & cheminer à pié, dans des chemins, par où il faut monter, qui sont presque perpendiculaires. Après bien de la peine nous arrivâmes au lieu des Quarante Martyrs, éloigné de la ville d'une bonne demi-lieuë, je n'ai jamais

Les  
Quaran-  
te Mar-  
tyrs.

Salaïn  
Crache,  
village.

mon-

Grotte  
d'Elie:

monté de montagne plus droite. Il y a là une petite maison où demeure un Scheik, qui nous mena dans une grotte taillée dans le roc ; où il nous fit voir un endroit où l'on dit qu'Elie jeuna quelque tems, & y fut nourri par un corbeau. Tout pioche dans un trou, il nous montra le lieu où les gens du païs disent, que sont enterrez les Quarante Martyrs ; mais il n'y a ni tombeau, ni os, ni cendres. Il nous fit voir encore dans le plancher de cette grotte, qui est un roc vif, bien dur, & de pierre semblable à celle dont on fait du feu, & d'où il découle beaucoup d'eau, la figure d'une main qu'ils disent être la main d'Elie, mais qui n'est autre chose que des veines du roc, qui represente assez imparfaitement des doigts fort grands & gros, & au nombre de plus de cinq, même de six ; & je ne sai si Elie a jamais été là. Pour les Quarante Martyrs, voici comme ils en content l'histoire. Un Juif aiant été faire secretement ses ordures dans une Mosquée ; le Roi ou le Bacha aiant sù le matin qu'on y avoit trouvé ce paquet, en fut fort en colere, & fit faire recherche de l'auteur. Le Juif qui étoit ennemi des Chrétiens, lui dit qu'il savoit assurément que c'étoient eux qui l'avoient fait en mépris de sa religion ; sur quoi il les fit tous emprisonner, & après quelque tems il y en eut quarante, qui par un zele de charité,

afin



afin de fauver la vie aux autres, s'accusèrent de ce prétendu crime ; ce qui fut cause qu'il les fit mourir tous quarante , quoi qu'il jugeât bien qu'ils n'en étoient pas tous coupables. Sur la même montagne , mais à quelques centaines de pas de là , est le lieu des Sept Dormans , selon que le pensent les gens du pais. On y montre une grotte où il y a sept trous bouchés , dans lesquels ils croient qu'étoient les Sept Dormans , & même quelques-uns disent qu'ils y dorment encore ; mais en racontant ces choses , ils confondent tant d'histoires , qu'il est bien difficile de savoir la verité de ce qu'ils en croient : Nous rentrâmes dans la ville par la porte des paboutches.

Sept  
Dor-  
mans :

Pour bien voir Darnas , il faut aller à ce lieu des Quarante Martyrs. Il est au milieu d'une montagne qui est au nord à l'égard de la ville , elle s'étend du levant au couchant , & est longue & étroite : Du côté du levant elle est en pointe , & du côté du couchant l'on voit le faux-bourg appelé Bab-Ullah , dont j'ai déjà parlé , qui s'étend en longueur vers le couchant , de plus de trois ou quatre milles.

Lieu  
pour  
bien de-  
couvrir  
Darnas.

Cette ville est au milieu d'une grande plaine bordée tout autour de montagnes , mais toutes éloignées de la ville presque à perte de vue ; celles du côté du nord où sont les Quarante.

rante Martyrs font les plus proches. Du côté du nort elle a quantité de jardins tous remplis d'arbres, la plupart fruitiers ; ces jardins occupent le terrain, depuis la montagne des Quarante Martyrs, jusqu'à la ville ; de sorte qu'il semble de loin que ce soit une forêt.

L'Eglise  
de S. Ni-  
col s  
changée  
en Mos-  
quée.

Une autre fois j'allai passer devant le Serrail du Bacha, & aiant encore cheminé quelques pas vers le nort, je trouvai dans la première rue à main gauche, une Mosquée qui étoit autrefois une Eglise dédiée à saint Nicolas : j'entrai dedans, & remarquai que cette Eglise étoit très-grande & magnifique, accompagnée d'une fort grande cour, entourée d'un cloître, & dont les voutes sont soutenuës de plusieurs grandes colonnes de marbre. Tout ce cloître & la cour, qui est encore pavée de belles grandes pierres, étoient de l'Eglise, avec un grand espace fermé & couvert, qu'ils ont changé en Mosquée ; & ils ont abattu toutes les voutes qui couvroient ce que j'appelle cour, & ils y ont fait entrer une des rivières de Damas appelée Bantias, qui traverse sa longueur. C'est là qu'on va charger d'eau les chameaux qui vont à la Mèque ; & c'est pour cela seulement qu'ils y ont fait passer cette rivière : Il y a aussi plusieurs arbres qui rendent ce lieu fort agréable.

Les Der-  
vichs.

Etant sorti de cette cour j'allai aux Dervichs, qui sont à quelques pas de là, & du même

même côté : Ils sont fort bien logez, & ont plusieurs jardins par où passe la rivière Baniyas auparavant que d'aller à l'Eglise de saint Nicolas. Le nom de Dervich est composé de deux mots Persiens, à savoir de der, qui veut dire porte, & visch, qui signifie sueil, comme qui diroit le sueil de la porte ; leur instituteur prit ce nom, pour témoigner qu'il prétendoit que cet Ordre fit particulière profession d'humilité, en se comparant au sueil de la porte, que tout le monde foule aux piés.

Après avoir vû cette maison je continuai mon chemin, & je vins au Champ Damasce-ne, qui en est peu éloigné. C'est un grand champ plein d'herbes, qu'on appelle le Mer-dan: il est tout entouré de jardins, & la rivière Baniyas y passe. Environ vers le milieu il y a une petite colonne en terre, haute d'environ quatre piés, & ils disent que c'est l'endroit où Dieu forma le premier homme. Ce lieu est fort agreable, & pour cela quand il passe quelque homme de qualité à Damas, il plante ses tentes en cet endroit.

Endroit  
où Dieu  
forma le  
premier  
homme.

Etant arrivé à ce champ je tournai à main droite, & j'entrai dans le Morestan, qui est au milieu d'un des côtez de ce champ. Je me trouvai dans un cloître quarré, couvert de petits dômes, soutenus de colonnes de marbre, dont les premieres bases sont de bronze ;

Le bel  
hôpital  
du Mo-  
restan.

au côté par où j'entrai, & à celui qui est vis-à-vis, il y a des chambres pour recevoir les Pelerins de quelque religion qu'ils soient. Chaque chambre est couverte d'un gros dôme, & a sa cheminée, deux armoires, & deux fenêtres, à savoir une sur le préau, & une de l'autre côté. Le cloître a deux fois autant de dômes que les chambres. Ce côté à main droite est destiné pour les cuisines, où il y a plusieurs grandes chaudières, dans lesquelles on fait cuire tous les jours, même durant le ramadan, du pilau & autres viandes semblables, que l'on distribue à tous ceux qui se présentent, de quelque religion qu'ils soient. Le côté opposé aux cuisines est la Mosquée, devant laquelle il y a un beau portique, couvert de dômes, comme le reste du cloître, mais ils sont un peu plus élevez, & soutenus de colonnes plus hautes. Cette Mosquée est couverte d'un fort gros dôme, accompagné d'un beau minaret de chaque côté, & tous ces dômes & minarets sont couverts de plomb. Le long du cloître en dedans du préau il y a un beau jardin, où sont plantez plusieurs arbres; il est fermé des quatre côtez de balustrades de bois, hautes de cinq ou six piés; de sorte qu'il laisse au milieu une grande place pavée de belles grandes pierres, dans laquelle il y a un bassin de figure oblongue, ou plutôt un canal fort large.

ge, par où passe la rivière Banias. Cet hôpital fut bati par Soliman second, qui prit Rhodes, pour loger les pauvres pèlerins de toutes religions; & quand j'y passai, il y avoit déjà plusieurs personnes qui étoient venus pour faire le voyage de la Mèque. Je sortis de cet hôpital par le côté opposé à celui par où j'étois entré; & je vis à main gauche, les écuries où l'on met les chevaux des pèlerins, s'ils en ont. Continuant mon chemin je trouvai à main droite un autre cloître de même architecture que le précédent, & qui est du même hôpital; il est pour les pauvres écoliers, & il a aussi sa Mosquée.

Etant sorti du Môrestan, marchant en droite ligne, je passai par une rue où sont des deux côtes de petites chambres, aussi pour les pauvres pèlerins, & au dessus il y a des chambres pour les pauvres pèlerines. Je vins ensuite à une grande maison, qui a une cour quarrée, où l'on fait le biscuit pour la Mèque; & j'y en vis plusieurs centaines de grands sacs tout pleins, quoi qu'il y eût encore plus de trois semaines jusqu'au tems du voyage; l'on faisoit cette provision, parce que c'est la coutume, qu'à Damas l'on charge aux dépens du grand Seigneur, deux cent chameaux de biscuit, & autant d'eau pour faire des aumônes par le chemin aux pauvres pèlerins.

Sui-

Suivant ma route je traversai le marché aux chevaux, où est dressée une grande pierre, haute de quatre à cinq piés, large d'environ trois & épaisse d'environ demi-pié, où il y a plusieurs lignes d'écriture gravées en Arabe, mais si usées qu'on ne les sauroit lire qu'avec bien de la peine; elles disent que lorsque cette pierre sera couverte d'eau, Damas sera pris. Néanmoins Monsieur de Bermond, qui me conduisoit en ces lieux-là, me dit qu'il avoit vû quelques années auparavant une si grande inondation, qu'il croioit que cette pierre fut couverte d'eau; au moins selon ce qu'il put voir d'un lieu élevé assez proche, d'où il découvroit toute cette place, & ne voioit plus cette pierre; près de laquelle on a fait autrefois mourir plusieurs Religieux de saint François pour la Foi.

Nous vinmes en-suite au bazar des selles de chevaux; on le nomme ainsi, parce que c'est la seule marchandise qui s'y vend; après y avoir cheminé quelques pas, nous vîmes à main gauche le grand bain que je décrirai: Nous rentrâmes en-suite dans la ville par la porte des paboutches; des deux côtes de cette porte il y a une grande fleur de listailée dans la pierre. Nous passâmes devant la porte appelée Bab-Fardis qui étoit à nôtre gauche, pour aller gagner la porte Salem, hors de laquelle, mais tout auprès, l'on voit la jon-

Fleur de  
lis.

jonction de trois rivières, & comme en cet endroit il y a plusieurs jardins, le lieu est tout-à-fait agréable. Côtéant toujours les murailles, nous rentrâmes dans la ville par la porte appelée Bab-Thoma & revinmes à notre logis.

Tous les cavez de Damas sont beaux, & ils ont beaucoup d'eau; mais les plus beaux sont dans les faux-bourgs. Entr'autres celui qui est dans la Sinanie & qu'on appelle le grand cavé, à cause de sa vaste étendue, est charmant par la quantité de fontaines jaillissantes que l'on y voit dans de grands bassins pleins d'eau. Celui qui est proche de la porte du Serrail, & que l'on nomme le cavé du pont, parce qu'il est auprès d'un pont sur une rivière, est d'autant plus délicieux que la rivière le borde d'un côté, & qu'il y a des arbres tout du long, à l'ombre desquels ceux qui sont sur les mastabez du cavé, joiissent agréablement du frais, & de la vûe de la rivière qui passe au dessous d'eux. Le cavé des deux rivières qui est proche de la porte des paboutches, & où finit la longueur du château, est encore beau & grand; il y a deux rivières qui y passent, & qui sont au bout d'une grande sale couverte, une petite Ile pleine de rosiers & d'autres plantes, dont le vert & la diversité des couleurs avec l'odeur des fleurs réjoüissent en même tems plusieurs  
sens,

Cavés  
de Da-  
mas.

Effets  
du Ca-  
vé.

sens, & donnent beaucoup d'agrément à une situation déjà si avantageuse : car il faut savoir que ces rivières que je nomme petites, n'ont cependant pas moins de quatre toises de large, & en ont ordinairement cinq ou six. Chacun fait ce que c'est que la graine de cavé, dont ces lieux prennent leur dénomination; j'en ai parlé dans mon premier voyage, j'ajouterais seulement ici ce que j'ai appris des qualitez de ce breuvage; à savoir qu'étant pris fort chaud il tire les fumées de la tête, médiocrement chaud il resserre le ventre, & froid il le lâche.

Il y a à Damas des Capucins & des Religieux de Terre-sainte, qui ont leurs maisons proche les uns des autres dans la contrée des Maronites, & tout vis-à-vis de leur Eglise, où même ils vont célébrer la sainte Messe; parce que chacun de ces Ordres y a sa Chapelle. Il y a aussi dans cette ville des Peres Jésuites, mais ils demeurent assez loin de là dans le quartier des Grecs, & ils célèbrent dans leur propre maison.

Je demurai à Damas vingt-quatre jours, mais j'aurois bien voulu n'y être pas si longtemps à cause des avanies qui me menaçoient. Comme un faux bruit s'étoit répandu dans la ville, par la malice de quelques gens, & peut-être par celle d'un valet que je chassai, que j'avois trente mille sequins; l'on tâcha par  
tou-



toute sorte de moiens d'attraper quelques-uns de ces pretendus sequins : & pour cela je fus que les Capicoules ou Janissaires me guéterent plusieurs fois , pour m'arrêter sous quelque faux prétexte : il y eut même ce Chorbagi que j'avois rencontré sur le chemin en venant de Saïde , qui aiant envoyé querir Monsieur Bermond Marchand François , dont il étoit ami , lui dit , peut-être pour le pressentir là-dessus , que je lui avois fait accroire que j'étois son parent , mais qu'enfin il savoit que j'étois grand Seigneur & riche , & que je pris-  
se garde à moi , parce que plusieurs me menaçoient , & qu'il me serviroit en sa considération , si j'avois besoin de lui. Comme ce bruit s'augmentoît tous les jours , & que j'étois fort connu de visage , le seul remède étoit de sortir de Damas : mais comme il n'y avoit point d'occasion de caravane , je ne pus me delivrer par ce moien , si-tôt que j'eussé souhaité , & je fus contraint de me resoudre à me tenir enfermé dans la maison , ou du moins à n'en sortir que le moins que je pourrois , en attendant qu'il en partit quelqu'une ; je ne pouvois douter du danger où j'étois , veu même que je savois que l'on guétoit le R. P. George Jesuite , qui entre toutes les bontez qu'il avoit pour moi , se donnoit la peine de venir m'enseigner l'Astrolabe ; ce qui nous obligea à ne nous plus entretenir que

par lettres : Toutes ces précautions n'empêcherent pas que ma condition & ma bourse n'augmentassent continuellement dans la bouche du peuple : Cependant le hazard voulut que la dernière soirée, avant mon depart, il me vint un m  ssager exprès, que m'envoioit Monsieur Bertet, un des premiers Marchands d'Alep, sur ce que je lui avois écrit de m'avertir quand il y auroit quelque caravane prête à partir pour Bagdad. En un moment toute la Ville fut la venu  e de cet homme quoi qu'il fut nuit, & chacun disoit qu'il venoit querir tous les Francs ; mais le lendemain matin le bruit courut que ce n'étoit que pour ce Franc qui étoit si riche ; & un Turc me rapporta, qu'il y en avoit d'assez f  ls, pour dire, que j'étois le frere du Roi de France. Comme tous ces honneurs me d  plaisoient beaucoup, & que j'avois appris qu'une caravane se disposoit à partir : je fis marché avec un Moucre pour me mener à Alep, pour voiturer mes hardes & paier les caffares : & nous convinmes de prix à treize boquelles, ce qui est un fort bon marché ; & c'étoit pour partir avec une caravane, qui conduisoit le hazna de la poudre du Caire    Constantinople, dont il y avoit cent cinquante charges, de soixante & dix à quatre-vingt oques chacune, port  es par des chameaux & des mulets : Cette caravane étoit command  e par un Aga, &  
de

devoit être escortée par cinquante à soixante cavaliers; de sorte qu'ayant fû qu'il y auroit bien deux cens personnes, tant en maîtres, qu'en valets, je fus bien aisé de la rencontrer.

Aiant fait charger mes hardes, j'allai prendre congé du Reverend Pere George, & en sortant de sa maison, je m'appercus que les terrasses étoient pleines de femmes amassées pour me voir passer; je fus en-suite trouver le Seigneur Michel Topgi, pour le remercier de toutes les honnêtetez qu'il m'avoit faites à Damas, & pour lui dire adieu; ce galant homme voulut me continuer sa faveur jusqu'au bout, & me donna deux lettres, une en Arabe, & l'autre en Turc, en forme de passe-ports, à tous les Seigneurs & Gouverneurs, depuis Damas jusqu'à Bagdad: dans ces lettres, il me disoit son frere, & me nommoit François le Canonier; je ne sai si j'eusse pû soutenir cette qualité si l'occasion se fût présentée: Et comme il craignoit qu'on ne m'arrêtât, ou que l'on ne me fit quelque autre insulte, il m'obligea de monter à cheval à sa porte, quoi que je le priasse de me laisser aller à pié, à cause que les Chrétiens n'oseroient aller à cheval par la ville; mais il le voulut ainsi, & il me donna deux cavaliers pour me servir d'escorte, leur ordonnant de marcher dans la ville, l'un devant moi, & l'autre der-

rière, & en-suite de m'escorter jusqu'à mon premier gîte, ce qu'ils exécuterent fort honnêtement. Du depuis l'on m'écrivit que le Bairam étant venu, le Lieutenant du Bacha avoit demandé à nos Religieux, & à Monsieur Bermond un présent, mais que le Seigneur Michel lui ayant représenté qu'on ne donnoit point de présent, où il n'y avoit point de Consul, il s'étoit contenté; & ils crurent tous que cet homme n'avoit demandé un présent, que parce qu'il croioit que je fusse encore à Damas.

Le Top-  
gi Bachi.

Ce Topgi Bachi, quoi qu'il se dise François, est un Candiot, qui ayant rendu à Sultan Murad des services considérables dans l'artillerie, à la prise de Bagdad, ce Prince lui donna en recompense un bon village en Timar, & plusieurs beaux privilèges, & entr'autres celui d'aller à cheval par les villes, quoi qu'en plusieurs villes les Chrétiens n'aient pas cette permission, & il va de pair avec les grands Seigneurs du pais. Il est obligé d'aller tous les ans visiter les fortifications de Bagdad, & il y va par le desert, enseigne déployée, faisant traîner avec soi deux fauconneaux, pour épouvanter les Arabes, parmi lesquels il vit avec discretion, & il prend à chaque ville des gens de guerre gagez exprès pour l'escorte, jusqu'à la ville prochaine, où il en prend d'autres, & ainsi jusqu'à Bagdad.

dad : Ces Arabes lui veulent bien du mal , à cause qu'il les traite un peu rudement , mais lors qu'il fait qu'ils l'attendent en un endroit , il va gîter à un autre ; ce n'est pas que s'ils vouloient ils ne le tuassent bien , car un de ses parens m'a dit , qu'un jour en un petit combat qu'il eut contre eux , qui ne fut pourtant quasi que de coups de pierre & de bâton , quoi qu'il y eût quelques coups de fusil tirez , un Scheik Arabe vint par trois diverses fois , lui appliquer sa lance entre les épaules , se contentant de lui faire voir qu'il avoit pû le tuer : Cependant ils ne l'oseroient faire , car ils savent bien qu'en suite l'on enverroient contre eux tant de gens de guerre , qu'on les extermineroit s'ils n'abandonnoient entièrement le pais. Ces Arabes sont de très-grands voleurs , & ils n'ont pas dégénéré de leurs peres les Sarazins , qui furent sans doute ainsi nommez , à cause du metier qu'ils exerçoient. Ce brave homme à qui les Capucins ont fait avoir du Roi des lettres de Consul pour les François à Bagdad , les protege autant que son credit se peut étendre , même il est bien-aise de passer pour François chez les Turcs ; mais il est un peu fier , & il faut qu'un Franc nouveau venu l'aille visiter , s'il veut être dans ses bonnes graces , & qu'il lui fasse quelque petit présent d'Europe , qu'il estime plus par la nouveauté , & la façon avec laquelle on le lui

offre que par le prix, après quoi il est tout à lui, là où s'il manquoit de l'aller voir, il pourroit en recevoir quelques mauvais offices, & il en peut rendre en plusieurs manières. Il a bien montré de mon tems que sa protection n'étoit pas inutile, tant en mon endroit, en me faisant escorter par un Janissaire, lorsque je l'allois voir, dans le danger où j'étois d'être arrêté par les Capicoules, qu'envers nos Religieux; en ce que les Capicoules de la contrée des Chrétiens, qui prétendent tous les ans à Pâques quelque chose des Maronites, n'en pouvant plus rien avoir à cause de leur pauvreté, qui est si grande, que quand j'arrivai à Damas, leur Curé étoit depuis long-tems en prison pour trois piastres, ils voulurent tirer cet argent des Francs, parce qu'ils disent la Messe dans la même Eglise; mais le Topgi l'empêcha, & fit toujours délivrer de prison le Reverend Pere Président, que les Capicoules y mirent plusieurs fois, jusque-là, que la bulle aiant été apposée à la Maison des Capucins; aussi-tôt qu'il le fut, il y amena le Cady & la fit débiller.

Pauvreté  
des Ma-  
ronites.

Capicoules.

Ces Capicoules de Damas, sont ceux que l'on appelle ailleurs Janissaires, dont il y en a trois à quatre mille à Damas, quelquefois plus & quelquefois moins, & ils sont du nombre des cinquante mille répandus par l'Empire, dont il y en a douze mille à Constantino-  
ple,

Cin-  
quante  
mille Ja-  
nissaires.

ple, fix mille à Bagdad, autant au Caire, & autant à Bude: & il faut compter ces cinquante mille Janissaires parmi les trois cent mille hommes, qu'on dit que le grand Seigneur soldoie en tout tems.

Avant que de quitter tout-à-fait Damas, il faut que j'écrive quelques remarques que j'y ai faites, quoi qu'elles soient sans suite de matière, & avec peu d'ordre, par exemple: Que dans ces quartiers & dans le reste de la Turquie, l'on ne veut point souffrir qu'une personne se tienne à cheval les deux jambes tout d'un côté, comme faisoient les Dames de France lorsque j'en suis parti: La raison de cette bizarre Ordonnance, c'est que les Turcs croient que les deux Géans Gog & Magog, qui furent rebelles à Dieu, alloient à cheval de cette manière; ils sont si bien entêtés de ce faux zele, que dès qu'ils voient quelqu'un en cette posture, ils lui jettent des pierres jusqu'à ce qu'il se soit mis autrement.

Posture à cheval défendue.

A Damas & Alep, lorsqu'on veut blanchir les murailles de chaux, l'on coupe du chanvre en petits morceaux, & on le mêle parmi de la chaux détrempée; après quoi on l'applique contre la muraille, où elle ne tiendrait pas sans ce chanvre, parce que les murs ne sont que de terre.

Manière d'accrocher la Chaux.

J'ai remarqué à Damas, que les Turcs

Trou  
aux tom-  
beaux.

laissent sur leurs tombeaux, un trou de trois doigts de diamètre, où il y a un canal de terre qui répond sur le corps mort : il sert pour rafraîchir les morts ; car les femmes y allant prier le Jeudi, à quoi elles ne manquent point toutes les semaines, elles leur versent par ce trou de l'eau pour les defalterer & rafraîchir, & plantent au bout du tombeau une grosse branche de buis qu'elles portent exprès, & la laissent là pour donner de la fraîcheur aux morts. Elles ont encore une autre coutume qui n'est pas moins plaisante ; c'est que lorsqu'une femme a perdu son mari, elle ne laisse pas de lui demander conseil dans ses affaires. Par exemple, une femme, quelquefois deux ans après la mort de son mari, s'en ira sur la tombe, & lui dira qu'un tel lui a fait une injustice, ou qu'un tel la veut épouser, & lui demande conseil sur ce qu'elle doit faire ; après quoi elle s'en retourne au logis attendre la réponse que son feu mari ne manque pas de lui venir donner la nuit suivante, qui est toujours conforme à ce que la Veuve desire.

Deuil  
des fem-  
mes.

C'est aussi quelque chose d'assez ridicule, que de voir le deuil que les femmes font paroître à Damas, à la mort de leurs proches, & même les Chrétiennes. J'en eus le divertissement un jour que j'étois sur les huit heures du soir devant le logis des Capucins. J'aperçus plusieurs femmes Maronites, qui re-



venoient du logis d'un de leurs parens, qui étoit mort trois heures auparavant ; elles étoient plus de vingt, & faisoient grand bruit les unes chantant & les autres criant ; deux hommes portoient chacun une chandelle pour les éclairer, & elles avoient les mains jointes, dont elles se batoient la poitrine. Lorsqu'elles furent vis-à-vis de l'Eglise des Maronites, qui est devant la Maison des Capucins, elles s'arrêtèrent, & se mirent plusieurs en rond, & firent durant un long-tems claquer les doigts de la main droite, en façon de Castagnette, au nez les unes des autres, à la cadence des chansons qu'elles chantoient en même tems, semblant se réjouir, pendant que quelques-unes crioient de tems en tems comme des Bacchantes : Enfin après avoir fait cette musique durant un bon espace de tems, elles firent plusieurs saluts à la Levantine, portant la main droite sur la tête & après en terre, s'inclinant en même tems ; après quoi elles continuèrent leur chemin, avec la même musique qu'auparavant.

A Damas & presque par tous les païs de Turquie, l'on ne bat pas les blés ; mais après qu'ils sont coupez, on les entasse dans une place les uns sur les autres, & à l'entour du monceau, ils en étendent en rond la largeur de quatre ou cinq piés, & l'épaisseur de deux : cela fait ils ont une espèce de traîneau, qui est

Manière  
de battre  
les blés.

bâti avec quatre pièces de bois en quarré; dont deux servent comme d'essieux à deux gros rouleaux, dont les bouts entrent dans ces deux morceaux de bois, en sorte qu'ils y tournent facilement: A l'entour de chacun de ces rouleaux, il y a trois pignons de fer, d'environ demi-pié d'épaisseur, & un pié de diamètre; ces pignons sont tout dentelés comme autant de scies; il y a un siege qui est posé sur les deux principales pièces de bois, un homme s'assied dessus, & chasse les chevaux qui traînent toujours cette machine en rond, sur le tas haud de deux piés, & cela coupant la paille fort menuë, fait sortir le grain de l'épi sans le rompre, car il glisse entre les dents de fer. Quand la paille est bien hachée ils en mettent d'autre, & en-suite ils separent le grain d'avec cette paille hachée, en jettant le tout en l'air avec une pelle de bois, car le vent chasse un peu plus loin la paille, & le blé tombe tout seul: Ils donnent cette paille coupée à manger aux chevaux. En quelques endroits cette machine est différente, comme j'ai vû dans la Mésopotamie; où au lieu de ces pignons à l'entour des rouleaux, ce sont plusieurs pièces de fer longues d'environ six pouces, & larges de trois, à peu près en forme de coins, mais un peu plus larges par le bas que par le haut, qui sont fichées sans ordre dans les rouleaux; les unes tout droit, & les

autres de travers ; & cette dernière machine est couverte au dessus des fers de planches de bois, sur lesquelles s'affied celui qui chasse les chevaux, car il n'y a point d'autre siège. C'est la même chose en Perse ; toutefois en quelques endroits ils ne coupent point la paille, mais seulement font marcher des beufs ou des chevaux par dessus, pour en faire sortir le grain qu'ils en separent comme j'ai dit.

Entre tous les grains qu'ils accommodent de cette manière, ils se servent de l'orge pour la nourriture de leurs chevaux : Ils distribuent à chaque cheval au matin une Oque de cet orge, & le soir quatre, qu'ils mêlent parmi de la paille coupée, & ne leur donnent rien autre chose tout le long du jour. En Perse les chevaux n'ont de l'orge que le soir, mais le jour on leur donne un sac de paille.

Voions de quelle manière l'on fait le beurre à Damas, qui est la même que dans le reste de la Turquie. L'on atache un bâton par les deux bouts aux piés de derrière d'une Oûtre, c'est-à-dire, chaque bout de bâton à chaque pié ; & l'on fait la même chose à ceux de devant, afin que ces bâtons servent comme de manches : En-suite ils mettent le lait dedans l'Oûtre, après quoi ils la ferment bien, & la prenant par les deux bâtons, ils la remüent, & au bout de quelque tems ils y mettent un peu d'eau, & remüent comme auparavant.

Nourri-  
ture des  
chevaux.

Manière  
de faire  
le beurre.

Yogourt  
ou petit  
lait.

jusqu'à ce que le beure soit fait ; alors ils en vuident une eau ou petit lait, qu'ils appellent yogourt, & qu'ils boivent. Quand ils veulent que cet yogourt soit plus friand, après avoir fait chauffer du lait, ils y mettent une cuillerée de lait aigre, qu'ils ont fait aigrir avec de la présure, & tout ce lait par ce mélange étant devenu yogourt, ils le laissent refroidir pour le manger ; ou s'ils le veulent garder ils le mettent avec du sel dans un sac de toile, qu'ils lient bien, en sorte que ce qui est dedans soit pressé, ils le laissent couler, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien : de cette manière il ne reste dans le sac qu'une espèce de beure ou plutôt de fromage blanc, duquel quand ils veulent avoir de l'yogourt, ils prennent un morceau qu'ils délaient avec quantité d'eau, & le prennent avec grand plaisir ; ils en usent beaucoup pour se rafraîchir ; principalement dans les caravanes où ils en ont toujours bonne provision. Cet yogourt est fort aigre, mais principalement celui qui reste après avoir fait le beure.

Vins  
violens  
à Da-  
mas.  
Smir-  
nium  
Creti-  
cum,

Je finis mes remarques de Damas par cet avertissement, que les vins y sont violens & traîtres ; & que le Smirnum Creticum croît en cette ville sur toutes les terrasses des maisons.

## CHAPITRE VI.

*Du voyage de Damas à Alep.*

JE partis de Damas, le Lundi vingt-unième d'Avril, au matin, avec les deux cavaliers du Topgi en la manière que j'ai déjà dit. Nous passâmes par la porte appelée Bab-Thoma, & allant droit au levant, en trois heures, nous vinmes à Essair, qui est un petit village, où passe une petite rivière, qui au dessus se separe en deux : il y a là un Han qui a deux cours. Nous y trouvâmes toute la caravane qui devoit conduire la poudre : je campai avec elle, & mon Moucre aussi. Elle décampa dès le lendemain sur les cinq heures & demie du matin, & nous marchâmes vers le levant, dans une plaine de grande étendue, quoi que nous eussions proche de nous à main gauche des montagnes de roches blanches : Sur les huit heures nous commençâmes d'avoir des montagnes des deux côtez, qui laissoient entre elles des plaines steriles, & trois heures après, c'est-à-dire, sur les onze heures, nous arrivâmes à Cteïfa, au dessus duquel nous campâmes, vis-à-vis du Han.

Cteïfa est un gros village, auprès duquel il y a un grand Han bien bâti de belles & hautes murailles, toutes de pierre de taille,

D 7

avec

Départ  
de Da-  
mas.Essair,  
petit  
village.Cteïfa,  
village.Han de  
Cteïfa.

avec des creneaux ; il a une grande porte au midi, & une au nord, & deux petites aux côtez. Celle du midi est le commencement d'une longue entrée voûtée des deux côtez, dans laquelle il y a des boutiques garnies de tout ce qui peut être nécessaire à une caravane, & un cavé & un bain. Après cela vous entrez dans une grande cour quarrée, qui a tout autour des mastabés ou relais de pierres pour loger la caravane. Cette cour a en dedans de grandes portes, une à chaque face, dont celles du côté d'orient & de celui du midi, sont revêtues de fer. Etant entré dans la cour, la porte que vous trouvez vous conduit à la Mosquée, qui a un beau dôme couvert de chaux, & un beau minaret : étant sorti de la Mosquée par la cour, vous entrez par la porte de levant ; premièrement dans une allée voutée, qui a des relais des deux côtez ; de là dans une autre cour un peu plus longue que large, & qui est bien pavée, au milieu de laquelle il y a un grand réservoir d'eau en quarré, bâti de pierres de taille, il sert pour abreuver les bêtes : cette eau coule d'un petit conduit, qui tient toujours le bassin plein, & je crois qu'elle vient d'un ruisseau, qui court derrière le Han, du côté du levant, presque au pié de ses murailles. Il y a dans cette cour des relais sous une galerie voutée, qui regne tout à l'entour, & elle est  
fou-

soutenue de chaque côté, en longueur, par onze arcades, & par neuf en largeur. Derrière cette galerie, il y a une espece d'écurie voutée, qui regne aussi autour de la cour, & cette écurie a ses relais, pour placer les hommes séparément des bêtes; ces relais sont partages en plusieurs appartemens, avec chacun sa cheminée, & l'on y entre par une porte qui est au milieu de chaque côté. Tout cela est bâti de pierres de taille, & bien renté; c'est un Vizir qui en a été le fondateur. Le château que *Pietro della Vaille* dit être en ce bourg, avec une forte garnison, n'y est point, & aparemment n'y a jamais été; si ce n'est qu'il ait voulu entendre une grosse tour ronde, qui est dans le village, & que l'on voit aisément du Han & même du chemin; parce qu'elle est beaucoup plus haute que les murailles du village, dans lequel je n'entrai point, n'ayant pas jugé à propos d'y aller, outre qu'il y a un bon espace de chemin du Han à ce village. Un homme du pays me dit, qu'autrefois ce bourg avoit été tenu des Francs, & que pour lors il y avoit une belle Eglise à l'endroit où est présentement le Han.

Nous en partîmes le Mercredi vingr-troisième d'Avril, environ trois bonnes heures avant l'aube du jour, & nôtre départ fut si prompt, qu'aussi-tôt que l'on m'eut éveillé

on

on chargea en diligence, & l'on partit pour suivre la caravane qui étoit en marche avant que nous eussions commencé à charger. J'avois cru que la Lune ne se levant que peu avant le jour, l'on attendroit que le jour fût venu ; mais nous allâmes à la lumière d'une lanterne que je prêtai. Dans cette obscurité tout ce que je pus remarquer, c'est que nous allions vers gregal ; & que nous entrions dans des montagnes, sans toutefois monter que fort peu ; mais seulement nous les avions tout proches des deux côtez ; & elles étoient toutes de pieces de roc pointuës. Nous passâmes aussi au bord d'un précipice, mais il ne dura pas long-tems. Un peu après nous nous trouvâmes devant une espèce de Han, qui est tout seul ; je souffris beaucoup de froid cette nuit, quoique j'eusse mon capot, mais il faisoit un vent qui perçoit tout. Lorsque le jour commença de paroître, je m'aperçus que plus nous avancions, plus les montagnes s'éloignoient de nous des deux côtez, & toujours en diminuant de hauteur. Le jour nous trouva dans une grande plaine toute couverte de bruières & d'*Abrotonum femina*, dont il y a quantité sur le chemin de Damas à Alep, mais il est fort bas. Nous cheminâmes toujours dans cette plaine jusqu'à Nebk, où l'on paie ordinairement dix piaftres d'un mulet ; nous avions auparavant

Abrotonum  
num fœ-  
mina.  
Il s'ap-  
pelle en  
François  
Aurone.



avant passé devant un village où il y a un Han.

Nous arrivâmes à Nebk sur le midi, c'est <sup>Nebk, village.</sup> un bon village bâti sur un haut, il est arrosé d'une petite rivière qui passe au dessous, sur laquelle il y a un petit pont de trois arches, & nous campâmes auprès; l'on y a fait depuis un Han qui s'achevoit pour lors. Il est tout de pierres de taille, qu'on a tirées des carrières voisines, qui sont fréquentes en cet endroit, & qui fournissent autant de pierres qu'on veut. Il y a dans ce village des Grecs, & tout le long de la rivière est bordé de plusieurs jardins, plantez la plupart de vignes.

Nous partîmes de Nebk, le Jeudi vingt-quatrième d'Avril, trois heures avant le jour; nous prîmes notre chemin vers le nord, & à l'aube nous passâmes dans Cara, <sup>Cara, bon bourg.</sup> qui est un bon bourg, auprès duquel passe un ruisseau. L'on y voit bien des ruïnes qui marquent qu'il a été autrefois quelque chose de plus; & en effet, les gens du pais disent, que lorsque ce lieu appartenoit aux Chrétiens, c'étoit une ville considérable. Il y a encore plusieurs Grecs, qui ont une Eglise ornée de belles peintures. Un peu après nous trouvâmes une grosse caravane de plusieurs centaines de chameaux & mulets, chargés d'hommes, de femmes & d'enfans, avec leurs har-

des

El Bour-  
raidgé,  
Châ-  
teau,

des, qui alloient à Damas pour faire le voiage de la Mèque. Sur les neuf heures nous passâmes devant un petit château carré, appelé El Bouraidgé, dont les portes sont revêtuës de fer : je vis sur les murailles deux petits fauconneaux ou pierriers, qui avançaient un peu entre les creneaux. En-suite nous détournâmes, durant plus d'une heure, vers le maestral parmi de petites montagnes ; & sur les dix heures & demie nous entrâmes dans une grande plaine où il n'y a que des bruières & de l'*Abrotonum fœmina*. Dès l'entrée de cette plaine nous découvrîmes Affia, où nous arrivâmes environ une heure après midi.

Affia,  
petit  
Châ-  
teau,

Han  
d'Affia,

Nous campâmes tout auprès d'Affia, qui est un petit château très-foible, mais il est joint à un grand Han de pierres de taille, sous la porte duquel se tient le marché, comme à celui de Ctëifa. Au long d'un de ses côtés, à savoir celui qui est opposé au couchant, il regne un relais couvert de plusieurs voutes en arcades pour loger les personnes ; il en est de même dans la moitié des deux côtez opposez au nord & au levant. Les autres deux demi-côtez son occupez de portes, de boutiques & caves : Au milieu du quatrième côté, qui est opposé au levant, est une

por-

porte, par où l'on entre dans une cour, où sont encore plusieurs appartemens, relevez de terre de deux ou trois piés, pour que les hommes soient séparés d'avec les bêtes, & chacun a sa cheminée; & il y en a ainsi tout autour, derrière les arcades de la première cour, enfin il est presque comme celui de Ctéifa, mais pas si beau. Dans le milieu de la cour il y a une petite Mosquée quarrée, couverte d'un dôme revêtu de chaux; & tout proche il y a un petit abreuvoir que trois évieres remplissent continuellement d'une belle eau qui court assez proche de ce Hân. De la seconde cour l'on entre en un lieu, que l'on dit être le château, & qui est bâti de moëlon; mais il n'a aucune figure de château, c'est une simple enceinte de murailles assez basses: Néanmoins plusieurs familles dont la plupart sont Grecques, y font leur demeure. A cinquante pas de ce prétendu château, il y a un petit village, qu'on ne voit que par hazard, comme il m'arriva en me promenant; car ce sont environ vingt maisons, hautes d'une toise & faites de terre, qui sont bâties dans une grande fosse quarrée, si profonde qu'ils s'en faut plus de deux ou trois toises, que les toits ou terrasses des maisons, n'arrivent au niveau de la campagne; & quand on est sur le bord de cette fosse, ces maisons paroissent si basses, que

que d'abord je croiois que ce fut une carrière.

Nous partîmes d'Assia le Vendredi vingt-cinquième d'Avril trois heures avant le jour, à la pointe du jour, nous rencontrâmes une caravane de mulets qui portoient à Damas des Pèlerins qui se rendoient en cette ville, pour de là faire le voiage de la Mèque. Un peu après nous passâmes devant un petit château appelé Chemfin.

Chem-  
fin, pe-  
tit Châ-  
teau.

Nous continuâmes en-suite nôtre marche vers le nort, dans une grande plaine remplie d'Aspodèles, Ranoncules, Anemônes, Ly-simachies, Hyssope, folio-luteo, grandes Serpentinaires, & plusieurs autres fleurs; dont la diversité & la multitude faisoient un fort bel object. On trouve aussi dans ce pais quantité d'*Harmolans*, & j'en ai vû beaucoup par tous les lieux d'Asie où j'ai passé. Nous arrivâmes à Hams avant midi & nous vinmes camper dans une place le long de la ville, proche du cimetiére: Les habitans croient que cette ville étoit le pais de Job. Je vis en passant le château, qui est sitûé sur une colline en ovale, qui va en étrecissant du pié jusqu'au sommet; elle est toute revêtuë d'herbes, mais tellement escarpée, que je crois qu'il n'y a qu'un seul chemin par où l'on y puisse monter, encore est-il fait exprès; là dessus est le château qui est bien ébreché en quelques en-

Aspho-  
dèles,  
Ranon-  
cules, A-  
nemô-  
nes, Ly-  
sima-  
chies,  
Hyssope,  
Serpent-  
naires,  
Harmo-  
lans,  
fleurs.  
Hams,  
ville.  
Pais de  
Job.

endroits : En ces quartiers tous les châteaux sont ainsi bâtis sur des collines. Je vis bien que la ville est longue, mais ce fut tout ce que je pus appercevoir ; parce que mon Moucre me fit mettre sous la tente d'un de ses amis, pour éviter le caffare qui étoit de vingt piaftres ; & même il vouloit que je prisse un turban blanc, avant que d'arriver à la ville, afin de me faire passer pour Turc, mais je n'en voulus rien faire. Il y a dans cette plaine où nous campâmes, plusieurs sepulcres anciens, en Pyramide ; & entr'autres, j'en vis une que je jugeai être celle, où Belon & Pietro della Valle ont remarqué une inscription ; mais comme je n'y allai qu'après le soleil couché, je n'en puis rien dire. Il y a en ce lieu un Cachef, qui y est mis du Bacha de Damas.

Nous partîmes de Hams, le Samedi vingt-fixième d'Avril, un peu après minuit, & continuant toujours de marcher vers le nord, & par la même plaine que le jour précédent, sur les huit heures du matin, nous passâmes près d'un petit village appelé Restan, où il y a au milieu une Mosquée couverte d'un dôme revêtu de chaux. A quelques centaines de pas de là nous trouvâmes un beau pont de pierre & pavé de grandes pierres : Pour y arriver nous passâmes devant la porte d'un Han, qui s'étend le long de la rivière ; il est flanqué à chaque angle, d'une tour ronde, & au milieu il

Restan  
petit  
village

Dgeler  
Restan,  
pont.

Afi, ri-  
viere.

Oronte,  
fleuve.

il y a une Mosquée couverte d'un dôme revêtu de chaux. Nous passâmes en-suite le pont qu'ils appellent Dgeler Restan, c'est-à-dire, le pont de Restan. Je croiois que ce pont avoit pris son nom du village; mais l'on me dit que la rivière s'appelloit aussi Restan, quoi que son nom ordinaire soit Afi, c'est-à-dire, rebelle; à cause, me dit un des hommes de la caravane, que l'eau de ce fleuve est fort rapide, & principalement en cet endroit. Ce pont a dix arches, larges d'un peu plus d'une toise, & un peu plus hautes, & c'est le fleuve Oronte des anciens qui passe dessous: Avant que d'y arriver il fait deux petites Iles, en manière de jardin fort agréables. Vis-à-vis de la moitié du pont, du côté du Han, il y a un gros bâtiment quarré dans l'eau, percé à l'opposite de cinq des arches du pont, ce qui fait que l'eau passant par là, & sortant par l'autre côté, fait de belles cascades; de sorte qu'il semble que dedans il y aie quelque moulin, mais je n'en entendis point le bruit. Le fleuve occupe en cet endroit la largeur du pont, mais en-suite il se rétrécit à six ou sept toises, comme auparavant, & encore à moins, serpentant fort entre des montagnes, dont il arrose le pié, mais l'eau en est trouble. Aiant passé ce pont, nous quitâmes ce fleuve, pour aller vers le nord, & nous vîmes plusieurs grandes pièces de bonnes terres

semées ; deux heures après nous découvrim<sup>es</sup> Hama , où nous arrivâmes après midi. Hama, ville.

Hama est l'ancienne Apamée de Syrie, Apamée, ville. qui est une grande Ville située sur le penchant d'une colline, qui a un Bacha, & un château. Pour faire plaisir à mon Moucre, je me mis comme le jour précédent, sous la tente d'un ami, au delà du cimetière, où étoit campée la caravane ; & lui s'en alla camper à un autre côté, afin de gagner le caffare. Après soleil couché il m'envoia querir, & je passai sur le pont, où sont ces rouës, dont parlent Belon & Pietro della Valle, qui tirent l'eau pour la porter par toute la ville ; c'est encore l'Oronte qui passe là, mais je ne sai combien il y a d'arches, car il étoit nuit, quand j'y fus : Mon Moucre en étoit campé si proche que toute la nuit nous eumes la musique de ces rouës, qui mêlée avec celles des sonnettes de nos mulets, à mesure qu'ils mangeoient, représentoit fort bien un carillon de paroisse, dont les rouës faisoient la basse.

Nous partîmes de Hama le Dimanche vingt-septième d'Avril, à l'aube de jour ; laissant la caravane de la poudre à Hama, où le chemin de Constantinople se separe de celui d'Alep ; nous continuâmes toujours vers le nort, & demi-heure après nous rejoignîmes l'Oronte ; mais nous le quitâmes

tâmes incontinent, prenant à droite entre des montagnes, parmi lesquelles à peine eumes-nous cheminé demi-heure, que nous entrâmes dans une plaine, qui s'étend de tous côtez à perte de vûë, & qui est tout-à-fait abondante en bons pâturages. Sur les huit heures nous passâmes tout contre un village, appelé Taïbit El Hama & sur les dix heures nous en trouvâmes encore un autre appelé Lacmi; mais il est abandonné à cause des voleries des Arabes. Sur les onze heures nous découvriâmes quelques arbres, & je n'en avois pas vû un seul pié, depuis Damas jusque là, excepté dans les jardins des Villes & Villages; aussi le bois est il fort cher sur cette route, & assurément la Beauflie n'est pas si nue que ce pays.

Taïbit  
El Ha-  
ma, vil-  
lage.  
Lacmi,  
village.

Han  
Scheik-  
houn.

Un peu après vers le midi nous arrivâmes à Han Scheikhoun, devant lequel nous campâmes; nous trouvant mieux dehors sous une tente que dedans, quoi que ce Han, qui est tout seul, soit assez bien bâti. L'on y entre d'abord dans une grande cour quarrée, par une porte opposée au couchant, & à main droite en entrant, l'on trouve une petite porte, par où l'on entre dans une écurie, dont la largeur est divisée en deux parties, par une rangée d'arcades qui regnent dans toute sa longueur, mais il n'y a aucune couverture: à l'autre bout de la cour, presque vis-à-vis de

cet.



cette porte, est une petite maison habitée, & à main gauche au milieu du mur, il y a une grande porte, par laquelle on entre dans une autre cour, aussi grande que la première, & où il y a des relais couverts pour loger les personnes. Au-dessus de la porte de cette seconde cour, l'on voit un gros bâtiment carré, assez bien bâti en forme de tour, avec un Donjon sur le devant; & le dôme de la Mosquée est au milieu; c'est où loge l'Aga, car ce lieu est un château, qui dépend du Bacha d'Alep. En tirant vers le nord, à quelques centaines de pas de là, derrière une butte, il y a un village de même nom que ce Han. Nous partîmes de ce lieu le même jour à dix heures du soir; & dans notre chemin, durant toute la nuit nous trouvâmes quantité de citernes peu profondes, creusées sur de petites buttes, pour recevoir l'eau de la pluie; & au pié de la butte, il y a une autre ouverture, par où l'on descend trois ou quatre pas, jusqu'à l'eau pour la puiser; nous en avions déjà trouvé quelques-unes le jour précédent, qui servent pour les Arabes & les Bergers.

Le lendemain Lundi 28. d'Avril, sur les deux heures après minuit, nous passâmes devant un Han ruiné, appelé Han Hherte; & à la pointe du jour nous arrivâmes à la ville de Marra, & nous campâmes tout devant le Han. Cette Ville ne vaut pas un bon village;

Han  
Hherte.Marra;  
ville,

nous eûmes de la peine à y trouver du pain, & l'on n'y voit de tous côtez que caves & voutes ruinées; ce qu'il y a de plus beau c'est le Han, qui est bien bâti de pierres de taille. C'est une grande cour quarrée, au tour de laquelle regne un portique, où sont des mastabez; comme je me sers souvent de ce terme, qui est le mot propre du pais, quoi que j'aie ce me semble déjà donné à entendre ce que c'est, néanmoins pour la commodité du Lecteur, je dirai encore ici; qu'un Mastabé est une espèce d'estrade, c'est-à-dire, que le pavé est relevé de deux ou trois piés de terre, & c'est là que logent les passans. Au milieu de la cour de ce Han, il y a une petite Mosquée, avec un dôme couvert de plomb, au bout c'est une petite cour quarrée, au tour de laquelle regne un portique, dont la couverture est soutenüe de chaque côté, de deux arcades séparées par une colonne qui est entre deux; tout auprès il y a un bain, avec un gros dôme couvert de plomb, mais il est fermé & inutile à faute d'eau; ensuite vous trouvez une rue couverte, où il y a un cavé, & cinq ou six boutiques de chaque côté; & tout au bout l'on voit quatre arcades de reste d'un aqueduc, qui venoit rendre presqu'à angle droit, sur ces quatre arcades; on l'avoit conduit-là, depuis une Mosquée qui est dans la campagne, à quelques cen-

taines

Ce que  
c'est  
qu'un  
mastabé.

taines de pas, où il y avoit une roüe qui tiroit de l'eau d'un ruisseau qui y passoit; ce ruisseau vient du côté d'Antioche. Cet aqueduc conduisoit cette eau par derrière le haut de la ruë couverte, dans le bain qui est attaché d'un côté à la ruë, & de l'autre au Han; il étoit bâti de moëlon, comme sont encore les arcades qui restent, & qui de l'autre bout, sont attachées à la grande Mosquée; cette grande Mosquée a six petits dômes revêtus de chaux, & à l'extrémité il y a un minaret assez beau. Tout le reste de cette ville n'est que gueuserie: il y avoit encore un Han dont il ne reste plus que la porte, & quelques arcades qui périssent tous les jours, faute d'y mettre quelques pierres. Les maisons sont deçà, delà, faites comme des nids de hiboux; les murailles sont hautes de deux ou trois piés, & composées de plusieurs pierres mises l'une sur l'autre sans artifice; l'on y voit de tous côtez plusieurs fort grandes & grosses pierres de taille & des morceaux de colonne, dont quelques-uns ont encore des fragmens d'inscription. Parmi ces vieilles pierres, je vis une porte haute d'environ quatre piés, & épaisse d'un demi, où sont gravées des croix & des roses; elle est toute d'une piece avec ses gonds, qui entrent dans des trous faits exprès en haut & en bas: Cette porte est d'une pierre grizâtre, fort dure,

aussi bien que le jambage contre lequel elle ferme, & il ne faut pas moins de deux hommes pour l'ouvrir & la fermer ; elle est encore à présent en état, & sert journellement. Il est certain que Marra étoit autrefois une bonne ville, mais la tyrannie des Turcs est cause de sa desolation ; ils disent qu'il y a encore un reste d'Eglise, bâtie par les Chrétiens, du tems qu'ils étoient maîtres de cette ville ; mais parce qu'elle est un peu éloignée de la campagne je n'y allai point. Les Francs paient en ce lieu quatre piaftres de cassare, & nous y arrêtâmes tout ce jour, à cause que les Turcs celebroident le Baïram, la Lune aiant paru le soir précédent.

Han Mē-  
raï.

Han  
Herbé.

Han  
Serah-  
heb.

Nous ne partîmes donc que le Mardi vingt-neuvième d'Avril à deux heures après minuit ; à la pointe du jour nous passâmes devant un Han appelé Han Meraï, près duquel est un bon village : Environ une heure après nous en trouvâmes un autre appelé Han Herbé, avec un village tout auprès ; & gueres loin de celui-ci un troisième. Sur les huit heures du matin nous vinmes camper proche d'un autre appelé Han Serahheb. Les trois autres, aussi bien que celui-ci, sont tous nommez Han Serahheb, c'est-à-dire, les Hans des puits ; à cause qu'il y a auprès de ces Hans, dans la campagne, plusieurs puits, dont la bouche est au niveau de la campagne ;  
mais

mais ce dernier est nommé plus particulièrement Serahheb. Il est en mauvais ordre, la plupart des voutes en étant ruinées; il y a un village qui n'en est pas éloigné. Nous vîmes dans ce chemin quantité d'oliviers, & ce fut la seconde fois que nous trouvâmes des arbres depuis Damas.

Nous partîmes de ce gîte le même jour, incontinent après le soleil couché, & sur les onze heures du soir, nous passâmes devant un village appelé Zarbel où il y a un Han. Zarbel, village. En ce lieu nous eûmes une alarme, parce que celui qui marchoit à la tête, avec la lanterne, cria qu'il avoit vû des cavaliers, ce qui fit que l'on se prépara à les bien recevoir, mais il n'en vint point. Le Mercredi trentième d'Avril, nous passâmes à la pointe du jour, devant Han Toman, & trois heures après nous arrivâmes à la ville d'Alep, où si-tôt que j'eus mis pié à terre, je fus dedans le grand Han, Han Toman. loger chez Monsieur Bertet, un des honnêtes hommes que l'on puisse rencontrer, & des plus ardents pour servir ses amis, aussi bien que Messieurs ses freres qui étoient pour lors à Marseille & qui ont tous eu pour moi des bontez particulières. Monsieur Bertet qui residoit à Alep, m'avoit obligé dès Damas par ses avis & ses soins. Ce qui fit que je remerciai Monsieur Baron, qui eut la bonté de m'offrir son logis : Monsieur

Baron étoit alors Consul de France en cette ville, & il en exerçoit la charge avec honneur, & avec l'approbation de tout le monde.

## CHAPITRE VII.

### *Des Remarques d'Alep.*

Alep, vil-  
le.

Alexan-  
drette.

Degrés  
de cha-  
leur à  
Alep.  
L'air.

Comme Alep, que je crois être l'ancien-  
ne Boerea, est une des plus considéra-  
bles villes de l'Empire des Ottomans en A-  
sie à cause du trafic ; j'en écrirai ce que j'ai ob-  
servé, le plus exactement qu'il me sera possi-  
ble. Cette ville est éloignée d'Alexandrette,  
qu'elle a au couchant, de vingt-deux lieuës,  
& de l'Euphrate, qu'elle a au levant, de  
vingt-huit à trente. Cette Alexandrette, qui  
lui sert de port sur la mer Méditerranée, est  
l'ancienne Hierapolis. Il fait fort chaud dans  
Alep, & j'ai trouvé qu'il y faisoit à mon  
Thermomètre, le premier jour du mois de  
Juin à midi, trente degrés de chaleur. L'air  
y est fort subtil & sain ; en sorte qu'à la fin de  
Mai, l'on commence à coucher les nuits sur  
les terrasses, jusqu'à la mi-Septembre, &  
cela sans crainte d'en être incommodé ; car  
dans ce tems il ne fait point de rosée, & l'on  
dit que durant Mai, Juin & Juillet, il n'y fait  
aucun nûage ; néanmoins pendant que j'y  
étois

étois il en faisoit souvent, & des pluies aussi, dont chacun paroissoit étonné.

J'ai fait deux fois le tour d'Alep, une fois <sup>Circuite d'Alep.</sup> à cheval & l'autre à pié; je jugeai la première fois qu'un homme à pié le pouvoit faire en une bonne heure; & de fait; aiant entrepris de le faire à pié, avec un de mes amis, en suivant toujours les murailles par dehors, nous n'y employâmes que cinq petits quarts-d'heures; & si nous ne nous fussions pas amusez, il est certain qu'il ne nous auroit fallu qu'une bonne heure. Nous laissâmes les faux-bourgs, & nous passâmes par le milieu de Dgêdid, qui est comme un Bourg, ou <sup>Dgêdid faux bourg.</sup> faux-bourg, & qui est bâti depuis peu de tems, ainsi que son nom Dgêdid le denote, car en Arabe, il veut dire nouveau. Les Chrétiens du païs logent en ce quartier-là, mais il y a aussi plusieurs Turcs, & les maisons en sont bien bâties: Il y a une Eglise de Maronites, une d'Armeniens, une de Grecs & une de Syriens. Ce faux-bourg est entre les portes Bab-el-Feradge & Bab-el-Nasre, & il est assez proche du cimetière des Chrétiens. Les murailles de cette ville sont <sup>Murailles d'Alep.</sup> peu fortes, quoi qu'elles soient sur le rocher, & il y a des maisons bâties tout auprès.

La ville d'Alep a dix portes, à savoir, Bab-Antakie, porte d'Antakia, par où l'on va à <sup>Portes d'Alep.</sup> Antakia, ou Antioche, elle regarde le cou-

chant & maeftral; Bab-el-Dgenain, porte par où l'on va à un village appellé Genain, elle regarde auffi le ponant & maeftral; Bab-el-Feradge, porte de belle vûë, parce qu'au fortir de cette porte on a la vûë de plusieurs jardins; elle regarde auffi le ponant & maeftral: Bab-el-Nafre, porte de la victoire, à caufe que les Turcs entrèrent par cette porte dans la ville, lorsqu'ils s'en rendirent les maîtres; les Chrétiens l'appellent porte de faint George, elle regarde le gregal: Bab-el-Barcoufa, autrement Bab-el-Hadid, ou porte de fer, elle regarde le levant & le firoc: Bab-el-Ahmar, la porte rouge, elle regarde le firoc: Bab-el-Aateme, la porte obscure, elle regarde le firoc, mais on l'a bouchée depuis peu de tems, à caufe qu'il s'y commettoit beaucoup de mal: Bab-el-Naïrem, porte par où l'on va à Naïrem, elle regarde le firoc: Bab-el-Macam, du nom d'un Santon nommé ainfi, qui eft enterré tout auprès; elle eft encore appellée porte de Damas, elle regarde le midi: Bab-kennefrim, du nom d'un Capitaine qui la gardoit du tems des Chrétiens; elle eft auffi appellée, porte des prifons, à caufe que les prifons font auprès, elle regarde le lebêche. J'entens que la ville aux endroits où ces portes font fituées, regarde ces parties du monde, car il y a quelques-unes de ces por-  
tes



tes qui regardent le long des murailles.

Dehors la porte des prisons, il y a plusieurs belles grandes cavernes taillées dans le roc, qui sont larges, & dont le plancher est bien haut; elles vont plus de cent pas sous le rocher : on y fait de la corde à l'entrée, & l'on y met aussi sécher des raisins pour faire de l'eau de vie : Ce rocher est blanc & assez tendre.

Caver-  
nes tail-  
lées  
dans le  
roc.

Comme j'étois curieux de visiter tout ce qui se pouvoit voir, l'on me mena un jour dans un lieu, qu'on appelle Scheik Bakir, du nom de celui qui l'a fondé; c'est un convent de Dervichs, qui est fort agréable. L'on entre dans une cour, où il y a une fontaine avec un beau bassin; à main droite au bout de la cour il y a une belle grande sale, couverte d'un grand dôme, dont le pavé est d'un beau marbre grisâtre, & à main gauche est la Mosquée couverte d'un dôme: au reste quoi qu'il y ait de l'eau dans cette maison, ce n'est que par le moien d'une pouslerague. De là nous fûmes passer devant le jardin de Sultan Murad qui est peu de chose; & en-suite nous allâmes nous rafraîchir à la fontaine des poissons, qui est une cour entourée de murailles, où il y a plusieurs beaux platanes, & un canal revêtu de marbre qui est rempli de l'eau d'une fort bonne source, qui est auprès, & cette eau

Scheik,  
Bakir.

La fon-  
taine des  
pois-  
sons.

est fort légère. Il y a dans ce canal quantité de poissons qu'on n'oseroit prendre, car les Turcs ne le permettent pas, & ils disent que qui en mange en devient malade : On les voit jouer au travers de l'eau ; qui est si claire, que la vûë pénètre facilement jusqu'au fond ; ce lieu est fermé d'une porte de pierre fort épaisse, & dont les gonds sont tout d'une pièce avec sa porte, & entrent en bas dans le seuil & en haut dans le linteau.

Château  
d'Alep.

Le Château d'Alep s'étend le long du gregal au lebêche, & est de figure ovale aussi bien que la ville, laquelle il faut voir de dessus le mont Angeletti, qui est au maestral à son égard, & à un quart de lieuë : On la découvre fort bien de là, & l'on voit qu'elle s'étend en longueur du gregal au lebêche. Ce mont est appelé des Francs *Monte delli Angeletti*, à cause qu'il s'y trouve toujours quantité de petits oiseaux, nommez des Arabes Méez, & des Turcs Pendgeali.

Ange-  
letti,  
mon-  
tagne.

La gran-  
de Mos-  
quée  
d'Alep.

Toutes les maisons d'Alep sont mieux bâties, qu'en aucune autre ville de Turquie que j'aie vûë. Il y a plusieurs belles Mosquées, & entr'autres la grande Mosquée que l'on voit du grand Camp, & qui est à son égard entre le nord & le levant. Elle a une grande cour presque carrée, pavée de beau marbre noir & blanc ; vers le milieu il y a un grand bassin couvert d'un dôme revêtu de chaux,

sou-

soutenu de six colonnes de marbre ; & à côté vers le midi, il y a une fontaine couverte d'un dôme de même, mais plus petit, qui est soutenu aussi de six colonnes de marbre. Tout à l'entour de la cour regne une galerie ou porche vouté fort large ; & cette galerie a dix-sept arcades en longueur, & onze en largeur, & c'est sous ces voutes que se fait la prière, de ceux qui font, ou ont fait l'abdest, ou autre Purification ; le dessus de cette galerie est terrassé. Du côté du nort au milieu de la face, est la Chaise de saint Jean Damascène, dans laquelle il prêchoit ; elle est sur le bord de la terrasse. Cette chaise est de pierre, couverte d'un dôme de même, l'on entre dedans, de dessus la terrasse, par une arcade qui est à chaque côté, au devant il y a un balcon rond de pierre percé à jour & au dessus un auvent de pierre pour garentir le Predicateur de la pluie. Dans le coin qui est entre le couchant & le nort, il y a un clocher quarré fort haut, où monte le Muësin pour anoncer la prière.

L'on entre dans cette Mosquée par le côté de l'Orient & par celui du couchant. Joignant la Mosquée du côté du couchant, il y a une cour, où l'on entre de la grande Mosquée par une petite porte, au milieu de cette cour il y a une bassin, & de la cour on entre dans une petite Mosquée couverte d'un dôme de pierre revêtu de chaux : cette Mos-

quée avec la cour, étoient autrefois l'Eglise de saint Jean Damascène, & même l'on y voit encore un Crucifix peint en dedans, mais les voutes qui couvroient la cour ont été toutes abatuës.

L'Adelie, Mosquée.

Il y a une autre Mosquée, proche du grand Khan, vers le couchant, couverte d'un dôme d'excellente architecture; il est de fort grande circonference, & en dehors il y a des arc-boutans d'une structure fort délicate, pour apuier les murailles: ce dôme est couvert de plomb. Cette Mosquée est appelée l'Adelie du nom de son fondateur, & son minaret a été abatu du foudre. Il y a encore une autre belle Mosquée, assez proche du grand Khan, entre le levant & le midi, qui a une belle cour, où deux rangs de colonnes soutiennent & font deux fort beaux portiques. Cette Mosquée a un beau dôme fort élevé & couvert de plomb, ainsi que sont ceux de toutes les autres Mosquées de cette ville.

Le grand Khan d'Alep.

Il y a dans Alep plusieurs beaux Khans, & entr'autres, le grand où sont logez les Consuls de France & d'Angleterre, & plusieurs des Marchands François. Le Portail en est fort beau, & il y a des roses travaillées aussi délicatement, qu'on puisse faire en aucun lieu de la Chrétienté. Il y a deux grosses portes de fer, toutes couvertes

vertes de gros clous & quoi qu'elles soient épaissies de demi-pié, il y a néanmoins un trou, qui perce de part en part; que l'on dit avoir été fait d'un coup de mousquet, tiré par un des soldats d'Afan Bacha, lorsqu'il étoit rebelle au grand Seigneur. Par ces portes l'on entre dans une fort grande cour, dans laquelle il y a au milieu une petite Mosquée faite en dôme couvert de plomb; à la vérité cette Mosquée gâte un peu la beauté du Khan.

Il y a dans Alep quantité de dômes, & Les Maisons d'Alep sont faites en dôme il semble que cette manière de bâtir, soit venue en mode dans cette ville; car la plupart des habitans font tous leurs bâtimens en dômes, à quoi ils réussissent tout-à-fait; & même tous leurs villages sont en dômes, quoi que de terre, & un peu pointus. Ils font aussi des minarets de pierre, forts hauts & déliés, & ils montrent bien qu'ils ne sont pas entièrement ignorans de l'architecture. Effectivement les gens d'Alep sont fort industrieux & adroits, & contrefont aisément tout ce qu'ils voient, & tout ce qu'on leur apporte de la Chrétienté.

Il y a de fort beaux bazars & de fort belles maisons à Alep. Vous y voiez de belles salles, où il y a des fontaines au milieu, & trois Divans en croix, & le tout à la Mosaique Divans à Alep. jusqu'en haut, ou du moins bâti de pierres de taille blanches, & de certaines pierres noi-

res, que l'on trouve proche d'Alep, qui sont posées alternativement l'une après l'autre en échiquier; quelquefois même ces Divans sont ornez d'or & d'azur à l'Arabesque. Il y a d'autres Divans entourez de colonnes de marbre fort hautes; & la plupart de ces Divans sont percez de grandes fenêtres, devant lesquelles il y a des stores, pour avoir belle vue, & grand frais.

Comme la ville d'Alep est une de celles où il se fait un plus grand negoce, il est à propos de dire quelque chose de la valeur des poids

Poids & Monoi-  
es.

& des monnoies qui y ont le plus de cours.

Les poids, dont on se sert pour les grosses Marchandises dans ces païs, sont la Rottle &

Rottle,  
sorte de  
poids.

l'Oque: La Rottle est communément de six cent dragmes, ou cinq livres de Marseille; la

Rottle de soie de Perse, est de six cent quatre-vingt dragmes, qui sont cinq livres un quart

de Marseille: La Rottle de soie blanche ou du païs, est de sept cent dragmes, ou cinq li-

vres un tiers de Marseille; la Rottle d'Alep, est de sept cent vingt dragmes, ou cinq livres

& demie de Marseille. L'Oque est de quatre cent dragmes, ou trois livres de Marseille,

Oque,  
sorte de  
poids.

& il en est de même à Damas. A Alep la piastre de reaux vaut quatre-vingt âpres; la

boquelle soixante & dix, le schaïed vaut cinq âpres, & il y a pour une piastre, seize

schaïeds, & pour une boquelle quatorze.

A Alep & à Damas l'on frotte tous les piés des vignes, d'une certaine espèce d'*Asphaltum*, qu'on fait fondre exprès, pour oindre les vignes, depuis le pié, jusqu'à la hauteur d'un pié & demi; & cela sert pour empêcher que les raisins ne soient mangés de certains vers qui autrement perdroient tout. Cette drogue est noire, luisante, & presque transparente, & fort légère; elle vient de Damas à Alep, & on la nommée *Kfr*; elle se tire de terre proche de Damas, d'autres l'appellent *Malhomar*. On en envoya de mon tems d'Alep à Venise pour le même effet; elle avoit été demandée par un Marchand résident à Venise, qui avoit résidé autre fois à Alep. Je me souviens d'avoir lû sur ce sujet dans l'histoire des pierreries, qu'à composé Anselme Boece de Boot, dans le Chapitre du Lychanthrax ou charbon de pierre, que les Païsans Liégeois font un onguent de charbon de pierre, dont ils oignent les yeux des sèps de leurs vignes, de peur que les insectes ne les rongent. *Mixto oleo hic carbo emollitur, eoque unguento agricolæ vites oblinunt, ne earum oculi ab insectis erodantur.* On m'a dit, qu'en Chypre & plusieurs autres lieux de Turquie, l'on use de semblable drogue & à même fin.

Rémède  
contre  
les vers  
des vi-  
gnes.

*Kfr*, sorte  
de dro-  
gue ap-  
pellée  
par d'au-  
tres *Mal-  
homar*.

A Alep quand le raisin est meur, on l'apporte à la ville, dans des sacs de poil de che-

Raisins  
à Alep.

chevre, sans qu'il s'écrase, quoi que quelquefois on le prenne à huit lieues de cette ville. Ces raisins ont la peau fort grosse; l'on en fait des vins fort violens, & qui sont tous blancs; le tems auquel ils sont meilleurs à cueillir, est le mois de Mai. Chacun en achète autant qu'il lui en faut pour faire son vin, car c'est la coutume des habitans d'Alep de le faire chacun chez soi en cette manière. Ils le

Manière  
de faire  
le vin à  
Alep.

mettent dans une grande Caisse de bois quarrée, où ils le font presser avec les piés, après quoi il coule dans un baquet, ou cuvier par un trou & une coulisse qui est au bas de la Caisse: lorsqu'il est tout coulé, ils le mettent avec le marc, dans de fort grandes jarres de terre où il bout durant trente ou quarante jours; ils couvrent ces jarres, en mettant simplement une planche, avec une toile par dessus, sans crainte qu'il s'évante. Ils le laissent ainsi tant de tems qu'ils veulent, quelquefois même durant une année, le faisant remuer soigneusement tous les jours: Et lorsqu'ils veulent en boire ils le tirent de là, pourvu qu'il ait, tout au moins, passé le tems qu'il faut pour bouillir, & ils le remettent avec le marc, dans la Caisse, où ils le font couler une seconde fois: quand il cesse de couler, ils mettent le marc dans un sac, & le pressent dans la même Caisse avec les piés, tant qu'il n'en puisse plus rien sortir, & ce qui en sort, coule avec l'au-







l'autre : en-suite ils étendent dans la Caisse ces rafles de raisins , qui ont été ainsi pressées, & renversent par-dessus tout le vin qui a coulé, & le laissent couler une troisième fois; après quoi il est très-clair, prêt à boire, & n'a point de lie. Ils le mettent dans des barils; & de cette façon l'on fait du vin à Alep tous les mois de l'année; mais comme j'ai déjà dit, c'est tout vin blanc; car il ne croît point de raisin noir, ni de rouge dans ces quartiers. Les Chrétiens font en cette ville de très-bonne eau de vie, mais nonobstant qu'elle soit bien forte, ceux qui la vendent, font obligez de mêler dans un seau d'eau de vie, environ six dragmes d'alun, afin d'en fortifier encore le goût, parce qu'autrement les Turcs ne la trouveroient pas bonne.

L'eau qui se boit à Alep est fort saine, à cause des précautions que l'on y observe pour son usage; cette eau vient bien de la rivière, mais elle en est détournée à trois lieux au-dessus d'Alep; près d'un lieu appelé Aïlan, d'où elle est conduite en la ville, par des aqueducs découverts, qui étant proches de la ville, sont conduits sous terre jusqu'à certaines fontaines où on la va prendre: Ces aqueducs ont été faits pour purifier un peu l'eau, qui est fort bourbeuse, & aussi pour ne pas laisser manquer la ville d'eau; car l'Été, la rivière étant basse, les jardiniers en prennent

nent presque toute l'eau, avec leurs poussières. Les Francs ont aussi des citernes, qu'ils emplissent de l'eau de ces aqueducs, en débouchant un trou qui est dans la citerne par où vient l'eau, puis ils le referment aussi bien que la bouche de la citerne, qu'ils n'ouvrent que l'Été; & ces citernes sont faites autant pour boire l'eau fort fraîche, que pour l'avoir bien pure & claire. Ils ont encore une autre manière pour la clarifier très-excellente; c'est qu'ils mettent l'eau, dans de grandes jarres de terre non cuite au travers desquelles, elle se distille & tombe dans des vases, que l'on met dessous pour la recevoir. Cette rivière d'Alep vient d'Antab, à deux journées de là, & se perd sous terre à demi-lieuë au de là d'Alep; plusieurs croient qu'elle vient de l'Euphrate, près duquel elle se cache sous terre & n'en sort qu'à Antab.

Quoi que l'on mange peu de poisson à Alep pour l'ordinaire, néanmoins il y en a quelquefois abondance, mais c'est lorsque l'on en apporte de l'Euphrate: sa petite rivière fournit plusieurs truites, qui ne sont pas plus longues que le doigt & fort menuës, mais excellentes. L'on y pêche de bonnes anguilles, qui quoi que petites, sont très-déliçables: Il y a encore dans cette rivière beaucoup d'écrevisses larges & plates, qui sont assez bonnes, & on s'épargne la peine

peine de les pêcher, lorsque les meures sont formées; parce que ces écrevisses qui les aiment, ne manquant point de s'épandre, & de monter sur les meuriers, pour en manger le fruit, il n'est pas difficile de les y attraper.

Les Concombres sont si bons à Alep, <sup>Concombres</sup> que non seulement les gens du païs, mais encore les Francs les mangent tout cruds, sans fausse, & sans ôter la peau, & ils ne font aucun mal, quoi que l'on en mange quantité; il en est de même dans toute la Mésopotamie.

On n'use point en cette ville, d'autre sel, <sup>Manière de faire le sel.</sup> que de celui qui est apporté d'un lieu éloigné d'Alep d'une journée & demie de caravane, tirant vers grec-levant; il se fait de l'eau de pluie, qui tombe l'hiver, dans un lieu bas & spacieux, qui fait une espèce d'étang; & cette eau ayant tiré le sel de la terre, qu'elle couvre, se congèle, & se forme en cube de sel, tel que celui de la mer, & on l'apporte sur des mules à Alep, mais il sale beaucoup moins que celui de la mer.

On fait à Alep de fort beau maroquin. On y travaille aussi bien qu'à Damas le sagri, qui est ce que l'on appelle chagrin en France; mais l'on en fait une bien plus grande quantité en Perse. Ils sont si jaloux du secret pour préparer le maroquin, qu'ils ne laissent

Manière  
de faire  
le cha-  
grin.

entrer personne dans leurs maisons. Le sagri se fait de croupe d'âne ; ils ratifient tellement cette peau, qu'ils la font venir unie, blanche & mince, comme un parchemin ; mais comme pour le reste de la façon, ils en font mystère, quoi que j'aie pû faire, je ne l'ai pû apprendre ; j'ai seulement sù d'un Juif, qui l'achète d'eux & en fait trafic, qu'ils mettent sur cette peau préparée, certaine graine fort menuë, laquelle étant pressée, y fait d'abord de petits creux, mais dans la suite ces creux venant à se renfler, ils font ce grain que nous voions au sagri ; mais il m'assûra qu'il ne fa-voit point de quelle graine ils se servent. J'ai sù depuis en Perse, que pour faire le sagri, après avoir ratifié la peau, ils la mouïllent, & la mettent sur un petit chassi de bois, où ils l'atachent avec de cordes bien bandées ; en-suite ils y mettent de la graine, (ou peut-être n'est-ce que du sable) assez épais par tout, après quoi ils l'exposent au soleil ; lorsqu'elle est sèche, ils font tomber ce sable ou graine en frappant dessous avec un bâton, & en-suite ils la remouïllent, & y remettent une seconde fois de la graine, qu'ils ôtent par après de la même manière ; & c'est tout.

On fait à Alep un assez grand trafic de poils de Cabrons, (ce sont les poils de dessous le ventre de certains boucs, qui sont ex-  
rè-

trêmement fins, & qu'on mêle parmi les vigognes pour faire des chapeaux :) L'on m'a dit que lorsqu'on les embarque, il faut bien prendre garde qu'ils ne soient point mouillés, parce qu'ils seroient en hazard de prendre feu d'eux-mêmes en peu de tems, comme le foin qu'on serre étant humide; & il y en a eu quelquefois des vaisseaux brûlez, quoi que cela n'arrive pas toujours infailliblement.

Les ouvriers de ce Pais font de la teinture Teinture bleüe, bleüe fort excellente. Ils y mettent comme nous de l'indigo, & des écorces de grenades; mais ils ont outre cela ce secret ici particulier. Ils emplissent d'eau leurs chaudières qui sont de terre, & y mettent deux ou trois oques d'indigo selon la grandeur de la chaudière, & la bonté de l'indigo; & durant quelques jours, ils remüent dans la chaudière jusqu'à ce que l'indigo soit tout fondu & bien délaïé; après ils y mettent de la fiente de chien préparée de cette manière: Ils prennent environ une oque de cette fiente & la font boüillir dans de l'eau, en-suite ils passent cette eau, & la mettent dans la chaudière; après quoi ils y mettent aussi de l'eau de dattes. Pour faire cette eau de datte, il n'y a pas d'autre façon que de mettre environ une oque de dattes dans de l'eau, & les bien remüer, & frotter dans cette eau avec les  
mains,

main, en sorte que toute la substance des dattes se dissolve, & qu'il ne reste que le noïau; après quoi aiant passé par une passoire cette eau, qui est pour lors comme du miel, ils la mettent dans la chaudière. Au défaut des dattes, ils y mettent le suc des raisins noirs bien foulez, & au défaut de raisins, ils y mettent le suc de figues foulées. A Alep ils usent de raisins n'ayant pas de dattes. Quatre jours après qu'ils ont mis ces eaux de fiente de chien & de dattes, ils y mettent environ plein les deux mains de chaux vive. La préparation de cette teinture demande sept ou huit jours, & quelquefois quinze. Durant tout ce tems, ils entretiennent sous la chaudière, un fort petit feu de fiente de chameau, mais si foible qu'il ne sert qu'à maintenir cette teinture toujours chaude; ils n'y mêlent point d'urine, mettant à la place de la fiente de chien, qu'ils disent faire mieux lier l'indigo aux choses que l'on teint.

Il y a un Indien qui demeure à Alep, qui peint des boites & des cannes de pipe, où il fait une quantité de cercles & de petits points de diverses couleurs; mais comme il est seul qui sache ce secret, il en est si jaloux, qu'il ne le veut enseigner à personne, & c'est en vain que Monsieur Bertet lui a offert vingt-cinq piastras pour l'obliger à me l'apprendre.

CHA-



## CHAPITRE VIII.

*Suite des Remarques d'Alep.*

**D**Urant que j'étois à Alep on fit une Zinéh, ce mot veut dire à la lettre ornement, mais ici il signifie une fête, ou si vous voulez une réjouissance publique. On y fait ces Zinéhs plus belles qu'au Caire, où il n'y a que les maisons des Consuls & des Beys, & le grand Bazar, qui soient bien ornées, & tout le reste n'est que gueuserie. Mais comme à Alep il y a plusieurs riches Marchands, à cause du grand trafic qui s'y fait; lorsqu'il y a une Zinéh, chacun tend sa boutique, & dedans & dehors, des plus belles étoffes qu'il peut avoir, couvre le bas de beaux tapis & met par dessus de riches carreaux, allume quantité de lampes & de cierges, & comme tous les Bazars sont couverts, cela fait un fort bel effet. On verra un Bazar dont toutes les maisons seront tendues de velours à plusieurs bandes, un autre d'étoffe d'or & d'argent, un autre de draps, un autre de toiles travaillées, & ainsi chaque Bazar est orné selon la profession, & la richesse des Artisans qui y demeurent. Les portes des grands sont aussi ornées d'étoffes précieuses, de belles armes de toutes fortes & de lampes. Pendant ce tems ils se tiennent jour & nuit sur leurs Divans, qui ne sont toute-

Zinéh,  
ou re-  
jouissan-  
ce publi-  
que.

te-

tefois que leurs boutiques déguisées en Divans : Mais chaque boutique en Turquie est relevée de terre deux à trois piés, & ils y étendent, comme j'ai déjà dit, des tapis, & mettent des coussins tout à l'entour, & en dehors un balustre de bois qu'ils couvrent aussi de tapis. Chacun se visite tour à tour & reçoit ses visites dans son Divan : & là ils se régalent de cavé & de sorbet, de musique à leur manière, & de leur petit lut qu'ils appellent tamboura.

Zinéh  
pour la  
naissance  
d'un  
Prince.

Cette Zinéh que je vis à Alep, fut ordonnée pour sept jours, dont le premier commença le Dimanche vingt-deuxième Juin; l'on faisoit cette réjouissance, parce qu'il étoit né au grand Seigneur un garçon qui étoit son premier fils, & l'on avoit envoyé aussi-tôt de Constantinople des Agas par toutes les villes de Turquie, annoncer cette nouvelle, & ordonner les Zinéhs. D'abord que l'Aga fut arrivé l'on cria par toute la ville la Zinéh, en-suite le canon du château le fit encore savoir plus hautement, ce qu'il continua tous les jours en-suite matin & soir : Si quelqu'un avoit manqué de faire réjouissance & d'orner sa maison; de quelque nation, religion ou condition qu'il fût, on lui auroit fait une grosse avanie; & étant sujet du grand Seigneur, il auroit eu de plus des coups de bâton.

Pendant la Zinéh l'on se promene librement jour & nuit par toute la ville qui est éclairée durant la nuit d'une grande quantité de lampes allumées dans toutes les ruës, où il y a toujours si grande foule, qu'à peine peut on passer; l'on se traite, & l'on se divertit avec ses amis: il n'y a pas jusques aux Juifs qui ne s'efforcent à témoigner de la joie, & on les voit par troupes en plusieurs endroits danser au son des instrumens. Le second soir de la Zinéh le Musellem étant venu au grand Khan, visiter le Scheik Bandar (c'est le Juge des Marchands, & il est le maître du grand Khan;) on le reçut sur un Divan dressé devant la porte, où on le régala d'abord de cavé, de sorbet & de vin. En-suite sur les dix heures on le mena sur un autre Divan préparé contre la muraille au fond de la cour, pour voir une Comédie que des Juifs devoient représenter. La cour servit de Théâtre, il y avoit seulement deux falots de bois de Pin que l'on eut soin d'entretenir. Cela rendoit assez de lumière pour éclairer toute cette cour qui est grande; à vingt pas du Divan étoient assis à terre quatre ou cinq Juifs, qui jouïoient de divers instrumens, & chantoient ensemble.

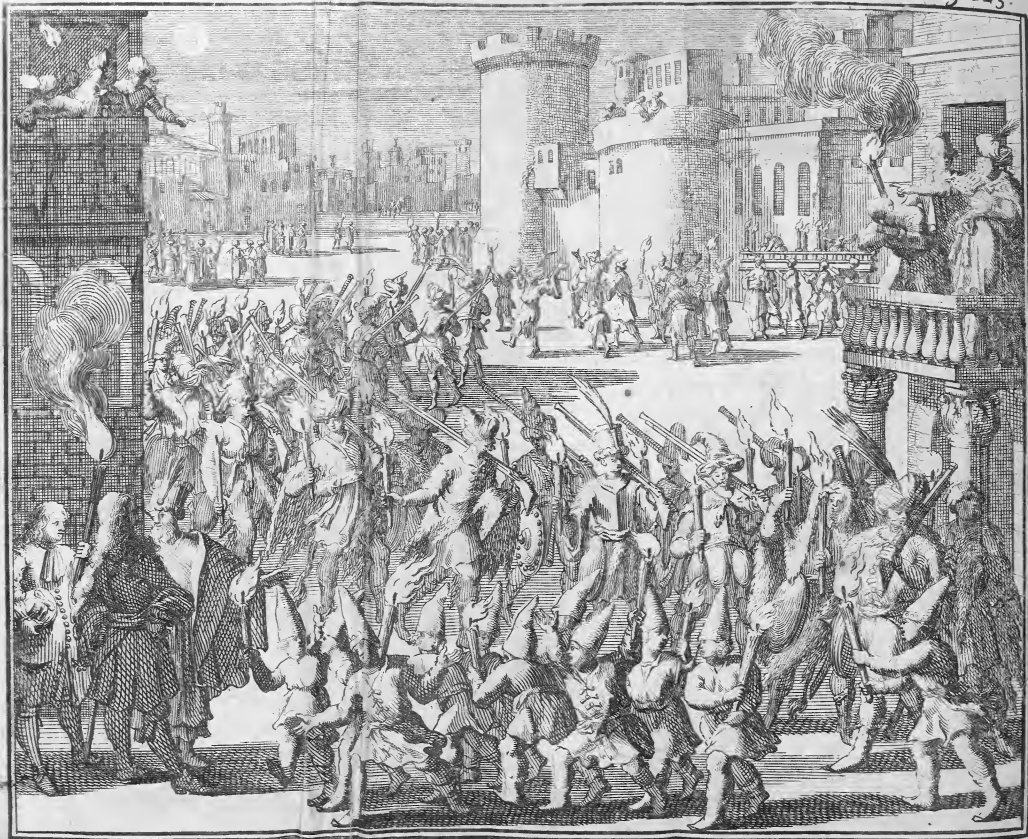
Comédie à la  
Turque.

Le ballet commença par l'entrée d'un Turc qui fit au son des instrumens, mille soupleses de son corps en dansant, mais tou-

tes très-infames; cette entrée fut suivie de celle de deux jeunes Juifs vêtus en filles à nôtre mode, qui firent environ les mêmes postures, tournant de tems en tems fort vite & assez long-tems : en-suite il y eut plusieurs autres entrées toutes différentes, & entr'autres, une où il y avoit un Juif vêtu en Franc, ce qui plut extrêmement aux gens du pais, qui trouvent nôtre habit tout-à-fait ridicule. Mais toutes ces entrées étoient remplies de saletez de la dernière infamie, tant pour les gestes que pour les paroles, figurant en présence de tout le monde tout ce qui se peut imaginer de plus des honête & disant à tous momens les paroles les plus impudiques. Tous leurs discours generalement n'étoient composez d'autres choses que de ces ordures, dont si le Théâtre en quelques endroits de la Chrétienté n'est pas tout-à-fait exempt, pour le moins elles y sont moins fréquentes, & prononcées en paroles couvertes, & à double entente; mais eux, ils les disent à découvert, & c'est ce qui est trouvé de meilleur par les Turcs; & je remarquai même, que des sottises dites sans raison ni suite suffisoient pour les faire tous rire à gorge déployée, pourvû que les paroles en fussent sales & infames : Enfin c'est une chose horrible & incroyable, de voir jusqu'où va l'impudence des Turcs pour la lubricité & principalement pour la pederastie.

Ot.





Outre ce honteux regal, plusieurs sonneurs d'instrumens, qui vont par la ville, & dont chaque troupe est ordinairement composée de deux haut-bois, & d'un petit garçon qui joüe des timbales, s'arrêtoient devant la porte du grand Khan à joüer, pour avoir quelque chose du Scheik Bandar qui étoit toujours sur son Divan vis-à-vis de la porte, & qui après qu'ils avoient joüé un peu de tems, leur envoioit aux uns demi-piastre, aux autres un quart, & à quelques-uns une piastre entière.

Ce qui est de plus beau dans ces Zinéhs, c'est de voir passer les métiers. Ce plaisir commença le troisiéme soir sur les neuf heures, par le métier des Cordonniers qui marcha en cet ordre. Premièrement il y avoit plusieurs petits garçons, qui avoient tous la tête couverte de capes de papier pointuës comme des pains de sucre, ils crioient de toute leur force & souhaitoient des benedictions au grand Seigneur; ils étoient suivis de soixante, ou quatre-vingts hommes de métier, deux à deux, vêtus & coifez en différentes manières, mais toutes extravagantes, & la plûpart étoient couverts de mailles ou de peau de tigre; ils avoient tous le mousquet sur l'épaule, l'épée & la targue au côté, avec un cierge à la main; ils étoient suivis des plus vieux du métier, qui

La marche des métiers à Alep.

Marche des Cordonniers.

n'avoient point d'armes ; mais tous ensemble & sans ordre , faisoient un chœur de musique à leur mode , souhaitant des benedictions au grand Seigneur ; ils se mettoient quelquefois tous en rond , & chantant avec grande action , secoïoient si fort la tête , l'un vers l'autre , qu'ils sembloient se la vouloir jeter l'un à l'autre. Immédiatement après eux venoient huit hommes , portant sur leurs épaules un petit Divan entouré d'un balustre , sur lequel il y avoit plusieurs cierges : sur ce Divan il y avoit deux petits garçons du métier , dont l'un tailloit des paboutches , & l'autre les cousoit ; quand ils furent devant le grand Khan ils s'arrêterent , & le plus vieux du chœur de musique , cria à haute voix vers le Scheik Bandar , qu'il falloit souhaiter des benedictions au grand Seigneur , & dire le fatah pour l'amour de lui ; & aussi-tôt ils le dirent tous ensemble , après quoi ils passerent leur chemin.

Marche  
des Con-  
fituriers.

Le lendemain sur les neuf heures du soir ; le métier des Confituriers passa avec le même ordre que celui des Cordonniers , si ce n'est qu'après le chœur de musique , il y avoit deux hommes qui portoient , chacun sur la tête , un château de confitures fort belles , mais à leur mode , le Divan venoit en-suite , porté par plusieurs hommes , sur lequel il y avoit un petit garçon tout droit , avec le tablier , & de-



devant lui sur une petite table , un rond de bois plein de confitures ; pendant que les autres crioient comme des Demons , celui-ci chantoit à gorge déployée des chansons du métier.

Demi-heure après passa le métier des *Marche des fieurs d'or* ; ils étoient tous bien vêtus ; & sur leur petit Divan , il y avoit deux petits garçons , assis sur les deux bouts , dont l'un souffloit avec le soufflet , pour faire fondre l'or , & l'autre le filoit. Quelque tems après vinrent les Tisserans , qui avoient sur leur Divan portatif un métier , où un petit garçon travailloit. *Marche des Tisserans.* En-suite passèrent les Boulangers , la plupart le visage enfariné , & leur Divan portatif étoit tout entouré de grands épics de blé , & le petit garçon qui étoit dessus , pétrissoit la pâte dans une huche qu'il avoit devant lui. *Marche des Boulangers.* Les derniers qui passèrent ce soir , furent les Tailleurs , dans le même ordre que tous les autres , mais plusieurs de leurs gens étoient tous couverts de pelisses , & avoient aussi des marottes revêtues de pelisses , & leur Divan , sur lequel il y avoit un petit garçon qui cousoit , en étoit tout bordé. *Marche des Tailleurs.*

Le cinquième soir passa premièrement le métier des Teinturiers , qui fut un des plus beaux. Après les petits garçons coifez de cornes , venoient environ cent hommes , couverts de peaux de tigres ou de mailles ,

aiant le mousquet sur l'épaule avec la targue & l'épée au côté, & un cierge à la main, criant & dansant comme des fols ; en-suite venoient trois chœurs de musique composez des plus vieux du métier, qui chantant de toutes leurs forces, & dansant au moins de la tête, dirent le fatah pour le grand Seigneur devant le grand Khan : après parut le Divan porté de plusieurs hommes, sur lequel étoient étenduës plusieurs toiles teintes en rouge, & au milieu il y avoit un petit garçon, qui chantant à pleine gorge, prit une toile blanche par deux coins, & l'ayant fait voir à tout le monde dans toute son étendue ; la plongea dans un grand seau qui étoit devant lui, & aussi-tôt la tira toute rouge, il la tordit, & l'étendit en-suite. Cela me surprit d'abord, & tous les autres aussi, de voir que cette toile eût pris la teinture si promptement ; mais je crois qu'il l'avoit laissée dans le seau, & en avoit tirée une autre déjà teinte ; quoi qu'il en soit, cela fut fait fort adroitement : ce Divan fut suivi d'un autre, sur quoi un petit garçon batoit des toiles teintes en bleu, pour en faire sortir l'eau.

Marche  
des Car-  
douans.

A ce métier succeda celui du Maroquin, qui avoit en tête plusieurs jeunes gens coifez de cornes de Maroquin de diverses couleurs, de quatre ou cinq piés de long ; ils étoient suivis de plusieurs enfans, tous vêtus de Ma-

roquin; en-suite marchoit la milice, les Vieillards, & le Divan, sur lequel il y avoit deux petits garçons, dont l'un teignoit le Maroquin en rouge, & l'étendoit sur le balustre, & l'autre le polissant avec un petit rouleau, l'étendoit sur un plus gros.

Après ce métier vint celui des Epiciers, Marche des Epiciers. ou quelque chose d'approchant; car ces gens vendent de l'huile, des olives, des fruits, & autres semblables denrées. Le Divan étoit tout orné de pommes & d'autres fruits pendus à l'entour, & en bas il y avoit plusieurs paniers remplis de différentes choses; au milieu étoit un petit garçon debout, tenant d'une main une balance, dans un des plats de laquelle il mettoit une poignée de fruits, qu'il jettoit en-suite sur le Peuple, tantôt des noisettes, tantôt des dattes, pommes & autres fruits.

Le quatrième métier fût des faiseurs de Bonnets, Marche des Bonnetiers. tant pour les hommes, que pour les femmes; ceux-là ne faisoient pas porter de Divan, mais après les Vieillards venoient plusieurs garçons, coiffez de cornes fort longues, les unes de velour, dont ils font les bonnets des hommes, & les autres de brocart d'or, dont il font ceux des femmes; d'autres avoient des bonnets, où pendoient par derrière de grandes manches de même étoffe; & il y avoit parmi eux sept ou huit hom-

mes entierement vêtus de ces mêmes étoffes, les uns en façon de chafube, les autres en façon de cappes, à peu près comme les enfans de chœur de Nôtre-Dame de Paris en portent, sinon qu'elles finissoient en pointe sur les reins, & tous étoient coifez de grands bonnets de même étoffe, faits quasi en manière de mitre.

Marche  
des  
Ven-  
deurs de  
Cavé.  
Marche  
des fai-  
seurs de  
Tar-  
gues.

Le cinquième fut des Vendeurs de Cavé; sur leur Divan il y avoit deux enfans, dont l'un tournoit une roïe par la manivelle, pour moudre le cavé, & l'autre le faisoit cuire. Les faiseurs de Targues les suivoient, avec les faiseurs de Foureau d'épée, & sur le Divan il y avoit deux jeunes garçons dont l'un cousoit une Targue, & l'autre polissoit un foureau.

Marche  
des Bou-  
chers.

En-suite vinrent les Maîtres Bouchers, dont les garçons, qui étoient en tête, après avoir un peu dancé, devant nôtre Khan, au son de leurs tambours de Basque, s'avancèrent pour recevoir l'argent, que le Scheik Bandar leur donna, qui fut environ douze ou quinze âpres, pour plus d'une vingtaine qu'ils étoient; en quoi je remarquai que les Turcs sont largesse à peu de frais. Les Maîtres suivirent les Valets, & leur Divan étoit tout entouré de verdure, avec plusieurs pièces de viandes penduës; dessus il y avoit un petit garçon qui éguisoit ses couteaux.

Ceux

Ceux-ci avoient à leur trouffe les Fileurs <sup>Marche des Fileurs de soie.</sup> de soie, sur le Divan desquels il y avoit un petit garçon qui tournoit une rouë, laquelle faisoit tourner six métiers de soie, & au dessus il y avoit une espee de dévidoir, qui tournoit aussi, par le moien d'un des fils de ces métiers : A chaque effieu il y avoit deux bâtons en croix, & à chaque bras de la croix, deux lampes atachées qui ne s'éteignoient, ni ne versoient aucune goutte d'huile, quoi qu'elles tournassent fort vite ; un petit More de bois, tenoit la manivelle de ce dévidoir, qu'il sembloit faire tourner.

Les derniers furent les Faiseurs de cette <sup>Marche des faiseurs de Muletière.</sup> pièce d'étoffe de la bride, qui couvre le nez des chevaux, au bout de laquelle pendent des floques de soie ; leur Divan en étoit garni tout autour, & dessus il y avoit deux enfans, dont l'un les peignoit, & l'autre les cousoit.

Le sixième soir les Menuisiers, les Jardiniers, & le Maréchaux passèrent, mais il y eut de la bagarre, parce que ces derniers se bâtirent contre un autre Corps. <sup>Marche des Menuisiers, Jardiniers & Maréchaux. Des Barbiers.</sup>

Le septième les Barbiers, & plusieurs autres passèrent devant le château, mais non pas devant le grand Khan. Enfin, toute la fête fut terminée par un feu de joie, qui fut <sup>Feu de joie.</sup> allumé le soir devant le château.

On ouvrit la moisson à Alep, durant <sup>Tems de la Moisson.</sup> que

que j'y étois, à savoir au commencement de Juin, & l'on me dit que les autres années, ils la commencent au quinzisième de Mai, & l'achevent au commencement de Juin. L'on y coupe les blés comme chez nous, mais ils n'y font pas hauts, quoi qu'ils soient pour lors bien meurs.

Anim-  
maux de  
service  
toujours  
dehors.

Depuis le Printems jusqu'en Automne, les Turcs laissent leurs chevaux, mules, mulets, & chameaux toujours dehors, exposez au soleil, à la pluie, au ferein, & au vent; sans crainte qu'ils en prennent aucun mal, & il les tiennent atachez par les quatre piés; à savoir les deux gauches d'un lien, & les deux autres de même; & il y a à chaque bout de corde, une bande de sangle qui lie le pié du cheval & une corde qui y tient; & outre cela l'animal est ataché par une corde à un pieu fiché en terre. Pour les chameaux, ordinairement on ne les atache point; quelquefois seulement, on leur met un lien aux deux piés de derrière: La nuit ils les couvrent d'une couverture de poil de chèvre, qu'ils doublent l'hiver d'un feutre. Pendant qu'ils tiennent ces chameaux & autres bêtes de charge dehors, ils ne leur donnent point d'autre nourriture que l'herbe qu'ils broutent; ce qui est cause que pour lors ils sont moins forts qu'en autre tems; pour litière ils leur préparent leur propre fumier, qu'ils laissent pour

Litière  
de ces  
ani-  
maux.

cet

cet effet exposé au soleil tout le jour, & il s'y sèche tellement qu'il se réduit presque en poudre, & le soir ils ont grand soin de l'étendre fort proprement & fort uniment; ce qu'on ne peut pas faire chez nous, à cause des longues pailles qui y sont mêlées.

On se fert à Alep de Pigeons qui portent en moins de six heures, des lettres d'Alexandrette à Alep, quoi qu'il y ait vingt-deux bonnes lieues.

Pigeons-  
Messagers.

Avant que de quitter Alep, je me sens obligé d'avertir charitablement Messieurs nos Medecins, qu'il n'y a rien à faire pour eux en Turquie; une seule consultation d'un demi-quart d'heure faite à Paris, vaut mieux que le traitement entier d'une longue maladie à Alep; parce que les Turcs sont si avares, qu'ils n'auront point de honte d'offrir vingt sols pour une cure, dont on ne leur demandera que deux ou trois écus, & pour laquelle des gens de mediocre condition en paieront du moins dix en France. Bien plus, si le malade ne guerit pas, ou qu'il meure, l'on s'en prend souvent au Medecin, & on lui fait avançie. Et j'ai appris à Alep qu'un jour un certain Docteur de cette Profession, entre les mains duquel étoit mort un malade, fut promené par la ville d'Alep avec des sonnettes, afin de donner avis au Peuple de ne s'en pas servir. J'avertis aussi ceux qui

viendront à Alep, de ne pas manquer à voir les oiseaux de Grandoüilles.

## CHAPITRE IX.

*De la route de Mosul par Bir & Orfa.*

Caravanes pour Erzerum.

**A**près deux mois de séjour à Alep, je laissai partir deux caravanes qui alloient à Erzerum, parce qu'il faut attendre quelquefois long-tems à Erzerum une caravane pour Revan, & à Revan une pour Tauris, & les Franks n'ont en ces lieux aucune protection, & de plus il y a sur ce chemin quantité de Voleurs. Enfin, il s'en fit une pour Mosul, & je résolus d'aller avec elle, contre l'avis de tous les Franks, qui me vouloient persuader d'attendre que la chaleur fut passée.

Marché pour être conduit d'Alep à Mosul & à Bagdad.

Je fis marché avec un Turc qui avoit pris à loüage plusieurs mulets, & je lui donnai trente piaftres de reaux, pour me conduire avec mon Valet, & mes hardes par terre à Mosul, & de Mosul à Bagdad par Kelec, & m'affranchir de tous caffares; quelques jours après il voulut encore avoir trois piaftres de plus, & des bas de drap de quatre piaftres, je lui donnai le tout par avance, ainsi qu'il demandoit, quoi que ce ne fût pas mon sentiment, mais seulement pour ne pas dédire une personne de qui j'avois reçu bien de l'honnêteté,



teté, & qui avoit fait ce marché : Comme il n'avoit jamais fait ce voiage, & qu'il croioit que chacun fût auffi honnête homme que lui, il se perfuadoit d'avoir fait une bonne affaire pour moi. Cependant il n'y a rien de tel, que de faire marché avec les Muletiers, & de ne les pas paier par avance ; car si j'eusse fait ainfi, il ne m'en auroit pas tant coûté. Ce Turc ne donna au Muletier que quinze piaftres pour les deux mulets & demi que j'avois chargez, & tous ceux de la caravane ne paierent pas davantage de fix piaftres pour mulet. Outre cela, cet Infidèle par les chemins me dit plusieurs fois qu'il n'avoit fait marché, ni pour les hardes, ni pour les caffares, & vouloit encore avoir je ne fai combien de piaftres ; & enfin il falut que j'allasse à nouveaux frais de Moful à Bagdad.

Six pia-  
ftres !  
pour  
Mulet ;

Je partis d'Alep, le Dimanche vingt-neuvième de Juin, accompagné de plusieurs des Marchands François à cheval, qui voulurent me faire cet honneur, que de me conduire jusqu'à la caravane, qui étoit au Meïdan, le long des jardins, tout proche de la ville. Je sortis par la porte Bab-el-Barkoufa, & j'apris de mon valet, qui étoit là avec mes hardes depuis deux jours, qu'on avoit pris un de mes fusils la nuit precedente, & des hardes à quelques autres : Il me falut paier de cette excuse tirée du malheur d'autrui, & de ce que

Départ  
d'Alep.

Vol.

l'on me dit qu'on avoit vû les Voleurs, & couru après sans les pouvoir atteindre. Ces Voleurs se coulent adroitement le ventre à terre, comme des serpens ; c'est pourquoi dans tout ce voiage, l'on ne passe point la nuit sous les tentes ; mais au contraire on les détend le soir, parce qu'elles ne servent, comme ils disent, que de lunettes aux Voleurs.

Samma-  
ra, cam-  
pagne.

Nous nous mîmes en chemin dès le lendemain à la pointe du jour & nous fûmes d'abord incommodez durant quelque tems du froid. On chemina jusque sur les neuf heures que nous campâmes dans une campagne appelée Sammaia, proche la rivière d'Alep, qui passe en cet endroit, où il y a un petit pont qui la traverse.

Nous en partîmes le Mardi premier de Juillet, à la pointe du jour ; vers les neuf heures, nous rencontrâmes une grosse caravane qui venoit de Moful, dans laquelle il y avoit un Horlogeur, appelé le sieur le Roi, qui venoit de Perse ; où il avoit demeuré longtemps avec sa femme & ses enfans. Comme il avoit appris quelques jours auparavant d'un Arabe, qui venoit d'Alep, qu'il viendrait bien tôt un Franc, il me chercha, mais aiant passé toute nôtre caravane sans me connoître, il fut obligé de me demander à quelques uns de nos gens, qui me montrèrent à lui. A-  
près

près avoir un peu discouru ensemble, nous nous séparâmes, & leur caravane alla à Sammaïa, & la nôtre s'arrêta sur les dix heures du matin, dans une campagne appelée Chetanli, où il passe une eau courante parmi les roseaux. Depuis Alep jusque-là nous avons toujours été vers grec-levant, & de là jusqu'au Bir nous prîmes notre route du côté du levant.

Chetanli, campagne,

Nous partîmes de Chetanli, le lendemain Mercredi deuxième de Juillet à la pointe du jour, & nous vinmes à dix heures du matin, à un grand village appelé Mazar, près duquel nous campâmes : Il y a quantité de bois & d'eau, qui rendent ce lieu agréable, & entr'autres il y a une fort belle cascade de huit ou dix étages, qu'on a fait pour un moulin qui est auprès. Nous commencâmes pour lors à sentir grand chaud jour & nuit.

Mazar, village,

Le lendemain Jeudi troisième de Juillet, deux heures après minuit, nous délogâmes; & à la pointe du jour nous passâmes entre deux grandes pièces de terre, où il y avoit quantité de figuiers plantez à la ligne. Sur les sept heures & demie, nous passâmes entre deux butes, sur l'une desquelles, à main droite, il y a un bâtiment, avec une espèce de pyramide. Demi-heure après nous vinmes au bord de l'Euphrate, qui ne me parut pas plus large que la Seine; mais on dit que l'hi-

ver

L'Euphrate, rivière. Eau de l'Euphrate fort légère.

ver il est fort large, & en effet son lit l'est deux fois davantage. Cette rivière est appelée Frat, & Mourat Souïi, c'est-à-dire, eau de desir, à cause, disent-ils, qu'un Calife de Bagdad, aiant fait apporter un peu de toutes les eaux du pais, & les aiant fait peser, celle de l'Euphrate se trouva la plus légère.

Roufvania, village.

Cette rivière va fort lentement, & est toujours navigable, pour les petites barques, jusqu'à l'endroit où elle se joint avec le Tigre; mais les grosses barques ne vont du Bir, que jusqu'à Roufvania, qui est un village éloigné du Bir, d'environ dix journées; & là elles déchargent leurs marchandises qui sont transportées sur des chameaux jusqu'à Bagdad, qui n'en est éloigné que d'une petite journée, où on les charge sur le Tigre. C'est ainsi que vont à Bassora les barques chargées de verre, dont je parlerai incontinent. Ce n'est pas que cette rivière soit si peu navigable que quelques-uns veulent dire; car durant que j'étois à Alep, le Scheik Bandar loua une barque, pour porter sur l'Euphrate, jusqu'à Roufvania, cinq ou six cent caisses de verre qu'il envoioit aux Indes. La raison pourquoi les grosses barques ne passent pas Roufvania, c'est qu'il y a dans la rivière quelques rochers qui empêchent le passage, & les petites barques les évitent. Je me serois néanmoins servi de cette occasion, pour aller à Bag-

Bagdad, n'eût été qu'on me dit que les barques restent quelques jours dans de certains endroits, & dans le plus peu chemin vont fort lentement; & que de plus, je ne pourrois m'éloigner si peu de la barque, que je ne fusse en danger d'être dépouillé des Arabes; outre que l'on souffre beaucoup de chaud, parce qu'on n'a point de couvert. J'étois étonné de voir, que ceux qui embaloient ces caisses pour le Scheik Bandar, les remuoient si fort qu'ils cassoient tout; mais l'on me dit qu'il n'importoit pas qu'il fût tout en petites pieces, parce que les Indiens & Indiennes ne l'achètent que pour en faire enchâsser de petits morceaux dans des anneaux qui leur servent pour se mirer de tems en tems. Ce verre est d'un côté tout enduit de vif-argent, & c'est une marchandise qui se vend bien aux Indes, & sur laquelle les Marchands font un profit considerable.

Nous passâmes l'Euphrate avec de grands bateaux, dont le gouvernail est éloigné du bateau d'environ trois piés par bas (comme rapporte *Pietro della Valle*; ) & je ne vois pas qu'il en faille chercher d'autre raison que celle de l'épargne; parce que ces sortes de bâtimens leur coûtent moins que s'ils étoient comme les nôtres; car ce ne sont que des perches, avec quelques petits morceaux de bois cloiez au bout en travers, qui servent

d'ai-

Bateaux  
de l'Euphrate.

Bir, pe-  
tite vil-  
le.

d'aileron, & cela ne serviroit de rien, s'<sup>se</sup> étoit ataché contre la poupe comme chez nous. Nous descendîmes à terre au Bir, qui est une petite ville, bâtie sur le bord de la rivière en Mesopotamie, dont les bâtimens commencent depuis l'eau, jusqu'au haut d'une montagne; le château qui paroît assez beau est situé de même sur un panchant. Les murailles de la ville sont entieres & bâties, de même que les maisons, de petites pierres carrées, prises de la montagne, qui est toute de roc tendre; mais le dedans de la ville n'est que mazures. Nous allâmes camper au haut de la montagne hors la ville, & nous y arrivâmes à huit heures & demie; après avoir païé en passant la Doïane de toutes les marchandises, à tant pour charge. Le cimetiere du Bir est de l'autre côté de l'eau en Syrie; & ils disent pour raison, que nôtre Seigneur étant venu jusqu'à l'Euphrate, donna à un homme un mouchoir où son image étoit empreinte pour aller en Mosopotamie convertir les Peuples; mais que cet homme poussé de curiosité de voir ce que c'étoit, aiant déplié le mouchoir, contre l'ordre de nôtre Seigneur, il s'envola dans un puits, & que nôtre Seigneur aiant sù cela, dit que cette terre ne valoit rien & pour cette raison ne passa pas outre: voilà le sujet pourquoi ils ne veulent pas y enterrer leurs morts: D'autres gens

Face de  
Jesús-  
Christ  
em-  
preinte  
sur un  
mou-  
choir.

con-

content l'histoire d'une autre maniere, dont je ferai le recit en parlant d'Orfa.

Nous partîmes du Bir, le Vendredi quatrième de Juillet, à deux heures après minuit; & nous prîmes une route peu différente de celle que nous avions tenuë jusque-là, car nous la prîmes par le grec-levant, ce que nous continuâmes jusqu'à Orfa. Ce jour nous campâmes sur les neuf heures du matin dans une campagne proche d'une montagne, où il y avoit autrefois une grande ville appelée Aïdar Ahmet; maintenant il n'y a plus rien, & il passe là une eau courante parmi des roseaux.

Départ  
du Bir

Aïdar  
Ahmet,  
autrefois  
grande  
ville

Le lendemain Samedi cinquième Juillet à deux heures après minuit, nous continuâmes nôtre marche; sur les cinq heures nous passâmes à Tcharmelic, qui étoit autrefois une petite ville, qu'un Dilaver Pacha, qui étoit Bacha de Diarbeckr, avoit fait bâtir avec un château, sur une petite éminence, & un Han pour la commodité des caravanes; & tout cela à cause de la grande quantité de voleurs qu'il y avoit sur ce chemin, comme il y en a encore à présent. Le tout étoit bâti de pierres prises des démolitions de Aïdar Ahmet; mais il n'y reste plus qu'un peu du château, avec un petit village au pié; & une partie des murailles de la ville, dont on voit encore deux portes; pour le Han il est entier & fort beau.

Tchar-  
melic,  
autrefois  
petite  
ville

Yo-  
gon-  
boul,  
autrefois  
grande  
ville.

beau. Nous passâmes outre, & vinmes camper sur les neuf heures du matin, à un lieu où étoit autrefois une grande ville, appelée Yogonboul; à présent ce n'est plus qu'un amas confus de pierres, parmi lesquelles il y a quelques puits d'eau de pluie. Nous en partîmes le même jour à dix heures du soir, & nous montâmes par de mauvais chemins. Le lendemain Dimanche sixième de Juillet, à une heure après minuit, nous passâmes par un beau chemin taillé dans le roc, de la profondeur de deux toises, large d'autant & long de huit. Avant qu'on eût fait ce chemin l'on ne pouvoit passer par là: Nous descendîmes ensuite par un penchant très-facheux qui dure jusqu'à la ville d'Orfa, où nous arrivâmes à deux heures après minuit & nous campâmes auprès de ses murailles.

Edeffe  
Orfa,  
ville.

La Ville d'Orfa, qui est l'ancienne Edeffe, a environ deux heures de circuit, ses murailles sont belles, & assez entières, elle est presque quarrée, mais en dedans l'on ne voit gueres que des ruïnes, & néanmoins elle est fort peuplée. Du côté du midi elle a un château qui lui est joint, ce château est sur une montagne; il a de très-beaux fossés, qui sont larges & bien profonds quoi qu'ils soient taillez dans le roc; il est assez grand, mais tout plein de ruïnes; il n'a que des méchans canons tout rompus; au plus haut



haut du château il y a une petite chambre  
quarrée, d'où l'on voit fort loin, & les gens  
du pais disent, qu'Elie a demeuré dans cette  
chambrette. Cham-  
bre d'E-  
lie.

Du côté qui regarde la ville, il y a deux  
grandes colonnes de pierre, éloignées l'une de  
l'autre de six ou sept pas, toutes droites sur  
leurs piés d'estal, elles sont d'ordre Corin- Colon-  
nes d'or-  
dre Co-  
rinthien.  
thien, & sont composées chacune de vingt-  
sept assises de pierres, chaque assise n'est que  
de deux pierres, & chaque pierre à dix-neuf  
pouces de hauteur, de sorte que ces colonnes  
ont environ quarante-deux piés de hauteur,  
& leur diamètre est de deux piés & demi. Les  
gens du pais disent, qu'il y en avoit autrefois  
deux autres semblables, & que sur ces quatre  
colonnes, étoit posé un des thrônes de Thrône  
de Nem-  
rod.  
Nemrod, que ce fut de cet endroit, auquel  
ils portent grand respect, qu'on précipita A-  
braham dans la fournaise, qui étoit au bas, &  
que dans le moment même il en sortit une  
eau, qui en sort encore à present, & emplit  
un canal, qui est tout proche; il est long de  
plusieurs toises, & large de cinq ou six, & son  
eau, après avoir arrosé toute la ville, va se per-  
dre sous terre, à quelques heures de chemin  
loin de là. Il y a dans ce canal une si grande  
quantité de poissons qu'ils paroissent par gros  
monceaux; je crois que ce sont des carpes,  
mais ils disent que si un homme en prenoit  
dans

dans ce canal & qu'il en mangeât, il ne manqueroit pas d'avoir la fièvre; c'est pourquoi ils ne permettent à personne d'en prendre, si ce n'est passé un petit pont qui est au bout du canal: car ils disent qu'étant pris au delà de ce pont il n'y a plus de danger.

Entre le château & ce canal, il y a un autre canal plus petit, qui est éloigné d'environ cinquante pas du premier, & son eau se mêle avec l'autre, incontinent qu'elle est hors du canal. Comme les Habitans d'Orfa croient que tout est miracle dans leur pays, ils disent que c'est une autre source, qui sortit du lieu où l'on jeta une esclave, qui aiant vû qu'Abraham n'avoit point eu de mal de sa chute, & qu'il étoit miraculeusement sorti de l'eau, du lieu où on l'avoit précipité; dit à Nemrod, que cet homme étoit un véritable Prophete, & non pas un Sorcier comme il disoit; à cause de quoi il la fit précipiter aussi: Sans cela Orfa n'auroit pas pû subsister si long-tems, & elle auroit péri par la soif; car il n'y a point d'autre eau dans cette ville que celle de ces deux sources.

Il y a du côté du château, qui regarde le midi, plusieurs montagnes assez proches qui le commandent; sur tout une que les gens du pays appellent Nemrod Tahhtafi, c'est-à-dire, le trône de Nemrod; parce qu'ils croient que son principal trône étoit sur le sommet de cette montagne; l'on voit dans ces mon-

Nemrod  
Tahhtafi, mon-  
tagne.

tagnes

gagnes plusieurs grottes, où ils disent que logeoient cent mille soldats de Nemrod.

Le jour suivant je sortis de la ville, par la porte qui regarde le midi, qu'on nomme E-yam-Capisi, & je vins voir le puits, que l'on appelle le puits du mouchoir, qui est à mille pas de cette porte. Leur histoire dit, qu'Abgarus Roi d'Orfa, étant tout lépreux & ayant ouï dire beaucoup de merveilles de nôtre Seigneur, envoya des gens le prier de venir le guerir; avec charge de l'assûrer de sa part, qu'il le protegeroit contre tous ses ennemis, & il fit aller avec eux un peintre pour tirer son Portrait. Ils disent que nôtre Seigneur répondit à ces gens, qu'il ne pouvoit pas y aller; parce que le tems de sa Passion s'approchoit, & que s'étant apperçu que le peintre tiroit son Portrait, il mit un mouchoir sur son visage, après quoi son Effigie y resta empreinte; & il leur donna ce mouchoir pour porter à leur Prince: Ces gens bien satisfaits de leur legation s'en retournerent, mais comme ils étoient proches de la ville ils furent rencontrez par des voleurs qui les mirent en fuite; celui qui avoit le mouchoir le jetta vitemment dans le puits, dont il est question, & se sauva à la ville, où il raconta le tout au Roi, qui s'en vint le jour suivant en Procession, avec tout son Peuple au puits, dont ils trouverent l'eau

L'Histoire  
d'Abgarus.

La face  
de Je-  
sus-  
Christ  
em-  
preinte  
sur un  
mou-  
choir.

accruë jusqu'à la bouche & le mouchoir dessus : Le Roi le prit & aussi-tôt fut guéri de la lèpre, & se fit Chrétien avec tout son Peuple : Ils disent qu'ils ont long-tems gardé ce mouchoir, mais qu'enfin les Francs l'ont dérobé & porté à Rome.

*Demeure de Job,* Un Turc me conta bonnement une autre histoire de ce puits ; il me dit que Job demeurant là auprès, & étant devenu fort pauvre, les vers le mangerent, en sorte qu'il ne lui resta que la langue, qu'ils lui vouloient aussi manger ; mais que lui ayant recours à Dieu, s'écria : Quoi Seigneur ? ne me laisserez-vous point la langue pour vous chanter des loüanges : Qu'alors Dieu l'envoia laver à ce Puits, dont il revint sain & entier, & peu après recouvra de grandes richesses ; que les vers se retirèrent dans une grotte qui est tout proche, dont ils mangerent une partie de la muraille ; & ils ne manquent pas d'en faire voir la marque.

*Puits des Lépreux.*

Ce puits est enfermé de murailles, & il y a quantité de monde tant hommes que femmes, pour se laver : Ils se mettent derrière de petites murailles de pierres, & là se dépouillent, & reçoivent sur le corps l'eau de ce puits, qui coule d'une petite auge percée, qui est sur la petite muraille, & qu'ils ont empli auparavant. Je vis en cette ville d'Orfa, aussi bien qu'à Damas, plusieurs Lépreux. Ils sont noirs,

*Lépreux comme ils sont.*

noirs, hideux, mélancoliques ; ils ont de la peine à parler & tout le corps leur fait mal ; leur maladie approche fort de la vérole, mais c'est autre chose & l'on dit qu'elle provient d'une cause différente.

Durant que j'étois à Orfa je m'enquis comment l'on y tailloit les hommes de la pierre, & un certain Chirurgien, fils de Franc, mais né en Alep, appelé Domenico Cabeï, me dit qu'on les y tailloit de la même manière qu'en Europe ; mais qu'il y avoit pour lors un Turc à Orfa qui paroïssoit fort grossier, & qui cependant les tailloit tous heureusement de cette manière. Il fourroit le doigt dans le fondement du malade, & le poussant jusqu'à la vessie trouvoit aussi-tôt la pierre, qu'il conduisoit avec le même doigt, jusqu'au scrotum, qu'il ouvroit de l'autre main à l'endroit où étoit la pierre, après quoi il le recouvoit & le pensoit avec de l'onguent, & il avoit toujours eu un heureux succès dans toutes les cures qu'il avoit entreprises. Le même Chirurgien me dit en avoir ainsi trouvé, peu de jours avant que j'arrivasse, dans la vessie d'un enfant, qu'il devoit tailler dans peu de jours. Comme après cela il me parla de son habileté à guerir les excroissances de chair aux parties naturelles, je lui dis que durant que j'étois à Rosette, il y avoit un Médecin François, appelé Monsieur Sarazin, qui guérissoit ces

Manière  
de tailler  
& d'ôter  
la Pierre.

Manière  
de guerir  
les Ex-  
croissan-  
ces.

excroissances de cette manière. Il prenoit deux bâtons, avec lesquels il separoit cette chair superfluë des parties, faisant en sorte qu'au dessous des bâtons, il n'y eût justement que ce qu'il falloit couper; en-suite tenant bien ferme ces bâtons d'une main, de l'autre il tranchoit net, avec un bistouri, toute la chair superfluë, qui étoit demeurée prise dessous les bâtons: Que s'il arrivoit qu'il eût coupé quelque vaisseau qui rendit beaucoup de sang, il avoit ses boutons de feu, tout prêts sur les charbons, pour l'arrêter; après cela il recouvoit le scrotum, pensoit cette plaie jusqu'à une entière guerison. Cette enflure vient d'une chair qui s'engendre dans le scrotum, au dessous des parties, avec des veines par lesquelles elle prend nourriture: Et je lui dis que ce Medecin m'avoit assuré, d'en avoir coupé à un homme à Alexandrie une piece, qui traînoit jusqu'à terre, & que l'ayant pesée, il avoit trouvé qu'elle pesoit vingt-cinq livres. Comme il lui venoit beaucoup de ces malades, parce qu'en Egypte la plupart en sont affligez, les uns plus & les autres moins, je fus curieux d'en voir un, à qui le scrotum venoit presque jusqu'aux talons. Comme j'eus raconté cette manière d'operation au Chirurgien Domenico, il me dit qu'il étoit prêt d'en faire un de ce même mal, mais quoi que sa manière fût bonne, qu'il voudroit bien

experimenter celle du Medecin d'Egypte, sur la personne qu'il avoit à penser; & de fait il la lui proposa, l'assûrant même, que toute sa vie il lui resteroit une peau pendante, qui lui seroit bien importune, s'il faisoit sur lui son operation à l'ordinaire; au lieu que s'il la faisoit de la manière que je lui avois appris, il ne lui demeureroit aucune incommodité; mais le malade ne vouloit pas s'y résoudre, & lui dit, qu'un autre Franc lui avoit autrefois proposé de se faire traiter de cette sorte, mais qu'il n'avoit pas voulu, & qu'il aimoit mieux avoir l'importunité de cette peau & ne rien hazarder, que d'en être délivré, & hazarder sa personne. Ce Malade étoit un homme âgé de plus de cinquante-cinq ans; pour le guérir, Domenico fit incision en croix au scrotum, ensuite il en dépoüilla cette chair superflüe qu'il coupa; & après avoir recousu la peau, laissant seulement une petite ouverture, il appliqua le premier appareil; ce morceau de chair qui étoit plus gros que le poing, avoit beaucoup de petites veines. Pendant qu'on fit cette operation, ce Vieillard fumoit une pipe de tabac & ne cria jamais; seulement il se recommanda plusieurs fois à Mahomet, les assistants priant en même tems pour lui: Mais le Chirurgien qui fit cette operation, étoit si pauvre qu'il n'avoit pas seulement un bouton de feu.

Le Mercredi au soir neuvième Juillet le Doüanier vint prendre les droits de nôtre caravane; & prit mon épée dans ma tente, qu'il laissa entre les mains du Kervan Bachi, prétendant de moi une piastre comme Franc; mais aiant parlé à mon Moucre, il m'alla requerir mon épée.

Voleur.

Le lendemain un Voleur prit le Doliman d'une personne de nôtre bande, mais d'une manière bien hardie & en quelque façon plaisante. Nous étions restez à coucher chez un Medecin Franc & nous reposions dans la cour au frais sur un mastabé; lors qu'environ une heure avant le jour, un drole aiant ouvert la porte adroitement, s'en vint tout doucement au Doliman qui étoit proche de celui à qui il appartenoit; celui-ci s'étant éveillé au bruit que le voleur faisoit en vuidant ses poches, ne s'en alarma nullement, au contraire croiant que c'étoit son valet, il l'appella deux fois par son nom; alors mon Voleur qui n'avoit pas, comme je crois, dessein d'emporter le Doliman, mais seulement ce qui étoit dans les poches, se croiant découvert, prit le Doliman & s'enfuit. Cependant le meilleur expedient fut de ne s'en pas vanter, car si le Sous-Bachi l'eût sù, il seroit venu au logis se saisir de tout ce qu'il auroit trouvé, protestant qu'il n'y avoit point de Voleurs dans la ville, & qu'il falloit prou-

ver



ver qu'on eût été volé , en représentant le Voleur. On trouve à Orfa d'assez bon vin, tant blanc que claret.

## CHAPITRE X.

*Continuation du Voyage de Mosul par Kodgiasar païs de Merdin & Nisibin.*

Nous partîmes d'Orfa le Samedi douzième de Juillet à deux heures après minuit; il y avoit deux jours qu'on remettoit le départ de jour à autre, afin de savoir des nouvelles des Arabes ; mais enfin , après que nous fûmes en chemin , l'on aprit qu'il y avoit plus de milles tentes d'Arabes à l'endroit où nous devions faire notre premier gîte. Ce qui donna l'allarme si grande parmi toute notre caravane, quoi qu'elle fût composée de deux cent hommes armez de mousquets ou de lances, qu'il fût resolu de quitter le droit chemin, qui étoit presque levant, ou est-nord-est, tirant au levant vers siroc ; au lieu de quoi nous prîmes notre route droit au grec-levant. Nous trouvâmes de ce côté-là quelques Curdes , avec des troupeaux , qui nous aiant apperçûs , eurent eux-mêmes grande peur , car ils croioient que nous fussions Arabes. Autrefois ils voloient attroupez à cheval, mais les Arabes les aiant plusieurs fois maltraitez, ils ont abandonné le métier, seulement ils viennent la nuit le ven-

Départ  
d'Orfa.

tre contre terre , pour tâcher de prendre quelque chose dans les caravanes , mais ils sont plus hardis sur les frontieres de Bagdad & de Perse , qu'en ces quartiers.

Dgial-  
l.b, pe-  
tite ri-  
vière.

Sur les dix heures , aiant traversé deux fois la petite rivière ou ruisseau de Dgiallab , nous campâmes dans une plaine , appelée Edne , où je gueris un de nos Moucres , du mal de tête qu'il avoit depuis trois jours , avec un fronteau trempé dans de l'eau de vie , & dans le fronteau du poivre grossierement concassé.

Edne,  
plaine.

Erreur  
de Geo-  
graphie.

La plaine d'Edne est traversée du ruisseau Dgiallab , qui est large en cet endroit , comme la rivière des Gobelins à Paris , sa source est à une heure de chemin de là , vers grec-levant en un lieu appelé Poïar Bachi , c'est-à-dire , source de la fontaine , en quoi a manqué Samson qui l'a fait venir du mont Taur , au nord , à l'égard d'Orfa , par où il la fait passer , & en-suite aller à l'Euphrate ; & cependant elle ne passe point à Orfa , mais après avoir arrosé plusieurs villages , elle se va perdre sous terre à quelques journées d'Edne. Il y a dans cette plaine une vingtaine de tombeaux de pierres de taille , & sur la plupart il y a une figure de pierre , qui represente grossierement un lion , & à côté un bouclier & une épée peinte de rouge. Ce sont des tombeaux de braves Curdes morts en guerre.

Nous

Nous partîmes d'Edne, le Dimanche troisième de Juillet , à trois heures & demie après minuit , ainsi qu'on l'avoit publié le soir précédent dans le camp ; on avoit aussi averti un chacun par un cri public, de prendre garde à foi , à cause de la quantité de voleurs qu'il y avoit en cet endroit , & que pour cette raison l'on ne chargeroit qu'aujourd'hui. Nous allâmes vers gregal , & une heure après nous entrâmes dans des montagnes , sans toutefois monter, nous y vîmes la source de Dgi-<sup>Source de Dgi-  
allab.</sup>lab. Nous ne fumes que trois quarts d'heure parmi ces montagnes , au sortir desquelles nous nous trouvâmes dans une plaine , où chacun reconnut que nous avions perdu le chemin , nous ne laissâmes pas d'aller toujours vers grec-levant , mais seulement nous prîmes un peu plus vers gregal , pour trouver de l'eau , près de laquelle nous pussions camper.

Sur les onze heures nous trouvâmes une vingtaine de cavaliers Turcomans, armez de<sup>Tu\* co-  
mans.</sup> mousquets & de lances , mais ils ne nous dirent rien ; & je crois que c'est qu'ils n'osèrent, quoi que l'on m'ait dit qu'ils ne voloient plus , depuis qu'un Bacha de Diarbeckr , appelé Dilaver , irrité par les grandes voleries qu'ils faisoient , marcha contre eux & en fit un grand carnage.

Après cela nous traversâmes un País tout

plein de colines , entre lesquelles il y avoit de petites plaines , remplies de chardons & de pierres , qui faisoient le plus méchant chemin du monde , & l'on étoit si las de marcher de coline en coline , que chacun craignoit qu'il ne falût cheminer ainsi jusqu'au lendemain : Mais enfin , à une heure & un quart après midi nous arrivâmes à demi-rôtis sur une de ces colines appelée Toubangiou , où aiant trouvé un puits d'eau vive nous campâmes auprès ; nous avions de dessus ces colines , la vûe des montagnes nommées Caradgia-Daglar.

Touban-  
giou ,  
coline.

Carad-  
gia-Da-  
glar ,  
monta-  
gnes.

Sur les onze heures du soir nous eûmes alarme de vingt-cinq cavaliers Curdes , qui vinrent vers nôtre camp , dont quelques-uns des nôtres s'étant apperçus , ils crièrent alarme , car on avoit encore fait publier le soir , que chacun eût à veiller l'un pour l'autre. Tout le monde prit les armes au son d'une flute , faute de tambour , & quelques uns des nôtres étant fortis du camp ; & s'étant mis en posture de tirer sur ces Curdes ; ils crièrent qu'ils prioient qu'on ne tirât point sur eux , & qu'ils alloient à la chasse , & passèrent ainsi leur chemin. Toutes les nuits se passoient de même , à s'inciter l'un l'autre de veiller , & à chanter pour s'empêcher de dormir.

Nous partîmes le lendemain à trois heures un quart après minuit , car nous ne nous met-  
tions

tions plus en marche qu'à la pointe du jour, pour n'être pas surpris. Nous allâmes au levant & tirant un peu vers le siroc; à six heures nous trouvâmes quinze ou vingt tentes de Curdes, faites de poil de chevre noir, sous lesquelles il y avoit plusieurs femmes & enfans; sur les huit heures, nous en trouvâmes plus de soixante, & à huit heures & trois quarts, nous campâmes près d'un puits d'eau vive, en un lieu appelé Alaki. Ces Curdes vinrent vendre plusieurs denrées dans notre camp; la plupart ne vouloient pas d'argent, mais seulement du savon, ou du tabac, & principalement du savon; & quoi qu'on leur offrit dix sols de ce qui en valoit huit, ils n'en vouloient point, disant qu'ils ne le donneroient pas pour une piastre, mais pour du savon. La nuit suivante il fit un vent tout-à-fait froid, ce qui n'arriva pas de même le jour d'après, car nous eûmes grand chaud.

Nous partîmes d'Alaki, le Mardi quinzième de Juillet à trois heures après minuit, & nous tirâmes encore droit au siroc-levant; une heure après, nous quitâmes le mauvais chemin plein de pierres, que nous avions toujours eu depuis Orfa, & nous entrâmes dans une grande plaine, aiant toujours à gauche les monts Caradgia, qui sont les monts Taurus, qui s'étendent depuis le dessus d'Orfa, jusqu'à Diarbeckr, vers le levant; & de

Tentes  
de Cur-  
des;

Alaki.

Monts  
Carad-  
gia, ou  
Taurus.

là, jusque vis-à-vis de Kizilken, vers le firoc;  
& jusqu'auprès de Nisibin, vers le gregal;  
& de là vers le firoc, jusqu'à deux journées  
de Mosul.

Ville de  
Diarbeckr.

Sur les six heures l'on me dit que la ville de  
Diarbeckr, appelée en Armenien, Amid,  
étoit à nôtre gauche, environ à deux bonnes  
ou trois petites journées, & c'est le plus près  
que nous en aions approché. Sur les sept heu-  
res & demie, nous passâmes auprès d'une  
petite Chapelle, couverte d'un dôme de pier-  
re; dans laquelle il y a un tombeau, que les  
gens du Pais disent être de Job, & présente-  
ment derriere cette Chapelle, il y a un San-  
ton qui y prie; car ce lieu est un célèbre Pe-  
lerinage, & ce Santon a un petit logement  
auprès d'un puits de bonne eau vive.

Tombe-  
au de  
Job.

Telghi  
ouran,  
village.

Nous arrivâmes à huit heures & demie au  
pié d'une butte, sur laquelle est assis un villa-  
ge, appelé Telghiouran, Tel en Arabe, veut  
dire coline, & nous campâmes dans la plai-  
ne près d'une fontaine. Le jour de devant &  
celui-ci, nous avons trouvé par le chemin,  
plusieurs plantes appelées Agnus Castus, ou  
Canabis; car elles viennent hautes d'envi-  
ron trois piés, & ont les feüilles divisées de  
cinq en cinq, comme une main; celle du  
milieu étant plus longue, & en-suite les deux  
qui lui sont plus proches, & les deux derni-  
res sont les plus petites; elles sont dentelées

Agnus  
Ca-  
stus, ou  
Canabis,  
plantes.

au milieu, blanches dessous; enfin cette plante finit en haut par un épi de plusieurs petites fleurs, de couleur bleuë fort claire; elles naissent parmi les pierres & on les y voit par gros bouquets.

Il faut que je remarque encore ici quelques fautes dans la carte de Diarbeckr de Samson. Erreurs  
de Geo-  
graphie.  
A mi-chemin d'Orfa à Telghiouran, nous devions passer une rivière qu'il nomme le fleuve Soaid, & la fait venir du mont Taur, & passer par Caraemid, & se rendre beaucoup après dans l'Euphrate; cependant dans toute nôtre caravane, il n'y eut personne qui me pût dire des nouvelles de cette eau; & depuis Orfa jusqu'à Telghiouran, nous ne passâmes point d'autre eau, que celle de Dgiallab. De plus il a fait tant de fautes dans les positions des lieux, & dans les distances, & en alterant les noms, qu'on n'y connoît rien; & quoi que je nommassé à plusieurs de nôtre caravane, la plupart des noms qu'il a mis dans son Diarbeckr ou plutôt Diarbekir, le mieux que je pouvois, ils n'en reconnurent pas deux ou trois. Il fait deux villes de Caraemid & d'Amid, & ce n'en est qu'une, à savoir Diarbeckr. Il fait la rivière Alchabur la même, que celle de Dgiallab, & celle d'Orfa. Carae-  
mid, A-  
mid &  
Diarbec-  
kr ne  
sont  
qu'une  
même  
ville.  
Cette rivière d'Alchabur prend sa source à environ quatre journées de Mërdin, tirant vers le midi, & se rend dans l'Euphrate: Alcha-  
bur, ri-  
vière.

Chobar,  
rivière.

on dit que l'eau de ce Fleuve est si bonne, que si un homme après avoir mangé un Agneau tout entier, boit de cette eau, il n'a point d'indigestion. Mais il faut observer qu'il y a encore une autre rivière, appelée Chabur, qui est le Chobar, dont il est fait mention dans le Prophete Daniel; elle est plus petite, & prend sa source au dessous de Mosul, à main gauche de ceux qui descendent le Tigre, & vient à Bagdad se perdre dans le Tigre, & selon que j'ai pû apprendre d'un Vieillard Syrien de Mosul, qui a fait plusieurs fois, par divers chemins, le voiage de Mosul à Alep, & d'Alep à Mosul. Il y a plusieurs autres fautes dans la carte de Diarbeckr, ce qui me fait croire qu'elle a été faite sur de mauvais Memoires.

Telghi-  
ouran,  
château

Telghiouran est un château fermé de plusieurs pierres entassées les unes sur les autres; c'étoit autrefois une grande ville, mais les tyrannies des Turcs l'ont fait desserter. Il y a cent maisons d'Armeniens, & il n'y a de Turc que l'Aga avec ses serviteurs, & cet Aga est aussi Doüanier & Chorbagi. Nous y trouvâmes un peu de vin rouge, fort gros & fort couvert, qu'ils vont querir à Mersin. Au pié de la montagne, sous des arbres, il y a une petite Chapelle, où sont des chaînes que l'on met au cou des fols, & ils disent qu'à ceux qui doivent guerir, elles se détachent d'el-



d'elles-mêmes ; aux autres elle ne se détachent point, si l'on n'y met la main : Le Doïianier de ce lieu vint à nôtre caravane prendre ses droits.

Nous en partîmes le lendemain Mécrédi feisième de Juillet , à deux heures & trois quarts après minuit , & nous continuâmes vers le firoc-levant ; à cinq heures & demie nous vîmes le long de ce chemin plusieurs pierres & quelques mazures encore debout. Sur les six heures nous eumes une grande alarme , à cause que ceux des premiers rangs avoient vû quelques cavaliers ; chacun se prépara, les uns allumerent leur mèche, les autres prirent l'arc & deux flèches en main ; les uns couroient deçà , les autres delà ; & cependant j'avois beau demander où étoient ces Arabes , personne ne me les pouvoit montrer , parce qu'ils étoient alors dans un petit fond. Un peu après nous reconnûmes que c'étoit l'Aga de Telghiouran, qui venoit de quelque lieu où il avoit eu affaire & qui étoit accompagné de dix cavaliers , armez les uns de mousquets & les autres de lances ou de dards. Sur les huit heures nous vîmes à main gauche , proche d'un puits , plusieurs tentes noires de Curdes , qui aiant fui de devant les Arabes , s'étoient venus camper en cet endroit. Passant outre , nous vinmes camper à dix heures & trois quarts , près d'une butte,

**Cara-** en un lieu appelé Carakouzi, où il y a un  
**kouzi.** puits de bonne eau vive, qui porte le même nom.

Le lendemain Jeudi dix-sétième de Juillet, nous en partîmes à deux heures & trois quarts après minuit, & continuant nôtre route de firoc - levant nous entrâmes dans des montagnes, où nous ne fîmes que monter & descendre durant près d'une heure, par des chemins pleins de grosses pierres; après en être sortis, & entrez dans la plaine, nous tirâmes toujours vers le firoc-levant, approchant des monts Caradgia; sur les six heures & demie, nous trouvâmes un puits de bonne eau vive; sur les sept heures nous vîmes une piece de terre semée de Maïz, ou blé Sarazin; & une autre toute pleine de Ricinus, ou Palma Christi, haut tout au plus d'un pié; plusieurs en tirent de l'huile, pour brûler & pour frotter les Chameaux, afin que leur poil revienne, car il tombe tous les ans.

**Maïz ou**  
**blé Sara-**  
**zin.**  
**Ricinus**  
**ou Pal-**  
**ma**  
**Christi.**

Après avoir en-suite passé par de méchantes mazures, & traversé un petit ruisseau, sur les neuf heures & demie nous nous trouvâmes près d'une grande fosse ronde, pleine d'eau de pluie fort jaûne, où il y avoit des Curdes qui abreuvoient quantité de bétail; le principal & le plus ordinaire de leurs bestiaux, ce sont des chevres noires, du poil desquelles ils font leurs tentes.

A dix heures & demie nous passâmes près d'un grand village, appelé Teldgizre, qui étoit à nôtre gauche; & en-suite nous nous trouvâmes si près du mont Taurus, que nous avions aussi à gauche, qu'il n'y avoit pas plus d'une heure de chemin jusqu'au pié: suivant le courant d'un petit ruisseau, qui étoit de ce même côté, nous vinmes à onze heures & demie, camper près d'un grand village appelé Kizilken, auprès duquel passe ce ruisseau. Ce jour je remarquai en chemin qu'on ne faisoit que couper les blés, au lieu qu'à Alep on les coupe à la fin de Mai, ou au commencement de Juin. Étant campés nous sentîmes tout le jour, malgré nos pavillons, un vent si chaud, qu'il sembloit avoir ramassé toute la chaleur de l'air pour la porter avec soi, & je croi que si un homme étoit auprès d'une grande flamme & que le vent la lui portât au visage, il ne sentiroit pas un air plus échauffé.

Kizilken est un grand village habité tout de Syriens, nous y trouvâmes quelques carous, ou melons d'eau, qui étoient bons & meurs, ce qui nous fit grand bien. La nuit il vint des voleurs à plusieurs fois; mais ceux qui veilloient aiant fait mine de tirer sur eux, ils dirent de mauvaises raisons & se retirèrent.

Nous partîmes de Kizilken, le lendemain

Ven-

Kodgia-  
far, vil-  
lage.

Vendredi dix-huitième de Juillet, à une heure & demie après minuit, & nous continuâmes nôtre route vers le firoc-levant; sur les quatre heures nous vîmes à main droite deux maisons fort bien bâties & fort solides, & cependant abandonnées, aussi bien que quelques mazures qui étoient à gauche. A sept heures & demie, nous arrivâmes à un grand village, appelé Kodgiafar, dont le Douïanier vint prendre ses droits, mais ne sachant pas que je fusse Franc, il ne me demanda rien. C'étoit autrefois une fort grande ville, & l'on y voit encore à présent plusieurs bâtimens fort hauts, & fort solides; & entr'autres, il y a une grande Eglise très-bien bâtie. On entre premierement dans une grande cour, le long de laquelle est l'Eglise quia sept portes toutes bouchées, excepté celle du milieu, qui à chaque côté a une grande niche; au dessus de ces portes il y avoit des Mosaiques dont on remarque encore la place, & à chaque coin de la cour, il y avoit quatre clochers quarrez, fort hauts & couverts de petits dômes, dont maintenant il n'y a plus que trois, encore n'y en a-t-il qu'un seul d'entier, aux deux autres il y manque seulement le dôme; ils sont bâtis de belies petites pierres de taille, avec des ornemens d'architecture, aussi bien que l'Eglise, dont le milieu est couvert d'un dôme revêtu de chaux: ses

ses murailles sont appuyées par de bons & grands arc-boutans de pierre. Les Turcs en ayant fait une Mosquée, y ont fait un Keble, & une petite chaire à prêcher. Près de cette ville, il coule un eau qui passe sous un pont de cinq arcades, elle n'est pas à la vérité fort bonne, mais il y a de bons puits, & chaque maison a le sien : Il y en a un au milieu de la cour de cette Eglise, & tout auprès une espede de dôme soutenu de plusieurs piliers, je ne sai à quel usage, si ce n'est pour se laver, ainsi que font les Turcs lorsqu'ils vont à leur Mosquée.

Kodgiasar est vis-à-vis de Merdin, qui est Merdin-ville. sur une montagne, au gregal de Kodgiasar, son château est tout au haut de la montagne, & se découvre de fort loin, elle est éloignée, de Kodgiasar de quatre heures de chemin. Le Douïanier de Merdin vint à nôtre caravane prendre ses droits, & voulut avoir de moi comme Franc, cinq piastras, & pour cela prit mon Valet prisonnier, mais mon Moucre l'en fit sortir; il avoit sù que j'étois Franc, par un Turc de la caravane, qui de tous étoit le seul qui me témoignoit de l'aversion.

Le château de Merdin est si fort, que les Le châ-  
teau de  
Merdin  
selon les  
Turcs est  
impre-  
nable. Turcs disent, qu'il n'y a point d'armée qui le puisse prendre, ils ont de l'eau de source & des citernes. Ils veulent que Temirleng ait été

été sept ans devant, & que pour leur montrer qu'il vouloit y être jusqu'à ce qu'il l'eût pris, il fit couper les arbres qui étoient au dessous, & en fit planter de nouveaux, & quand ils porterent fruit il leur en envoya; & que les assiégez, pour faire bonne mine, lui envoierent des fromages faits du lait d'une chienne, en guise de fromage de lait de brebis, ce qui eut un bon effet; car il se persuada là-dessus, qu'ils n'avoient point encore mangé aucun de leurs moutons, & de désespérant de les forcer, il leva le siege, quoi qu'il fût venu à bout de toutes les autres places qu'il avoit assiégées.

Il y a à Merdin un Bacha, & à Kodgiasar les habitans sont presque tous voleurs. Nous restâmes-là tout le Samedi, à cause que le Doüanier ne s'étoit pas encore accordé avec nos gens de ce qu'il prendroit de chaque charge, & qu'il demandoit trop; il y a encore à Kodgiasar, en plusieurs endroits, quantité de beaux clochers & d'autres beaux restes sur pié. Le même jour Samedi dix-neuvième de Juillet, de bon matin, il arriva près de nôtre camp une petite caravane, qui venoit d'Alep & alloit à Van.

Nous partîmes de Kodgiasar, le Dimanche vingtième de Juillet, sur les trois heures après minuit; sur les cinq heures & demie, nous passâmes le long d'un grand village, appelé

pellé Toubijafa, qui étoit à nôtre gauche, il n'est habité que de Syriens : après l'avoir passé, nous nous trouvâmes dans une grande plaine toute semée de concombres & de melons, dont les gens de nôtre caravane prirent autant qu'ils en purent manger & emporter, malgré les cris de ces pauvres gens, tant hommes, que femmes & enfans, qui n'eurent pour paiement que des injures, comme s'ils eussent eu grand tort de se plaindre de voir emporter leur bien. Sur les neuf heures nous passâmes une petite eau, après quoi nous trouvâmes quelques tentes de Curdes; à neuf heures & trois quarts nous vinmes camper près d'un village apellé Futlidge, près duquel il y a un puits de bonne eau; l'hiver on campe à un village proche des montagnes, apellé Caradere, qui est un peu en deçà, parce qu'il y a des grottes où l'on se retire.

Toubijafa, village.

Melons & Concombres.

Futlidge, village.

Caradere, village.

Nous partîmes sur les deux heures après minuit, & nous continuâmes d'aller vers firroc-levant; il s'élevoit de terre des vapeurs si chaudes, que je fus obligé de m'éventer pour pouvoir respirer & ne pas étouffer; ce qui me fit penser au Samiel, dont on m'avoit déjà tant parlé. Sur les cinq heures & demie nous vîmes à nôtre gauche, sur le bord du chemin, des ruines d'un grand château apellé Sertschehan, dont il y a encore

à présent plusieurs pans de murailles debout.

Sur les huit heures nous trouvâmes quelques tentes de Curdes; nous passâmes en suite au moins douze canaux, dont l'eau va se rendre à Nisibin, où nous arrivâmes à huit heures & trois quarts, & nous fûmes camper au delà du pont, qui est d'onze petites arches sous lesquelles passe une grande eau, qui est divisée en trois, par des terres semées qui viennent jusqu'au pont, & rendent trois de ces arches inutiles: Ils appellent toutes ces eaux de Nisibin; car de quelque façon que vous leur demandiez le nom d'une rivière, ils ne vous en disent point d'autre, que celui du lieu où elle passe. Cette eau vient des montagnes, & devant qu'elle arrive à Nisibin, ils la divisent en plusieurs canaux, afin d'arroser leurs terres qui sont semées de coton, ris & autres choses qui demandent de l'eau; cette eau est pesante & mal-saine, aussi bien que l'air, qui y est tellement mauvais, qu'on m'assûra, que si l'on y dort jour ou nuit, l'on court grand risque d'être malade, & c'est ce qui rend les gens du pais jaûnes comme ils sont.

Nisibin, autrefois grande ville.

Nisibin étoit autrefois une grande ville, maintenant elle est partagée en deux quartiers separez par une terre labourée, & ces deux quartiers ne valent pas un bon village:



Il y avoit autrefois une Eglise dediée à Mar Jacob, c'est-à-dire, S. Jaques, qui est appelé le frere de nôtre Seigneur; elle étoit fort grande; mais on n'en voit à présent que les arcades des portes & un petit espace qui étoit (je croi) le fond de l'Eglise, que les Syriens ont fermé & ils y célèbrent encore aujourd'hui, & les Armeniens aussi. Le Doüanier de Nisibin vint prendre ses droits de nôtre caravane, quoi que Nisibin soit dépendant du Bacha de Merdin, dont le Doüanier avoit déjà pris ses droits à Kodgiafar, mais il ne prit rien de moi, parce qu'il crut que j'étois Grec.

Mar Jacob,  
c'est-à-dire, S.  
Jaques.

Nous partîmes de Nisibin, le lendemain Mardi vingt-deuxième de Juillet, à une heure après minuit à la clarté des étoiles, & nous passâmes encore un canal; en-suite nous tirâmes vers le siroc-levant; il faisoit pour lors une forte tramontane, mais qui ne rafraîchissoit quasi pas l'air. Sur les cinq heures nous commençâmes de voir à nôtre droite, mais loin de nous, comme environ à deux journées, les monts Sendgiar, qui s'étendent du maestral au siroc. Sur les sept heures & demie nous passâmes une eau, sur les huit heures & demie une autre, & à neuf heures & un quart nous en passâmes une troisième fort belle, qu'on nomme Dgerrahhi Soüi: nous pensions camper auprès comme c'est l'ordinaire, mais parce qu'il auroit falu envoyer paître

Monts  
Send-  
giar.

Dger-  
rahhi  
Soüi.

tre

Kiamr-  
lik.

tre les mulets au delà, & qu'il y auroit eu de la peine à les faire repasser le soir, nous passâmes outre, & nous vinmes camper, proche d'une source de bonne eau, en un lieu appelé Kiamrlik, d'où nous partîmes le soir à onze heures, pour aller traverser une grande eau que nôtre caravane fut long-tems à passer, à cause de l'obscurité & de la quantité de grosses pierres qui sont dans cette eau; à sortir de là nous tirâmes vers le levant.

Imam-  
Ahmed,  
est en  
grande  
venera-  
tion par-  
mi les  
Turcs.  
Candgi,  
village.

Le Mercredi vingt-troisième de Juillet sur les deux heures après minuit, nous trouvâmes une nouvelle eau, & encore une autre à quatre heures, & trois quarts d'heure après une petite rivière fort agréable, qui serpente dans une petite plaine enfermée de colines. Sur les cinq heures & trois quarts, nous vîmes à main gauche, sur le bord du chemin, une butte où il y a sur le haut un dôme, sous quoi est enterré un certain Imam-Ahmed, pour qui les Turcs ont une grande veneration, & c'est un lieu de pelerinage. Sur les sept heures nous passâmes devant un méchant village appelé Candgi, & demi-heure après nous campâmes proche d'une source de bonne eau, dans une plaine de même nom que ce village. Les Habitans de ces quartiers sont si adonnez à voler, qu'ils n'attendent pas la nuit comme les autres; mais viennent le  
jour

jour dans le camp, sous pretexte de vendre du grain pour les chevaux, & se promenant partout, s'ils apperçoivent quelque chose qui ne soit pas bien gardée, ils ne manquent pas leur coup.

Nous partîmes de ce gîte, le même jour, à sept heures & demie du soir, & nous allâmes vers siroc-levant; nous eumes un fort grand chaud, jusqu'au lendemain que sur les deux heures après minuit l'air se rafraîchit. Nous cheminâmes sans trouver ni eau, ni habitation, jusqu'à six heures & demie du matin, que nous vinmes camper dans une plaine appelée Adgifou, à cause de l'eau qui y coule parmi des roseaux, & qui est amere, conformément à ce dont j'avois été averti, que depuis Candgi jusqu'à Mosul, il n'y avoit ni habitation ni bonne eau; ce qui avoit fait que je m'en étois pourvû, néanmoins en ayant goûté je ne la trouvai pas si amere.

Adgifou,  
plaine.

Nous partîmes d'Adgifou le Vendredi vingt-cinquième de Juillet à trois heures & demie après minuit, n'ayant pas voulu nous mettre en chemin de nuit de crainte des Arabes. Nous allâmes vers le midi; & sur les huit heures nous traversâmes un ruisseau d'eau amere; demi-heure après nous en traversâmes un autre, dont l'eau étoit assez bonne; tout auprès sur une butte, l'on voit une muraille sur pié, qui paroît avoir été l'enceinte d'un

Kefik  
Cupri,  
c'est-à-  
dire,  
pont  
rompu.

d'un château, dont il n'est resté que cette muraille. Sur les neuf heures & demie nous traversâmes un grand ruisseau d'eau amère, & sur les onze heures & trois quarts, une petite rivière qui passe sous un pont de quatre arches, dont il y en a deux de rompuës, aussi semblent-elles inutiles, car l'eau ne s'étend en largeur que l'espace des deux qui sont entières, & il faut qu'elle soit bien haute pour passer sous les deux autres, qui sont sur un terrain assez relevé: Ce pont est au dessous d'un petit château ruiné, qui est sur une butte; il étoit quarré, & il n'en est resté que les quatre murailles, & une petite tour ronde à un coin. Nous campâmes tout auprès de ce château, tout brûlé du Soleil, & tout trempé de sueur; ce lieu est nommé Kefik Cupri, c'est-à-dire, pont rompu, & cette eau est appelée Cupri fou, c'est-à-dire, eau du pont, & l'on ne sauroit tirer d'eux d'autres noms des rivières.

Erreur  
de Geo-  
graphie.

Je me suis informé de la source de cette rivière, que Samson semble avoir confondue avec celle de Nisibin, & l'on m'a dit que c'en est une autre, & que sa source est peu éloignée de ce pont: Cette eau n'est pas fort bonne, mais elle n'est pas amère, comme l'on m'avoit fait entendre, & il y a tout proche une fontaine dont l'eau est encore moins bonne. Nous quitâmes ce gîte, le même jour

jour à sept heures & trois quarts du soir, & nous prîmes nôtre route du côté du levant. Sur les onze heures nous passâmes près d'un village appelé Vulhayat, qui est entierement abandonné à cause des tyrannies des Turcs. Vulhayat, village.

A minuit nous eumes une grande allarme, mais il se trouva que c'étoit douze cavaliers armez de mousquets, qui venoient de Mosul, où nous arrivâmes le Samedi vingt-fixième de Juillet à cinq heures & trois quarts du matin; un peu avant que d'y arriver un des nôtres aiant mis pié à terre, & aiant retourné sur ses pas pour chercher son épée qu'il avoit laissée tomber, fut dépouillé entierement par les Arabes.

## CHAPITRE XI.

### *De Mosul.*

**N**Ous entrâmes à Mosul par Bagdad Capisi qui regarde le midi, je paiai à cette porte une piastre aux Janissaires.

J'allai loger chez les Capucins, qui y étoient arrivez depuis peu, pour y établir une Mission, par ordre de la Congregation, de *Propaganda fide*, c'est pourquoi ils étoient encore très-mal logez; mais on leur préparoit une maison dont un Prêtre Syrien les avoit accommodez assez cherement: Ils n'étoient là que deux Capucins, à savoir, le Reverend

Pere Jean, Superieur de Bagdad, & le Frere George, qui par charité exerçoit la Medecine envers tout le monde, sans acceptation de Religion: Ce qui joint à la connoissance qu'il avoit de toutes sortes de maladies, attiroit tant de malades en leur maison, qu'elle en étoit toujours pleine comme un hôpital, il en venoit même de dix journées, & les plus puissans envoioient le prier de tous les côtez de la Mesopotamie, de les venir trouver.

Mosul  
ville,  
ancien-  
nement  
appelée  
Aasour.

La ville de Mosul, anciennement appelée Aasour, est bâtie sur le bord du Tigre, qui est au levant à son égard; elle est toute entourée de murailles de petit moëlon, revêtu de plâtre; avec de petits creneaux pointus en haut, épais de deux doigts, & larges de quatre ou cinq, à peu près comme des palissades de bois. Je croi qu'on peut faire le tour de cette ville en une heure. Il y a dans l'eau un château qui est étroit, mais il s'étend en long du nord au midi, & il est presque de figure ovale: du côté de la rivière il est tout bâti de pierres de taille, & ses murailles sont hautes d'environ trois toises; du côté de terre il est séparé de la ville par un fossé, large de cinq ou six toises & fort profond, où l'eau de la rivière entre; & en cet endroit il a de profondeur environ quatre toises; mais il n'est revêtu de pierre de taille, que jusqu'à la hauteur d'environ une toise, depuis le fondement

&

& le reste n'est que de moëlon. L'entrée est du côté de la ville, & la porte est au milieu d'une grosse tour quarrée, bâtie sur une grande arcade, sous laquelle passe l'eau du fossé; & il y a un petit pont-levis, qu'il faut passer avant que d'arriver à la porte, qui étoit autrefois bien munie d'artillerie, car l'on y voit encore au devant, en dehors, six grosses pièces de batterie, mais il n'y en a qu'une de montée, & une de cassée; il y a environ autant de pièces de campagne, dont deux sont montées; l'on me dit que ce château avoit été bâti par les Chrétiens, & qu'il y a dedans une belle Eglise.

Le Tigre semble un peu plus large que notre Seine, il est fort profond & rapide; il ne laisse pas d'y avoir un pont de bateaux vers le château, un peu au dessous, & vis-à-vis une des portes de la ville appelée Dgefir Capisi, c'est-à-dire, porte du pont: il est d'environ trente bateaux par dessus lesquels on passe jusqu'à une Ile; l'autre bout ne donne pas jusqu'en terre ferme, si ce n'est par le moyen d'une chaussée de pierre qui est aussi longue que le pont même, à laquelle il aboutit. L'hiver on ôte ce pont, parce que le fleuve se débordant, devient en cette saison plus d'une fois aussi large qu'en Eté: A quelques pas de la rivière il y a de grandes fosses qu'elle emplit d'eau, que l'on tire en-suite pour arroser

d'en tirer encore davantage : Le nom de Franc les chatoüille tellement, que quand il leur en tombe quelqu'un entre les mains, ils en tirent tout ce qu'ils peuvent, dans l'imagination qu'ils ont que les Francs ne vont jamais par pais fans être chargez de sequins. Il faut même se bien garder de leur faire voir de l'or, mais seulement de la monnaie blanche & le moins que l'on peut, enfin, il faut adroitement se faire passer pour pauvre. C'est pour cela que dans ce dernier voyage j'ai été toujours simplement vêtu, tant que j'ai resté en Turquie: Le vrai secret seroit de ne point passer pour Franc, s'il étoit possible, & je m'étois si bien déguisé, quand je partis de Ligourne, que sachant le Turc, j'en étois venu à bout; non pas à Alexandrie, où j'étois trop connu dès mon premier voyage, mais à Rosette & à Saïde; néanmoins du depuis voyageant toujours avec des gens qui m'avoient vû avec les Francs, ils publioient aussi-tôt que j'étois Franc.

Il y a cinq portes à la ville de Mosul, <sup>Portes de Mosul.</sup> sans conter celle qui regarde le midi, appelée Bagdad Capisi, parce que c'est par cette porte, qu'on sort pour aller à Bagdad. Il y a une Mosquée qui étoit autrefois fort grande, mais les Turcs en ont ruiné une bonne partie, de peur que les Persans, venant assiéger cette Ville, comme ils font tou-



terres; & pour cela ils se servent d'une invention assez simple. Ils ont de grands seaux de cuir, qui tiennent plus d'un baril; & au cul du seau il y a un grostuiiau de cuir, long de trois piés ou environ; de même que j'en ai vû autrefois à Paris atachez à des tonneaux pleins d'eau, dont on se servoit pour arroser le cours de la Reine. A ce seau il y a une corde, qui passe par dessus une rouë de bois, dont les effieux entrent dans des apentis qui sont aux deux côtez du puits; & il y a une autre corde atachée au bout du canon de cuir, qui le tient la bouche en haut, de peur que l'eau ne tombe, & cette dernière corde passe sous la rouë; ces deux cordes sont atachées ensemble à une autre grosse corde; & parce qu'il faudroit plusieurs hommes pour tirer ce seau plein d'eau, ils atachent cette grosse corde à un beuf qu'ils font marcher en avant, environ vingt pas dans une décente, afin qu'il tire plus aisément & plus vite: Quand le seau est en haut, on laisse couler l'eau par le tuiiau de cuir, dans un petit canal, d'où elle se distribue dans leurs terres: Après quoi ils font revenir le beuf sur ses pas pour faire redécendre le seau dans l'eau & l'emplir derechef. Je ne sai pourquoi en ce pais, aussi bien qu'en Perse, ils ne se servent pas de pouslieraques, comme en Egypte, & dans le reste de la Turquie.

Pendant que j'étois à Mosul le Doüanier, qui avoit sù que j'étois Franc, m'envoia querir avec mon valet, & après m'avoir fait présenter du cavé, il me demanda dix piaftres pour la Doüiane de deux charges qu'il disoit que j'avois ; je fis semblant de ne savoir point de Turc, ni d'Arabe, étant mieux d'en user ainsi, lors qu'on est connu pour Franc, pour plusieurs raisons. Je fis donc dire que je n'avois point deux charges, & que ce n'étoit que des livres : il se trouva là par hazard un Marchand Syrien, appelé Codgia Elias, qui est le tout-puissant de Mosul, & est ami des Capucins : il étoit chez le Doüanier pour ses affaires ; ce Codgia me voiant, tira de sa bourse deux piaftres, qu'il jetta au Doüanier, le priant de me laisser aller pour cela, mais parce que ne le connoissant pas, j'étois surpris de cette generosité jusqu'à m'en deffier, je lui fis dire que s'il donnoit quelque chose pour moi, je ne le lui pourrois rendre ; cela mit le Doüanier si fort en colere, qu'après avoir maltraité de paroles mon valet, il l'envoia en prison ; pour moi je restai là, & il me traita toujours avec assez de douceur & d'honnêteté. Enfin, Codgia Elias voulant encore tirer quelque chose de sa bourse ; je lui témoignai en Franc, & par signe, que je ne le lui rendrois point ; c'est pourquoi il ressierra son argent, & s'en alla

assez mal-fatisfait de moi ; aiant néanmoins auparavant fait revenir mon valet, à qui le Doüanier donna permission d'aller au logis querir un de mes Livres pour le lui faire voir ; il revint avec le Reverend Pere Jean, qui fit en sorte, que j'en sortis pour deux piastras. J'ai crû qu'il n'étoit pas inutile de rapporter ces choses, qui semblent des bagatelles, & néanmoins peuvent servir d'instruction aux Franks, qui voudront voïager en Turquie, lorsqu'ils se trouveront dans de pareilles rencontres & en des lieux où il n'y a point de Consul ni de Marchans ; car où il y en a, il vaut mieux laisser faire ceux à qui vous vous êtes adressé, qui connoissent l'humeur des Doüaniers & savent comme il faut en user avec eux. Ce n'est pas que je pretende que ma conduite serve de modèle aux autres, mais il me semble que ces avertissemens ne fauroient nuire & peuvent servir, parce que lorsqu'on est instruit, l'on se peut mieux regler sur ce qu'on doit dire ou faire dans de semblables occasions : Pour moi, graces à Dieu, je m'en suis assez bien trouvé, & je me suis toujours appercû, qu'il ne faut mettre la main à la bourse, en ce país, que le plus tard que l'on peut : parce que si lorsque vous êtes reconnu pour Franc, vous venez à tirer de l'argent aussi-tôt qu'ils en demandent, ils font tant qu'ils trouvent les moïens d'en

tes les fois qu'ils possèdent Bagdad, ne fissent de cette Mosquée un château pour battre la ville. Le dedans de cette Mosquée est entièrement revêtu, depuis le bas jusqu'en haut, d'ornemens de plâtre appliquez sur la muraille, & travaillez avec le ciseau, de la profondeur d'un bon pouce: ces ornemens ne sont pas aussi réguliers, que ceux que l'on voit en Europe, ils sont même un peu confus, & comme ils sont assez petits, ils se font encore moins distinguer, quoi qu'ils n'échappent pas aussi à la vûë, & sur-tout l'on y remarque aisément quantité de roses: mais après tout c'est une agréable confusion, & comme il n'y a pas un petit endroit qui n'en soit couvert dans la voute même, & que le fonds est tout d'azur, cela surprend la vûë, & la contente en quelque façon davantage que des beautés plus savantes. De l'autre côté de la rivière, au bout du pont, commence le lieu où étoit autrefois cette fameuse ville de Ninive, qui ayant fait pénitence, sur les menaces du Prophète Jonas, retourna après quarante années à ses premiers desordres; c'est pourquoi (disent les gens du pays) Dieu renversa la Ville sans dessus dessous, & les habitans aussi, qui furent enterrez sous les ruïnes, la tête en bas, & les piés en haut: L'on n'y voit plus rien que quelques buttes, qu'ils disent être ses

Ninive.

fon-

fondemens, les maisons étant deffous; & cela continuë jusque beaucoup au deffous de la ville de Mosul

Un peu plus avant en terre, du même côté, est le tombeau de Jonas, dans la Mosquée d'un village, mais je n'y allai point à cause du grand chaud: car deux heures après le soleil levé, il n'est pas possible d'aller dehors, jusqu'à ce qu'il y ait du moins une heure qu'il soit couché; encore les murailles sont-elles si chaudes, qu'à demi-pié, l'on en sent de la chaleur comme si c'étoit d'un fer chaud; ce qui fait que durant les nuits de l'Été, chacun dort à l'air sur les terrasses, tant hommes que femmes: & au dernier jour de Juillet, j'ai remarqué en cette ville, trente-sept degrés de chaleur à mon thermomètre, exposé au soleil. Enfin, il est certain que la chaleur est excessive en Mesopotamie; & quoi qu'en y voiageant, j'eusse sur ma tête un grand mouchoir noir, fin comme une coiffe de femme, afin de voir au travers, (parce que les Turcs se servent ordinairement de ces mouchoirs par les chemins;) néanmoins j'eus durant ce voiage plusieurs fois le front brûlé; c'est-à-dire, qu'il devint tout rouge, après quoi il s'enfla extrêmement, & en-suite la peau tomba, mes mains en furent aussi continuellement brûlées. Il y avoit tous les jours dans la caravane, quelqu'un qui avoit aussi les

Degrés  
de cha-  
leur à  
Mosul.

Remède  
pour les  
yeux  
brûlés  
par la  
chaleur  
du soleil.

yeux brûlez ; à quoi l'on remédie avec une poudre, qu'on fait de sucre, & de poivre long, & l'on réduit le tout en poudre ; & étant bien mêlé, on met cette poudre dans une bourse, ou plutôt un petit sac long & étroit, & lorsqu'on en a besoin l'on prend un bâton pointu comme un poinçon, & assez long pour atteindre au fond de la bourse, d'où on le retire plein de cette poudre, après quoi on le passe tout de sa longueur sur l'œil, entre la prunelle où il laisse toute la poudre, qui y étoit attachée ; & il faut en user ainsi à chaque œil en particulier.

Plâtre.

Il y a dans la ville de Mosul une Mosquée, qui est partagée en plusieurs nefs, par le moien de plusieurs voutes ; elle est ornée d'ouvrages de plâtre comme la précédente, mais qui sont beaucoup ruinez ; elle est du moins aussi grande que Notre-Dame de Paris. Le plâtre, dont ils embellissent ces Mosquées, est fait d'une certaine pierre qu'ils brûlent, & qu'ils écrasent en-suite, avec des rouleaux tirez par des chevaux. Les maisons de cette ville sont mal bâties & sont plutôt des mazes, que des maisons, le Serrail même du Bacha, (car Mosul est un Bachalic) étant fort chetif.

Melons  
à Mosul.

En ce pais & au reste de l'Assyrie, les Melons ne sont pas raboteux, ni divisez par côtes, comme en Europe ; mais ils sont longs, &







& ont la peau fort lisse, & la plupart la chair blanche. Il sont fort bons, & il semble qu'ils soient remplis de sucre; mais on les y cueille si meurs, qu'on les peut facilement manger avec la cuillier; aussi tous les Levantins, les mangent presque toujours ainsi. Il se trouve encore quelques petits melons, tout ronds, qui ont bien la chair blanche & fort courte, mais ils ne sont pas bons. Etant arrivez à Poul en Perse, nous en avons trouvé qui étoient faits tout de même, mais qui sont néanmoins d'une nature bien différente, car ils ne meurissent jamais trop, & j'en ai mangé d'un qui étoit ferme, & paroissoit vert, que je trouvai fort bon: & cependant il avoit déjà toutes les graines germées, jusqu'à porter l'herbe, de longueur d'un pouce de Roi, & même j'y vis un petit melon tout formé de la grosseur d'une noix, avec une queue, où les graines qui l'avoient produit étoient encore attachées; il n'étoit pas rond, mais peu s'en falloit, & il avoit la forme qu'il avoit pû prendre dans le vuide qu'il avoit rencontré: l'ayant coupé j'y trouvai des graines, mais si petites, qu'on ne les pouvoit voir, qu'en le présentant à la chandèle, & regardant au travers, & pour lors on les voioit fort bien; ces melons viennent en Automne.

Durant que j'étois à Mosul, il y eut le septième d'Août une Eclypse de Lune, elle

Eclypse  
de Lune.

commença environ une heure après minuit, & dura jusqu'à quatre heures du matin, pendant tout ce tems l'on voioit cet Astre de couleur de sang. Tant qu'elle dura toutes les terrasses furent pleines de monde qui étoit occupé à faire un tintamarre continuel, en frappant avec des bâtons sur des chauderons, & cela pour épouvanter une grosse bête que les gens de ce Pais-là, disent vouloir devorer la Lune. J'appris d'un savant, que l'Auteur de cette momerie, avoit été un Astrologue, qui avoit prédit à un Roi une Eclypse de Lune, ce qui ayant excité sa curiosité il voulut la voir : mais après avoir été quelque tems à l'attendre, quoi que le moment marqué par l'Astrologue approchât, l'impatience le prit, & ce Prince fâché de ce que l'Eclypse n'arrivoit pas assez-tôt à sa fantaisie, déchargea sa mauvaise humeur sur l'Astrologue, comme celui qui en devoit être garant, après quoi il s'endormit. Cependant l'Eclypse aiant commencé un peu après, l'Astrologue se trouva dans un nouvel embarras, parce que d'un côté il n'osoit éveiller le Roi, & de l'autre il craignoit, que ne s'éveillant qu'après l'Eclypse passée, il n'en voulût rien croire, & que cependant il ne lui en fit sentir les mauvaises influences. Enfin, pour se tirer d'affaire, il s'avisa de dire au Peuple qu'il y avoit une grosse bête, qui vouloit engloutir la Lune, &

que

que pour la chasser il falloit faire grand bruit, ce qu'ils firent, & par ce moien ils éveillèrent le Roi. Il semble néanmoins que cette coutume de faire du bruit avec des chauderons & destambours, quand la Lune est en Eclypse pour la secourir dans ce travail, ait été chez les anciens Romains, ainsi qu'on voit dans la sixième Satyre de Juvenal, vers quatre cent quarantetrois, & quatre cent quarante quatre.

*Nemo tubas atque æra fatigat.  
Unde laboranti poterit succurrere Lunæ.*

## CHAPITRE XII.

*Du vent de Samiel, des Kelecs, & de l'embarquement de l'Auteur dessus cette espece de bâtiment.*

**L**Orsqe nous fûmes arrivez à Mosul, on resolut de faire cinq Kelecs, parce que plusieurs de la caravane vouloient aller par eau, afin d'éviter le Samiel, & moi je fus de ceux-là. Pour les autres ils partirent le Mercredi trentième de Juillet, & prirent leur chemin par la Mesopotamie, qui est assurément le plus court, mais l'on n'y trouve aucun village, & deux jours après nous fûmes qu'il en étoit déjà mort demi-douzaine. Quelques jours en-suite vint le hazna, qui est l'argent pour paier les soldats de Bagdad, & par-

cè que ces Kelecs se faisoient lentement, il y en eut beaucoup qui prirent cette occasion & s'en allerent le Mécredi fixième d'Août, avec le hazna, par le Curdistan, & ils passerent l'eau sur le pont de Mosul. C'est le plus long chemin, mais l'on y trouve plusieurs villages, & mon Moucre avoit envie de me mener par cette voie; je ne voulus pas le suivre, en partie à cause du Samiel, en partie aussi de crainte qu'il ne me fit quelque piece, parce que je lui avois refusé quelques piaftres, qu'il vouloit avoir au dessus de notre marché, quoi qu'il fût païé au double de ce qu'il falloit; c'est pourquoi il s'en alla & me laissa. Cela doit servir d'avis de ne point donner à ces fortes de gens l'argent par avance. Le lendemain de leur départ la nouvelle vint, qu'il y en avoit neuf qui se mouroient.

Avis  
utile.

Samiel,  
vend  
chaud.

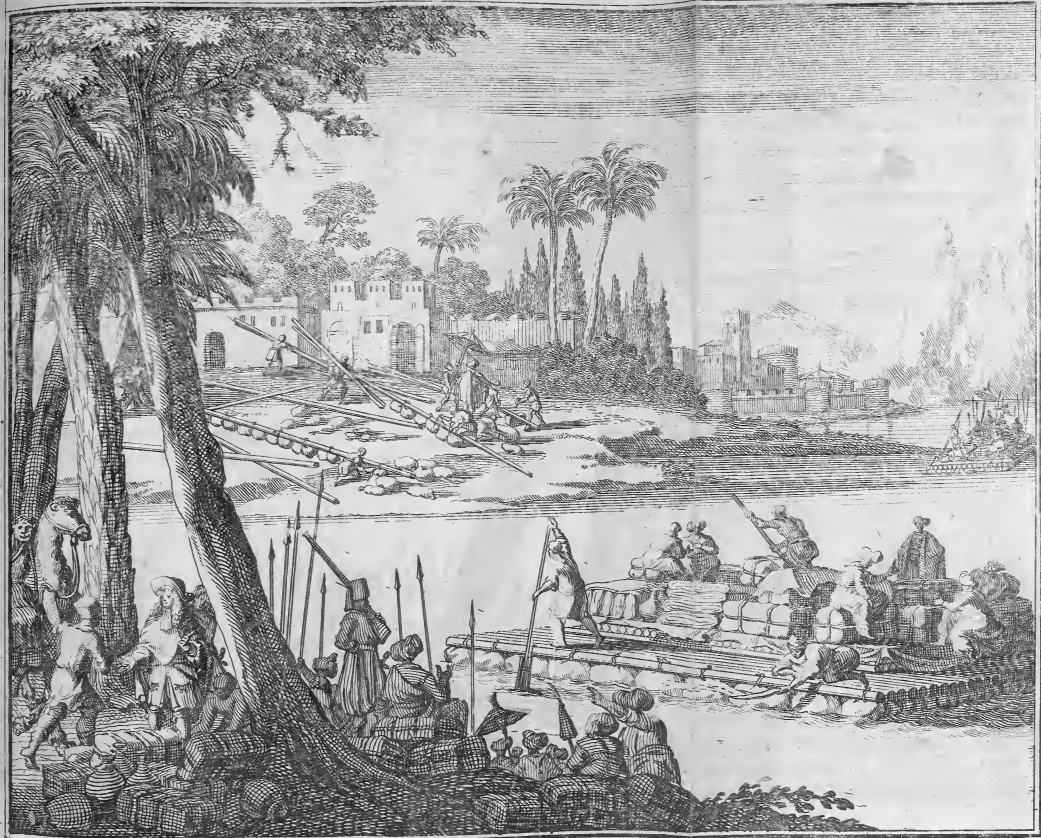
Mais après avoir tant parlé du Samiel, il est juste que je dise ce que j'en ai appris; Sam en Arabe, veut dire poison, & iel en Turc signifie vent; si bien que ce mot composé veut dire vent de poison, & ce pourroit être le *ventus urens*, dont parle Job, Chapitre vingt-sésième, article ving-un. M'étant curieusement informé de ce vent, chacun m'en a dit la même chose: à savoir, que c'est un vent fort chaud qui regne en Eté, depuis Mosul jusqu'à Sourat, mais seulement à terre, & non sur l'eau; & quand une personne a res-  
piré

spiré ce vent, elle tombe tout d'un coup morte sur la place, quoi qu'il y en ait quelquefois, qui ont le tems de dire qu'ils brûlent en dedans. D'abord qu'un homme est tombé mort de ce vent, il devient tout noir comme de l'ancre, & si on le prend par le bras ou par la jambe, ou par tout autre endroit, sa chair quitte les os, & reste entre les mains de celui qui le veut lever. Ils disent que dans ce vent il y a un feu menu comme un cheveu, & que quelques-uns l'on vû; & ceux qui respirent ces raïons de feu en meurent, les autres n'ayant point de mal : si cela est ainsi, l'on pourroit croire, que ces feux volans viennent des exhalaisons de soufre qui s'élevant de terre, & étant chassées par ce vent, s'embrasent (car elles sont fort susceptibles de feu;) & étant attirées avec l'air, par la respiration, consomment en un moment tout au dedans. Ou bien si ce n'est qu'un simple vent, il faut que ce vent soit si chaud, qu'il corrompe en un instant tout le corps où il est entré; & s'il ne tue personne sur l'eau, cela vient de ce que ces exhalaisons enflammées sont dissipées ou éteintes par celles qui s'élèvent sans cesse de l'eau, & qui sont grossières & humides; ou de ce qu'il fait toujours sur l'eau quelque vent frais. Enfin, laissant aux sçavans à raisonner là-dessus, ce que j'ai rapporté des effets du Samiel est assurément la

vérité , l'ayant demandé à quantité de personnes, dont la plupart ont vû & manié des gens qui en étoient morts, cela étant fort ordinaire en Eté : Si ce vent regne depuis Mosul, jusqu'à Sourat, comme quelques-uns disent, il faut que ce soit le long du bord de l'eau ; car par terre il y a beaucoup d'endroits où il ne regne point.

Kelec,  
sorte de  
bateau.

Aiant donc été si bien informé de ce vent, je ne voulus point courir le hazard d'en être incommodé, mais parce que plusieurs étoient allés avec le hazna l'on eut bien de la peine à se refoudre à faire des Kelecs, qui est une sorte de bateau, qui n'a ni cheville ni clou, ni même aucun morceau de fer, quoi qu'il soit composé au moins d'autant de pieces, que nos bateaux. Il n'a ni arbre ni voile, & néanmoins si le vent lui manquoit, il couleroit tout d'un coup à fond : & tout au contraire de nos bateaux, d'où l'on est obligé de tirer souvent l'eau de la sentine, à ceux-ci il est nécessaire d'y en jeter. Pour faire donc ces bateaux, ils attachent avec des cordes, plusieurs outres ensemble, en figure quarrée, mais un peu plus longue que large : Le nôtre avoit vingt outres en longueur, & treise en largeur, ce qui faisoit en tout cent soixante. On atache sur ces outres un train, ou lit de perches liées ensemble avec des haies, & l'on pose sur ce lit de perches qua-







tre bancs, qui ne font autre chose que des  
 haïsses de perches, grosses d'environ demi-  
 pié; on les met en distante l'une de l'autre,  
 d'environ deux piés & demi, & à hauteur  
 d'autant; de cette sorte il reste en dehors tout  
 à l'entour un chemin ou rebord de deux ou  
 trois piés de large. Après cela ils mettent  
 sur ces bancs, des perches dont les bouts po-  
 sent chacun sur un des bancs, & ils chargent  
 sur ces bâtons la marchandise & les hom-  
 mes, & chacun s'y met le mieux qu'il peut  
 sur ses hardes. Ainsi ces bateaux ont par le  
 bas environ quatre toises de longueur & trois  
 de largeur; & par le haut, quand ils sont  
 chargez, environ trois toises de long, &  
 deux de large; & ils ont de hauteur, com-  
 pris leur charge, environ cinq ou six piés. Il  
 faut de demi-quart d'heure, en demi-quart  
 d'heure, arroser ces outres, de peur qu'elles  
 ne se desenfient; ce que les bateliers font  
 avec un sac de cuir attaché au bout d'une per-  
 che. Il n'y a ni gouvernail ni voile, comme  
 j'ai dit, & tout l'équipage consiste en trois  
 mariniers, dont deux font aller ce bâtiment  
 avec deux rames, qui sont vers un des bouts,  
 une de chaque côté; & ces rames ne sont au-  
 tre chose que des perches, au bout desquelles  
 il y a des ailerons atachez d'environ deux  
 piés & demi de long, ils sont composez de  
 plusieurs morceaux de canne, longs de six  
 ou

ou sept pouces, & le troisiéme matelot arrose les outres. Il n'y a ni poupe ni prouë, & cela va de tous côtez, mais ordinairement de largeur, au contraire des nôtres : Il faut tous les soirs resouffler ces outres, ce qu'ils font avec des bouts de canne, & lorsqu'il y en a de crevez ils les racommodent. Ces Kelecs abordent à terre tous les jours deux fois, pour satisfaire aux necessitez humaines : Cependant ces beaux bâtimens ne laissent pas de porter quinze ou vingt quintaux de marchandises, & autant d'hommes. Ils sont obligez de se servir de ces bateaux, parce qu'en Été, un petit bateau de bois, ne peut naviger sur cette rivière, à cause de la quantité de bancs.

On fabriqua deux de ces Kelecs, & aussitôt qu'ils furent achevez j'y envoiai retenir place ; mais la réponse fut, qu'on ne m'y vouloit pas recevoir, parce que les uns disoient que j'avois du vin & les autres que j'avois du musc, dont l'odeur les échaufferoit trop. Cependant comme je ne voulois pas perdre cette occasion, le Reverend Père Jean parla à quelques personnes, qui promirent que j'aurois place, à condition que je ne porterois point de vin ; car ils croient que cela feroit abîmer le Kelec : Et de fait je vis quelques Chrétiens qui avoient beaucoup de credit, qui n'en eurent pas assez, pour embarquer du vin. J'envoiai aussi-tôt mon valet

Point de  
vin sur le  
Kelec.

avec

avec mes hardes ; il demeura sur le bord de l'eau pour les garder , & me manda qu'on ne partiroit que le lendemain . Le jour suivant au matin je ne manquai point de m'y rendre , mais ce fut inutilement , car la partie aiant été remise au soir , & en-suite au lendemain , l'on me persuada de m'en retourner ; ce que je fis d'autant plus volontiers , que je vis qu'il y auroit beaucoup à souffrir , pour ceux qui passeroient la nuit en cet endroit . Cependant aiant ouï les menaces , que faisoient des soldats de Bagdad , qui devoient passer avec nous , de jeter dans l'eau les hardes de ceux qui feroient embarquer du vin , je ne songeai plus à en porter .

Le lendemain du matin je me rendis au bord de l'eau où j'éprouvai d'abord la tyrannie & la barbarie de ces gens , qui voulant charger les hardes des passagers , sans les peser , les estimoient au double , pour un quintal écrivant deux quintaux , & faisant la même chose des Provisions ; car il faut tout porter en ce voiage ; où l'on ne trouve ( comme l'on dit ) ni feu ni lieu . Nous allâmes au Bureau paier deux piastras pour chaque personne , & quatre pour quintal de mes hardes . En-suite je vins garder ma place où je souffris beaucoup de chaleur , car tout y étoit si chaud , de quelque matière qu'il fût , qu'il brûloit les mains , & je faisois de ma sueur des Fontaines de tous côtez .

Du-

Durant ce tems, je vis un essai de l'adresse qu'ont les gens du pais à passer l'eau sans pont. Je vis venir quarante, ou cinquante buffes femelles, chassées par un enfant tout nud, de huit à dix ans au plus, qui venoit d'en vendre le lait; ces buffes entrèrent dans l'eau & se mirent à nager faisant un gros en quaré; le petit garçon monta tout droit sur la dernière, & passant de l'une à l'autre, les battoit d'aller à coups de bâton, avec autant de force & d'assurance, que s'il eut été en terre ferme, s'asseiant quelquefois sur leur croupe: Il alla prendre terre, à plus de cinq cent pas au dessous de la ville, de l'autre côté de l'eau. Après midi l'on demanda encore une piastra à chacun, & Codgia Elias fut cause que je paiai un peu moins: Mais en-suite comme l'on vint à parler de me mettre dans le milieu de l'autre Kelec, où je n'aurois pas eu assez d'air, je demandai mon argent & mes hardes disant que je voulois demeurer à Mosul, jusqu'à ce que le chaud fut passé. Enfin Codgia Elias fit tant, qu'on me laissa ma place, & l'on fit passer d'autres gens & des hardes de nôtre Kelec dans l'autre, qui étoit moins chargé. Dès lors chacun commença à me faire bonne mine & à m'assûrer que personne ne me feroit de déplaisir. Je crois qu'outre le credit de Codgia Elias, à qui j'ai beaucoup d'obligation de ce service & de tous les autres  
qu'il

qu'il m'a rendus ; l'autorité du Tophi Bachi, dont j'avois semé le bruit dans la caravane que j'étois proche parent, ne me servit pas peu : j'avois droit de me dire tel après les lettres qu'il m'avoit données à Damas, par lesquelles il me disoit son frere.

## CHAPITRE XIII.

*De la Navigation du Kelec jusqu'à Bagdad.*

Nous partîmes de Mosul le Vendredi Départ de Mosul. huitième d'Août, sur les trois heures après midi, du moins nôtre Kelec passa à l'Ile qui est de l'autre côté, où nous fûmes encore une heure à décharger des hardes & des personnes de dessus, parce qu'il étoit trop chargé, pour les mettre sur l'autre qui l'étoit moins. On ne laissa sur le nôtre que dix quintaux de hardes, & vingt personnes ; en-suite l'on me changea de place pour témoigner qu'on me vouloit obliger, & l'on m'en donna une meilleure sur le bord du Kelec, chacun alors commençant à me caresser. En cette place j'étois en liberté de me tourner, quand je voulois, du côté de l'eau, sans avoir personne devant moi, & j'avois assez de lieu pour m'étendre de mon long. Nous commençâmes donc à voguer tout de bon, & à peine eûmes nous un peu avancé que nous trouvâmes une Ile, que nous laissâmes à droi-

droite, auffi bien que plusieurs autres; prenant toujours à gauche le long de la terre ferme, ou Curdistan. Le côté de Mefopotamie est bien semé, mais celui du Curdistan est sec & inculte; comme si la malediction de Ninive s'y étoit communiquée; néanmoins je vis le soir de grands troupeaux de moutons & de chevres que l'on abreuvoit.

Le fleuve du Tigre est plus tortueux qu'aucun autre que j'aie vû. Il fait grande quantité d'Iles, & il est rempli de plusieurs bancs de pierre; lorsque nous passions proche de quel qu'un de ces bancs, tous les Turcs ensemble appelloient Mahomet à leur secours. Le long de ses bords l'on voit quantité d'oiseaux, & entr'autres, nous en vîmes lever une volée, qui étoient semblables en tout aux Francolins, sinon que leur odeur n'est point agréable, quoi que leur chair soit ferme & fort bonne à manger. Ils étoient en si grande quantité, que je crois qu'une dragée auroit eu peine à passer entr'eux, sans en frapper; & ils faisoient une nuée de plus de cinq cent pas de long & cinquante de large. Sur les fix heures nous commençâmes d'avoir à main droite des petites montagnes, qui durent environ deux heures: & nous passâmes proche d'une, d'où l'on tire du soufre qu'on purifie, & que l'on met en canne par la fusion, Ce soufre est une terre fort blanche, car nous pas-

passâmes assez près de cette montagne, dont presque toute la terre est du soufre. Nous nous arrêtâmes à deux cent pas de là, du côté du Curdistan, à l'heure du coucher du soleil, & nous reposâmes en terre sur le bord de l'eau; il resta dans les Kelecs une partie de nos gens pour faire garde; car souvent les Arabes lorsqu'ils voient des Kelecs, viennent entre des eaux, prendre ce qu'ils peuvent, & après se sauvent de même. Ils ont encore cette finesse, de mettre sur leurs têtes lorsqu'ils nagent, quelque branche d'arbre, afin qu'on ne croie pas que ce soit un homme. L'eau vis-à-vis de ces montagnes n'est pas plus large, que la longueur du pont Marie à Paris. Nous eûmes cette nuit un vent fort chaud, qui envoioit aussi quelquefois des bouffées froides, & je pris garde qu'elles n'étoient pas si fortes que les autres; je craignois que ce ne fût le Samiel, parce qu'il venoit du côté de cette montagne de soufre.

Le lendemain Samedi neuvième d'Août, à la pointe du jour l'on s'embarqua: Nous vîmes encore du côté de Mésopotamie, quelques montagnes de soufre, dont nous sentions l'odeur. Nous rencontrâmes plusieurs personnes, tant hommes, que femmes & filles, qui passoient l'eau tout nuds, avec une outre chacun sous leurs aisselles, & leurs hardes sur la tête, & nous vîmes, entr'autres, deux

Monta-  
gnes de  
soufre.

Maisons  
d'Arabes.

deux filles qui passèrent sans outre à la nage. Demi-heure après le soleil levé, nous aperçumes sur le bord de l'eau, à main gauche, plusieurs maisons d'Arabes d'environ deux toises chacune en quarré; elles étoient faites de perches, & couvertes de feuillages, leurs bestiaux étoient auprès, aussi bien que leurs chevaux qui sont toujours sellez: ce sont-là leurs maisons d'Été; car en Hiver ils se mettent à l'abri sous leurs tentes de poil de chevre noire.

Alyhamam,  
village.  
Bains  
chauds.

Sur les six heures nous nous arrêtâmes à un village, appelé Alyhamam, qui est en Mésopotamie; il y a plusieurs bains chauds naturellement; je ne doute point que ces eaux ne passent par le soufre. Les gens du Pais ont fait en terre de grandes fosses sous de petits dômes, dans lesquelles on se baigne; pour moi je me contentai d'y mouiller un doigt, & je la trouvai fort chaude, mais non pas brûlante. Il y vient des malades de tous côtez, & ils y guérissent, principalement les Lepreux. Il y a toujours beaucoup de monde de Moful, qui n'en est qu'à une journée de caravane. Toutes les maisons de ce Village sont sur le bord de l'eau; elles ont chacune environ deux toises en quarré, & les murailles, aussi bien que les couvertures, ne sont que de cannes, avec des branches d'arbres entrelassées; nous y restâmes environ deux heures.



heures, après quoi nous continuâmes nôtre chemin. Ce jour le soleil fut par plusieurs intervalles couvert de nuages, qui nous furent bien favorables; après midi nous nous arrêtâmes un peu, pour attendre l'autre Kelcc qui étoit resté derrière.

Vers les trois heures nous vinmes à Afi- <sup>Afiguir.</sup> Afiguir, qui est un lieu où l'on voit les restes des fondemens d'un pont, par dessus lesquels l'eau passe avec un si grand bruit, que nous l'entendîmes, demi-heure avant que d'y être. Lorsque nous y fûmes arrivez nous descendîmes à terre à main gauche, parce qu'il n'y a qu'un petit passage proche de terre pour les Kelecs; & l'Été il y a si peu d'eau, que souvent ils sont obligez d'aller passer tout au milieu, par dessus les pierres, qui sont à fleur d'eau, & font comme une cascade. Nous prîmes tous nos armes pour nous garder des lions, qui sont-là en quantité parmi des petits bois, & néanmoins nous n'en vîmes point. Après que le Kelec eut passé proche de terre le courant de l'eau l'emporta au milieu, de sorte qu'il ne put s'arrêter qu'à une Ile, qui est à environ cinquante pas de terre ferme, & nous l'y allâmes trouver aiant de l'eau jusqu'aux genoux. Un peu après nous eûmes à main droite plusieurs montagnes; sur la première desquelles il y a encore quelque reste d'un château, appelé Top-Calai, c'est-à- <sup>Top-Calai.</sup> dire,

**Château** dire château de canons ; ils disent qu'il a été  
**ruiné.** bâti par Nemrod , aussi-bien que ce pont ,  
 qu'il avoit fait faire pour passer commodé-  
 ment à l'autre rive , où il avoit une maî-  
 tresse.

Après cette montagne , nous en vîmes  
 plusieurs de soufre ; & entr'autres une fort  
 haute , dont nous appercûmes le soufre ex-  
 trêmement jaune ; & nous en sentions for-  
 tement l'odeur. Environ demi-heure après  
 nous vîmes la fin de ces montagnes , &  
 nous en eumes d'autres à main gauche tou-  
 tes couvertes de bois. Un quart d'heure  
 après, nous vîmes à main gauche , le lieu  
**Zarb ,** où la rivière de Zarb se décharge dans le  
**rivière.** Tigre : C'est une grande rivière , qui est  
 plus large que la moitié du Tigre ; elle est  
 très-rapide & son eau est blanchâtre &  
 fraîche : Ils disent qu'elle vient de fort loin ,  
 des montagnes du Curdistan , & que ce n'est  
 qu'une eau de neiges. Du même côté , l'on  
 voit à environ une lieüe avant en terre , une  
 montagne toute seule , sur laquelle sont les  
**Kchaf,** restes d'un château appelé Kchaf. Après  
**château** avoir passé cet endroit , qui semble une petite  
**ruiné.** mer , nous eumes toujours à main gauche des  
 bois tout remplis de lions , sangliers & autres  
 bêtes sauvages. Nous voguâmes jusqu'au so-  
 leil couchant , ne sachant où gîter , parce que  
 nous n'osions aller du côté des bois , crainte  
 des

des lions; & du côté de Mefopotamie, nous voions des Arabes; enfin à l'heure que le soleil fe couchoit, nous arrê tâmes proche des bois, qui font tout de tamarifles & de reglifles, & nous fîmes la garde contre les hommes & contre les bêtes. De Moful jufqu'à à cet endroit, l'on conte deux journées & demie de caravane.

Après minuit il vint trois voleurs tout nuds, mais comme ils fe virent découverts, ils fe plongerent dans l'eau & disparurent; cependant cela nous donna une grande allarme; car ceux qui les avoient vus, coururent vitement au Kelec, criant comme des gens qui étoient en extrême danger; & les autres qui ne favoient ce que c'étoit, croiant avoir un lion à leur trouffe, fe jetterent à corps perdu dans le Kelec, pendant que ceux du Kelec, qui dormoient s'étant éveillés au bruit, & s'imaginant qu'il y eût un lion dans le Kelec, cherchoient d'en fortir: Enfin le defordre fut fi grand, que chacun ne fachant ce qu'il faisoit, c'est merveille comme on ne s'entretint point les uns les autres.

Nous nous remîmes à l'eau le Dimanche dixième d'Août à la pointe du jour, & demi-heure après nous paflâmes au pied d'une montagne, à main gauche; fur laquelle il ya une

Sultan  
Abdul-  
lah, châ-  
teau.

Mosquée, avec un logement en forme d'un petit château appelé Sultan-Abdullah; autrefois il étoit habité de Dervichs, & maintenant il sert de retraite à des voleurs Arabes. Nous en vîmes environ une vingtaine, sur le bord de l'eau, avec leurs chevaux & leurs lances; ils envoierent trois des leurs vers nous. Ces gens s'étant dépouillés tout nus vinrent à la nage, & nous demanderent du pain, on leur en donna, & ils s'en retournerent, portant chacun deux pains, l'un sur la tête, & l'autre dans une main qu'ils tenoient hors de l'eau, nageant seulement de l'autre main. Nous continuâmes toujours d'avoir à gauche des bois, & par intervalles quelques montagnes; nous ne tardâmes gueres d'avoir aussi des bois à droit. Nous vîmes de ce même côté en plusieurs endroits, quantité de maisons d'Eté d'Arabes, mais il n'y avoit personne.

Toprac-  
Calafi,  
château  
ruiné.

Sur les cinq heures & demie du soir, nous vîmes à la même main, sur une petite montagne, les restes d'un château, appelé Toprac-Calafi. Il y avoit là quelques maisons d'Arabes; & l'autre Kelec s'étant arrêté quelques momens proche de terre, ils y déroberent une Abe de drap, (c'est une espece de veste) sans que l'on en s'en apperçût, qu'après qu'ils en furent partis. Ces Arabes se-ment là auprès du millet, dont ils font leur pain,

pain, & n'en mangent point d'autre. Nous nous arrê tâmes ce jour, le matin & à midi, pour faire les néceffitez, comme nous avions de coutume. Nous continuâmes nôtre chemin, aiant touj ours des montagnes à main droite; & au coucher du foleil nous nous arrê tâmes en terre à main gauche, en un lieu où il y a quantité de lions, & où il fe faut bien garder des Arabes: Car il y a quelque tems que les Arabes volerent en ce même gîte un Kelec, où il y avoit près de quatre-vingt perfonnes, & après les avoir tous tüez, ils renverferent le Kelec fans deffus-deffous, afin que l'on crût qu'il s'étoit renverfé de lui-même. A peine fûmes nous arrivez, que trois Arabes paffèrent de l'autre côté vers nous à la nage, nous leur donnâmes du pain, & nous les congédiâmes.

Nous partîmes le lendemain Lundi onzième d'Août à la pointe du jour, & nous continuâmes d'avoir des montagnes à main droite. Sur les huit heures nous paffâmes proche une de ces montagnes, fur laquelle les gens du païs difent qu'il y a eu un château appelé Mekhoul-Calai, du nom d'un Franc qui l'avoit bâti Sur les neuf heures nous vîmes la fin de ces montagnes. La regliffe que je trouvois en chemin, au tems de nos décentes, me fervoit beaucoup, car je la mettois en infufion dans l'eau que je beuvois, &

Eau de  
Regliffe  
utile.

cela me plaisoit davantage que l'eau commune, qui non seulement me faisoit extrêmement suer, car il m'en sortoit autant par les pores, que j'en pouvois boire; mais encore elle m'avoit fait sortir plusieurs échaubou-  
lures, qui me piquoient comme autant d'aigu-  
illes toutes les fois que je beuvois, ou m'as-  
seiois; au lieu que buvant de l'eau de re-  
glisse, je ne sentoie point ces incommoditez.  
J'avois outre cela du Sumac, qui est presque  
comme du chenevis, dont je me faisois une  
autre sorte de boisson, en mettant un peu de  
cette graine dans de l'eau que je battois en-  
suite, cela me faisoit une eau rouge fort aigre,  
mais fort saine & rafraîchissante, & si l'on y  
jette un peu de sel, ce breuvage est encore  
plus agréable. On use beaucoup de ce Sumac,  
& lorsqu'on met dans le potage de cette  
graine broiée, cela est fort sain, & est un bon  
remede contre le flux de sang.

Sumac,  
graine.

Sur ces Kelecs ils ne permettent point  
qu'on fasse de tente, pour se couvrir du so-  
leil, & même ils ne voulurent pas souffrir que  
je tinsse une branche d'arbre, au dessus de ma  
tête, à cause du vent, qui auroit pû renverser  
le Kelec, mais je trouvai moien de me parer  
de la chaleur du soleil, en me couchant à de-  
mi, en sorte que j'avois la tête un peu haut,  
presque comme si j'eusse été à mon seant :  
dans cette posture j'atachois un bout de mon

Abe derrière ma tête, & me mettois à couvert du reste en façon de tente, par le moyen de trois bâtons, dont l'un que je tenois entre mes jambes, la soutenoit par le milieu, & étoit comme le principal mas, les deux autres la soutenoient des deux côtez. De cette manière je jouïssois assez commodément de l'ombre, & j'avois presque toujours le vent d'un côté ou d'autre : Mais malgré toutes ces précautions, je souffris de très-grandes chaleurs : principalement à de certains jours, qu'il ne faisoit point du tout de vent. Sur le midi les montagnes recommencerent, & ces montagnes continuent jusqu'aux Indes. Ils les appellent Dgebel Hemrin, je crois que ce sont les monts appelez Cordaci par Quinte Curse, livre quatrième, chapitre dixième. Vers les deux heures nous passâmes proche d'un château, qui est en Mésopotamie, on le nomme Gioubbar Calai ; & un peu après nous vîmes à main gauche une petite montagne, appelée Altun Daghi, qui veut dire mont d'or ; à cause que les Arabes creusant deçà delà, y trouvent un peu d'or. Sur les quatre heures nous passâmes cet endroit où l'on commence d'avoir à gauche, quand on va sur le Tigre en descendant comme nous faisons, les monts Hemrin, qu'on avoit eu jusque-là à droite, & du côté de Mésopotamie. La tradition est que le fleuve les a autre-

Dgebel  
Hemrin,  
Monts  
Cordaci.

Gioub-  
bar Ca-  
lai, châ-  
teau.  
Altun  
Daghi,  
monta-  
gne.

fois séparez, & qu'ils vont par Ispahan jusqu'aux Indes : Et l'on veut en ce pays que ces monts, qui sont de roc tout blanc, entourent tout le monde. Au coucher du soleil, nous prîmes terre du côté de Mesopotamie, vis-à-vis de Kizil-Han ; qui est un Han, lequel en est peu éloigné, & c'est le cinquième gîte des caravanes qui viennent de Mosul.

Kizil-  
Han.

Lion de  
grande  
statue.

Nous n'allâmes point gîter de l'autre côté comme les soirs précédens, à cause des lions qui y sont, & que l'on y voit en aussi grande quantité, que des moutons ailleurs. Nous ne laissâmes pas de faire bonne garde, parce que nôtre gîte étoit assez proche de quelques maisons d'Arabes, outre qu'il y avoit aussi de ce côté-là quelques lions. Il y en a un entr'autres qui a grande reputation parmi les gens du pays : Il est nommé le lion de Kizil-Han ; l'on dit qu'il est gros comme un âne, & d'une force extraordinaire ; qu'il ne manque jamais d'enlever un homme de chaque caravane, ce qui devoit être bien glorieux pour la nôtre qui ne lui paie point ce tribut. Ils ajoutent qu'il s'attaque ordinairement à ceux qui sont derrière un peu écartez ; & pour qu'on ne croie pas que ce soit manque de valeur, mais plutôt par adresse qu'il en use ainsi, ils content qu'il est si hardi, que s'il ne voit que deux ou trois personnes, il vient effrontément à eux, & en prenant un d'une patte, le



le charge sur son dos & l'emporte. Quelque Caravanistes me firent sur ce sujet quantité de contes, à peu près de même nature, & que je donne pour le même prix que je les ai reçus.

Ils me disoient fort sérieusement que le lion n'attaque jamais l'homme que lorsqu'il a grande faim, & qu'il le mange toujours par derrière, commençant par les fesses, parce qu'il a peur de la face de l'homme. Que lorsqu'il prend un chameau ou un bœuf, il le charge sur son dos & avec cette charge marche librement, mais qu'il n'en peut pas faire autant d'un bœuf mâle, ni d'un mouton ; car pour le bœuf mâle il n'oseroit l'attaquer, parce qu'assûrément il en seroit tué : Pour ce qui est du mouton il peut bien le prendre & le tuer, mais il ne peut pas le porter & il est obligé de le traîner ; & cela parce qu'autrefois le lion prenant un bœuf ou un chameau, Fable du Lion. disoit, je le porte par la force de Dieu, connoissant que cela étoit au dessus de ses forces, mais ayant trouvé un mouton, il dit, je le porterai bien de ma force, c'est pourquoi Dieu punit sa vanité en faisant qu'il ne le put porter. Ils ont retenu cela des Apologues du Calilve damné. Ils assûrent encore que le lion entend ce que l'homme dit, & pleure quand l'homme parle. Les Arabes n'ont Les Arabes ne crai- point peur des lions, & pourvû qu'un Ara-

gnent  
point  
les  
Lions.

be ait un bâton en main, il ira après un lion, & s'il l'attrape il le tuera.

Poisson  
grand  
comme  
un hom-  
me.

Un des hommes de nôtre Kelec, prit ce soir, sur les neuf heures, au clair de la Lune, avec un hameçon, un gros poisson; il avoit plus de cinq piés de long, & quoi qu'il fût gros comme un homme, il me dit que c'étoit un jeune, & qu'ordinairement ils sont beaucoup plus grands. Il avoit la tête longue de plus d'un pié; les yeux à quatre pouces au dessus de la gueule, ronds & grands comme un demi-denier; la gueule ronde, & quand elle étoit ouverte, elle étoit grande comme la bouche d'un canon, ma tête y auroit bien entré; à l'entour de la gueule en dehors, il avoit quatre barbes de chair, blanches, longues & grosses comme le petit doigt, il étoit tout couvert d'écailles semblables à celles de la carpe; il ne mourut que long-tems après qu'on l'eut tiré de l'eau, il expira lorsqu'on lui eut ouvert le ventre durant qu'on l'écorchoit, & c'étoit une femelle: Sa chair étoit blanche & presque semblable en goût à celle du Ton, & elle étoit molasse comme de la filasse.

Tikri,  
village  
arabe is  
grande  
ville.

Nous nous embarquâmes le lendemain douzième d'Août à la pointe du jour, & nous arrivâmes sur les deux heures après midi à Tikri, qui est en Mésopotamie, & c'est le sixième gîte de la caravane, depuis Mosul: nous y passâmes le reste du jour. Je tâchai  
deux

deux fois d'y aller, mais je ne pus à cause qu'il y a danger en dix ou douze endroits, de se rompre le col; de sorte que je me contentai de voir les maisons qui sont du côté de l'eau, & sont assez bien bâties pour ce pays, étant toutes de moëlon. J'appris qu'autrefois c'étoit une grande ville, mais à présent il n'y a plus que des ruines; & elle ne vaut pas un bon village; aussi à peine y trouvâmes-nous du pain, & pour avoir de la viande, il falut que j'achétasse un mouton entier. Il est bâti sur un rocher fort haut, à cause des inondations du Tigre qui arrivent au Printems; car dans cette saison, il s'augmente si considérablement, qu'il semble une petite mer, & il est plus profond qu'en Eté de plus de quatre ou cinq piques, ainsi que j'ai pu voir par les marques qui en restent aux montagnes. Nous n'eûmes point en ce lieu des lions à craindre, mais seulement des voleurs.

Nous en partîmes le Mercredi treizième d'Août à la pointe du jour, & sur les huit heures nous vîmes à notre gauche, un village appelé Imam-Muhammed-Dour, du nom d'une Mosquée où il y a grande devotion: tout ce que j'en pus remarquer en passant, c'est un Minaret quarré finissant en pyramide. Sur le midi nous vîmes plusieurs maisons desertes, les unes ruinées, les autres non; & cela durant plus de deux heures de chemin,

Eski  
Bagdad.

mais avec des intervalles de l'une à l'autre; ils appellent cela Eski Bagdad, l'ancien Bagdad. Sur les deux heures après midi nous nous arrê tâmes à main gauche, parce qu'il faisoit grand vent. Dans cette occasion quelques-uns des nôtres aiant descendu en terre, pour se mettre sous un arbre, à peine eurent-ils fait un pas, qu'ils revinrent bien vite, parce qu'ils sentirent que le vent étoit Samiel, & ils me dirent qu'ils avoient senti comme un air de feu. Nous restâmes-là environ deux heures, après lesquelles nous continuâmes nôtre chemin: Mais parce que le vent continuoit, aiant peur qu'il ne nous fît échoüer contre quelque banc, nous prîmes terre demi-heure après du même côté. Nous fûmes incontinent visitez des Arabes, qui nous dirent que le matin un lion avoit emporté un de leurs buffes, je demandai à un d'entr'eux, si quand il rencontroit un lion il s'enfuiroit, il me répondit, Dieu garde, un homme ne doit point s'enfuir d'un lion; puisque quand le lion le voit résolu il s'enfuit lui-même. Nous fîmes garde tout la nuit contre les Arabes, & contre les lions; dont nous entendions à tous momens les rugissemens, aussi-bien que la voix des Kara-Coulacs, le hurlement des Chakales, & l'aboïement des chiens Arabes.

Kara-  
Coulacs,  
ani-  
maux.

Les Kara-Coulacs sont des animaux un peu plus grands que des chats & faits de même,

me; ils ont les oreilles longues de près de demi-pié & noires, & c'est d'où ils tirent leur nom, qui signifie oreille noire. Ils servent de chiaoux aux lions (comme disent les gens du pays;) car ils vont devant eux quelques pas, & sont comme leurs guides pour les conduire aux lieux où il y a de quoi manger, & pour récompense ils en ont leur part. Quand cet animal appelle le lion, il semble que ce soit la voix d'une personne qui en appelle une autre, quoi que pourtant la voix en soit plus claire; l'on me dit que le Kara-Coulac & le Leopard, étoient la même chose. Les Chakales sont grans comme des renards, & tiennent du renard & du loup; mais ils n'en sont point engendrez, comme plusieurs ont dit.

Chakale, animal qui tient du renard & du loup.

Il nous falloit donc garder du côté de terre, & du côté de l'eau tant des hommes que des bêtes. Plusieurs gens contoient, qu'il étoit arrivé à beaucoup de caravanes, que des lions leur étoient venus enlever des hommes; sans que presque l'on s'en apperçût: parce que quand un lion nage, il se cache tout le corps hormis le nez; si bien qu'il aborde si doucement qu'on ne l'entend pas, & lorsqu'il est à terre il prend un homme, & se jetant avec lui dans l'eau, l'emporte de l'autre côté. D'abord que nous entendions un poisson se remuer dans l'eau on étoit en allarme;

cela nous obligeoit de faire du feu. & souvent de tirer des arquebusades, parce que l'on dit que le lion a peur du feu. Vers la minuit nous entendîmes proche de nous, une voix de Chakalè, mais comme nous parlâmes elle cessa; & chacun crut que c'étoit un Arabe qui avoit contrefait le Chakalè, afin que le voyant en-suite approcher à quatre pattes, nous ne prissions pas l'alarme, car ils ont la finesse d'en user ainsi. Un peu devant le jour une véritable Chakalè s'approcha à la portée du fusil, mais se voyant découverte elle s'enfuit. Ces Chakales sont des animaux fort larrons, non seulement de ce qui est bon à manger, mais encore de tout ce qu'ils trouvent, emportant même souvent des Turbans; ils hurlent quasi comme des chiens, l'un faisant là haute, l'autre la basse, l'autre là taille, & d'abord que l'un crie, les autres crient aussi: De sorte qu'il font ensemble, ce que l'on peut véritablement dire une musique de chiens.

Nous partîmes de ce lieu, le Jeudi quatorzième d'Août, à la pointe du jour, & un peu après nous vîmes à main-droite un village appelé Aaschouk, & à main gauche un autre, appelé Maaschouk. Les gens du pays disent que ces lieux sont ainsi nommez à cause que dans chacun de ces villages, il y a eu autrefois une tour, dans l'une desquelles il de-

Aa-  
schouk,  
Maa  
schouk,  
villages.

meu-

meuroit un homme qui étoit amoureux d'une femme qui habitoit dans la tour de l'autre village, & dont il étoit pareillement aimé. Ce lieu est le fêtième gîte des caravanes qui viennent de Moful à Bagdad. Sur les fix heures & demie nous vîmes à main gauche, un village appelé Imam Sammerra. Sur les onze heures nous paflâmes devant un autre village appelé Hedgiadge, qui est en Mefopotamie. Trois heures après nous en vîmes un autre du même côté appelé Elhan; & outre cela quelques maifons, & toute cette terre s'appelle Digel. A fix heures & demie du soir nous nous arrê tâmes à terre à main gauche, où l'on me conta bien une autre proüeffe de lion que celle qu'on m'avoit rapportée de celui de Kizil-Han. On me dit qu'il y avoit peu de tems qu'une caravane paflant par cet endroit, il étoit venu un lion, qui s'étant adreffé à un jeune garçon, monté fur un âne, qui étoit refté derrière les autres, il avoit emporté le garçon & l'âne à la vûe de toute la caravane. Après avoir foupé nous nous mîmes fur l'eau, vers les neuf heures du soir, & durant demi-heure, nous entendîmes à main droite plufieurs Chakales fort proches, qui appelloient les lions, & après cela nous ne vîmes plus de bois. Nous commençâmes à voguer de nuit à caufe qu'il n'y a plus de bancs & que la rivière est fort large, mais auffi elle

Imam-  
Sam-  
merra,  
Hed-  
giadge,  
Elhan,  
villages.  
Digel,  
Pais.

elle est si lente, qu'à peine voit-on de quel côté elle coule. Nous passâmes plusieurs villages, dont la plupart étoient du côté de Mésopotamie.

Yenghi-  
ge, vil-  
lage.

Le lendemain Vendredi quinzième d'Août, nous vîmes, après midi, plusieurs bateaux proche de terre, qui ont des arbres comme des Saïques, & servent à porter à Bagdad du blé des villages voisins : Nous découvrîmes ensuite plusieurs Palmiers & quantité de ces roües, qu'on appelle Dollab, qui servent à tirer l'eau des puits comme à Mosul. Sur les six heures & demie du soir, nous nous arrêtâmes à un village appelé Yenghige, qui est à main gauche; il y a quantité de jardins, dont on nous vendit de bonnes figues, des grenades & des raisins longs, fort gros. Nous n'étions pas encore en cet endroit tout-à-fait en sûreté des lions, puisque les gens du pays nous dirent, qu'ils viennent souvent dans leurs jardins, & qu'un matin un lion étoit venu jusqu'à un faux-bourg de Bagdad, qui est du côté du desert, où il avoit pris un homme qui s'étoit levé trop matin. Il y a cependant depuis Yenghige, jusqu'à Bagdad, quantité de villages avec beaucoup de jardins. Nous en partîmes sur les neuf heures du soir, & le lendemain Samedi seizième d'Août, nous passâmes sur les deux heures après midi, devant un village appelé Imam-Moufa; qui est

Imam-  
Moufa,  
village.



à main droite : c'est un lieu de pèlerinage où l'on vient de plusieurs journées , & les femmes de Bagdad , y vont tous les Vendredis , n'y ayant qu'une heure de chemin par terre ; un peu après nous vîmes à main gauche un autre village appelé Imam-Aazem , qui est aussi un pèlerinage , & sur les cinq heures du soir nous arrivâmes à Bagdad. Imam-Aazem , village.

Dans ce voiage l'on parle Turc par tout , mais c'est un Turc de Perse , qui a quelque différence de celui de Grece ; & plus on approche de Bagdad , plus la langue Turque est différente de celle de Constantinople. Langage Turc vers Bagdad.

## CHAPITRE XIV.

*De Bagdad & de la route de Bagdad jusqu'à Mendeli , dernière place des Turcs aux confins de Perse.*

**B**agdad est une longue ville , qui s'étend le long de la rivière ; en y arrivant l'on voit premièrement à main gauche sur le bord de la rivière , le château qui paroît par le dehors assez fort ; il est bâti de belles pierres blanches , mais l'on m'a dit qu'au dedans il n'y a que des méchantes huttes. Au dessous de ce château , aussi sur le bord de l'eau , est le Serrail du Bacha , qui a de beaux Kiochks d'où l'on a belle vûë & bien du frais. Vous trouvez en-suite , un pont d'environ quarante ba- Bagdad , ville.

bateaux sur lequel l'on passe en Mesopotamie, où il y a encore une ville, ou plutôt un faux-bourg de Bagdad, mais les maisons en sont mal bâties. Toutes les nuits l'on défait ce pont.

Il faut au moins deux heures pour faire le tour de Bagdad, qui n'est pas bien fort du côté de terre. Il y a en cette Ville de beaux bazars & de beaux bains que les Persans y ont faits; & généralement tout ce qu'il y a de beau, a été bâti par eux. Elle n'est gueres peuplée eu égard à sa grandeur, aussi n'est-elle pas beaucoup bâtie; car l'on y voit quantité de grandes places vuides, où l'on ne trouve pas une ame; & excepté les bazars, où il y a toujours beaucoup de monde, dans le reste elle paroît un desert. La milice y est fort libre & y commet toutes les insolences imaginables, sans qu'on ose presque l'en châtier. Quand j'y arrivai, ils avoient quelques semaines auparavant fait mourir le Bacha par poison, à cause de ses tyrannies, & l'on disoit que le grand Aga en avoit eu sa part, quoi qu'il ne fût point alité, mais il ne faisoit que languir. Outre cette milice Turquesque, il y a plusieurs Chrétiens, qui ont la solde du grand Seigneur, pour aller contre les Arabes quand on le leur ordonne.

Il fait fort chaud en cette Ville, ce qui fait que l'on y couche sur les terrasses. Le dix-hui-

huitième d'Août à midi mon Thermomètre marquoit trente sept degrés, & cependant il faisoit du vent qui rafraîchissoit. Les Capucins où j'allai loger si-tôt que je fus entré à Bagdad, exercent en cette Ville la Medecine avec beaucoup de charité.

Degrés  
de cha-  
leur à  
Bagdad.

Le Tigre est fort large vis-à-vis de Bagdad; ils mettent l'eau qu'ils y puisent dans de grandes jarres de terre qui n'est pas cuite, & au travers de ces jarres, l'eau transpire & coule dans une terrine, qui est au dessous, de même qu'à Alep; ils appellent ce fleuve Chat Bagdad, qui veut dire rivière de Bagdad; & comme ils n'ont pas l'esprit de faire sur cette rivière des moulins d'eau, ils sont réduits à moudre tout leur blé avec des moulins à cheval ou à bras.

Eau du  
Tigre,

La Mesopotamie est fort deserte, tout y ayant été ruiné par les tyrannies des Turcs, mais les lieux habitez sont bien peuplez. Il y a peu ou point d'arbres, si ce n'est de la reglisse, dont on voit par tout grande quantité.

Mesopo-  
tamie  
est fort  
deserte,

On brûle à Bagdad plus d'huile de Nafte, que de chandèle, & on la prend quelque part en ces quartiers-là. Ils ont des Pigeons messagers de meilleure race qu'en nulle autre part.

Huile de  
Nafte.

Pigeons  
messa-  
gers.

Il faut ici remarquer une erreur considérable dans toutes les Cartes; où Bagdad est mis beau-

Erreur  
de Geo-  
graphie

au con-  
flant du  
Tigre &  
de l'Euphrate.

beaucoup au dessous du conflant des deux fleuves de l'Euphrate & du Tigre; quoi qu'il soit certain que ces deux fleuves ne se joignent qu'à dix ou douze journées au dessous de Bagdad, à l'extrémité de Degeziri: Il est vrai que l'Hiver quand l'inondation de ces deux fleuves est grande, ils se joignent à Bagdad mais cela n'arrive pas tous les ans. A environ huit ou neuf journées au dessous de Bagdad, il y a un canal fait de main d'homme, qui vient de l'Euphrate dans le Tigre.

Marché  
pour la  
route de  
Bagdad à  
Hamadan.

Incontinent après mon arrivée en cette Ville, se presentant une caravane pour Hamadan de Perse, je fis marché avec un Chrétien, & je lui donnai sept piaftres pour chaque monture ou bête de charge; & je paiai vingt-neuf piaftres de reaux, tant pour trois chevaux, dont j'avois besoin, que pour un quatrième pour Monsieur Jacob Horloger, qui faisoit le même voiage; moienant quoi le Chrétien devoit acquiter toutes Caffares & Doüanes jusqu'à Hamadan; car toutes choses generalement paient doüane, & cela sans distinction de la valeur, mais selon le poids; le prix ordinaire est de sept piaftres de reaux, pour vingt-trois patmans: un patman fait trois rottles d'Alep, ou six oques & trois onces. L'abassi y vaut deux chais & demi; la piaftre de reaux vaut huit chais, & chaque chai cinq para, & le para quatre a-

Nom &  
valeur  
des  
poids &  
des No-  
noies.  
Piaftre.  
Abassi.  
Chais.  
Para.  
Apré.  
Boquel-  
le.

pres,

pres, qui font toutes pieces d'argent. La boquelle vaut sept chais, le sequin Turc vaut dix-huit chais, & le Venitien dix-neuf.

La Sequin  
Turc.  
Sequin  
Venitien.

Cette caravanne étoit composée de soixante & dix ou quatre-vingts hommes, tous gens sans peur, car ils n'avoient à eux tous qu'un pistolet & quelques sabres; & pour marquer que ce n'étoit pas le nombre qui les assûroit, ils se divisoient ordinairement, & marchaient separez les uns des autres sans crainte des voleurs; ils étoient presque tous Persiens. Ils apprehendoient aussi peu les injures du tems que les hazards, car ils n'avoient entr'eux que deux ou trois mechantes petites tentes faites en dos d'âne, couvertes de quelques vieux tapis: Pour moi qui n'étois pas si brave, j'avois un bon pavillon pour me mettre à couvert: & nous avions entre trois que nous étions, douze coups à tirer sans recharger.

Nous partîmes de Bagdad le Mercredi vingtième d'Août, sur les cinq heures du soir, pour venir trouver la caravane, qui étoit campée entre de petits arbres, hors la porte appelée Caranlu Cabi, qui regarde le levant: Nous païâmes à cette porte chacun un chai; ces chais sont aussi nommez Bagdadi, parce qu'ils se font à Bagdad; ils pesent chacun une dragme.

Départ  
de Bag-  
dad.

Chai  
Bagdadi.

Capri-  
res sau-  
vages,  
Tribulus  
terre-  
stres.

Aadgem  
Koulafi,  
tour.

Loc-  
mam  
Hakim,  
village.  
Diala,  
riviere.

La caravane se mît en marche le lendemain Jeudi vingt & unième d'Août un peu après minuit : Nous entrâmes d'abord dans le desert, allant au nort, par une grande plaine de terre blanche fort unie & couverte d'un glacis de sel où il n'y a que des caprières sauvages & des tribulus terrestres. Une heure & demie après, nous vîmes dans l'obscurité de la nuit à nôtre gauche, sur une petite butte, unetour en forme de petit château; elle s'appelle Aadgem Koulafi, c'est-a-dire, tour des Persiens.

Vers lesneuf heures du matin, nous campâmes sur le bord du Tigre, à quelques milles au dessous de Yenghige, près d'un village appelé Locmam Hakim, ou Locman le Sage : nous y restâmes tout le jour, & le soir nous entendîmes plusieurs compagnies de Chakales qui nous regalerent de leur musique. Nous partîmes le lendemain Vendredi vingt-deuxième d'Août après minuit, & aiant pris un guide à Locmam Hakim, nous allâmes droit au levant, & à neuf heures du matin nous vinmes sur le bord de la rivière Diala, que nous passâmes sur un bac : nous païâmes de l'autre côté un abassi pour cavalier, à un Turc qui reçoit ce peage, & chacun paie autant de quelque Religion qu'il soit. Cette rivière est pour le moins aussi large, que les deux tiers de la Seine, elle va près de

Baf-

Bassora, se décharger dans le Tigre après l'avoir traversée, nous allâmes loger dans un grand village appelé Aacoube, sous des Palmiers, dont il y a grande quantité.

Aacou-  
be, grand  
village.

Le lendemain à la pointe du jour l'on commença de marcher ; nos gens ne voulurent pas partir plutôt, à cause qu'ils ne faisoient pas les chemins. Nous continuâmes nôtre route vers le levant ; & sur les sept heures nous vîmes à main gauche une Mosquée qui est un pèlerinage. Un quart d'heure après nous passâmes au travers des restes d'un village ruiné, & en-suite sur un pont d'une arche, au dessous duquel le canal étoit fort sec : Sur les neuf heures nous traversâmes un village appelé Harounia, auprès duquel nous campâmes contre des jardins, dont il y a quantité. Nous fîmes cette petite journée de crainte du chaud. Il falut faire garde toute la nuit de peur des voleurs, mais nous n'entendîmes que des Chakales.

Harou-  
nia, vil-  
lage.

Nous partîmes de ce lieu le Dimanche vingt-quatrième d'Août à deux heures après minuit, allant toujours au levant ; à trois heures nous passâmes près d'un village appelé Adgia ; & sur les six heures & demie près d'un autre appelé Imam Esker, où il y a un pont, sur lequel on fit paier pour chaque cheval, mulet ou âne, un abassi & un mahmoudi, qui vaut encore un chai, & un para ; quoi que

Adgia,  
Imam  
Esker,  
villages.

que ce pont n'ait jamais coûté fix abaf-  
fis, car il n'est composé que de deux pou-  
tres de Palmier, qui portent toutes deux  
sur l'un & l'autre bord, avec quelques  
autres pieces de bois en travers, & demi-  
pié de terre par dessus; & la rivière qui  
passe dessous, est comme la rivière des  
Gobelins à Paris: Ils appellent ce droit le  
droit des brides. Nous nous reposâmes au  
delà du pont, parce que non seulement nos  
gens craignoient le chaud, mais d'ailleurs ils  
avoient appris que quelques Arabes nous at-  
tendoient sur le chemin, sur quoi ils voulu-  
rent tenir conseil pour voir ce qu'il y avoit à  
faire: Quoiqu'ils n'en eussent aucune certitu-  
de, ils ne laissoient pas d'en être épouvantez  
& cette fraïeur venoit de quelques-uns d'en-  
tr'eux, qui sachant que nous devions passer  
par un lieu étroit, s'imaginèrent qu'une cen-  
taine d'Arabes nous y attendroient, lequel  
nombre enfin ils reduisirent à quinze. Nous  
eumes beau leur faire honte de leur timidité,  
leur disant qu'en quelque nombre qu'ils fus-  
sent nous ne les apprehendions pas. Quoi  
que cette resolution les assurât un peu, ils ne  
laissèrent pas d'employer leur credit pour faire  
attendre quelques Janissaires, qui alloient à  
Mendeli; & au cas qu'ils ne voulussent pas les  
accompagner, ils resolurent de prendre au  
village quatre cavaliers. Ils envoierent un  
des



des leurs nous dire leur résolution, & nous prier fort honnêtement de contribuer quelque chose pour le paiement de ces cavaliers : Nous le refusâmes d'abord, après néanmoins nous leur donnâmes quelques chais, avec protestation, que ce n'étoit pas pour aucune crainte que nous eussions, & que quand il y auroit cent Arabes nous n'aurions pas peur, mais que ce que nous en faisons étoit seulement par complaisance, puisque nous jugions que ces cavaliers n'étoient aucunement nécessaires.

Nous partîmes le même jour à onze heures du soir, accompagnés des Janissaires au nombre de quinze armez, l'un de mousquet, l'autre de flèches &c. marchant tous en bon ordre, & allant bon train, car il n'y en avoit pas un d'eux qui n'eût bien peur, & nous continuâmes de marcher vers le levant. Sur les deux heures après minuit, le Lundi vingt-cinquième d'Août, nous rencontrâmes une caravane d'environ quatre-vingt ou cent personnes, dont les uns étoient montez sur des chevaux, mulets, ou ânes, & les autres étoient dans de grandes Cunes, bien couvertes en arc : dont il y en avoit deux sur chaque chameau, & je vis en cette compagnie sept ou huit de ces machines. Cette caravane venoit de Perse, & n'étoit pas mieux armée que la nôtre, ce qui di-

Cunes  
sur les  
cha-  
meaux

minua un peu la peur à nos gens, qui auparavant faisoient de frequentes décharges de deux méchans pistolets qui faisoient toute leur artillerie.

A la pointe du jour nous passâmes ce dangereux défilé, dont on avoit parlé : C'étoit un chemin un peu rétréci, proche d'une petite eau, mais il ne me sembla pas plus dangereux que le reste de la campagne. Nous y trouvâmes par les chemins plusieurs hommes & femmes, les uns sur des ânes; & les autres à pié; les uns en compagnie, les autres non; ce qui me fit croire que ce chemin est fort sur & fort beau: car depuis Bagdad jusqu'à Mendeli, le chemin est toujours plein & uni comme une glace de miroir; mais je le croi fort mauvais en Hiver, car il y a des pieces de terre toutes de mottes crevaillées de la chaleur, qui molliissoient un peu sous les piés de nos chevaux; ce qui me faisoit juger, qu'en une autre saison l'on y enfonceroit bien avant. Sur les six heures du matin nous vîmes à nôtre droite, un village appelé Nebitaran, & sur les sept heures & demie nous arrivâmes devant Mendeli, auprès duquel nous campâmes.

Nebitaran, Village.

Mendeli, frontiere de l'Arabie.

Mendeli est la dernière place des Turcs de ce côté-là, c'est un bourg dont les maisons sont bâties entre quantité de Palmiers: Il

y a un château avec quelques tours , mais le tout est bâti de bouë & de crachat : Il est cependant arrosé d'une eau courante, divisée en plusieurs petits ruisseaux. Nous y restâmes tout le lendemain Mardi vingt-fixième d'Août . & nous y paîâmes un abassi pour chaque charge : Ce même jour il arriva à Mendeli une caravane qui venoit d'Isfahan & s'en alloit à Bagdad ; elle n'étoit pas plus grosse que la nôtre, & sans armes à feu ; aussi y avoit-il à Mendeli des Arabes, qui ne leur promettoient rien de bon : Et l'on me rapporta, qu'un Turc leur aiant demandé pourquoi ils ne nous avoient rien fait, ils avoient répondu, que c'étoit parce que nous n'avions que des cuirs dont ils se soucioient peu ; ils donnerent cette rodomontade , parce qu'ils virent qu'il y avoit dans nôtre caravane , quelques chevaux chargez de peaux de buffles ; nous entendîmes durant la nuit plusieurs Chakales.

# LIVRE SECOND.

## DE LA PERSE.

### CHAPITRE PREMIER.

*De l'entrée en Perse & de la route d'Hamadan.*

**N**Ous partîmes de Mendeli le Mercredi vingt-fétième d'Août à la 'pointe du jour, prenant nôtre route droit au levant; à peine fûmes-nous en chemin que nous entrâmes dans des montagnes, où nous vîmes plusieurs ruisseaux, dont il nous falut traverser une partie. Sur les six heures du matin nous guéâmes une rivière, qu'ils appellent Rogoura, qui est large de deux ou trois toises, & où nos chevaux avoient de l'eau jusqu'à mi-jambe. Sur les dix heures du matin nous eumes une rencontre à laquelle nous ne pensions point du tout.

Rogou  
ra, ri-  
vière.

Comme je passois à quelques pas de trois huttes faites de cannes, je vis deux hommes vêtus à la Persane, dont celui qui paroissoit le principal avoit un juste-au-corps de brocart de soie à grandes fleurs: Ils vinrent à nous sans que j'y fissè autrem<sup>ent</sup>

ment reflexion , & même ils me parlerent que je n'y prenois pas garde : Cependant comme ils virent que je n'écoutois pas ce qu'ils me disoient, l'un d'eux, avec un bâton crochu, arrêta la bride de mon cheval; ce qui m'obligea de mettre le pistolet à la main , & de considérer ces gens plus attentivement. Je vis qu'ils ne se mettoient pas en posture de faire aucune violence , quoi qu'ils fussent armez chacun d'un carquois plein de flèches , avec un arc, & d'une hache au côté, avec un cimeterre; aussi ne s'en fussent-ils pas bien trouvez, aiant mes armes à feu toutes prêtes, aussi bien que ceux qui me suivoient, ce qui faisoit que je m'étonnois un peu de leur hardiesse. Dans ce même moment Monsieur Jacob, qui avoit vû leur action, avança sur eux, & prit un pistolet avec dessein de le tirer & leur dit plusieurs injures en Turc, comme à des coquins & des voleurs : Mon valet courut aussi avec un mousqueton en posture ; mais comme je m'appercus que ces gens étoient dans un grand froid, & qu'ils ne mettoient pas seulement la main sur la garde de leurs épées , qu'au contraire le principal me traitant de Cardasch , c'est-à-dire , de frere, me demandoit fort civilement que je voulusse l'écouter ; je priai Monsieur Jacob de

Rhadars  
gardes-  
chemins.

s'arrêter, & ils nous firent entendre avec beaucoup d'honnêteté, qu'ils avoient ordre de ne nous pas laisser passer. Cela nous surprit un peu, parce que nous n'en savions pas la cause ; mais après l'avoir aprise, nous ne nous mîmes point en peine de passer malgré eux, quoi que nous l'eussions peu faire. Ces gens sont des Rhadars, c'est-à-dire, gardes-chemins, dont il y a beaucoup de semblables en plusieurs endroits, principalement sur les frontieres, non seulement de Perse, mais encore de chaque Khanlik, ou Province, pour tenir les chemins sûrs ; & pour leurs gages ils prennent quelques bistis de droit sur chaque mule ou cheval de charge.

Ils arrêtent tous ceux qui ne sont point en caravane, quand ils ne les connoissent pas assez. Et la cause pourquoi ils nous arrêterent, fut que non seulement nous étions un peu séparés de la caravane, mais qu'un homme qui nous avoit précédé, leur avoit dit, que dans notre caravane il y avoit deux Francs, qui étoient gens inconnus. Le Kervan-Bachi ayant appris que l'on nous avoit arrêté, vint leur parler ; mais ils lui dirent qu'ils ne vouloient pas nous laisser passer, parce qu'autrement on les priveroit de leur emploi. Nous eussions bien pû, comme  
j'ai

j'ai dit, les forcer ; mais il n'y avoit pas d'apparence de faire violence au premier passage d'un País où nous entrions ; car c'est en cet endroit que commencent les terres du Roi de Perse. Enfin, de l'avis du Kervan-Bachi, nous les suivîmes à leurs huttes , où ils firent étendre des tapis , où nous étant assis avec eux , nous parûmes grans amis. Cependant l'on déchargea nos hardes , & je vis plusieurs de leurs gens qui entrèrent où nous étions. Leur maître nous dit d'ôter nos épées ; ce que nous fîmes assez librement , & il les tira l'une après l'autre hors du fourreau. Nous eumes quelque pensée , qu'il vouloit se venger de ce que nous avions fait mine de tirer sur lui , mais après les avoir vûës , il les remit dans le fourreau : il nous dit pour la seconde fois que sa charge étoit d'empêcher que personne n'entre en Perse qui ne soit connu , de peur que quelqu'un ne s'y sauve , après avoir fait quelque méchant coup ; je lui répondis que plusieurs Francs y avoient passé autrefois sans être arrêtez , mais il m'assûra que non : & en effet , je crois que le chemin ordinaire est un peu plus vers le nord que Mendeli. Enfin, il protesta qu'il ne nous laisseroit point passer , si ceux de la caravane ne répondoient de nous , c'est pourquoi nous envoiâmes nôtre muletier,

avec un de ces Persans au gîte, qui étoit à demi-heure de là. Cependant cet homme se plaignit plusieurs fois à mon valet de ce qu'on avoit voulu tirer sur lui, & des injures qu'on lui avoit dites, comme à un coquin : Il fit néanmoins servir honnêtement le dîner, qui consistoit en une grande jatte de bois pleine de pain, deux jattes de lait aigre, deux assiettes de bois pleines de beurre tout frais batu, & une jatte de bois où il y avoit environ deux œufs préparés à une fausse que je crois n'être point mentionnée dans le grand Cuisinier ; cela étoit pour environ une douzaine de personnes. Nous en mangeâmes un peu, & bûmes de l'eau dans des tasses de bois. Après cela cet homme voulut voir nos coffres. Il mania les horloges de Monsieur Jacob, les unes après les autres ; je lui ouvris aussi mon sèpet, mais comme je vis qu'il vouloit tout visiter seulement par curiosité, & pour faire tamascha, comme il disoit ; je lui dis qu'il n'avoit aucun droit de Doïane, ni par conséquent de visiter nos hardes, qu'il falloit beaucoup de tems pour tout raccommo-der, c'est pourquoi qu'il desit tout ce qu'il voudroit, & qu'il le raccommo-dat lui-même, mais que s'il se perdoit quelque chose, je la lui ferois trouver ; cela fut cause qu'il me le laissa refermer. En-suite l'homme que  
nous



nous avions envoyé avec nôtre muletier arriva, & lui apporta un papier signé de plusieurs de nôtre caravane, qui répondoient de nous, & qui même avoient menacé, que si l'on nous faisoit le moindre tort ils s'en plaindroient, & que si nous nous allions plaindre au Chan, assurément cela leur feroit une affaire. Aussi-tôt l'on nous congédia, & nous vinmes rejoindre la caravane.

Elle étoit au gîte appelé Isterkil, qui est une petite plaine entre des montagnes, dans laquelle passe la rivière Rôgoura; mot peut-être corrompu, de Roudhhouna, qui veut dire, rivière qui passe : car les Persiens donnent ce nom à toutes les grandes rivières. Il est difficile de bien décrire ce pays, si l'on ne sait parfaitement la langue, principalement à cause des rivières. Il y avoit là auprès six ou sept huttes de Curdes, qui d'abord que nous eumes tendu nos Pavillons, vinrent s'asseoir dessous tout à l'entour, comme des fots rustaux qui n'ont jamais rien vû, ce qui faisoit enrager un Janissaire qui étoit avec nous; car quoi qu'il leur dit de s'en aller, ils ne s'en remuoient pas & se moquoient de lui, ce qui le fâchoit fort, de voir qu'il n'avoit plus en ce pays cette autorité, que tous ceux de ce corps ont par toute la Turquie : Enfin il le leur dit

Isterkil  
petite  
plaine.

Rogou-  
ra ou  
Roudh-  
houna,  
rivière.

tant de fois, qu'ils s'en allerent tout en colere, en lui chantant mille injures.

Nous commençâmes d'être exempts de faire garde la nuit, car il n'y a point là de voleurs, & nous y cessâmes aussi de voir des Palmiers. Nous partîmes de ce lieu le lendemain Jeudi vingt-huitième d'Août, à une heure après minuit, & incontinent après nous nous amusâmes à chercher deçà delà le chemin que personne ne favoit; veu même qu'il faisoit fort obscur à cause de quantité de nûages, qui nous envoierent trois ou quatre fois quelques goûtes de pluie. Il arriva aussi que plusieurs de nos charges tomberent, de sorte que nous y perdîmes plus de demi-heure de tems. Enfin, nous trouvâmes moien de passer un petit fossé d'eau courante, après quoi nous grimâmes une montagne fort haute & droite, & tout le reste de la nuit nous ne fîmes que monter & descendre, avancer & revenir sur nos pas, pour chercher le chemin que nous avions perdu. Nous passâmes une fois la rivière Rogoura, ou Roudhhouna, qui roule entre ces montagnes avec grand bruit, parmi des pierres dont il y a quantité en son lit. Sur les cinq heures du matin nous vîmes les restes d'un pont fort élevé, avec deux étages d'arches, l'une au dessus de l'autre; ce pont traversoit cette rivière & étoit

étoit bâti de moïlon, mais il n'en est resté que la moitié, & cela me fait croire que cette rivière inonde quelquefois beaucoup. Un peu après nous la passâmes une seconde fois, & nous rencontrâmes une caravane, qui venoit d'Hamadan, & alloit à Bagdad. Nous continuâmes nôtre chemin en côtoiant cette rivière ; & remontant vers sa source, sur les six heures du matin nous vîmes un petit village de Curdes, c'est-à-dire, quelques huttes de cannes & de feüillages ; & en-suite nous passâmes encore sept ou huit fois la même rivière, qui étoit large au lieu où nous la passâmes la dernière fois, à savoir vers sa source, sept ou huit toises. Sur les huit heures du matin nous vîmes encore la moitié d'un pont fort élevé, bâti de même matière que l'autre, & sur la même rivière, mais qui n'avoit qu'un étage d'arches : Sur les neuf heures nous passâmes près d'un village de Curdes appelé Samfurat, où nous croions camper, & en effet, une bonne partie de la caravane y campa ; mais comme nous, qui étions à la tête, vîmes que les premiers passoient outre, nous les suivîmes, & après nous être bien lassés à toujours monter & descendre, depuis nôtre départ d'Isterkil ; nous nous arrêtâmes enfin, sur les dix heures & demie du matin, devant un village de Curdes.

Samfur-  
rat, vil-  
lage.

Nian,  
village.  
Téreb-  
binthes  
Chate-  
gniers  
sauva-  
ges, Vi-  
tex.

appelé Nian. Toutes ces montagnes sont couvertes de Térébinthes & Chategniers sauvages ; & la plus grande partie de ces eaux bordée de Vitex & de lauriers roses.

Iman  
Husseïn  
ou Ker-  
bela, pe-  
lerinage.

Après que nous eumes planté nôtre pavillon, nous vîmes passer une caravane qui venoit de Perse, & alloit à Bagdad, pour passer en-suite à un pelerinage, où il y a grande devotion, qu'on nomme Iman Husseïn, où Kerbela ; c'est le lieu où Husseïn fut tué, & où est son tombeau : il est éloigné de Bagdad, d'environ quatre journées, tirant vers Mosul dans la Mesopotamie. Nous eumes ce jour-là, vers le soir, une guilée, mais elle finit presque aussitôt qu'elle eut commencé ; & la nuit il fit un si grand froid, que quoi que je fusse tout habillé, car je ne me deshabillois jamais en campagne, j'eus besoin de ma couverture, & ce froid augmenta toujours à mesure que nous allions en avant.

Nous partîmes de ce lieu le Vendredi vingt-neuvième d'Août à deux heures après minuit, & après avoir encore cheminé trois heures parmi les montagnes ; nous nous trouvâmes dans un chemin plus doux, aiant pourtant toujours les montagnes à l'entour de nous, mais nous ne montions plus que de petites éminences, jusqu'à ce que cheminant vers le nord, une heure après nous recom-

recommençames à monter & descendre des montagnes fort hautes, & par des chemins plus mauvais & plus dangereux que nous n'en eussions encore vû ; mais cela ne dura pas une heure ; après quoi nous nous trouvâmes dans une plaine entourée de montagnes. Tirant vers le levant nous vinmes par un village appelé Chegiafar, où il y a une quantité de maisons çà & là, dont une partie est de moïlon & de terre, & les autres de cannes & de roseaux, couvertes de feüillages ; celles de terre servent pour l'Hiver, & le tems de pluie, & elles n'étoient pas pour lors habitées ; & celles de cannes sont pour l'Eté, afin de prendre la fraîcheur. Il y a aussi parmi ces maisons, une grande Mosquée batie de moïlon & de terre : nous ne nous y arrêtâmes pas, mais passant outre, nous vinmes camper auprès d'un autre village composé de maisons pour l'Hiver & pour l'Eté comme le premier, mais elles n'y sont pas en si grand nombre ; on le nomme Seraou, & il est éloigné de Chegiafar d'un quart d'heure de chemin. Nous y arrivâmes un peu après sept heures du matin ; ce vilage est sur un lieu un peu élevé, & au bas duquel il coule une fort belle eau de source. Sur le soir il vint quelques-uns de ces Curdes à nôtre pavillon, nous dire que nous prissions garde, parce qu'il y

Chegia-  
far, vil-  
lage.

Seraou  
village.

avoit des voleurs dans les montagnes , qui venant de nuit le ventre à terre , prenoient ce qu'ils pouvoient : on leur fit voir nos armes dont ils parurent fort amoureux ; plusieurs des nôtres crurent qu'il n'y avoit point d'autres voleurs qu'eux , & qu'ils venoient ainsi nous avertir , afin qu'on ne les accusât pas , si nous étions volez , & aussi afin de voir quelles armes nous avions.

Nous partîmes de là le Samedi trentième d'Août , à deux heures & demie après minuit. Nous montâmes & descendîmes par de très-hautes & très-facheuses montagnes , jusqu'à huit heures , après quoi nous cheminâmes durant deux heures , dans une plaine entourée de montagnes , où nous vîmes plusieurs tentes noires , & sur les dix heures nous campâmes sous des arbres , en un lieu appelé Rengpereng , proche duquel coule un petit ruisseau : Il y avoit tout proche un village de Curdes , qui nous apportèrent quelques vivres.

Rengpereng.

Nous en partîmes le Dimanche trente & unième d'Août à quatre heures après minuit. D'abord nous cheminâmes vers le levant , parmi des bois de Chategniers , où il y a quantité de reglisse , ainsi que par tout ce Païs ; nous montions toujours , mais par des chemins fort doux & aisez. Nous vîmes sur le matin une piece de terre semée

de

de ris. Sur les sept heures nous campâmes dans une plaine où il y a quelques arbres, proche d'un Hameau de trois ou quatre huttes de cannes; ce lieu est nommé Goaour. Goaour; plaine, Nous en partîmes le même jour sur les sept heures du soir & nous cheminâmes à la clarté de la Lune, vers le levant, dans la plaine ou vallon, jusqu'après minuit, que nous descendîmes fort bas par un méchant chemin, jusque dans une plaine, où après avoir cheminé près d'une heure nous passâmes une petite eau. Aiant encore cheminé environ une heure, nous passâmes sur un Pont de pierre d'une arche, sous lequel coule une petite rivière, dont je ne pus apprendre le nom; nous passâmes un peu après un autre Pont tout semblable, sous lequel coule la même rivière.

Environ à deux heures & demie après minuit du Lundi premier de Septembre, nous campâmes au bout de ce Pont, près d'un village appelé Arnoûa, où il y a un beau Kervanferai de briques; il y a aussi Arnoûa; village, plusieurs maisons de pierres, & autant de huttes de cannes; ces Ponts semblent nouvellement faits, la rivière qui passe dessous n'a point parmi les gens du pays d'autre nom que celui d'eau d'Arnoûa. Il y a en ce lieu tant de grenouilles que mon Pavillon en étoit toujours plein, quoi qu'on les chassât incessam-

incessamment. Nous en partîmes le même jour sur les dix heures & demie du soir, & nous marchâmes vers le levant, par un beau chemin, jusqu'à une heure & demie après minuit, du Mardi second de Septembre, que nous eumes une décente très-facheuse & très-dangereuse, principalement dans l'obscurité où nous étions, parce que la Lune se couchoit dans ce tems-là; après nous eumes durant trois heures un assez beau chemin. Nous traversâmes plusieurs ruisseaux & une petite rivière appelée Goumedli, & nous allions vers le nord. Sur les quatre heures & demie du matin, après avoir un peu descendu, nous tirâmes vers le levant par un assez beau chemin, aiant durant quelque tems à main gauche un gros ruisseau d'eau courante. Sur les cinq heures & demie nous descendîmes dans une grande plaine où nous cheminâmes environ une heure toujours vers le levant. Nous vinmes en-suite camper sur les six heures & demie, proche d'un Kervanferai qu'une Dame a fait bâtir: A un quart de lieuë de ce Kervanferai, il y a un village bâti de pierre, appelé Maidescht; & un peu plus loin que ce village, il y a un autre Kervanferai appelé Scheik-Halik-Kan Kervanferai, du nom d'un Kan qui l'a fait bâtir. Nous y passâmes après avoir délogé de l'autre, sur les huit heures & demie

Gou-  
medli,  
rivière.

Maï-  
descht,  
village.  
Scheik-  
Hali-  
Kan,  
Kervan-  
ferai,



mie du même soir. Nous le trouvâmes fort beau & commode, principalement à cause d'une petite rivière qui passe tout auprès; on la nomme du nom du village Maidescht Soüi. Nous la passâmes sur un pont d'une arche, qui étoit bâti de même que la plupart des autres, en dos d'ane fort aigu; ensuite nous continuâmes notre chemin vers le levant, toujours dans la plaine par un chemin fort uni.

Le Mercredi troisième de Septembre un peu après minuit, nous montâmes une montagne, qu'il nous falut descendre incontinent après de l'autre côté; du reste le chemin étoit beau, & nous reprîmes ensuite la plaine. Sur les trois heures après minuit nous passâmes une petite rivière, & une heure & demie après nous arrivâmes à un village, appelé Poul Schah, c'est-à-dire, <sup>Poul Schah, village,</sup> pont du Roi; il y a un beau Kervanseraï où nous prîmes le couvert.

Les Kervanseraïs de Perse sont beaucoup plus beaux & plus commodes que ceux de Turquie, au moins ceux qui sont sur les grans chemins; (car je ne parle point de ceux des Villes, y en aiant à Bourse de plus beaux qu'en aucun endroit du Levant.) Ces Kervanseraïs de Perse sont de grans bâtimens de briques en quarré, élevez de plus de trois toises; l'on y entre par un por-

portique, sous lequel il y a des boutiques où l'on trouve toutes les choses nécessaires à la vie. Après avoir passé ce portique l'on entre dans la cour; au milieu de celle du Kervanserai de Poul Schah il y a une fontaine, ce qui n'est pas dans les autres. Tout à l'entour de la cour ce sont de grandes arcades larges d'environ trois toises, & profondes d'une & demie ou deux, sous lesquelles il y a des mastabez, ou Divans de pierre, élevez de terre d'environ deux piés: dans la face du milieu, ou si vous voulez au fond du Divan, il y a une ouverture de porte large d'environ deux piés, par où l'on entre dans une chambre de même grandeur que le dessous de l'arcade par où l'on a passé; cette chambre a sa cheminée. Tout cela ensemble fait un appartement assez commode, car le mastabé sert de Divan & d'antichambre, & la chambre sert pour se retirer quand l'on ne veut pas être vu, & pour y mettre ses hardes. Ces appartemens sont separez l'un de l'autre par une muraille épaisse d'environ trois piés. Sur le derrière tout à l'entour du Han, sont les écuries, où l'on peut mettre les chevaux à couvert aussi bien que les hommes, & il y a encore d'un côté des arcades avec des mastabez & des cheminées, où l'on peut loger quand les appartemens de la cour sont occu-

occupez. On y entre par quatre portes, dont il y en a une à chaque coin de la cour. Tout cela est couvert d'une terrasse, sur laquelle on se peut promener tout à l'entour, & l'on y monte par deux escaliers, qui sont aux deux côtez du portique dont j'ai parlé, & qui est en entrant. On peut demeurer dans ces Kervanserais tant que l'on veut, sans que personne en demande rien de loier; mais les chambres ne ferment point, car il n'y a ni porte, ni fenêtre, ni aucun morceau de bois, si ce n'est la grande porte. Nous trouvâmes dans ce Kervanserai des pommes, des poires & des raisins ordinaires, & encore d'une autre sorte dont les grains sont petits & n'ont point de pepins, ils sont fort bons, on les nomme Kisch-misch.

Kisch  
misch,  
sorte de  
raisins  
quin'ont  
point de  
pepins.

A quelque pas de ce Han passe une rivière appelée Poul Schah, c'est-à-dire, pont du Roi, du nom d'un beau pont fort élevé, que le Roi Abbas fit bâtir dessus, proche de ce village, auquel il a donné le nom. Ce pont est de six arches, dont les piles sont de pierre de taille jusqu'à la hauteur de cinq ou six piés au dessus de l'eau : & par-dessus ces piles, il y a encore autant de petites arches, qui ont de chaque côté un bon pilier rond en dedans, mais en Angle du côté de l'eau pour la couper, & en rompre la

Poul  
Schah,  
rivière.

la force, lorsqu'elle est assez haute pour y atteindre : ces piliers viennent jusqu'au haut du pont contre lequel ils sont appliquez. Ce Pont a cent trente quatre pas communs de long, depuis la premiere arche jusqu'à la derniere, sans y comprendre les deux avenues, qui sont pavées comme le pont, & bordées de garde-fous de même de la hauteur de quatre ou cinq piés, & ces avenues ont encore chacune environ quarante pas de long, la largeur du pont est d'environ dix pas communs. Tout ce pont est de brique excepté les piles avec leurs avant-becs & piliers boutans. Il est bien bâti & si bien entretenu qu'il n'y manque pas une brique, & il semble qu'il soit tout neuf. Il se prend de beau & bon poisson dans cette rivière ; & on l'attrape ordinairement avec de la coque de levant dont ils usent fort en ce pais ; ils la mêlent avec de la pâte commune pour enivrer les poissons.

Kerman  
Schahon, vil-  
le.

La Ville où reside le Chan est éloignée du village d'une petite lieuë, elle est nommée Kerman Schahon, c'est-à-dire, grande des Rois, à cause que son terroir rapporte quantité de ris, que Schah Abbas avoit donné pour le Ziaret ou pelerinage de devotion qui se faisoit à la Mosquée d'Iman Hussein, dont j'ai parlé ci-dessus : Mais à present que le Turc en est le maître, l'on

envoie

envoie le ris à Ispahan. Cette Ville est fort peu de chose , néanmoins il y a un Bazar couvert , bien garni de marchandises & de denrées à manger. Il y a un Serrail pour le Chan ou Gouverneur : à la vérité , encore qu'il paroisse quelque chose de plus que les autres maisons , il n'est pas en effet de grande valeur , au moins par le dehors ; car je n'ai pas passé la porte , d'où j'aperçus quelques Divans pour prendre le frais.

Nous restâmes-là tout ce jour , & les trois autres suivans , à cause que le Vizir du Chan , (c'est ainsi qu'ils appellent l'officier qui commande en son absence) ne nous voulut pas laisser aller qu'il n'eût fû auparavant , si le Chan ne vouloit point de montres : En quoi j'ai remarqué , qu'il ne fait pas bon voyager en ce país avec des Horlogeurs , puis qu'ils retiennent ainsi toutes les caravanes jusqu'à ce que le Chan ait vû s'il n'y a rien qu'il veuille acheter. Nous ne partîmes donc que le Samedi fixième de Septembre à onze heures du soir , & nous cheminâmes vers le levant , par un beau chemin , aiant à main gauche , proche de nous , des montagnes de roc , fort hautes & escarpées ; & à main droite d'autres montagnes un peu éloignées. Nous trouvions sur ce chemin plusieurs troupes de gens qui alloient & venoient , ce qui nous

Compagnie des  
Horlo-  
geurs in-  
comme-  
de en  
Perse:

## 238 SUITE DU VOYAGE

nous parut bien plus agreable que de cheminer dans les deserts.

Sur les cinq heures du matin du Dimanche fêtième de Septembre , nous passâmes par un village appelé Scheher-Now , c'est-à-dire, Ville neuve, où il y a un beau Kervanféraï , avec plusieurs maisons de pierre , & plusieurs tentes noires. Il y passe une petite eau qui se separe en plusieurs ruisseaux ; elle est appelée Bisitoum , & sa source est à cent pas de là au pié d'une montagne, auprès de laquelle nous passâmes. Cette montagne jette en dehors des pieces de rocher séparées les unes des autres par des veines ; & ces pieces de rocher sont un peu rondes , & prennent depuis le haut de la montagne jusqu'en bas , elles paroissent comme des figures de relief. Les gens de nôtre caravane me dirent que ce sont autant de figures, que Ferhad a taillées pour l'amour de sa chere Schirin, qui avoit son château sur cette montagne. Ce Ferhad étoit un excellent Sculpteur de ce pays, qui étoit si amoureux de Schirin qu'il en mourut. Ses amours sont décrits dans le Poème intitulé Cosrouve Schirin, dont il y a un manuscrit dans la Bibliotheque du Roi à Paris. Sur les six heures nous trouvâmes un pont de quatre arcades , sous lequel passe une rivière qu'ils appellent eau de Scheher-

Scheher-  
Now ,  
Village.

Bisitoum,  
ruisseau.

Ferhad  
excellent  
Sculpteur.  
Schirin.

Cosrouve Schirin,  
poème.

Scheher-Now, de même que le pont, dont je viens de parler; ils disent que ce pont fut bâti par le même qui bâtit le village de Scheher-Now. Demi-heure après nous vinmes à un autre pont de deux arcades, sous lequel passe une rivière appelée Cha-  
 diar; mais parce que son pavé est fort mauvais, & qu'il n'a pas de garde-fous, nous passâmes cette rivière, qui n'a pas un pié de profondeur, un peu au dessus du pont, & nous allâmes camper à l'autre bord dans une plaine, où nous avions à l'entour de nous trois villages, éloignez seulement de deux ou trois fois la portée du mousquet: Celui de ces villages qui est au nord, s'appelle Zusear, celui qui est au couchant, Calantar, & le troisième qui est au midi, Sagas. Il nous falut faire garde toute la nuit, car les Habitans de ce quartier passent pour si adroits à voler, qu'ils enlèvent les hardes même de dessous la tête d'un homme sans qu'il s'en apperçoive; & ils y sont si âpres & si obstinez, qu'ils sont attentifs à en épier l'occasion, non seulement jusqu'à ce qu'on ait chargé, mais encore jusqu'à ce que la caravane soit partie. Nous délogeâmes le même jour à onze heures & demie du soir, & continuant d'aller vers le levant par un beau chemin près des montagnes, nous passâmes plusieurs ruisseaux qui étoient à main droite.

Chadiar,  
rivière.

Zusear.  
Calan-  
tar. Sa-  
gas, Vil-  
lages,

Sur

Sahna,  
bourg.

Sur les cinq heures & demie du matin, du Lundi huitième de Septembre, nous vinmes à un gros bourg, appelé Sahna, où passe un gros ruisseau, qu'ils n'appellent point autrement qu'eau de Sahna : Nous traversâmes ce bourg pour aller camper dehors, proche des jardins qui sont tout à l'entour en quantité, d'où l'on nous apporta de beaux raisins, & des pommes & des poires; & l'on nous y accommoda secrètement d'un peu de vin, dont nous n'avions point bû depuis Mosul, si ce n'est à Bagdad, chez les Peres Capucins, qui en font en cachette pour la Messe; car il est défendu d'en faire n'y d'en vendre. Et un peu avant que j'arrivasse à Bagdad, un Armenien y aiant été surpris faisant de l'eau de vie, eut plusieurs centaines de coups de bâton, & pendant qu'on le batoit d'autres lui versaient son eau de vie sur la tête. Or dans tous les endroits de Perse, où il n'y a point de Chrétiens, non seulement l'on n'y en trouve point, mais même c'est un crime d'en parler; néanmoins en aiant demandé à un Habitant de ce bourg, qui nous avoit apporté des raisins, après avoir regardé de tous côtez si on ne l'entendoit pas, il nous en promit une jarre, qui est une cruche, qu'il apporta un peu après. Il étoit doux & rouge, & n'avoit pas encore bouilli, il



ne laissoit pas d'être bon & delicat ; aussi leurs raisins sont ils excellens. On commence là de voir des terresensemencées, & quantité de jardins remplis de vignes & de toutes sortes d'autres fruits ; & quoi que cela soit encore du Curdistan, il y demeure néanmoins des Sofis.

Sofis  
dans le  
Curdistan.

Nous partîmes de Sahna, le lendemain Mardi neuvième Septembre, sur les deux heures après minuit, & sur les cinq heures du matin nous montâmes & descendîmes un peu. Sur les sept heures & demie nous traversâmes un pont de quatre arches, sous lequel passe une rivière assez large, mais peu profonde, qu'on nomme Camoutedona. Une heure après nous arrivâmes à une gros bourg, appelé Kenghever, où nous logeâmes dans un Kervanserai. Ce bourg est grand, bien bâti & bien peuplé ; il y passe un ruisseau, qu'ils appellent eau de Kenghever. Il y a quantité de jardins à l'entour, remplis d'arbres fruitiers de toutes sortes, & il faut que ce bourg ait été autrefois fort considerable, car l'on y voit encore sur pié les murailles presque entieres d'une forteresse ; elle sont bâties de cailloux & autres pierres très-dures, fort grandes & grosses, & il y reste encore quelques tours, & plusieurs pieces de colonnes de marbre blanc, & des chapiteaux de telle grosseur

Camoutedona,  
rivière.

Kenghever,  
bourg.

qu'il faudroit trois hommes pour les embrâsser. Entr'autres, tout proche de cette forteresse, à quelques pas d'une tour, l'on voit des canonnières, & une porte vers la campagne, où il y reste deux piés d'estal de marbre, sur lesquels il y avoit des colonnes, & ces piés d'estal qui sont longs de quatre ou cinq piés, sont posez à trois ou à quatre piés l'un de l'autre, tous deux sur un gros mur, bâti de fort belles pierres, avec un fort beau cordon en dehors: Suivant l'apparence ces colonnes portoient quelque pavillon, ou balcon pour avoir belle vûë, ou quelque autre chose de fort pesant. Cette forteresse est bâtie sur un lieu éminent, d'où l'on découvre de bien loin. Ce bourg est le dernier lieu du Curdistân qui finit en cet endroit. Avant que de le quitter tout-à-fait il faut dire deux mots des Peuples qui l'habitent.

Fin du  
Curdi-  
stân.

Curdes,  
Peuple.

Les Curdes appelez anciennement Carduchi, vivent l'Été sous des huttes faites de cannes & de feüillages d'arbres, & l'Hiver sous des tentes: Leur pais est si montagneux & si difficile à passer, que je ne m'étonne plus que le Roi de Perse, toutes les fois qu'il a été assieger Bagdad, au lieu d'y conduire du canon, ait fait porter sur des chameaux le métal pour le fondre, obligeant outre cela chaque cavalier d'en porter encore une  
oque;

oque ; car il est absolument impossible de conduire du canon par ces chemins. Quoique ces Curdes mènent une vie à peu près semblable à celle des Arabes , néanmoins ils sont plus guerriers , & se servent fort bien des arquebuses ; & par tout où nous passions il y en avoit toujours quelques-uns qui marchandoient nos armes , croiant qu'elles fussent à vendre : Entr'autres il y en eut un qui m'offrit une fois dix abassis de mon fuzil. Les Curdes ne brûlent au lieu de chandele que de l'huile de nasse, qui se prend en quelque endroit peu éloigné de Bagdad.

Nous partîmes de Kenghever le même jour à onze heures & demie du soir , & nous allâmes par un beau chemin vers le nord. Sur les trois heures après minuit du Mercredi dixième de Septembre , nous passâmes sur un beau pont de six arches , appelé le pont de Scheich-Hali-Kan , du nom d'un Kan son fondateur ; il passe une rivière dessous , qu'ils appellent l'eau du pont Scheich-Hali-Kan ; car ils donnent aux ponts le nom de leur Fondateur , & à l'eau qui passe dessous , le nom du pont. Une heure après nous passâmes près d'un village que nous ne vîmes qu'au clair de la Lune , mais ils me sembla grand & bien bâti : En-suite aiant longtemps cheminé par une grande plaine , nous

Scheich-  
Hali-  
Kan ,  
pont,

Afad A-  
bad, vil-  
le.

arrivâmes sur les sept heures du matin à une ville appelée Afad Abad.

Eloü-  
end,  
monta-  
gne.

Cette ville ou plutôt ce bourg, est d'une très-grande étendue & bien bâti; il y a de grandes rues larges & droites, au milieu desquelles coule un ruisseau. Toutes les entrées des maisons sont belles, quoi qu'il y en ait plusieurs, dont les portes sont fort basses, & il y a quantité de jardins à l'entour. Nous logeâmes hors de ce bourg, mais tout proche dans la campagne, & nous en partîmes le même jour à dix heures du soir, dressant nôtre chemin droit au levant. Incontinent après nous montâmes par un beau chemin, une montagne appelée Eloüend; elle est d'une telle hauteur, que nous fumes une bonne heure à la monter, & près de trois quarts-d'heure à la descendre de l'autre côté: Après quoi, nous trouvâmes une petite maison de Rahdars, où l'on paie pour chaque cheval deux casbeghis de caffare: En-suite nous cheminâmes plus de deux heures & demie entre des montagnes, après quoi nous vinmes dans une plaine, où ayant passé proche quantité de villages, & traversé plusieurs ruisseaux, & sur les cinq heures & demie du matin, ayant laissé à main gauche un bourg appelé Zaga, nous arrivâmes deux heures après à Hamadan, où nous logeâmes dans un Kervanserai, où l'on

Zaga,  
bourg.

l'on paie pour une chambre un bisti par jour; qui vaut quatre casbeghis. Nous parlerons des monnoies de Perse dans la description d'Ispahan.

## CHAPITRE II.

*De la route d'Hamadan à Ispahan.*

**H**amadan est une fort grande ville; mais aussi il y a dedans quantité de grandes places desertes, & plusieurs grans jardins, même des terres labourées. Les maisons n'y sont pas belles, & ne sont bâties que de briques cuites au soleil : il n'y a de belles rues que celle où l'on vend les étofes & les habits tout faits, & d'autres marchandises semblables. Elle est droite, longue & large, & les boutiques en sont bien garnies; elle passe proche du Bezestein, qui est petit & assez bien bâti. Cette Ville est fort considerable pour le grand trafic qui s'y fait, & elle étoit autrefois bien forte : elle avoit un beau château, qui fut renversé de fond en comble il y a déjà long-tems par les Turcs qui ruinerent aussi beaucoup la ville. L'air y est fort mauvais, & les eaux aussi; on n'y trouve point de vin, mais seulement de l'eau-de-vie. Plusieurs de nôtre carava-

Hamadan, ville.

ne y devinrent malades durant le séjour que nous y fîmes ; pour moi j'y fus accueilli d'un cours de ventre, qui fut bien-tôt accompagné d'une fièvre que j'apportai à Ispahan, où je conservai l'un & l'autre plus d'un mois, & l'Horlogeur qui venoit avec moi, un peu après être arrivé à Ispahan, se trouva pris d'une fièvre quarte. Les Armeniens ont dans Hamadan, une Eglise assez mal en ordre. Il y a ordinairement un Chan qui commande dans cette Ville ; pour lors il n'y en avoit pas, mais seulement un Déroga, auquel le Roi envoia une veste de présent durant que j'y étois. Il n'y eut point d'autre cérémonie, sinon que le Déroga sortit sur les huit ou neuf heures du matin par la porte du Roi, ainsi appelée, parce que c'est par cette porte qu'on sort pour aller à Ispahan ; & il alla se rendre à une maison, qui est éloignée d'environ un quart de lieuë, où il vêtit la veste que le Roi lui envoioit, qui étoit de brocart d'or ; & aussi-tôt s'en revint à la Ville au milieu d'un gros de cinquante ou soixante cavaliers des principaux Habitans, qui marchaient presque tous de front dans la campagne sans garder aucun ordre.

Après avoir demeuré environ huit jours à Hamadan, nous fîmes marché avec un muletier à cinq abassîs pour chaque cheval

de monture, & pour les hardes au prix de onze pour les cent patmans de Tauris ; les cent patmans de Tauris, sont à peu près le poids de six cent livres, c'étoit fort grand marché : Mais ce muletier, qui peut-être se repentait d'avoir fait ce marché, voulant atteindre la caravane avec laquelle nous étions venus, qui ne devoit partir que dans huit jours, & nous aiant eu avis qu'il étoit arrivé un Aga qui conduisoit du beure & d'autres provisions pour le Roi ; nous envoiâmes querir son muletier, qui nous fit trouver des chevaux de monture à six abassis, & nous paiâmes pour les hardes le prix de quinze abassis, pour cent patmans de Tauris. Il se joignit à ce commencement de caravane plusieurs autres personnes qui étoient aussi lassés que nous du séjour d'Hamadan ; de sorte que tout ce monde fit une caravane assez forte pour ne point appréhender les voleurs : car quoi qu'on dise qu'il n'y en a point en Perse, il y en avoit alors plusieurs troupes en campagne ; à cause que le Chan de ce quartier étant mort, on n'en avoit pas encore envoyé d'autre.

Nous partîmes d'Hamadan, le Samedi vingtième de Septembre à cinq heures du matin, & après avoir traversé une bonne partie de la Ville, nous en sortîmes par la porte du Roi, ou porte d'Ispahan, prenant

nôtre droit chemin vers le levant. Nous passâmes plusieurs belles eaux, & sur les sept heures un pont de cinq arches, sous lequel coule un fort petit ruisseau qui se grossit beaucoup en Hiver. Après avoir cheminé encore environ une heure par de petites colines, nous trouvâmes deux chemins, & ne sachant lequel des deux prendre, parce que nous avions beaucoup devancé la caravane, nous fûmes obligés de nous arrêter là quelque tems pour l'y attendre, Monsieur Jacob, trois Turcs & moi. Après l'avoir attenduë plus de demi-heure en vain, nous ne jugeâmes pas à propos de retourner en arriere de peur qu'elle n'allât par un autre chemin, c'est pourquoi à tout hazard nous prîmes tous cinq le chemin à gauche, & nous continuâmes nôtre route jusqu'à

Nischar, un bourg appelé Nischar, par où nous savions que devoit passer la caravane; nous y arrivâmes sur les trois heures après midi, & nous prîmes le couvert dans un misérable Kervanserai tout ruiné qui est hors du bourg. Nous n'avions pour tout équipage qu'une couverture que nous étendîmes à bas, afin de ne pas coucher entierement sur la terre, & qu'un vaisseau de cuir qu'ils

Matara. appellent Matara, pour mettre de l'eau, car tout nôtre bagage étoit avec la caravane & mon valet aussi. Non prîmes toutefois

patien-



patience, & cependant la caravane incontinent après avoir passé le pont, avoit suivi l'eau & étoit allée loger à un village appelé Boulousch Kifar.

Elle partit le lendemain Dimanche vingt- & unième de Septembre à deux heures après minuit, & arriva à Nischar environ sur les six heures: Après y avoir païé un droit de quatre biftis pour charge, sans s'arrêter elle passa outre, & nous y étant rejoints, nous vinmes sur les neuf heures & demie camper sous des arbres proche d'un village appelé Haran, où nos Moucres nous avertirent de faire la nuit bonne garde. En effet, le long du jour plusieurs passans s'arrêterent à considérer de loin nos armes, & à deux heures de nuit un homme passant proche de nous, & n'ayant point répondu au qui-va-là que cria mon valet, il s'en alla vers lui; alors ce voleur qui n'étoit venu que pour voir comme les choses étoient disposées, dit qu'il étoit de la caravane, ce qui lui fut incontinent nié par quelques uns des nôtres, qui lui firent entendre que s'il revenoit on lui donneroit un coup de fusil.

Nous partîmes de ce lieu le lendemain Lundi vingt-deuxième de Septembre à environ deux heures après minuit, & continuant toujours vers le levant par un beau che-

Dizava ,  
gros  
bourg.

min, nous passâmes plusieurs gros villages que nous rencontrions de quart-d'heure en quart-d'heure, & étant venus à une rivière large de plus de deux toises, qu'ils n'appellent point autrement que la rivière du Dizava; nous remontâmes le long de sa source environ demi-heure, après quoi l'ayant passée nous entrâmes dans une grande plaine, dont nous traversâmes une bonne partie en deux ou trois heures pour venir à un gros bourg appelé Dizava, qui est tellement couvert de jardins qui occupent toute la largeur de la plaine, que comme un rideau ils cachent non seulement le bourg, mais aussi une partie de la plaine qui s'étend encore assez loin au delà du bourg. Une heure avant que d'y arriver, en étant bien proches, il nous falut faire un très-grand tour pour passer un gros ruisseau qui étoit fort profond & fort bourbeux, jusqu'à ce que nous eumes trouvé un petit pont qui nous donna passage pour entrer dans Dizava, où nous cheminâmes encore quelque tems dans de grandes ruës où il n'y avoit des deux côtez que des grans jardins bien fermez de murailles, mais sans aucune habitation, & Dizava en est tellement couvert, qu'avant qu'on soit dedans l'on ne voit pas seulement une maison, pour près quel'on en soit; de manière que qui ne sauroit



roit pas la carte du païs, croiroit être auprès d'une forêt, car il est d'une assez grande étendue. Nous traversâmes ensuite une bonne partie du bourg, qui est fort mal bâti; jusqu'à ce que nous arrivâmes sur les dix heures à un bon Kervanserai. L'ignorance de nos Moucres fut cause de tout ce détour, & outre cela toutes leurs bêtes, tant de monture que de charge, étoient si méchantes, qu'il étoit impossible de les faire aller plus vite que de méchans ânes; de sorte que nous faisons de fort petites journées. Nous eumes sur le soir une petite pluie qui ne fit que passer, & c'étoit la première, excepté quelque petite guilée que nous avions vû tomber depuis nôtre départ d'Alep.

Le lendemain Mardi vingt-troisième de Septembre, à trois heures après minuit, nous reprîmes nôtre route vers le levant par un assez beau chemin. Sur les sept heures nous passâmes par un chemin tout de roc, entre des montagnes de même, mais il dura peu; sur les onzes heures nous arrivâmes à un gros bourg appelé Sari, & nous voulûmes aller loger à un fort beau & grand Kervanserai, mais il étoit tout plein d'hommes & de bêtes, autant qu'il en pouvoit tenir: C'est pourquoi il nous falut réduire à un autre plus petit, mais chetif & tout rui-

Sari, gros  
bourg.

Sorte de  
Marbre.

né, où nous fûmes fort mal à notre aise dans l'écurie, avec les chevaux & les mulets. Ce bourg est bien bâti; je remarquai que le principal mur de cette écurie où nous étions logez, étoit tout bâti de pierres noires, quarrées, de la longueur d'environ un pié, & épaissés environ de trois doigts, qui lorsqu'on les cassé se divisent en tables, quasi de même que les ardoises, mais plus épaissés, & je crus que c'étoit du marbre noir. L'Horlogeur qui venoit avec nous, me dit que les Horlogeurs se servent de cette pierre pour polir, après avoir passé la lime avant que de dorer. C'est de ce marbre que font toutes les portes des maisons, comme dit *Pietro della Valle*, mais il y en a peu à Sari: j'en avois déjà vû à Dizava, & mêmes j'en ai vû en plusieurs endroits de la Syrie, & je croi qu'ils les font de cette pierre, faute de bois. On paie à Sari quatre biftis pour charge. Il tomba encore sur le soir un peu d'eau du ciel, qui fut accompagnée à notre égard de bon vin vieux, qui étoit blanc, & ce fut le portier de notre Kervanseraï qui nous l'envoia querir au village, comme en cachette, mais ce n'étoit que par façon: Même quelques Turcs de notre caravane qui en acheterent aussi, le trouverent si bon qu'ils s'en donnerent à cœur-joie toute la nuit, jusqu'à ce qu'il fa-

lût

lût partir ; ce qui les mit de si belle humeur, que durant une partie du chemin ils ne firent que chanter & crier, comme des francs yvrognes qu'ils étoient, jusqu'à ce qu'enfin un de leur troupe se laissa tomber de sa mule, au hazard de se rompre le cou, & s'endormit sur la place.

Ce fut sur les trois heures du matin du Mercredi vingt-quatrième Septembre que nous partîmes de Sari : Nous passâmes sur les huit heures par un village appelé Dehile, & une heure après par un autre appelé Mouclafabah ; & sur les dix heures nous arrivâmes à un village nommé Machat, où nous nous retirâmes dans un petit Kervanserai.

Dehile,  
Mouclafabah,  
Machat,  
villages.

Nous en partîmes le lendemain Jeudi vingt-cinquième de Septembre à minuit, & à la pointe du jour nous passâmes au travers d'un bourg appelé Scheherd-ghird, qui me sembla bien bâti ; nous cheminâmes ensuite jusqu'à dix heures par une grande plaine fort stérile n'y ayant point d'eau ; aussi n'y trouvâmes-nous aucune habitation. A dix heures nous vîmes dans un fort beau grand Kervanserai appelé Bag, dont les appartemens sont fort commodes ; & sous la porte il y demeure un homme qui vend toute sorte de choses nécessaires à la vie, il a trois petites chambres pour se loger. Il y a de

Scheherd-ghird,  
bourg.

Bag, beau  
au Kervanserai.

Angoü-  
an, vil-  
lage.

Agatsch,  
ou Far-  
sang,  
c'est-à-  
dire, une  
lieuë.

ces Portiers par tous les Kervanserais de la Perse, mais à celui-ci il est extrêmement nécessaire; car il n'y a point d'habitation à l'entour, & le lieu le plus proche est un village à main droite, derrière la montagne, nommé Angoüan, où l'on fait quantité de tapis; & si l'on m'a dit vrai, il en est éloigné d'une agatsch, c'est-à-dire, une lieuë: Car les Persans content le chemin par agatsch ou farfang, qui est le même; agatsch étant le mot Turc, & farfang le mot Persien; & c'est une heure de chemin pour un cavalier, mais pour nous c'en étoit près de deux; néanmoins près d'Ispahan elles sont si petites que nous en faisons une par heure: L'on paie à ce Kervanserai trois biftis pour charge. Les linteaux des portes de ce Kervanserai sont tous faits d'une seule piece de cette espece de marbre dont j'ai parlé à Sari, mais il n'est pas poli; & hors de la porte il y a encore de chaque côté un mastabé ou relais, qui en est aussi; l'un & l'autre a de longueur environ six piés, & quatre ou cinq de hauteur, sur environ trois de largeur; le dessus de chacun de ces mastabes est tout d'une de ces pierres. Ce marbre a été pris à cinquante pas de la porte d'un rocher un peu élevé de terre, du bas duquel sort une petite source d'eau, qui est la seule qu'on boit en cet endroit. Me promenant

menant à l'entour de ce Kervanserai, je trouvai de petites pierres de marbre blanc & de rouge, & de tacheté, & de toutes sortes de couleurs : Ce qui me fait croire qu'on en peut tirer de ce lieu de toutes les couleurs; & en effet le dessus du rocher est presque tout blanc.

Nous partîmes le lendemain Vendredi vingt-fixième de Septembre à trois heures après minuit, & nous montâmes & descendîmes par un assez beau chemin durant environ trois heures. Je remarquai à côté du chemin, plusieurs rochers de pierre noire, <sup>Pierre Noire.</sup> sortant un peu de terre, qui étoient tous divisés en tables, guere plus épaisses que des ardoises & environ de même couleur, mais bien jointes l'une contre l'autre. Sur les six heures & demie nous vinmes dans une grande plaine, où nous trouvâmes de l'eau en trois ou quatre endroits, & nous y cheminâmes jusqu'environ les onze heures, que nous arrivâmes à un village appelé Ni- <sup>Ni-</sup> choüan, que nous traversâmes presque tout <sup>choüan,</sup> entier, & nous vinmes reposer dans un grand Kervanserai assez commode, mais vilain, & tout bâti de mattons de terre grise non cuite. Il y en a encore dans ce village deux autres pardevant lesquels nous passâmes, ils sont petits, mais ils me semblèrent plus beaux. Nous restâmes en ce lieu

le

le jour suivant pour laisser reposer les bêtes, & nous en partîmes le Samedi vingt-troisième de Septembre, sur les neuf heures & demie du soir : Nous montâmes & descendîmes par intervalles, mais toujours par un beau chemin & doux.

Faga-  
foun,  
grand  
village.

Le Dimanche vingt-huitième de Septembre demi-heure avant le jour, nous passâmes contre un grand village appelé Fagafoun; tout ce que j'y pus remarquer dans l'obscurité de la nuit, c'est qu'après avoir traversé sur un pont de cinq arches un petit ruisseau, nous côtoiâmes plusieurs grands jardins où il y a quantité d'eau. Sur les six heures & demie du matin nous arrivâmes à un

Hhoïa,  
village.

Ghul-  
paigan,  
petite  
ville.

autre village, appelé Hhoïa, où nous logeâmes dans un petit Kervanferai, tout bâti de mattons de terre grise non cuite. A une heure de chemin, il y a une petite ville appelée Ghulpaigan, mais nous n'y passâmes point.

Nous partîmes de ce gîte le Lundi vingt-neuvième de Septembre à deux heures après minuit, & nous eûmes assez beau chemin. Un peu avant le jour nous descendîmes dans une terre fort basse & large, toute de sable blanc, par où autant que je puis juger, il faut qu'il passe quelque gros torrent lorsque les neges sont fondus, car des deux côtes il y a des bords de terre assez hauts & droits, nous quitâmes peu après



ce chemin, & aiant un peu monté nous nous trouvâmes dans une grande plaine, où après avoir cheminé un peu nous attendîmes la caravane, qui étoit restée derriere, n'y aiant devant que les cavaliers qui n'avoient point de charge sur leur cheval. La raison de cette pause fut, que nous découvrîmes assez loin dans la plaine proche des montagnes, des cavaliers qui ne bougeoient d'une place, & quand nous fumes passés ils firent une grande fumée, je ne sai quel signal ce fut; nous aprîmes en-suite, qu'ils avoient volé une caravane & qu'ils étoient quinze de leur troupe. Un quart d'heure après nous vîmes cinq gazelles: Enfin nous arrivâmes sur les neuf heures & demie à un bon Kervanserai, proche d'un village appelé Arbane. Une heure après que nous y fûmes il y entra un cavalier, qui s'y promena un peu, sur quoi quelques-uns des nôtres se disant l'un à l'autre que c'étoit un voleur, & qu'il le falloit arrêter, lui qui s'en aperçut sortit du Kervanserai, & aussi-tôt se mit à piquer jusqu'à un arbre, sous lequel il y avoit deux de ses camarades. Environ la minuit des cavaliers heurterent à la porte du Kervanserai, & parce qu'on ne vouloit pas leur ouvrir, ils firent grand bruit jusqu'à ce qu'on leur eût ouvert; ils étoient dix, & leur troupe étoit composée de Persiens, de Curdes.

Arbanes.  
village.

Curdes & d'Arabes, ils avoient tous des lances, & quelques-uns des oiseaux sur le poing, ils demanderent si nôtre caravane alloit à Ispahan, & on leur demanda où ils alloient: ils dirent, à Ispahan; mais quand on leur demanda d'où ils venoient, ils ne le voulurent pas dire, mais seulement qu'ils alloient à Ispahan; ce qui fit penser que c'étoient des voleurs, c'est pourquoi plusieurs des nôtres ne dormirent point; depuis nous connûmes bien qu'ils n'étoient pas voleurs.

Nous fûmes en campagne le lendemain dès trois heures après minuit, & nos dix cavaliers restèrent dans le Kervanserai, ce qui fit croire à quelques-uns qu'ils n'étoient venus que pour piller ce qui étoit dans le Kervanserai, & peut-être nous égorger. A la pointe du jour nous entrâmes dans un défilé dangereux, à cause des voleurs; car c'est un chemin étroit entre de hauts rochers, derriere lesquels plusieurs personnes se peuvent cacher, & tirer sur qui ils veulent sans être apperçus. Nous nous étions bien attendus d'y trouver à qui parler, à cause de quelques caravanes qui y avoient été volées, & les uns disoient qu'il y avoit quarante cavaliers avec des arquebuses, & d'autres qu'ils n'étoient pas tant. Nous avions dans nôtre caravane six arquebuses & plu-

fieurs

ieurs archers ; & de plus la dernière nuit il s'étoit joint à nous une caravane de chameaux qui étoit escortée de cinq ou six cavaliers avec des arquebuses, & de quelques archers ; mais nous apprehendions que les dix cavaliers que nous avions laissés derrière ne vinssent nous attaquer en queue, pendant que les autres nous attaqueroient par devant : Enfin grâces à Dieu nous ne trouvâmes point de voleurs, & au bout d'un petit quart-d'heure nous sortîmes de ce défilé, le chemin s'élargissant beaucoup. Peu après nous trouvâmes deux grosses caravanes qui venoient d'Ispahan, l'une de chameaux, & l'autre de chevaux & mulets, & toutes deux étoient escortées de plusieurs cavaliers armés d'arquebuses. Nous cheminâmes ensuite dans une plaine jusque vers les dix heures & demie que nous arrivâmes à un village appelé Deha, où nous logeâmes dans un Kervanserai. Un peu avant que d'entrer dans ce village nous vîmes plusieurs pièces de blé, déjà haut de plus d'un pié, & l'on me dit qu'ils le moissonneroient avant l'Hiver, car ils sement une seconde fois aussi-tôt qu'ils ont moissonné : à la vérité cette dernière moisson ne vient pas à maturité, aussi ne la font-ils que pour les chevaux à qui ils donnent à manger ce blé vert.

Deha,  
village.

Moisson  
deux fois  
l'an.

Deha

Deha est un village, où il y a tant de Kervanserai, que ce n'est presque autre chose. Il y a un vieux château quarré, bâti de moilon, avec une grosse tour à chaque angle, & une au milieu d'un des côtez où est l'entrée: Elles sont toutes bâties aussi de moilon, & de quelques briques. L'on y entre par deux portes, qui sont chacune d'une piece de cette espece de marbre dont j'ai parlé ci-devant: Ces portes sont hautes d'environ cinq piés, larges de près de quatre, & épaissés de deux; leurs gonds qui sont d'une piece avec la porte, sont enfoncés dans le bas & dans le linteau. Le dedans de ce château est entierement ruiné, & il ne sert plus qu'à y mettre du bois, du foin, & de l'orge. Nous trouvâmes dans Deha les dix cavaliers que nous avions laissés à Arbane; il falloit qu'ils eussent passé loin de nous, car nous ne les avions pas aperçus durant nôtre chemin. Ils se plaignoient que ceux de la caravane que nous avions rencontrés, les avoient pris pour des voleurs, & avoient tiré sur eux. Nous partîmes de Deha le même jour à six heures du soir; à huit & demie nous passâmes devant un fort beau grand Kervanserai appelé Afni, qui a de plus que les autres, sur la terrasse à chaque côté de la porte, une chambre voutée, avec un balcon. Une heu-

Afni,  
beau Kervanserai.

après nous en trouvâmes un autre ap-<sup>Ravat.;</sup>  
 p<sup>elle</sup> Ravat. Nous vîmes aussi à main droi-<sup>Ker-</sup>  
 te plusieurs grans villages; mais quoi<sup>vanferai.</sup>  
 que les villages aient beaucoup d'étendue,  
 il y a ordinairement peu d'habitations, car  
 ce sont la plus grande partie jardins, & quel-  
 quefois ce qui paroîtra un grand village n'est  
 rien que des jardins, avec quelques huttes  
 pour loger les Jardiniers & leur famille.

Le Mercredi trente & unième de Septem-  
 bre, un peu après minuit, ceux de nos gens  
 qui étoient à la tête virent passer d'un cô-  
 té sept ou huit cavaliers voleurs, & un peu  
 après quatre d'un autre, qui allerent se re-  
 poser au pié de quelques buttes éclairées par  
 la Lune. Après leur avoir tiré deux coups  
 de mousquets, trois de nos gens se deta-  
 cherent pour aller découvrir vers l'autre cô-  
 té de ces buttes, qui n'étoit pas éclairé, ce  
 que ce pouvoit être: Un peu après il passa  
 deux cavaliers, mais comme c'étoit assez  
 loin de nous, on ne leur dit mot. Incon-  
 tinent nous vîmes auprès de ces buttes, où  
 la Lune ne donnoit pas, une grosse troupe de  
 cavaliers; nos avant-coureurs les allerent  
 reconnoître, & ils nous rapportèrent que  
 c'étoit la caravane de chameaux qui étoit  
 venue le jour precedent avec nous, & qui  
 avoit pris le devant. De sorte que nous  
 crûmes qu'il n'y avoit rien à craindre, &  
 ainsi

Tchalifiah,  
doux  
Kervan-  
serais.

Arrivés  
à Ispahan.

Le Pere  
Raphaël  
du Mans.

ainsi nous cheminâmes hardiment entre de fort hautes montagnes escarpées. Demi-heure après le chemin commença à s'élargir de beaucoup, faisant une plaine assez raisonnable où nous trouvâmes une caravane de chameaux, avec plusieurs cavaliers. Après avoir cheminé dans cette plaine jusqu'à six heures du matin nous arrivâmes à Tchalifiah, qui n'est rien que deux Kervanserais, l'un devant l'autre; nous logeâmes dans le plus grand, qui est tout bâti de grans & gros cailloux de plusieurs couleurs, liez avec de bon plâtre, & les voules sont faites de briques; la diversité de couleur de ces cailloux fait une Mosaique qui est assez agreable. Les eaux en cet endroit-là ne valent rien, c'est pourquoi il n'y a point d'habitation. Nous en partîmes le même jour à sept heures du soir, & nous arrivâmes le Jeudi premier Octobre de l'année mil six cent soixante-quatre, à deux heures apres minuit, à Ispahan, où j'allai loger chez les Reverends Peres Capucins. Le Reverend Pere Raphaël du Mans, qui est un Religieux dont la vertu & la capacité sont hors du commun & la vie tout-à-fait édifiante, en étoit Gardien; il avoit avec lui deux Religieux, à savoir, le Reverend Pere Valentin d'Angers, & le Reverend Pere Jean-Baptiste de Loche.

CHAPI-

## CHAPITRE III.

*De la Perse en General.*

**A**vant que de m'engager à écrire ce que j'ai remarqué dans Ispahan, je croi qu'il ne sera pas hors de propos de donner au Lecteur un idée generale du Pais de Perse, & de dire que ce grand Roiaume n'est fort que parce qu'il est entouré de hautes montagnes & de steriles deserts, qui le défendent contre l'attaque de ses plus puissans ennemis. Et de fait les forces qui y sont entretenues, dont je parlerai au Chapitre de la Cour, ou si vous voulez les armées que l'on y a mises sur pié de nos jours, contre le Turc & les autres Puissances, ont été si peu considerables, eu égard à un si grand Pais, que l'on ne doit pas mettre les Persans au nombre des Puissances redoutables.

La cause de cette foiblesse est le peu d'argent qu'il y a dans ces Pais, qui ne peut pas suffire à mettre sur pié de grandes armées & encore moins à les entretenir; ce manque d'argent vient du peu de trafic que font les Persans, n'ayant chez eux que fort peu de marchandises propres pour le dehors, à savoir, quelque soie que l'on receuille dans le Ghéilan & le Mazenderan; des Tapis & des brocarts, & presque rien autre chose de  
 fort

fort considerable: de manière que l'on peut dire de la Perse, qu'elle est seulement comme un Kervanferai qui sert de passage à l'argent qui va d'Europe & de Turquie aux Indes; & aux toiles & épiceries qui viennent des Indes, en Turquie & en Europe, & dont elle profite un peu dans ce passage.

Terroir  
de la Perse  
en ge-  
neral.

Le terroir des ces Pais Limitrophes, generalement parlant, est fort mauvais, tant pour la quantité des montagnes, que pour la disette d'eau dont on manque en beaucoup d'endroits, aussi-bien que d'arbres; n'y en ayant point d'autres que des fruitiers, qui sont enfermez dans les jardins, car l'on n'en trouve aucun dans la campagne, quoi que les Paisans paroissent assez soigneux & diligens à semer tout ce qu'il y a de bonnes terres. Il est vrai que cette grande application qu'ils ont à faire des jardins, & à les cultiver pour avoir des fruits, dont ils ont le debit, parce qu'il s'en mange très-grande quantité en Perse, est cause qu'ils negligent un peu le reste des terres; car depuis que nous eumes quitte le Curdistan, je vis en plusieurs endroits de bonnes terres & de bonnes colines, qui rapporteroient ce me semble beaucoup, si elles étoient bien cultivées. Il y a même en plusieurs de ces endroits quantité de belles & bonnes eaux dont à mon avis, ils pouroient arroser ces terres



terres en tirant au travers plusieurs canaux, comme ils ont de coutume ailleurs: Et cependant, je ne sai pourquoi elles sont desertes & toutes pleines de reglissè, ou d'autres herbes semblables, & qu'il n'y a pas un arbre.

Il y a tant de ruisseaux en plusieurs païs de la Perse, que je croi qu'on a bien de la peine à se tirer l'hiver de ces chemins; car bien que nous fussions à la fin de l'Eté, nous en passions souvent dont les fonds étoient tout-à-fait bourbeux. Il y a véritablement le Mazanderan qui est un fort beau Païs, où il y a quantité d'herbages, de fruits & de bois, de même qu'en Europe; aussi est-il arrosé de plusieurs sources & rivières, qui après l'avoir traversé vont se rendre dans la mer Caspienne qui en est proche. La principale ville de ce païs est appelée Eschref, il y a un Palais Roial où se trouvent tous les divertissemens imaginables: De grans jardins remplis de fleurs avec plusieurs étangs & fontaines; dans ces jardins de beaux logemens & des montagnes artificielles pour prendre le frais, toutes couvertes de fleurs avec de petits bâtimens au haut pour se reposer: Enfin ce lieu est fort agréable. Aussi de toute la Perse, n'y a-t-il que cette Province qui soit belle, & encore elle a ses incommoditez, car l'Hiver il y fait un grand

Mazanderan,  
beau  
Païs.

Eschref  
est sa  
principale  
ville.

Beaux  
jardins.

L'air de  
Mazan-  
deran.

Bêtes  
veni-  
meuses.

froid, & les chemins y sont fort mauvais : L'Eté l'air y est si malin, que la plupart des Habitans sont obligez de se retirer ailleurs ; & même tous les gens de ce País sont jaunes. La cause du mauvais air, c'est la quantité de Serpens & d'autres insectes qui s'y trouvent, & qui mourant l'Eté faute d'eau, parce que la plupart des sources y tarissent en ce tems, causent une pourriture & une infection, qui remplit l'air de vapeurs très-venimeuses.

## CHAPITRE IV.

*De ce qui a été remarqué à Ispahan.*

Ispahan,  
Capitale  
de la  
Province  
d'Irac.

Ispahan est la Capitale de la Province d'Irac, (qui est une partie de l'ancienne Parthe,) & généralement de tout le Roiaume de Perse ; car c'est dans cette Ville que le Roi fait sa demeure ordinaire. L'air y est extrêmement sec, c'est pourquoi l'on y conserve aisément toute l'année, ce que la terre produit pour la nourriture de l'homme. Je ne sai si ce n'est point à cette disposition de l'air que l'on doit attribuer ce qui arrive ordinairement, que tous les corps, soit des hommes, soit des bêtes, une heure après la mort, deviennent extraordinairement

rement enfléz ; ce qui pourroit venir de cet air si sec, qui penetrant dans ces corps, en chasse l'humidité, laquelle étant parvenue entre cuir & chair, s'efforce de fortir, & les fait ainsi enfler jusqu'à ce qu'elle y trouve une issue, après que ses parties ont été assez subtilisées : Il vient aussi une enflure de jambes & de piés à la fin de toutes les maladies, qui ne se dissipe qu'au bout de quelques semaines. Toutefois en tems de pluie il fait de très-grandes humiditez, en sorte que tout s'en ressent, non seulement à Ispahan, mais aussi par toute la Perse ; jusque-là que la rouille s'attache à toutes les ustenciles de fer, quelque part qu'elles soient ; même aux clefs que l'on a dans la poche, ainsi qu'il m'est arrivé plusieurs fois. A la vérité il y pleut fort rarement, si ce n'est en Hiver : & durant que j'y étois, la premiere pluie qui tomba fut l'onzième de Decembre, auquel tems il plut & négea tout ensemble : Mais aussi quand il pleut les maisons tombent par morceaux, & la nège pourrit les terrasses si elles ne sont carrelées, & comme la plupart sont de terre, il en faut jetter la nège aussitôt qu'elle est dessus.

L'année mil six cent soixante-cinq, il y eut une grande pluie dans toute l'étendue de Pais, qui est depuis le Bender Abassi & le Bender Congo, jusqu'à trois

ou quatre journées de Schiras ; & cette pluie dura depuis les premiers jours du mois d'Août, jusqu'à la mi-Septembre ; en sorte qu'il sembloit que l'Hiver des Indes fût passé jusque dans cette contrée ; mais cela fut regardé comme une chose très-extraordinaire.

Murail-  
les d'Ispahan.

Circuit  
d'Ispahan.

Grans  
jardins.

Nombre  
de ses  
portes.

La ville d'Ispahan est toute fermée de murailles de terre, ce qui lui est particulier, car en Perse la plupart des Villes n'en ont point du tout. Il faut environ quatre ou cinq heures pour faire le tour de cette Ville ; mais il y a quantité de grandes maisons qui ne sont habitées que de peu de gens, & qui tiennent beaucoup de place à cause de l'étendue des jardins, telle maison contenant vingt arpens de terre ; il y a même peu d'années que du côté de la forteresse ce n'étoit que jardins : Depuis l'on y a beaucoup bâti & l'on appelle ce quartier la Ville neuve ; & Pair & les eaux y sont bien meilleures que dans la vieille Ville. Cette Ville a sept portes dont voici les noms , Der-Vasal-Lembon , Der - Decht , Der - Mark , Der-Tokchi , Der-Cha-Gereftan , Der-Nafan-Abad , & Der-Vasalchab , qui n'est pas éloignée du Serrail. La ville d'Ispahan a aussi de grans faux-bourgs où logent plusieurs personnes de qualité. Le mieux bâti de tous, le plus beau & le plus riche est celui

lui de Giolfa, qui est situé au delà de la rivière de Senderu, & dont les murailles des jardins sont près de cette rivière; c'est en ce bourg ou faux-bourg que logent les Armeniens, que Chah Abas premier y a transplanté après avoir ruiné une Ville de ce nom, qui étoit dans la haute Armenie: Et ils ont voulu donner à cette nouvelle habitation le nom de leur ancienne Ville & Patrie, pour en conserver la mémoire; de manière que pour les distinguer des autres, on les nomme ordinairement Giolfalu, c'est-à-dire, qui est de Giolfa. Tout autour de Giolfa, il y a quantité d'autres cantons qui sont encore assez bien bâtis, tant d'Armeniens qui ont quitté leur pays pour s'y venir habiter, que d'autres nations: Il y a les cantons d'Erivan, Nakchuan, Chakfaban, Siroukainan, Gaur, Sitchan, Mehrigan, &c. Le quartier des Taurislu, nommé Tauris Abad, ou Abis Abad, qui est vis-à-vis de Giolfa, au deçà de la rivière du côté d'Isphahan est bien plus grand que Giolfa; mais il n'est ni si agréable, ni si bien bâti. La beauté des maisons de plaisance des gens de qualité qui sont aux faux-bourgs, consiste dans de grans Divans, où il y a au milieu & au devant des bassins pleins d'eau, & qui ont vûë sur des jardins tout remplis de deux ou trois especes de fleurs, qui sont

pour l'ordinaire des œillets d'Inde, des guimauves, & quelques autres semblables, toutes fleurs assez communes, mais qui durant plusieurs mois de l'année, ne laissent pas de faire un bel effet : Les Persans sont dans ces Divans à prendre le frais avec chacun leur pipe de tabac ; ce qui est la plus délicieuse occupation qu'ils aient lorsqu'ils sont chez eux.

Il y a plusieurs places dans Ispahan, mais sur toutes, celle qu'on appelle le Meidan est non seulement la plus belle qu'il y ait dans cette Ville ; mais je croi que de toutes les places régulières c'est la plus grande & une des plus belles qu'il y ait au monde. Elle est longue d'environ sept cent pas communs, & large de deux à trois cent ; de manière qu'elle est plus de deux fois plus longue que large : Elle est bâtie tout autour, & les maisons y sont toutes faites en portiques, au dessus desquels il y a encore un second rang d'arcades enfoncées, qui servent de galeries & de passage aux chambres de quelques Kervanserais qui en sont proches, & comme ces maisons ont toutes une égale hauteur, elles font un effet très-agréable : Tout à l'entour de la place à quelques pas des bâtimens, il y a un beau canal d'eau vive que le grand Chah Abbas premier a fait faire ; & pour un plus grand embellissement il y fit planter

tout

Le Meidan, la plus belle place d'Ispahan.

tout du long d'espace en espace, des plantes qui donnent bien de l'agrément à cette place; mais ils déperissent de jour à autre, faute d'y remettre des arbres à la place de ceux qui manquent.

A l'un des bouts de la place, qui est celui vers le nord, au dessus de la porte d'un Bazar, il y a une cloche, à l'entour de laquelle est écrit, *Ave Maria gratia plena.*

Cloche.

L'on dit qu'elle a été prise à Ormus dans un Couvent de Religieuses. Aux deux côtez de cette cloche, ce sont de grans balcons ou galeries, où tous les soirs, au soleil couchant & à minuit, se rendent plusieurs hommes qui jouent, les uns de la trompette ordinaire, les autres des tymbales, & d'autres d'une certaine manière de trompette extraordinaire, dont on n'a peut-être pas encore entendu parler en France, c'est pourquoi j'ai bien voulu en faire la peinture.

Ces Trompettes sont de cuivre toutes droites, de la longueur d'environ huit piés, le bâton ou fût est d'une grosseur inégale, car le bout que l'on met à la bouche a un bon ponce de diamètre, & près d'un ponce de longueur, le conduit est très-étroit, & en-suite il redevient large d'un ponce, & la bouche par où sort le vent & le son a près d'un pié & demi de diamètre: ces Trompettes se demontent par le milieu,

Longue  
Trom-  
pette de  
cuivre.

& ils mettent la moitié supérieure dans l'inférieure, par la bouche d'en bas, & elle y entre toute entière : lorsqu'ils en veulent jouir ils rejoignent les deux parties l'une à l'autre par le moien d'une vis ; mais il faut avoir un bon bras pour tenir ce grand bâton de cuivre tout droit en soufflant dedans. Cela fait un son fort gros, en sorte que l'on entend de toute la Ville cette musique qui n'a rien d'agréable, & est plus propre pour un bésfroi ou un toxin, que pour servir de divertissement.

Allant de cet endroit du Meïdanoùs'assemblent ces trompettes, qui est comme j'ai dit l'extrémité de cette place qui est au nort, vers celui du midi, l'on voit deux bornes hautes de cinq ou six piés, éloignées l'une de l'autre de plus d'une toise, qui servent pour le jeu de mail à cheval, & il faut faire passer la boule entre ces deux bornes. Environ vers le milieu de la place il y a un grand arbre ou mâât planté, au haut duquel il y a une pomme, & c'est où les cavaliers s'exercent à tirer de la flèche en courant à toute bride, & ne tirant qu'après être passez, ce qu'ils font en se renversant entièrement sur la croupe du cheval.

Un peu plus loin à main droite, ou du côté du couchant, est la porte d'Aly, nommée Ala Capi, qui est une grande porte.

toute

Jeu de  
mail à  
cheval.

Arbre ou  
l'on tire  
de la flèche.

Porte  
d'Aly.



toute simple, au dessus de laquelle il y a un beau grand Divan, dont la couverture n'est soutenue que de piliers de bois; le Roi vient souvent prendre en cet endroit le frais. Entrant par cette porte l'on va par une grande allée à une autre grande porte, qui a pour seuil un pas de pierre tout rond, auquel les Persiens portent grand respect; & c'est cela qu'on appelle proprement la Porte d'Aly. Tout criminel qui peut se sauver dans une cour qui est au delà, aussi-bien que dans les écuries, ou dans la cuisine du Roi est dans un azyle inviolable; personne n'oseroit mettre le pié sur ce pas que plusieurs baissent par devotion, & cette porte est gardée des Sôfis, dont il y a toujours grand nombre. On entre par la cour qui est au delà, dans la maison du Roi, mais ce n'est pas la principale entrée.

Seuil de  
Porte en  
venera-  
tion.

Trois az-  
yles.

Sôfis en  
grand  
nombre.

Resortant dans le Meïdan un peu au delà de la porte d'Aly, est la porte ordinaire du Palais du Roi; cette porte est fort mediocre, & il y en a des centaines plus belles dans Ispahan: Devant ces portes il y a sur une terrasse élevée d'environ trois piés de terre, une grande quantité de canons gros & petits, les uns montez & les autres qui ne le sont pas; qui tous ont été pris à Ormus. Vis-à-vis de cette porte, de l'autre côté de la place, est une Mosquée qui a un

Porte du  
Palais.

dôme couvert de terre cuite verte, dont le portail est fort haut & tout peint de belles couleurs & vernissé; du reste c'est peu de chose, & il faut monter quelques degrés pour y entrer.

Belle  
Mos-  
quée.

Il y a une autre Mosquée au bout de la place qui est vers le midi, qui paroît de même, mais qui est bien plus belle, & l'on appelle cette Mosquée, la Mosquée du Roi, tant à cause que Chah Abbas premier l'a fait bâtir, que parce qu'elle est proche du Palais. Devant cette Mosquée il y a une place, ou si vous voulez un Parvis en polygone, au milieu duquel il y a un bassin d'eau, aussi de figure de polygone; le Portail est peint & tout vernissé de bleu, de jaune & de plusieurs autres couleurs par grans fleurons; & au dessus à chaque côté il y a un minaret peint de même, & au milieu un fort beau balcon, d'où sort une manière de petit touron. Elle a deux portes, haute chacune de près de trois toises, & larges d'une ou environ, qui sont toutes revêtues de plaques d'argent fin, avec quelques enjolivemens de bois en quelques endroits, & il y a là un pas tout semblable à celui d'Aly Capi: Aiant passé ces portes l'on entre dans une grande cour carrée & pavée de grandes pierres unies, dans laquelle il y a au milieu un grand bassin d'eau

d'eau quarré, & le long du côté par où l'on entre, c'est une espece de galerie, sous laquelle il y a quelques petites boutiques; au dessus il y en a une autre, où l'on voit les portes de plusieurs petites chambres, qui servent, comme je croi, de logement aux écoliers du Medresé. A chacun des deux côtez de la cour il y a une grande porte par où l'on entre dans une autre cour aussi quarrée, où il y a quelques logemens, que je m'imagine être ceux du Medresé. Au milieu du quatrième côté de la cour, qui fait face en entrant, c'est la Mosquée qui a cinq portes avec chacune son portail; celui du milieu a bien dix toises de large & environ dix ou douze de haut; les deux autres de chaque côté vont en diminuant à proportion. Toute cette façade a un minaret à chaque côté, qui la surpasse de plus de trois toises, & le tout est de marbre blanc jusqu'à la hauteur d'environ une toise, le reste est peint de plusieurs belles couleurs & vernissé. L'entrée du portail du milieu, qui est la principale, est large d'environ six ou sept toises en dehors, car en dedans elle va un peu en étrecissant jusqu'au fonds, où il y a deux portes qui sont encore bien hautes & qui ont chacune plus d'une toise de largeur. On entre par là dans la Mosquée qui est grande & spatieuse, avec un très-grand dôme rond,

fort bien bâti & tout peint & vernissé. Elle est quarée & divisée en cinq, par un double rang à chaque côté, de six ou sept grosses colonnes de pierre, hautes de deux ou trois toises, de manière que cela fait comme cinq nefs. Celles des côtes ont chacune leur issue par ces quatre autres portes, qui avec celle du portail du milieu font toute la façade du portail de cette Mosquée; & celle du milieu, aussi-bien que son portail, est beaucoup plus haute, comme j'ai déjà dit, & les deux plus proches surpassent aussi à proportion en hauteur les deux plus éloignées. Le long de la muraille à main gauche, il y a des fenêtres qui prennent depuis le pavé jusqu'à la hauteur d'une toise; elles sont toutes de trous quarrés par où l'on voit dans le cloître qui est à côté gauche, & qui est une de ces cours du Medresé, dont j'ai fait mention. Toutes les murailles de cette Mosquée sont de marbre blanc, depuis le pavé jusqu'à la hauteur d'une toise, le reste ainsi que le dôme, est peint de diverses couleurs & vernissé. Tout le pavé est de grandes pierres fort unies, mais celui qui est sous le dôme est entièrement couvert de beaux tapis; le dôme est par dehors revêtu de briques vertes vernissées. Au reste il n'est pas permis aux Chrétiens d'y entrer, & si l'on est reconnu l'on en est chassé à coups de

le bâton comme des chiens; ce qui ne m'empêcha pas pourtant d'y aller avec Monsieur de la gre Commandeur Hollandois à Ispahan, qui pour cet effet s'étoit habillé à la mode du pais aussi-bien que moi, & nous n'en reçûmes aucun déplaisir.

Au coin du Meidan qui est entre le midi & le couchant, il y a une ruë dans laquelle à main droite est la porte du Haram du Roi, Haram ou maison des femmes du Roi c'est-à-dire, de la maison de ses femmes. & à main gauche est son Karchané, c'est-à-dire, maison d'ouvrage; parce que c'est où tous les ouvriers de toutes sortes de métiers, qui sont à ses gages, travaillent; ils y ont tous leurs boutiques, & c'est comme un Arsenal où il y a de toutes sortes de métiers.

Une des plus belles choses à voir à Ispahan, ce sont les superbes jardins de Hezar Dgerib, dont le principal bâtiment finit agréablement la belle ruë de Tcharbag ou Tcheharbag; mais comme cette ruë y conduit, & qu'elle a ses beautés particulieres, Tcheharbag, belle ruë. je croi qu'il faut que sa description précède celle de Hezar Dgerib.

Tcheharbag qui signifie quatre jardins, est une grande ruë, large de près de cent pas, & longue de plus de deux milles d'Italie. Du côté d'Ispahan elle a en face & en tête, un petit pavillon ou maison quarrée à

deux étages, ornée de quantité de balcons & de fenêtres peintes, à laquelle on vient du Palais du Roi par une manière de Corridor, & cette ruë est terminée par Hezar Dgerib, ainsi que nous venons de dire. Elle est bordée des deux côtez par les murailles de quantité de jardins, & d'espace en espace par de petites maisons d'égale symetrie, qui ont toutes un petit pavillon, & dont les portes donnent entrée aux jardins qui appartiennent, les uns au Roi, & les autres à plusieurs grans Seigneurs, qui ont en ces endroits des lieux de divertissement. Environ à douze pas des murailles des jardins, il y a de chaque côté un rang de beaux planes plantez à la ligne, qui font un ombrage merveilleux, & au milieu de ces deux rangées d'arbres, tout le long de la ruë, il y a un courant d'eau dans un canal bâti de fort belle pierre, profond d'environ cinq piés & large de treise, & qui est orné de cascades & de quelques jets d'eau, mais rares, qui tombent dans des bassins: Les bords de ce canal sont pavez dans la ruë de pierre de taille, & font un chemin aux gens de pié, qui les delivre de l'incommodité & de la rencontre des chevaux, lesquels marchent par le reste de la ruë qui est moins élevé. Enfin, cette ruë est coupée par la rivière de Senderu, sur laquelle on a

bâti un fort beau Pont, qui joint les deux parties de la ruë, & dont la structure est assez particulière. Pont de belle structure.

Ce Pont qui est nommé du nom de celui qui l'a fait bâtir, à savoir Alyverdy-Khan, & que l'on nomme aussi le pont de Julpha, est bâti de bonne brique, avec des chaînes de pierre de taille, & il est soutenu de quantité de petites arches de pierre qui sont assez basses. Il a environ trois cens soixante pas de long, sur une vingtaine de largeur; mais il n'a pas plus de quatre toises de large en la partie du milieu, par où passent les chariots & les voitures; il n'est pas plus élevé au milieu qu'aux deux bouts. De chaque côté au lieu de parapet, c'est une galerie couverte d'une plate-forme, qui fournit l'une & l'autre une grande commodité aux passans. Ces galeries sont élevées par-dessus le rez de chaussée du Pont, de la hauteur de plus d'une demi-pique: on y monte par des escaliers si aisez que les chevaux n'y ont pas de peine; on y est à couvert des injures du tems & de l'ardeur du soleil; & l'on ne laisse pas d'y jouir de l'air & de la vûë, car ces allées voutées ont des fenêtr. en quantité sur la rivière. Si l'on veut un passage plus à découvert, on a la plate-forme qui est au dessus de cette galerie, & qui regne également d'un bout du Pont à l'autre: mais

la chaleur qu'on y souffre en Eté fait que l'on se sert plus ordinairement de l'autre chemin, qui sert même souvent de passage aux gens de cheval en Hiver, pour se délivrer de l'eau dont le milieu du Pont est rempli, lorsque la rivière déborde; ce qui lui arrive quelquefois, encore que l'Eté elle soit si basse, qu'il n'y a quasi point d'eau, & que l'on ait été contraint d'user d'artifice, en pavant fort uniment le fonds en ce lieu-là, pour qu'elle pût remplir son lit en s'y répandant également. Si bien que ce Pont a cinq passages, l'un par le milieu, & quatre aux deux côtez; à savoir les deux galeries couvertes, avec chacune sa plate-forme de plus de douze piés de large, qui a ses garde-fous, tant du côté du Pont que de la rivière. Il y a même un fixième passage quand l'eau est basse, qui dans les grandes chaleurs de l'Eté a bien de l'agrément pour sa fraîcheur; c'est une petite galerie voutée, qui traverse toutes les arches d'un bout du Pont à l'autre; elle est tout en bas & jusqu'au fond de la rivière, mais il y a des pierres disposées en sorte qu'on y peut passer sans mouiller le pié; l'on y descend de dessus le Pont par des degrés pratiquez dans les épaisseurs.

Il y a encore deux autres Ponts sur cette rivière, à main droite; ils sont tous trois à un quart de lieüe de distance l'un de l'autre.



tre. Le premier au dessus de celui-ci est tout simple, mais l'autre qu'on appelle Pont de Schiras, a une beauté par dessus celui d'Alyverdy-Khan, qui est une place en son milieu laquelle est exagone, & où l'on fait faire à l'eau de la rivière une belle cascade.

Voions presentement Hezar Dgerib, qui termine la belle rue de Tcheharbag : son nom signifie mille dgerib, & dgerib est une certaine mesure pour la terre qu'ont les Persans ainsi que nous avons la perche, la toise & autres mesures.

Cette maison a sur le devant une grande cour quarrée, au bout de laquelle est situé le bâtiment, qui consiste en un Divan élevé d'un seul étage, avec des chambres aux quatre coins, & il a la même face du côté du jardin, ce qui est assurément quelque chose de beau.

Ce jardin de Hezar Dgerib a seize étages en terrasses, dont la terre est soutenue de murailles de pierres, & ces étages sont élevés l'un au dessus de l'autre d'environ une toise. Il y a dans ce jardin plusieurs allées, tant en longueur qu'en largeur, qui vont toutes d'un bout à l'autre, & sont très-droites & fort égales, si ce n'est qu'à celles qui sont en longueur, il faut monter à chaque étage sept ou huit degrés. La principale

Descri-  
ption  
des jar-  
dins de  
Hezar  
Dgerib,

pale allée qui aboutit au bâtiment, est fort large, mais ce qui la rend tout-à-fait charmante c'est un canal de pierre, qui est au milieu, de même largeur que celui de la rue Tchearbagn, qui lui est en droite ligne, & qui n'a de l'eau que celle qu'il reçoit de celui-ci: Ce qui rend le canal de cette allée beaucoup plus beau que celui de la rue, & qui fait un bel objet à la vue, c'est que de deux en deux toises il y a des tuyaux qui jettent l'eau fort haut, & que l'on voit à chaque étage une nappe d'eau, qui se répand dans un bassin qui est au dessous, d'où elle passe dans le canal, & de chaque côté de la nappe d'eau, il y a un escalier, & un chemin qui va droit en montant. Je laisse à penser l'effet que cela produit, & quelle est la beauté de ces Cascades, qui sont le premier objet qui frappe & surprend la vue de ceux qui entrent dans ce jardin. En se promenant donc par la grande allée, après quelques pas l'on passe par-dessus un canal large d'une toise, qui la traverse, aussi bien que toutes les allées qui lui sont parallèles, mais sans les interrompre, car il passe par-dessous de petites voutes de briques.

Ayant monté jusqu'au quatrième étage, l'on y trouve une grande place, où il y a un bassin octogone, qui a plus de vingt toises

es de diamètre, & environ trois piés d'eau; il est tout entouré de tuiaux ou-  
 vert celui qu'il a au milieu. A chaque côté  
 de cette place vous avez un grand Divan  
 ouvert, bâti de briques, mais ouvert de  
 toutes parts, avec un bassin d'eau au mi-  
 lieu. Véritablement ces lieux sont char-  
 mants, principalement pour prendre le  
 frais, en quoi les Levantins mettent leurs  
 plus grandes délices. Après avoir monté  
 trois autres étages, l'on arrive à un bâti-  
 ment assez élevé qui borne l'allée, & il y a  
 des deux côtez une muraille, qui separe  
 cette partie du jardin de l'autre qui est au  
 delà; devant la face de ce bâtiment il y a un  
 beau bassin d'eau. Vous entrez en-suite  
 dans une sale en croix, percée des quatre  
 côtez, dans laquelle à chaque coin vous  
 trouvez de petites chambres: Il y a au des-  
 sus un étage qui est à peu près de même.  
 De cette sale vous entrez dans l'autre partie  
 du jardin, & vous reprenez la grande allée  
 qui est continuée par la sale en droite ligne:  
 là vous avez le canal & les nappes d'eau de  
 même que dans l'autre, excepté qu'en cet-  
 te partie les bassins sont au dessus des nap-  
 pes d'eau, au lieu que dans la première ils  
 sont au dessous.

Après qu'on a encore monté fix étages  
 l'on trouve un bassin octogone & de même  
 grandeur

grandeur que le précédent , avec un Divan ou Kiock à chaque main. Aiant monté trois autres étages l'on passe sur un canal large de trois toises, qui traverse toutes les allées du jardin paralleles à celle-ci, de même que celui qui est à l'autre bout : un peu au delà l'on trouve un bassin qui est devant un bâtiment, fait à peu près comme les autres , & qui termine l'allée & la longueur du jardin.

Toutes ces eaux viennent de la rivière de Senderu, par des canaux qui la détournent trois ou quatre lieües au dessus de la Ville, & après avoir arrosé & embelli ce jardin, elles se vont perdre dans les terres. On a donné ainsi plusieurs saignées à cette pauvre rivière, par des canaux au dessus de la Ville, qui servent pour arroser les jardins, qui autrement seroient steriles : Car outre que les puits ne pourroient pas suffire pour la grande quantité d'eau qui est nécessaire ; c'est que l'eau n'en est pas si bonne que celle de la rivière, qui est fort grasse à cause des terres par où elle passe. Chaque jour est destiné pour en donner l'eau en certain quartier, & chaque jardin est taxé à paier trente, quarante ou soixante abassis par an, plus ou moins, selon sa grandeur, pour avoir l'eau une fois la semaine. Tous ces canaux ne retournent pas à la rivière, mais ils

se perdent dans la campagne, ce qui fait que cette rivière est extrêmement diminuée lorsqu'elle arrive à la Ville, en sorte qu'après l'avoir traversée, elle se perd elle-même un peu au delà aussi dans la campagne.

Les Persans sont si soigneux d'avoir de l'eau pour arroser leurs terres, qu'ils font en plusieurs endroits des aqueducs sous terre qui conduisent fort loin, même durant plusieurs lieues de chemin. Ils les font hauts de près de deux toises, & les arcades sont de briques: Pour les faire ils creusent de vingt pas en vingt pas ou environ, & font de grandes ouvertures comme des puits, par où ils décendent pour creuser & conduire l'aqueduc plus loin, parce qu'ils ne peuvent pas continuellement aller si loin sous la terre; & ces aqueducs ne laissent pas de coûter beaucoup.

Soins des  
Persans  
pour  
avoir de  
l'eau.

Quelque magnifique que soit le jardin que je viens de décrire, il ne faut pas cependant s'imaginer qu'on y voie de beaux parterres comme en Europe: ce ne sont que de jeunes arbres fruitiers en très-grand nombre, aussi bien que de grans platanes lesquels y sont tous plantez à la ligne, qui en font la décoration; de sorte qu'en la saison des fruits il y a un grand plaisir de s'y promener, & comme tout le monde y est venu pour fort peu d'argent, l'on en mange

Fruits de  
Hezar  
Dgerib.

mange tant que l'on veut. Il y a aussi quantité de rosiers dont les Jardiniers vendent les roses & en font beaucoup d'argent. Ce jardin est au Roi, aussi bien que la moitié de ceux de Tchcharbag, les autres sont à des Khans, & tous ces jardins sont presque tous de même manière, c'est-à-dire, que leur beauté consiste en de grandes allées droites, & en quantité d'arbres fruitiers, rosiers & planes, dont ils tirent un assez bon revenu, aussi sont-ils bien entretenus, & lorsque j'allai à ce jardin de Hezar Dgerib, je vis quantité de gens occupez à dresser à la ligne les allées, que les neiges & les pluies avoient gâtées.

Cimetière  
hors  
d'Ispahan.

Il n'y a point de cimetière dans Ispahan, mais ils sont tous hors la ville, ainsi que par toute la Perse, & le levant.

## CHAPITRE V.

*Suite des Remarques d'Ispahan, & particulièrement de la matière des bâtimens ordinaires.*

Matière  
des Maisons.

Toutes les maisons d'Ispahan sont bâties de briques cuites au soleil, & enduites de terre mêlée avec de la paille, & par dessus du plâtre fin & fort blanc qu'ils tirent des montagnes voisines, & après en avoir brûlé la

la pierre ils l'écrasent avec un gros rouleau tiré par un cheval. On divise ordinairement les frais pour bâtir une maison, en trois parties égales, l'une pour la brique, l'autre pour le plâtre & la troisième pour les portes, fenêtres & autres bois nécessaires à une maison. On peut néanmoins faire un ménage sur la brique, car du lieu même où l'on peut bâtir une maison, l'on peut entirer de la terre dont on fera faire toutes les briques nécessaires, & fournissant la paille qui se mêle avec la terre pour les faire, elles ne reviennent qu'à environ un abassi & demi le millier, mais à la vérité il coûte le triple à les employer.

Dans le reste de la Perse les maisons ne sont faites que de cette espèce de brique, composée de terre détrempée avec de la paille coupée qui y est bien incorporée, qu'on fait après sécher au soleil, & qu'ensuite l'on emploie; mais la moindre pluie dissout tout cela. Ils font aussi des mâtons qu'ils cuisent au four, dont pourtant ils n'usent guère que pour des planchers & des escaliers; quelques-uns, mais peu, en pavent leurs terrasses. Néanmoins il y a beaucoup plus de profit à les carrelers, car n'étant que de terre il les faut raccommoder tous les ans à cause de la pluie & des néges, qui les gâtent toutes; mêmes

Frais du  
bâtiment  
d'une  
maison.

Toits des  
maisons.

mêmes il faut nécessairement, aussi-tôt qu'il y est tombé de la neige, la faire tomber le plus vîte qu'on peut, parce qu'autrement elle pourriroit & abatroit par son poids les maisons; mais comme cette diligence n'empêche pas qu'en ôtant la neige l'on ne jette aussi beaucoup de la terre des terrasses qui en est détrempée, il seroit bien plus sur de les carreler, parce que l'on en retireroit la neige bien plus aisément & sans rien gâter; mais aussi il faut dire que l'on ne peut pas toujours carreler les terrasses, à cause de l'inégalité des chambres, dont les unes sont hautes & les autres basses, quelques-unes même aiant des dômes; ce qui fait que les terrasses sont fort irregulieres & toutes courbées & convexes en plusieurs endroits.

Beau-  
coup  
d'eau à  
Ispahan.

Il y a tant d'eau à Ispahan, que l'on fait ordinairement creuser un puits pour trois ou quatre abassés; & quand il est creusé, l'on y descend au fonds un ou deux aludels de terre cuite, hautes de trois ou quatre piés, & de même diamètre que le puits, pour tenir la terre par les côtez de peur qu'elle ne tombe.

Les murailles qui entourent les terrasses sont toutes percées à jour en échiquier, de trous quarrés d'environ quatre ou cinq pouces en quarré, tant afin de soulager les murail-



raillies qui ne sont que de terre, qu'afin d'avoir le vent de tous côtez.

Les Persans n'usent point de gruë pour édifier les bâtimens, mais ils élevent des éminences de terre, le long desquelles ils traînent ce que la gruë tireroit: souvent ils n'ont besoin ni de l'un, ni de l'autre, car tout ce qu'ils emploient est assez léger. Ils tournent ordinairement la face de leurs maisons du côté du nord pour recevoir le frais, & ceux qui ont le moien les font détachées & percées des quatre côtez. Au reste ils font fort vite les petites voutes; pour les construire ils usent de bois comme chez nous, toutes ces voutes sont de briques, quelquefois cuites au soleil, & quelquefois cuites au four, selon qu'on veut dépenser. Au reste, c'est quelque chose d'assez plaisant que de voir travailler un Masson, car il demande ce qu'il lui faut comme en chantant, disant incessamment, par exemple, une brique ou bien du mortier, & s'il lui faut une demi-brique, il dit une demi-brique, & les manœuvres qui sont continuellement attentifs à ce chant, le servent très-exactement.

Les Massons demandent les matériaux en chantant.

En Perse ordinairement l'on fait les planchers des chambres de soliveaux, sur quoi il y a des planches, & par dessus l'on met une store, en-suite une couche de ro-

Planchers.

Mélange  
de sel  
parmi la  
terre.

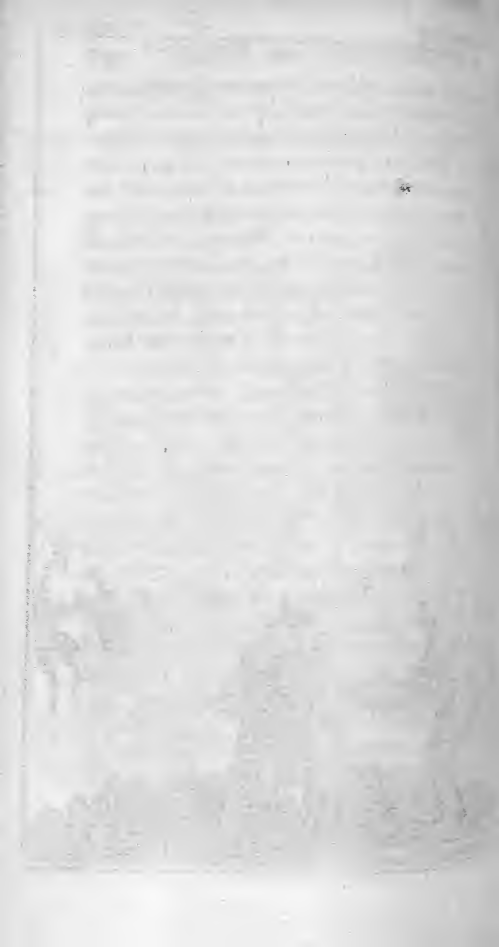
seaux que l'on couvre de terre, de l'épaisseur d'un demi-pié: Mais ils observent de mêler du sel parmi la première couche de terre, afin que les vers ne se mettent point au bois qui est dessous. Ceux qui ne veulent pas faire la dépense des planches, mettent seulement au lieu de soliveaux, des pièces de bois grosses comme le bras, & par dessus deux stores, & en-suite les roseaux qu'ils couvrent de terre, dont ils font aussi la première couche.

Manière  
d'accom-  
moder la  
chaux.

Les Persans font de la chaux avec des pierres qu'ils font cuire comme nous, & quand ils l'ont tirée du four, ils la rompent en petits morceaux; lorsqu'ils s'en veulent servir ils la préparent de la manière suivante. Ils baleient une place fort nette pour y cribler la chaux, & après qu'elle est criblée ils l'amoncellent en pain de sucre; ensuite ils criblent par dessus des cendres, dont ils mettent presque autant que de chaux; après cela ils balaient bien la place qui est proche & l'arrosent, & y criblent par dessus l'eau, une couche fort légère de cendre; après quoi ils y jettent avec des pelles de fer ou des bèches, leur chaux mêlée avec de la cendre, les mêlant & incorporant bien ensemble: lorsqu'ils en ont jeté trois ou quatre pelles, un d'eux jette par dessus environ le quart d'un seau d'eau,

ou





ou un peu moins, & les autres jettent vivement par-dessus la chaux mouillée, d'autre chaux mêlée avec de la cendre, de manière qu'ils ne donnent pas le tems à l'eau de pénétrer cette première chaux; on jette encore par dessus même quantité d'eau, & en-suite une autre même quantité de chaux avec de la cendre, & ils continuent cet ordre jusqu'à ce qu'ils aient mis toute la chaux qu'ils avoient mêlée avec de la cendre en un tas, & l'eau qu'ils y jettent est en si petite quantité au regard de cette matière, qu'à peine paroît-elle être mouillée. Après cela ils balayent la place voisine, & l'ayant arrosée, & en-suite couverte d'un peu de la cendre comme auparavant, ils y rejettent cette mixtion pour bien mêler & incorporer la cendre avec la chaux; & la rejettent ainsi d'un côté à un autre par plusieurs fois, c'est-à-dire, environ huit ou dix fois. Mais il faut remarquer que passé la première fois, ils ne jettent plus d'eau dans cette mixtion, & que seulement de tems en tems ils l'arrosent fort légèrement avec la main sur la superficie du monceau, pour tenir cette mixtion un peu humide sans qu'elle paroisse mouillée; mais à chaque fois qu'ils jettent le monceau d'un côté à l'autre, ils ne manquent pas de balayer auparavant la place où ils doivent faire le monceau, & de l'arroser,

& en-suite d'y semer un peu de cendre, après quoi ils y jettent avec leurs pelles de fer le monceau. Ce qui m'étonnoit en voiant ces gens apprêter cette chaux, c'étoit de voir qu'ils ne craignoient point de se brûler les piés, qu'ils avoient tout nuds en marchant sur cette matiere, non plus que de recevoir par la bouche la pouffiere de la chaux en la criblant. Quand ils ont ainsi bien mêlé la cendre avec la chaux, ils divisent cette matiere en plusieurs monceaux, qu'ils étendent un peu, donnant à chacun environ quatre piés de diamètre & un de hauteur. Après quoi ils se mettent quatre à l'entour de ces monceaux, & batent cette mixtion avec des bâtons un peu courbez, longs environ de deux piés & demi, qui ont le bout, par où on les prend, gros comme deux doigts avec une petite pomme tout au bout, afin qu'ils n'échappent pas de la main; en-suite ils font d'une grosseur inégale grossissant toujours jusque vers le milieu, où ils ont la grosseur du bras, & ils sont tout ronds jusque là; & depuis cet endroit, où ils font un angle fort obtus avec l'autre moitié, jusque vers l'autre bout, ils grossissent toujours à proportion, & sont ronds du côté du concave, mais du côté du convexe ils sont plats & ont vers le bout environ six doigts de large: Ces bâtons sont de

de frêne. Ils en batent cette matiere d'une main, deux à deux en croix, chantant *y a allah, y a allah*, & d'autres attributs de Dieu, & à la cadence de cette chanson, qui semble être essentielle au métier, ils battent comme nos bateurs de blé, tantôt en un endroit, tantôt à l'autre, se courbans à chaque coup en angle droit, & il n'y a que la moitié plate du bâton qui touche sur cette matiere. Ils batent ainsi sur chaque tas environ demi-heure sans discontinuer; ensuite ils passent à un autre où ils batent autant, & continuent cet exercice près d'une heure sans se reposer, changeant seulement de main de tems en tems; après quoi ils reprennent un peu haleine, comme de la moitié d'un demi-quart d'heure ou moins encore, & en-suite recommencent leur exercice. Ils batent ainsi chaque tas, quatre ou cinq fois, & chaque fois qu'ils le quittent, il est tout réduit à la hauteur de moins de demi-pié au milieu, allant de là en baissant vers les bords; & un de ces hommes prend une bêche avec laquelle il rompt les mottes, & remet le tout en tas, qu'il rafraîchit avec un peu d'eau qu'il jette dessus avec les mains. Quand chaque tas est assez battu ils l'étendent bien, en sorte qu'il est peu épais par tout, & un peu creux au milieu; après quoi ils y mettent par dessus de la paille coupée, telle

qu'on la donne aux chevaux; ils en étendent sur un tas de chaux environ plein un sac, dans quoi on a donné à manger aux chevaux, de manière que toute la chaux en est couverte; ils versent en-suite au milieu environ quatre seaux d'eau, & ils mêlent le tout ensemble remuant bien avec leurs bêches, afin de bien incorporer ces choses; & quand le tout est réduit en mortier un peu mol, ils le batent de nouveau, tantôt avec leurs bêches, tantôt avec le bout de leurs bâtons: En-suite ils l'ouvrent de nouveau au milieu, y faisant un trou rond, large d'un bon pié & demi, en sorte qu'il semble que ce soit un puits élevé de terre d'un bon pié; ils emplissent d'eau ce trou, y en mettant environ deux seaux, & le laissent ainsi, après avoir seulement poli le dehors avec le dos de leurs bêches, si bien que cela est fort uni & paroît blâtre, c'est-à-dire, de la couleur de la terre à dégraisser; on tient toujours ces creux pleins d'eau jusqu'à ce qu'on emploie cette matière. Quand on s'en veut servir, on la détrempe avec beaucoup d'eau, y mêlant de la paille environ la moitié de la quantité qu'on y en a mis en la composant; on la bat bien avec les bêches & avec des leviers, & on y mêle tant d'eau, qu'on la réduit en bouë presque coulante. J'en ai vû ainsi employer



employer pour couvrir un grand auvent qui étoit composé de bâtons en travers, & par dessus de deux stores, sur lesquelles on étendit une couche fort legere de cette chaux l'unissant avec la truelle: en-suite l'on mit sur cette couche trois doigts épais de terre mêlée avec de la paille & détrempée en mortier. A celle que je vis préparer il y avoit vingt-quatre charges d'ânes, & quatre hommes la preparerent: ils travaillerent près d'onze heures, & en firent cinq puits ou monceaux, qui resterent ainsi deux jours sans être employez. Le plus grand usage de cette chaux mêlée avec de la cendre & de la paille, est pour les viviers, & bassins de fontaines, & autres choses qui doivent contenir de l'eau. Quand cette matiere est bien faite elle dure plus de trente ans, & est plus dure que de la pierre.

Pour blanchir les murailles ils n'usent point de chaux, mais ils se servent d'une terre blanche qui est en petits morceaux comme le plâtre, & qui se dissoud incontinent dans l'eau: Ils appellent cette terre Ghilsefid, c'est-à-dire, terre blanche; ils la tirent de certains puits ou carrieres, dont il y en a plusieurs près d'Ispahan. Quant à leur mortier il est ordinairement composé de plâtre, de terre, & de paille coupée, le tout bien détrempé & incorporé ensemble.

Zerd-  
ghil terre  
jaune.

A Schiras pour épargner la dépense du ghilsefid, l'on se sert aussi quelquefois du plâtre pour blanchir les murailles, mais elles n'ont point cette grande blancheur que donne le ghilsefid. Ils enduisent assez souvent les murailles d'une mixtion faite de plâtre & de terre qu'ils appellent Zerdghil, c'est-à-dire, terre jaune, quoi qu'effectivement elle ne soit pas jaune, mais seulement de couleur de musc, ou de canelle; ils la prennent sur le bord de la rivière, & détremperont cette terre dans une grande terrine, mais il y mettent si peu de terre à proportion de l'eau, qu'elle reste liquide comme de l'eau trouble, ou tout au plus comme de la purée claire, & elle est entièrement de la couleur de cette terre; ils s'en servent pour détremper le plâtre dans une autre terrine, où ils mettent de cette eau avec du plâtre, en telle quantité, que cela soit en consistance de mortier qui a la couleur de cette terre: Ils enduisent de cette mixtion les murailles, qui en sont d'abord toutes grises mais à mesure qu'elles se séchent elles blanchissent de telle manière, que lorsqu'elles sont bien sèches, il semble presque qu'elles soient enduites avec du plâtre tout pur. On use de cette mixtion non seulement pour épargner le plâtre, mais parce qu'elle tient mieux que le plâtre seul,

&

& à mon avis cela n'est pas moins beau.

Pour faire les terrasses ils mettent, ainsi <sup>Manière de faire les terrasses.</sup> que j'ai déjà dit, par-dessus les stores & roseaux près de demi-pié de terre, mais qui se réduit à bien moins étant foulée; lorsqu'elle est bien séchée à l'air, ils y mettent encore de la terre mêlée avec pareille quantité de paille qu'ils détremperont bien, & remuient en même-tems, afin de mieux incorporer la paille avec la terre: Et quand cela est fort mêlé, & réduit en consistance de bouë, ils le foulent long tems avec les piés; après quoi ils l'étendent également par tout. Cette seconde couche est encore haute ordinairement de près de demi-pié, mais en se séchant elle se réduit presque à la moitié; quand elle est sèche ils y en mettent une troisième toute semblable, en sorte que le tout étant sec il y peut avoir environ un pié de haut de terre. Tout cela est soutenu par un rang de mattons cuits au four, ou de tuilles que l'on met tout autour de la terrasse, environ cinq ou six l'une sur l'autre, & de plat jusqu'à la hauteur de la terre; ils laissent en de certains endroits un peu de pente pour que l'eau du ciel puisse s'écouler & cela va se rendre à des gouttières de bois qui avancent en dehors pour la jeter. J'ai vû ainsi accommoder deux terrasses, qui avoient de superficie chacune en-

viron une toise & demie en quarré, l'on y mettoit la seconde couche, & pour cela deux hommes travaillerent à chacune environ une heure à remüer avec des bêches la terre, & l'incorporer avec la paille, pendant qu'un porteur d'eau y verfoit presque continüellement de l'eau; il faut autant de façon pour la dernière couche.

Inven-  
tion pour  
avoir le  
frais.

A Schiras, à Lar & aux autres pais chauds, ils ont sur le haut des maisons une invention pour avoir du frais: c'est une muraille haute d'une ou deux toises, & large d'environ autant, contre laquelle, dans l'intervalle d'environ trois piés en trois piés, il y a d'autres murailles larges d'environ trois piés, & aussi hautes que la grande avec laquelle elles font des angles droits; il y en a ainsi plusieurs de chaque côté de la grande muraille, & toutes ensemble supportent un toict qui les couvre: Cela fait que de quelque côté que le vent vienne, il se trouve pris entre trois murailles & le toict qui est au dessus, & glisse facilement en bas où il trouve un trou, par lequel il descend dans la maison.

## CHAPITRE VI.

*Suite des remarques à Ispahan.*

## DES ARTS.

Continuons à parler des Arts, puisque nous y sommes insensiblement engagés. Les Artisans en Perse & par tout le Levant, se servent autant des piés que des mains pour travailler; leurs piés leur servant de métier, d'étau, & de plusieurs autres instrumens. Tous les Corps de métiers paient chacun au Roi une certaine somme d'argent, qui est prise sur tous les Artisans de chaque métier, chacun d'eux étant taxé à proportion de ce qu'il gagne. Ils n'ont pas de métier pour le tour comme nous, mais ils attachent à un pivot ce qu'ils veulent tourner & ils y mettent à l'entour une bande de cuir qui y fait deux tours; un garçon tient les deux bouts de cette bande, & en tire à foi, tantôt l'un, tantôt l'autre, & de cette manière fait tourner la piece, pendant que l'autre travaille, au lieu que chez-nous un seul fait tout. Les villebrequins des Charpentiers & Menuisiers ne sont pas non plus si commodes que chez nous. Ils ont un fer long & gros comme ceux de nos villebrequins, mais

Artisans de Perse.

Imposition sur les Corps de métiers.

Manière de tourner le bois.

Usage du villebrequin.

qui est quarré, & vers le bout plat comme une spatule, allant pourtant en pointe, & de chaque face il y a une côte alternative-ment; ce fer est dans un manche de bois rond, long d'environ un pié, & plus gros que le pouce, il est chargé de plomb au bout; avec cela ils ont un bâton avec une bande de cuir, comme un archet, mais fort lâche; ils font à l'entour du manche du villebrequin, un tour de la bande de cuir de l'archet, & en-suite appuiant la main gauche sur le haut du manche du villebrequin, & de la droite poussant & retirant l'archet, ils font tourner le villebrequin.

Vernis.

Ils font le vernis, dont les peintres se servent, très-excellent; il est fait de sandarax & d'huile de lin, qu'ils mêlent ensemble & reduisent le tout en consistance d'onguent; lorsqu'ils s'en veulent servir, ils le dissolvent avec de l'huile de nasse, au défaut d'huile de nasse, l'on peut user d'esprit de vin rectifié quantité de fois.

Scherischoun,  
racine au  
lieu de  
sole.

Ils ont une cole qui ne tient pas moins que la cole forte, & les Cordonniers & les autres artisans n'en usent pas d'autre: C'est une racine qu'ils appellent Scherischoun, qu'ils broient entre des pierres comme du blé; après qu'elle est broiée elle est semblable à de la sciure de bois; ils détrem-  
pent cette poudre avec de l'eau, & en u-  
sent

font pour tout ce qu'ils veulent colorer.

On fait en Perse le savon de graisse au lieu <sup>Le Sa-</sup> d'huile, aussi est-il de mauvaise odeur, & <sup>von.</sup> engendre dans le linge, à la moindre sueur, de fort gros poux.

Les Rasoirs qu'ils font ont le dos fort <sup>Rasoirs.</sup> épais & sont bien pesans.

Ils ont en Perse plusieurs Medecins, dont <sup>Mede-</sup> il y en a d'habiles. Après avoir vû le ma- <sup>cins.</sup> lade, ils écrivent leur ordonnance sur un petit morceau de papier qu'on donne à une femme, qui va chez le droguiste acheter toutes les drogues, & vient faire la medecine à la maison du malade; car par toute la Perse ce sont les femmes qui preparent les medecines. Leur plus commune medecine pour la fièvre, ce sont des semences froides qu'ils pilent, & mettent dans de l'eau, & aussi-tôt font avaler le tout. Ils usent frequemment de la Chine pour plusieurs ma- <sup>Remede</sup> ladies. Ils la mettent tremper dans de l'eau <sup>pour la</sup> de vie, & l'exposent au soleil durant quin- <sup>fièvre.</sup> ze jours; ils en prennent durant trente jours, observant cependant un bon regime de vivre, & sur tout de ne rien manger où il y ait du sel, ne point boire de vin, ne point toucher femme, & ne point sortir de la chambre; mais ils ne se servent point de ce remede en Eté.

Saignée.

Ils saignent encore, & ils y sont bien adroits; j'en parle par experience; ils serrent extrêmement le bras avec un lien de gros cuir, après quoi sans tant froter le bras, ni tant regarder, ils prennent leur lancette qui est fort large & emmanchée comme leurs rasoirs, & ils en font adroitement la piqure, mais ils tirent grande quantité de sang quand on les laisse faire: Ils tiennent pour mortel de saigner en Eté, au moins à Schiras

Maniere  
dont on  
étame le  
cuivre.

En ce Pais de Perse, aussi-bien qu'en Turquie, l'on blanchit, ou si vous voulez, l'on étame le cuivre autrement que chez nous. Les ouvriers se servent de sel ammoniac, qu'ils mettent sur le feu avec un peu d'eau pour le purifier & dégraisser, & l'y laissent jusqu'à ce que toute l'humidité soit évaporée, de manière qu'il se réduit tout en poudre blanche: En-suite ils lavent bien la vaisselle qu'ils veulent étamer, avec de la soude grise qu'ils font bouillir dedans; après cela un garçon mettant cette vaisselle à terre, une pièce après l'autre, il y met du sable, & mettant les deux piés dessus, il tourne deçà & delà, jusqu'à que la vaisselle soit bien écurée, & qu'il n'y reste aucune graisse: alors le maître la prend, & la mettant sur un feu clair de charbon, du côté concave, il l'y laisse jusqu'à ce qu'elle  
soit



soit presque rouge, après quoi il la saisit avec des tenailles, & de l'autre main prend un morceau de coton, avec quoi il prend un peu de sel ammoniac, dont il frote bien l'écuelle; en suite il y presse une piece d'étain, dont aiant laissé fondre fort peu, il prend encore avec son coton un peu de sel ammoniac, & l'appliquant sur cet étain fondu, il en frote la vaisselle, jusqu'à ce qu'elle soit étamée par tout, si tôt que cela est fait, il l'a jette dans de l'eau froide. Ils font cela si vite qu'en demi-heure ils ont étamé cinq ou six marmites, & cela coûte fort peu; même quand on a beaucoup de vaisselle on les fait venir chez soi, & ils apportent leur boutique, qui consiste en un peu de charbon, un peu de soude, un soufflet, une corne de beuf remplie de sel ammoniac, & quelques petites pieces d'étain dans leurs poches: Ils travaillent par tout où l'on les met, soit dans une cour, soit dans un jardin, sans avoir besoin de cheminée, car ils font leur feu proche d'une pierre, contre laquelle ils appuient leur vaisselle lorsqu'ils la mettent sur le feu pour ne pas l'étoufer; ils couvrent le canon de leur soufflet d'un peu de terre en voute, & voilà toute leur boutique formée & en bon état.

## CHAPITRE VII.

*Suite des remarques d'Ispahan.*

## DES MONOIES, POIDS ET MESURES.

Monoie  
& Poids  
de Perse.

Comme il arrive souvent dans la suite du discours, qu'étant obligé de parler de ces choses, je me fers des termes usitez dans le Pais, sans en donner toujors l'explication, pour éviter la longueur du recit; j'ai cru à propos de le faire dans un Chapitre à part, où le Lecteur pourra se satisfaire toutes les fois qu'il se sentira porté de curiosité. Je parlerai ici seulement des monoies qui ont cours en Perse, particulièrement de celles du pais. Les piastras y valent ordinairement treise chais, & quand elles sont de poids, elles valent treise chais & un bistti; le bistti est de quatre casbeghis, dont dix font un chai. La monoie la plus courante, ce sont les abassis, mahmoudis, chais, & casbeghis. L'abassi revient à quatre chais, qui sont environ dix-huit sols de nôtre monoie, & le mahmoudi à deux chais, qui sont neuf sols; le chai vaut environ quatre sols & demi, & le casbeghi vaut cinq deniers & demi, quelque peu moins. Le toman vaut quinze piastras, ou cinquante abassis: La boquelle vaut trois abassis ou douze

douze chais. Ils ont de grandes pieces d'argent qui valent cinq chais, & pésent deux medicaux. Le mahmoudi se nomme encore yuz altun, qui veut dire, cent altuns; & cependant ce mot d'altun, qui signifie or, est vulgairement pris pour un sequin; mais au mahmoudi, il est pris pour la valeur d'environ un denier, & c'est de la même manière que cinq abassîs sont aussi appelez min alton ou bingalton, qui signifie mille alton, mais je n'ai pû apprendre de personne aucune bonne raison de cette dernière signification.

Comme les abassîs sont les pieces qui ont plus de cours en Perse; il est bon que l'on sache que c'est la meilleure monnoie du monde. Ils sont d'argent très-pur & les monnoieurs n'oseroient pas en frapper un seul, s'ils n'avoient auparavant purifié les piastres & les autres pieces d'argent que l'on a destinées pour faire des abassîs: Ils sont marquez comme toute autre monnoie au marteau, & non au moulinet, & leur poids est si égal, que lorsqu'on en fait quelque grand paiement, on les pèse de cette manière. Ils mettent vingt-cinq abassîs dans un des côtez de la balance, & autant dans l'autre, & si un côté est un peu moins ou plus pesant que l'autre, ils tiennent pour assuré qu'il y a quelque abassî faux, & ne manquent pas de les

exami-

examiner ; en quoi ils ne se trompent jamais , parce que chaque côté doit peser également , & de la dernière égalité. Ils mettent en-suite les vingt-cinq d'un des côtez de la balance , dans l'autre côté , qui par ce moien en contient cinquante , & ce nombre fait le toman ; après quoi ils ne comptent plus le reste de l'argent , mais seulement en mettent dans le côté de la balance vuide , jusqu'à ce qu'il pese autant que l'autre où est le toman conté , & d'abord qu'ils voient que le tout ne pese pas juste , ils examinent les pieces.

**Le Man.** Le Mand'Ispahan est un poids de douze livres.

**Farfan-**  
**ge, me-**  
**sure**  
**dont les**  
**Persans**  
**se ser-**  
**vent**  
**pour la**  
**Geome-**  
**trie.** Les Persans se servent pour la Geometrie d'une certaine mesure , qu'ils appellent le farfange , c'est autant que trois milles ; le mille a quatre mille coudées , la coudée a vingt-quatre doigts , & le doigt six grains d'orge mis à côté l'un de l'autre ; j'ai tiré cette énumération d'une Geographie Persienne. J'ai mesuré six grains d'orge avec un compas , & j'ai trouvé que huit fois cette mesure de six grains d'orge , mis l'un après de l'autre fait six pouces de Roi : De sorte que les vingt-quatre doigts feront dix-huit pouces , ou un pié & demi de Roi , qui est justement la coudée , & ainsi le mille aura six mille piés de Roi , qui font qua-

**Le Mille.** tre

tre mille coudées. La même Geographie  
 Perſienne, fait le degré de vingt-deux far-  
 ſanges, ou paraſanges, & un ſetième : je  
 croi avoir dit ailleurs, que le farſange ou pa-  
 raſange vaut une lieuë de France.

Degré  
 des Geo-  
 graphes  
 Perſiens.

## CHAPITRE VIII.

*Suite des Remarques d'Iſſahan.*

### DU NATUREL DES PERSANS.

**A** la Cour de Perſe l'on ne parle que  
 Turc, mais d'un Turc, dont le dia-  
 lecte eſt ſi different de celui qui ſe parle à  
 Conſtantinople, qu'on pourroit dire que  
 c'eſt tout un autre langage : La raiſon pour-  
 quoi l'on y parle Turc & non Perſien, c'eſt  
 non ſeulement, parce que ce langage Turc  
 y a été introduit, par les diverſes dynaſties  
 des Turcs & Tartares qui ont conquis la  
 Perſe ; mais encore à cauſe que ce langa-  
 ge, qui n'eſt ordinairement parlé que par  
 les gens de la Cour, les diſtingue du reſte  
 du Peuple, & leur donne une certaine au-  
 torité, qu'ils affectent de conſerver en toute  
 ſorte d'occasions, parce qu'ils ſont extrê-  
 mement glorieux. Ce qui nous donnera  
 occasion de dire quelque choſe du naturel  
 des Perſans.

Langage  
 de la  
 Cour.

Naturel  
 des Per-  
 ſans.

Autant que je les ai pû connoître, l'on peut  
 aſſûrer

Les Persans sont vains & voluptueux.

assûrer qu'ils sont extrêmement vains, & fort adonnez au luxe, ce qui leur fait faire de très-grandes dépenses, tant pour leurs habits & pour leurs ameublemens, que pour des serviteurs, dont ils veulent toujours avoir grand nombre, & même pour leur table, qu'ils ont autant qu'ils peuvent, remplie d'une grande diversité de mets. En campagne ils portent du bagage sans nombre, parce qu'ils y veulent avoir toutes leurs aises comme à la Ville; & leurs tentes ne cedent point en magnificence à aucunes de celles des autres Nations; ce qui fait que la plupart sont gueux & sans argent.

La vie des gens de qualité est fort oisive en Perse; ils se trouvent à la Cour dès le matin, mais passé midi ils se retirent chez eux; où ils passent le reste du jour à fumer du tabac: s'ils rendent quelque visite à leurs amis, ils n'y ont gueres d'autre occupation que celle de fumer, & c'est ce qui fait la meilleure partie de leur conversation. Ils prennent le tabac d'une manière assez particulière; ils le fument à travers de l'eau, par le moiend'un grand vase plein d'eau, qu'ils tiennent entre la tête & la queue de la pipe par où passe la fumée; ce vase est ordinairement de verre; quand ils vont faire leurs visites, ils ne manquent pas de faire porter leur vase & leur pipe avec eux: Ils y jouent

Manière dont les Persans fument le tabac.

aussi

aussi aux tables, c'est-à-dire, aux Dames, & aux échecs. En quoi ils sont fort imitez par les Armeniens.

Il se trouve beaucoup de gens en Perse qui savent les Mathématiques, & leur esprit est universellement curieux des sciences. Ils ont toutes celles de Philosophie & de Mathématique, & il y a eu de bons Auteurs de cette Nation qui en ont écrit, aussi-bien que de la Morale. Mais avec ces curiositez louables, ils en ont de très-importunes, car ils sont en quelque façon insupportables pour leur curiositez; ils s'arrêtent à la moindre chose pour faire ce qu'ils appellent tamacha, c'est-à-dire, pour la considérer & admirer, & s'ils vous voient quelque gentillesse, ils prennent de là prétexte pour examiner tout ce que vous avez.

Les Persans sont Mathématiciens curieux & Philosophes.

Ils sont fort bien les Astrolabes. Ils n'ont point cette aversion qu'ont les Turcs pour les figures des animaux, au contraire ils en mettent ordinairement à leurs ouvrages, tant de peinture que de gravure, & de sculpture; mais toutes leurs peintures pour la plupart sont autant infames que l'on peut imaginer; aussi sont-ils fort abandonnez à l'impureté, de même que les Turcs, & sur tout à celle que l'on punit du feu en France.

Ils ne haïssent pas les figures d'animaux.

Ils sont impudiques.

Ils sont fort sujets à se quereller & à se battre,

Ils font  
querel-  
leux.

batre, ce qui leur arrive assez souvent, & ils se donnent de grans coups de bâton à bon compte, au contraire des Turcs, qui sont mis en Justice pour un coup de poing donné, mais en Perse, pourvû qu'il n'y ait point de sang répandu, il n'y a rien à craindre. Quand un homme en a tué un autre, le plus proche parent, ou la femme du mort demande le sang de son mari, alors le meurtrier tâche de s'accommoder avec ses Parties pour de l'argent, mais s'ils n'en veulent point, ce qui arrive assez souvent, l'on est obligé de remettre entre les mains du poursuivant en justice, le coupable lié & garrotté, & il en fait ce qu'il veut : Ordinairement il lui fait souffrir mille maux avant que de le faire mourir, principalement quand il tombe entre les mains d'une femme, mais parce qu'en livrant ainsi le meurtrier entre les mains de la partie, il n'y a rien à faire pour les Juges, ils font toujours leur possible pour faire l'accord par argent, dont ils mangent une bonne partie. Il y en a beaucoup qui s'accommodent volontiers, mais les Persans sont si vindicatifs de leur naturel, que nonobstant ces accord, les parens du mort ne laissent pas de chercher l'occasion de le vanger, & ils ne sont point contens jusqu'à ce qu'ils en soient venus à bout, dans la pensée que leur honneur y est engagé.

Le coup-  
pable qui  
a tué est  
livré à la  
partie.

Femmes  
de Perse  
cruelles.

Persans  
vindica-  
tifs.

Pour



Pour l'administration de la Justice, l'avarice regne en Perse aussi bien qu'en Turquie, & par toute la terre, c'est pourquoi l'on n'y fait rien sans présent. Si quelqu'un a été volé il se plaint au Déroga, qui est comme en Turquie le Sousbachi ; le Déroga met ses gens en campagne, fait prendre ceux dont il a soupçon, & pour leur faire avouer le crime, il leur donne la question : ce vol étant trouvé, il en prend un de dix, & quelquefois de six ; il ne prend rien des Franes, mais ils lui font un présent, & ordinairement il leur fait quelque piece pour manger tout le vol. Au reste les valets des Persans & le menu Peuple sont fort sujets à être voleurs.

Rien sans présent.

Le Déroga ne prend rien des Franes.

## CHAPITRE IX.

*Suite des Remarques d'Ispahan.*

### DES HABITS.

Puisque nous avons dit que les Persans faisoient de la dépence en habits ; voyons de quelle manière, & de quelle étoffe sont leurs vêtemens, qui sont ordinairement fort beaux. Leur chemise est de toile de coton, car il n'y en a pas de fil en Perse, ni aux Indes. Cette toile est rarement de pure couleur blanche, pour l'ordinaire elle est

Vêtemens Persiens. Chemise.

de

de diverses couleurs : à leur chemise il n'y a point de collet en haut, mais seulement une couture, comme à celles de nos femmes; elle est fenduë par le haut comme les nôtres, non pas pourtant par devant, mais au côté droit, & elle se ferme proche de l'épaule droite avec un cordon de chaque côté; elle est fenduë par le bas aux côtes comme les nôtres. Leur caleçon est comme celui des Turcs, & il va jusqu'aux talons. Ils mettent une camifole cotonnée & piquée, qui leur vient jusqu'à la moitié des cuisses, cette camifole est de toile de coton blanche, ou de toile peinte de fleurs & d'oiseaux; ils appellent cette camifole arcalik. Par dessus ils ont une veste, qu'ils appellent Caba, qui est ordinairement de toile de coton très-fine, teinte de rouge, jaune, vert ou autre couleur selon la fantaisie, & tellement lissée qu'elle semble du satin; cette veste est cotonnée & piquée, & vient jusqu'à mi-jambe; elle est fort échan-crée par le devant, & le côté droit s'étend juste sur l'estomach, & vient s'attacher sous l'aisselle gauche avec des cordons, & le côté gauche s'étend par dessus & vient s'attacher au côté droit avec quatre cordons, & il en reste un qui ne s'attache point, mais qui prend sur les autres, de cette manière ils ont l'estomach bien couvert & bien ferré, car ce-

Caleçon.

Arcalik,  
camifole.

Caba,  
veste.

la est fort juste sur le corps jusqu'à la ceinture qui est fort étroite; & depuis la ceinture elle va toujours en élargissant, de manière qu'elle semble une cloche par bas, se soutenant en rond, comme s'il y avoit un cercle de fer, & cela à cause du coton dont elle est garnie. Les manches sont justes aux bras pour la largeur, mais elles sont beaucoup plus longues, c'est pourquoi on les plisse afin qu'elles ne passent pas le poignet: Plusieurs les portent fermées & sans bouton au poignet; mais ceux qui veulent être plus commodement, y mettent des boutons, & à présent plusieurs tant Persans qu'Armeniens, se servent de cette commodité, qu'ils ont apris des Francs; en effet cela ferme la manche juste au poignet, & empêche que le vent n'y passe. Ordinairement ces cabas sont de toile peinte d'une couleur seulement, souvent aussi les gens de qualité en portent de satin ou de Zerbast, qui est le brocard de Perse, & en Eté plusieurs les portent d'aladgia, & non coton-  
Ceinture de veste.

On ceint cette veste de deux ceintures, dont la première, qui est la plus longue & la plus large, est de certaine étoffe faite exprès en forme de brocard, les unes de soie avec de l'or, les autres de soie seulement, mais celles des gens de qualité sont toujours avec de l'or: on la plie en plusieurs

doubles, jusqu'à ce qu'elle n'ait que la largeur de quatre ou cinq doigts, l'on s'en fait trois ou quatre tours à l'entour du corps. L'autre est plus courte & plus étroite, & est ordinairement de poil de Chevre, ou de Chameau, & d'une couleur seulement; on la plie jusqu'à ce qu'elle n'ait que trois doigts de large au plus, & on la met par-dessus l'autre, en sorte qu'elle n'en couvre qu'une partie de la largeur; aussi ne fait-elle que deux tours à l'entour du corps, & ainsi on les voit toutes deux.

Par-dessus les caba, l'on met un juste-aucorps de drap, qui en Été est sans manches & sans fourures, & vient seulement jusqu'à la moitié des cuisses; ils appellent cet habillement Courdi: en Automne & au Printemps il est fouré; mais l'Hiver ils le font avec des manches justes aux bras, & si long qu'il vient jusqu'à demi-jambe, & ils l'appellent Cadébis: il ne se ferme point par le devant, quoi qu'il y ait à un côté ordinairement six boutons à queue, & à l'autre six gances de même, mais ce n'est que par ornement; les Courdis n'en ont point. Ce juste-aucorps en Hiver est ordinairement fouré de peaux; les plus riches les doublent de Zobelines, les autres se contentent de peaux d'agneau, qui sont fort belles, car le poil en est long & plus fin que les plus fins che-

Courdi,  
juste-  
au-  
corps.

Cadébis.

Peaux  
d'agne-  
aux sont  
fort belles  
en Perse.

cheveux, & tout annelé de petis anneaux pas plus grans que des pailletes : Ils en mettent aux courdis d'une autre espece, dont la laine est fort courte, mais annelée de même; ils en appliquent en dehors sur l'étoffe, une partie large de six doigts, qui va tout à l'entour du cou, & prend de chaque côté de la longueur d'un pié. Ces peaux d'agneau viennent du côté d'Yezd & de Kerman, au moins les premières, car celles dont la laine est courte viennent de dehors Schiras. Les bas de chausses sont de drap fort larges & tout d'une venue, ils viennent jusqu'au genoüil, au dessous duquel ils les lient.

Bas de  
chausses.

Les fouliers sont presque comme les mules des femmes de nôtre país; le talon est haut de plus de deux pouces, & pas plus large que ceux des fouliers dont usent les femmes en France, l'on y met un petit fer; ces fouliers finissent en pointe, ils sont ordinairement de chagrin, & la couleur la plus commune, c'est la verte (car en Perse elle n'est défendue à personne,) ou bien incarnate: on porte ces fouliers si courts que presque tout le talon est dehors, & afin que cela n'use pas le bas, ils cousent au talon du bas une piece de cuir rouge, qui pose sur l'extrémité du foulier; cependant ces fouliers ou pantoufles ne laissent pas de tenir ferme au pié.

Soulies.

**Coiffure.** Les Persans couvrent leur tête d'une petite calotte de toile, pardeffus laquelle ils entortillent un Turban de toile blanche, & pardeffus cette toile un Turban raïé de diverses couleurs, qui fait plusieurs tours, de manière que cela paroît fort gros, & l'on n'y met de toile deffous que pour le groffir. Chacun, foit Chrétien ou Mahometan, porte ces Turbans, de quelle couleur il veut, mais touûjours raïé de diverses couleurs, & ainfi l'on ne connoît point les perfonnes par leur Turban, comme en Turquie, fi ce n'est les Moulas qui feuls les portent blancs. Les riches les portent brodez d'or & d'argent, de forte qu'un de ces Turbans coûte plusieurs tomans : les gens de peu portent des bonnets de feutre blanc, longs & pointus, avec un petit bord fendu devant & derriere, comme les bonnets à l'Angloife, & qui renverfent de même, & fouvent ils mettent un méchant Turban à l'entour de ce bonnet. A la maifon ils ne portent point de Turbans, mais feulement des bonnets longs & pointus & fourrez de peaux d'agneau. Au refte ils obfervent fort exactement dans leurs habits, d'avoir toutes les pieces de leur habillement de différente couleur : Par exemple, le caba d'une couleur, le juft-au-corps d'une autre, les bas d'une autre, & les fouliers d'une autre.

**Turbans.**

**Bonnets.**

Chaque  
piece  
d'habil-  
lement  
eft de  
diverfes  
couleurs.

L'habil-

L'habillement des Persans me paroît <sup>Habits Turcs plus commodes que les Persiens.</sup> plus beau que celui des Turcs, mais il me semble moins commode & plus embarrassant. Avec l'habit Turc, l'on est habillé tout incontinent, au lieu qu'à celui-ci, il faut toujours avoir un valet pour nouer les cordons du caba: aussi la plupart n'en nouent qu'un, & laissent pendre les autres. Celui des Persans est aussi plus cher, & toute fois ils en changent fort souvent; au lieu que les Turcs portent les leurs plusieurs années, & ceux là dès qu'il y a une tâche ne le portent plus. Afin d'être toujours propres, ils se dépoüillent aussi-tôt qu'ils sont au logis, & changent tous les jours de caba, & au bout de six mois reprennent un de ces cabas qu'ils ont déjà portez, que l'on croit neuf, parce qu'on ne se souvient pas de l'avoir déjà vû; ils estiment un homme à sa propreté & aux beaux habits.

Ils portent des anneaux aux doigts, enrichis de pierreries; mais ce que je trouve de bizarre, c'est que les hommes, non pas même le Roi, n'en portent jamais d'or aux mains, mais d'argent, & il n'y a que les femmes qui en portent d'or, les hommes s'imaginent qu'il y va de leur honneur de n'en point porter: La raison je ne la fais pas, & eux-mêmes n'en sauroient donner de bonne.

Les Persans se teignent les mains & les piés.

Ils se frotent les mains & les piés de hanna, tant les gens de qualité que le peuple, & principalement l'Hiver; ils disent que ce n'est pas tant pour l'ornement, que parce que cela empêche les crevassés, que le froid cause ordinairement; & pour cela ils détremperont le hanna avec de l'eau, en consistance de mortier un peu dur, & aiant tant soit peu mouillé leurs mains avec de l'eau claire, ils y étendent ce hanna ainsi détrempe, après quoi ils les envelopent de linge, qu'ils y laissent toute la nuit. Ceux qui n'ont pas le moien d'en mettre à leurs mains, en mettent du moins au bout des doigts & aux talons. Quand cette drogue est bien appliquée sur les mains elle dure quelques semaines, pourvu qu'on ne les lave point, car autrement elle s'en va bien-tôt.

Hanna, teinture.

La Barbe.

Les Persans ne laissent pas venir la barbe longue comme les Turcs, mais aussi ils ne la rasent pas; ils la coupent seulement avec des ciseaux, la laissant longue d'un demi-doigt, en sorte que le menton paroît tout noir, & comme herissé de petites pointes, mais ils prennent grand soin d'avoir les moustaches grosses & longues. Ils laissent au haut de la tête un toupet comme les Turcs.

Deuil des Persans.

Lorsqu'ils portent le deuil de quelque parent mort; leur deuil consiste en une ceinture,



ture, dont les deux bouts pendent jusque sur l'estomach où ils les font croiser. Pour les femmes lorsqu'elles pleurent leurs morts, elle le font longuement aussi-bien qu'en Turquie, & par tout le Levant : Car durant plusieurs mois, toutes les fois que quelque Amie les vient voir, elles recommencent leurs lamentations, les unes pleurant, les autres recitant les loüanges du mort d'une voix basse en gemissant, mais d'un tel ton, qu'il semble qu'elles chantent, & d'autres font des cris aussi hauts qu'elles peuvent; de manière que toutes ces différentes voix mêlées ensemble font une musique, qui excite ceux qui n'y ont point d'intérêt, à rire, plutôt qu'à y compâtrir, & qui devient par sa continuation bien importune aux voisins; je les ai quelquefois entendues crier ainsi tout un jour & une nuit sans presque discontinuer. Outre cela, toutes les fois qu'elles vont sur le sépulcre du défunt, même après que l'an est passé, elles recommencent leurs cris, de même que s'il étoit mort tout récemment : Pour les hommes, quand quelqu'un de leurs parens meurt, ils déchirent leur caba par devant pour marque de déplaisir, & durant sept jours ils font des aumônes aussi-bien que les femmes. Toutes les femmes en Perse sont plaisamment habillées; lorsqu'elles

Habille-  
ment des

femmes  
de Perse.

Ce que  
les Per-  
sannes  
ont de  
decou-  
vert.

vont par la Ville, elles font, tant riches que pauvres, couvertes d'un grand voile ou lin-  
ceul de toile blanche, fort fine, dont la moitié  
leur bride le front jusque sur les yeux, & pas-  
sant dessus la tête, va jusqu'aux talons, &  
l'autre moitié leur bride le visage au dessous  
des yeux, & s'atache avec une épingle sur le  
côté gauche de la tête, & leur tombe jus-  
que sur les souliers, couvrant même leurs  
mains avec lesquelles elles tiennent les deux  
côtés de cette toile; de sorte qu'excepté  
les yeux, elles sont entierement couvertes  
de toile. A la maison elles ont le visage &  
le sein découvert; mais les femmes Arme-  
niennes ont toujours à la maison la moitié  
du visage couvert d'un voile qui leur bride le  
nez, & pend sur le menton & le sein, à  
la réserve des filles de cette Nation, qui  
ne couvrent à la maison que le menton, jus-  
qu'à ce qu'elles soient mariées. Il ne faut  
pas s'étonner si les femmes sont ainsi ca-  
chées, car dans toute la Perse, aussi-bien  
qu'en Turquie, elles observent cette coutu-  
me de ne point se faire voir aux hommes, &  
cela avec tant de rigueur, que même un  
homme qui se marie ne voit point celle qu'il  
épouse, que le soir du jour des nêces, & les  
Catholiques Romains observent la même  
chose. Les Peres Carmes de Schiras, du-  
rant que j'y étois, marierent une Georgien-  
ne

ne veuve, qui épousa un Catholique Romain natif de Shiras, neveu de la Signora Maani-Gioerida, première femme du *Signor Pietro della Valle*; à la vérité je fus un peu surpris de voir cette femme se présenter toute couverte devant le Père qui la maria; mais elle fut mariée de cette manière: je ne crois pas que cette façon d'agir trouve de l'approbation dans l'esprit de nos Dames de France, qui prennent autant de peine à se faire voir, comme celles de Perse à se cacher.

En Perse, aussi-bien que dans le reste du Levant, les femmes se passent des anneaux par le nez, qu'elles se percent avec des aiguilles. Lorsqu'elles voient leur voiture ordinaire est sur des chameaux, où elles sont posées dans des caschaves, qui sont des paniers couverts; l'on en met un de chaque côté d'un chameau, ou d'une mule; j'ai déjà parlé de cette machine dans la Relation de mon premier Voyage, à l'occasion de celui que nous fîmes du Caire en Jérusalem,

Anneaux au nez des femmes de Perse. Voitures des femmes de Perse. Caschave, espèce de panier.

À la maison les femmes, aussi-bien que les hommes, s'asseient comme les Turcs, & tous les Levantins, à la manière de nos Tailleurs en France. Leur coucher est aussi à terre, de même que tous les Orientaux, sur un matelas, sans linceuls; ils ont toujours une chemise & un caleçon, & souvent encore un arcalik ou camifole; ils se couvrent

Manière de s'asseoir. Habille-ment de nuit. Couverture de lit.

Toiles  
Indien-  
nes,

d'une couverture piquée & cotonnée, & couverte d'une toile peinte de fleurs ou autres bagatelles; l'on appelle ces toiles Indiennes, parce que la plupart se font aux Indes, néanmoins il s'en fait aussi beaucoup en Perse, & l'on y marque les fleurs ou autres choses avec un moule barbouillé de couleurs.

## CHAPITRE X.

*Suite des Remarques d'Ispahan.*

PRINCIPALEMENT DU MAGER.

Chemi-  
née en  
Perse.

Courfi.

La ma-  
nière de  
se chauf-  
fer.

Par toute la Perse l'on se chauffe peu à la cheminée, qui ordinairement est prise dans la muraille, mais si petite qu'à peine paroît-elle. Ils ont une machine dans les chambres qu'ils appellent le Courfi, dont ils usent plus communement; cela rend une chaleur plus douce que celle d'un feu de cheminée. Ils ont dans le plancher de la chambre un grand creux en quarré d'un pié de profondeur, & large environ de trois; ils mettent là dedans du charbon bien allumé, & par dessus une petite table de bois, à peu près de la même grandeur, & haute d'un bon pié, dont les quatre piés posent sur des pierres qui sont mises auprès aux quatre coins du creux: ils couvrent cette table d'une grande couver-  
ture

ture piquée qui traîne à terre de tous les cô-  
tez; de cette maniere ils ne voient point  
le feu & ne laissent pas d'en sentir douce-  
ment la chaleur au travers de la couvertu-  
re: que s'ils veulent en avoir davantage  
pour s'échauffer promptement, ils s'asseient  
sur des quarraux autour de la table, & met-  
tent leurs piés sur les travers du pié de table;  
& en-suite ils rabatent le pan de la couvèr-  
ture dessus eux, & s'en envelopent jusqu'au  
cou; en sorte qu'ils ont tout le corps dessous,  
& rien que la tête dehors; ce qui fait qu'ils  
s'échauffent aisément sans se brûler le visage,  
ni respirer un air trop chaud. Ils ne se servent  
guere non plus de chandele, mais la plupart,  
sans en excepter le Roi même, usent de lam-  
pes où ils mettent du suif par morceaux; car  
pour l'huile de nasse qui se prend en un lieu  
proche la mer Caspienne, ils n'en emploient  
que dans la peinture pour le vernis.

Les Per-  
sans se  
servent  
de Lam-  
pes.

En ce qui concerne le manger, les Per-  
sans ne sont pas plus ménagers, que dans  
leurs habits & leur train: Cependant ils ne  
mangent qu'une fois le jour du cuit, qui  
est ordinairement le soir, & s'étonnent  
que les Francs en mangent deux fois.  
Chez le Roi, l'on y cuit deux fois le jour,  
quoi que l'on n'y en mange qu'une fois;  
mais il est en la disposition d'un chacun  
d'en user le matin ou le soir, selon son

Le Man-  
ger.

Les Per-  
sans ne  
man-  
gent des  
viandes  
cuites  
qu'une  
fois le  
jour.

appetit; quoi que ce soit le soir, que l'on en mange plus communément; & le Roi suit ordinairement cette regle, si ce n'est quelquefois qu'il s'en fait apporter le matin, & ne laisse pas d'en manger le soir. Pour ce qui est de ses femmes, on va tous les matins leur demander si elles veulent le cuit, qu'ils appellent le hazir, le matin ou le soir; & celles qui en mangent le matin, n'en ont point le soir. L'autre repas est de fruits fromages & confitures. Leur cuit consiste en Pilao ou Schilao, qui est du ris cuit sans beure, avec de l'eau & du sel, jusqu'à ce qu'il soit épais comme du Pilao, qui tient lieu de potage aux Turcs, comme le Schilao en Perse, & même par toutes les Indes; (j'ai parlé du Pilao dans mon premier Voyage.) Quand on sert le Schilao, l'on met en même tems sur la table un autre plat de viande ou de poisson, avec beaucoup de bouillon, dont ils prennent plusieurs cuillerées qu'ils mêlent sur leurs assietes avec le Schilao: Ce leur est un manger délicieux avec du poisson salé.

Schilao,  
ris cuit.

Cangi,  
forte de  
bouillie.

Ils font encore avec le ris, une certaine bouillie qu'ils appellent Cangi. Quand le ris est cuit ils le passent, & en prennent l'eau, qu'ils mêlent avec un peu de farine, comme pour faire de la bouillie, & si c'est de la farine d'orge il en est plus sain; ils y mêlent

mèlent aussi deux jaunes d'œufs & du sucre, & font cuire le tout comme une bouillie un peu claire: quand elle est presque cuite ils y mettent de l'eau rose: Ce manger est fort bon, principalement pour les malades à qui ils en donnent ordinairement, parce qu'il est très-leger à l'estomach, nourrissant & agréable, & ils ne doivent en ces Pais prendre autre nourriture. Il y a plusieurs personnes qui se portent bien, qui en prennent tous les matins un bouillon, mais il est fait d'une autre façon. Ils mettent dans la marmite deux ou trois poignées de ris, & le font cuire avec bonne quantité d'eau, tant que la substance du ris reste en cette eau; après quoi ils la passent & l'avalent à jeun, ce qui est très-rafraîchissant: c'est à peu près de cette manière qu'on le donne communément aux malades, & en Perse & aux Indes; encore n'y font-ils pas tant de façon, car ce n'est autre chose qu'une poignée de ris broié grossièrement, & cuit fort clair avec de l'eau & du sel.

La viande dont on use plus communément en Perse, c'est le mouton & l'agneau, & dans la saison, des poules & des chapons: Encore n'est-ce que depuis peu d'années qu'ils ont l'usage des chapons, on leur sert ordinairement ces sortes de viandes bouillies, car ce n'est guere la coutume

O 7

chez-

Le roti  
des Per-  
sans.

chez eux de faire rôtir la viande à la broche, & s'ils le font quelquefois, ce n'est que par petits morceaux, mais ils font rôtir au four des agneaux & des moutons entiers de cette manière. Après avoir bien chauffé le four, dont la bouche est en haut, ils y mettent la viande, & l'y suspendent, avec une terrine dessous pour recevoir la graisse : Elle se cuit également de tous côtez ; après qu'elle est cuite, ils la mettent en morceaux : Il y a plusieurs boutiques où l'on en vend ainsi de toutes les sortes, & en telle quantité que chacun veut ; & assurément ils la préparent fort bien. Les Armeniens font rôtir autrement un mouton tout entier ; car après l'avoir écorché ils le recouvrent de sa peau, & le mettent dans un four sur la braïse, le couvrant encore de bonne braïse, afin qu'il y en ait dessus & dessous, pour qu'il cuise bien de tous côtez ; & la peau empêche qu'il ne brûle.

Façon  
des Ar-  
meniens  
pour rô-  
tir un  
agneau.

Le peu  
de dé-  
pense  
des  
Turcs.

Les Persans ont aussi plusieurs ragoûts, qui dans le détail, quoi qu'ils soient de peu de frais, ne laissent pas par la quantité de leur causer une grande dépense ; en quoi ils sont bien différents des Turcs, qui dépensent peu dans leur repas, aussi-bien que dans les autres choses, comme femmes & valets, dont ils n'ont qu'autant qu'ils en peuvent nourrir commodément. Les Per-

sans



ans sur tout font immoderéz dans la quantité de fruits qu'ils mangent, & l'on m'a assuré qu'il y en a qui par gaillardise mangent jusqu'à trois, & même quatre mans de melons; pour en manger un man, cela est fort ordinaire: cependant un man, d'Isphahan n'est rien moins que le poids de douze livres, comme j'ai déjà dit. Aussi en meurt-il quantité pour les excès des fruits.

Les Persans mangent trop de fruits.

Leur pain est ordinairement semé de graines de Pavot par dessus, du reste il est assez bon: Ils le font en grandes galètes de l'épaisseur d'un demi-doigt; ils en font aussi de si mince qu'il semble du papier fin, & l'on est obligé d'en metre douze ou quinze ensemble, qu'on plie en deux ou en quatre; il s'en trouve de cette manière d'assez bon: Mais en de certains endroits ils ne le font qu'à demi-cuit, & fort bis, & tout semé de brins de paille, de manière que cela ressemble davantage à du papier broüillard qu'à du pain; un Etranger qui n'en seroit pas averti s'y tromperoit: Et il est arrivé à quelques-uns de nos François, lorsqu'on leur en a servi pour la première fois, de croire que c'étoit des serviettes.

Pain des Persans.

Ils servent beaucoup de vaisselle de faïence, qui est fort belle, principalement à cause du beau vernis qu'ils y donnent; elle

elle se fait dans le Kermou , & l'on m'a assuré que c'est de là que les Hollandois ont pris l'invention de cette fausse porcelaine, que nous appellons porcelaine de Hollande.

**Beurre.** En Perse l'on n'use pas ordinairement de beurre de vache tout simple , parce qu'il n'est pas bon ; mais ils le mêlent avec le beurre de brebis , qui est beaucoup meilleur.

**Torschi**  
**con-**  
**fiture au**  
**vinaigre.** Le Yogourt est un ragoût ordinaire dans ce Pais : je me souviens d'avoir dit ce que c'est ; j'ajouterais seulement un assaisonnement qu'ils y font au Printems ; c'est du fenouil coupé en petis morceaux , & de la graine de terebinthe , qui est encore verte en cette saison , & commence seulement à devenir un peu roussâtre ; ils y mêlent cette herbe & cette graine pour temperer la froideur de l'yogourt. Ils font encore du Torschi ou confiture au vinaigre avec cette graine , dont ils mettent les grappes toutes entieres confire dans le vinaigre.

**La Boisson du vin est défendue aux Persans.** Le vin est défendu aux Persans , par leur Loi , aussi-bien qu'aux Turcs , mais ils ne sont pas si scrupuleux sur ce Chapitre : Lorsqu'ils en boivent ils le prennent tout pur , à la façon des Levantins , qui ne le mêlent jamais avec de l'eau , mais en buvant du vin de tems en tems ils prennent un pot d'eau , & en boivent de grans traits. Les  
Francs

Francs y usent d'un breuvage qu'ils appellent Bolponze, qui rafraîchit; ils prennent une grande écuelle ou jatte de faïence, qui tient quatre ou cinq pintes, ils l'emplissent à moitié d'eau, en-suite y mettent autant de vin, avec du jus de limon, sucre, canelle & muscade, & boivent cela à grans traits en Eté.

Bolponze, espece de breuvage.

Les Persans se servent beaucoup de glace même en Hiver, & jamais de nége; ils ne font pas leurs glaciers de même qu'en France; voici leur manière. Ils élevent du côté du midi une muraille haute de trois ou quatre toises: le long de cette muraille du côté du nord, ils creusent un fossé profond d'environ trois toises, & large d'autant; & depuis le fossé tirant vers le nord, ils font plusieurs parterres longs de six ou sept toises, & larges d'une toise, qui sont séparés les uns des autres par de petites digues de terre, comme des salines; les uns sont profonds de deux ou trois piés, & les autres d'un pié. Lorsqu'il fait bien froid, ils font couler de l'eau de rivière dans ces parterres, elle se gele fort vite, & quand elle est bien prise, ils rompent celle des parterres les plus creux en grosses pieces, qu'ils portent dans le fossé, où ils les rangent fort bien: en-suite ils rompent celle des parterres les moins creux, & l'aient portée

Glaciers en Perse.

portée dans le fossé, sur la glace qu'ils y ont déjà mise, ils la brisent en fort petites pieces, à grans coups du dos d'une bêche, & en emplissent tous les intervalles qui sont entre les grosses pièces: le soir ils jettent par-dessus cela quantité d'eau, avec des courges coupées par la moitié & atachées au bout de longues perches; cette eau se gèle la nuit & joint toute cette glace en un. Cependant ils font entrer d'autre eau dans les parterres pour la faire gélir; après quoi ils transportent les glaces dans le fossé, où ils les accommodent par-dessus les autres de la même manière, jusqu'à ce qu'il soit comble à la hauteur d'une toise & demie; alors ils les couvrent de paille & roseaux, jusqu'à la hauteur de deux ou trois piés; & quand ils en veulent tirer pour en user, ils ne les découvrent qu'en un endroit. Cette invention est aisée à Ispahan où l'air est fort sec, & où il y a peu de tems humide. Il semble que quelques-unes de ces glaciers devroient suffire pour toute une grande Ville; & cependant il s'en fait une grande quantité de cette manière, proche de la Ville, en divers endroits.

Usage de  
l'Opium.

Il se trouve assez de gens en Perse qui prennent de l'Opium, mais cette drogue rend tellement esclaves ceux qui en usent, que si un homme a une fois pris cette cou-  
tume,

me, & qu'il vienne à manquer d'en prendre, il n'y va pas moins que de la mort; de manière que si un Teriaqui, comme ils les appellent par tout le Levant, va à dix lieuës de la Ville, & qu'il oublie de porter de l'Opium, s'il n'en trouve pas où il arrive, quand même il en repartiroit tout aussi-tôt pour revenir sur ses pas, quelque diligence qu'il puisse faire, il ne sauroit être revenu assez à tems à la Ville pour se sauver de la mort.

## CHAPITRE XI.

*Suite des Remarques d'Ispahan.*

### DE LA COUR DE PERSE.

Après avoir écrit du naturel des Persans, de leur maniere d'agir, de s'habiller & de vivre; nous pouvons voir comme leur Monarque les gouverne, & de quelles gens ils se sert pour faire executer ses commandemens, & en même tems marquer quelques-uns de ses divertissemens.

La Perse est un Etat Monarchique gouverné par un Roi, dont le pouvoir est si absolu sur ses sujets, qu'il n'a aucune borne ni limites. Il se mêle de la Religion, & l'on ne commence point le Ramadan, ni autre fête qu'après avoir pris sa permission,

Monarchie de Perse.

Le Roi  
de Perse  
absolu  
en tout.

Genre  
des sup-  
plices  
point  
reglé.

mission, & quelquefois il les fait retarder de quelques jours, selon sa fantaisie, quoi que la Lune dans laquelle on les doit célébrer aie paru. Ses sujets ne le regardent qu'en tremblant, & ils ont un tel respect pour lui, & une obéissance si aveugle pour ses Ordres, que quelques injustes que pourroient être ses commandemens, ils les exécuteroient contre toute forte de droit divin & naturel. Aussi quand ils jurent par la tête du Roi, leur serment est plus authentique & donne plus de croiance, que s'ils le faisoient par ce qu'il y a de plus sacré dans le ciel & sur la terre. Il n'observe aucune formalité de justice dans la plupart des Arrêts qu'il donne, & sans consulter personne, non pas même les Loix ni la Coutume, il juge des biens, de la vie, & de la mort, selon qu'il lui plaît, sans aucun égard des personnes à qui il fait sentir son pouvoir; & cela sans s'astreindre au genre des supplices qui sont usitez dans le País, mais il les ordonne tels que sa fantaisie lui suggere. Sur ce principe, il y a deux ans qu'il commanda qu'on exposât tout nud au soleil le Nazer qui l'avoit fâché; (c'est un des principaux Officiers de cette Cour :) cela fut aussi-tôt exécuté, & il fut exposé à l'ardeur du soleil, & à la fureur des mouches, dans la grande place, depuis le matin jusqu'au soir.

après

après quoi le Roi le fit delivrer. Pendant qu'il fut ainsi exposé, on ne le regardoit non plus qu'un chien, ce qui étoit un grand exemple de l'inconstance de la fortune & des Amis qu'elle donne; mais l'excuse des faux & des veritables Amis est, qu'en semblable occasion il est très-dangereux de rendre quelques bons offices à un homme qui est dans la disgrâce de son Roi. Il fait souvent couper les oreilles & le nez; Chah Sefi autrefois usa de ce supplice envers un Vieillard de qualité, qui avoit été fort cheri du grand Chah Abas son prédécesseur. Ce Prince crüel étant en colere contre ce bon Vieillard qui étoit en sa presence, com-  
 manda à un fils de cet homme de lui couper Grande  
Barbarie.  
 les oreilles, ce que ce dénaturé fils executa aussi-tôt; le Roi lui commanda ensuite de lui couper le nez, cela fut fait: alors cet infortuné Vieillard se voyant ainsi mal-traité par son propre fils, & par ordre de son Roi qu'il n'avoit pas offensé, mais qui n'agissoit que par une pure brutalité, dit à ce crüel Prince: Ah Sire, après cela je ne dois plus vivre, faites moi mourir: il n'eut pas de peine à obtenir sa demande; néanmoins de peur qu'elle ne lui tint lieu de grace, toute inhumaine qu'elle étoit, le Prince, comme s'il eût apprehendé d'être accusé de douceur en accordant la mort, voulut y ajouter ce  
 trait

trait de cruauté, que ce fût le fils qui rendit ce funeste office, & qui fût le bourreau de son propre pere : Il dit donc à son fils de lui couper la tête, & qu'il lui donnoit tous ses biens; ce miserable & infame parricide sans hesiter, obeit à cet ordre injuste, & ôta avec la tête, la vie à celui qui la lui avoit donnée.

Ce qui est à remarquer, c'est que les premiers de la Cour ne sont point exempts de ces bourasques, & que c'est ordinairement sur eux que s'exercent ces crüelles ordonnances, sans que pour cela l'on entende personne murmurer. Quelquefois il se contente de prendre une partie de leurs biens, quelquefois il prend tout; & il n'y manque guere quand il les fait ainsi maltraiter. Ses plus proches sont ceux qui ressentent plutôt les effets de ce pouvoir tyrannique : Car les Rois de Perse ont si peur d'être privez de cette puissance dont ils abusent, & ils apprehendent si fort d'être chassés du trône, qu'ils font ôter la vie aux enfans de leurs Parentes, quand elles accouchent d'un garçon, en les faisant mettre dans une terrine, dans laquelle on les laisse expirer à faute de téter, & lorsqu'ils entrent en possession du Sceptre & de la Couronne, leur premier soin, & le premier acte qu'ils exercent de la puissance Roiale c'est de faire impitoiablement



arracher les deux yeux à tous leurs Freres, Oncles, Coufins, Neveux, & autres Princes de leur fang : ce qui fe fait avec la pointe d'un Cangiar, dont on leur arrache les yeux tous entiers, qu'on porte en-suite dans un baffin au Roi ; & comme les executeurs de cette tyrannie font ordinairement les premiers qu'il plaît au Roi d'envoier pour cet effet, il y en a quelquefois de fort maladroits qui leur font tant de mal, que l'on en a vû qui en ont perdu la vie.

J'ai été à Ispahan chez un de ces Princes à qui l'on a arraché les deux yeux, qui est fort favant, principalement en Mathématique, dont il se fait toujous lire plusieurs Livres ; & pource qui est de l'Astronomie & Astrologie, il se fait lire les calculs, & les écrit fort vite avec le bout des doigts, aiant de la cire qu'il prépare lui-même, comme en cordelette, plus mince que de la ficelle ordinaire, & il applique cette cire sur une grande table ou planche de bois, de même que celle dont les Ecoliers se servent en quelques endroits, de peur de gâter du papier, pour apprendre à dessiner ou à écrire ; & avec cette cire qu'il applique ainsi, il forme parfaitement bien les lettres, & fait de grans calculs ; en-suite avec le bout des doigts, il calcule tout ce qu'il a marqué, faisant fort juste toutes les

Prince  
sans yeux  
savant en  
Mathe-  
matique,

les multiplications , divifions , & toutes fortes de calculs Aftronomiques.

Change-  
ment des  
femmes.

Grande  
jalousie  
du Roi  
de Perfe.

Cou-  
rouk.

Quelquefois le Roi de Perfe prend la femme d'un des Seigneurs de fa Cour , & lui en donne une de celles de fon Serrail , laquelle fouvent il réprend & lui rend la fienne : On peut toutefois bien croire que celles que le Roi donne ainfi , ne font pas ni des Begums , qui eft le titre des Reines & Princeffes , ni des premieres Khanums ou Dames de fon Serrail , mais de celles pour lesquelles il a peu de confideration : Car il eft extrêmement jaloux de fes femmes , quoi qu'il en ait grand nombre ; & fa jalousie va jufque-là , que fi un homme les avoit feule-  
ment regardées , il le feroit mourir fans remiffion ; c'eft pourquoi lorsqu'il les mène en campagne , il y a des Eunuques qui ont permiffion de tuer , & qui à grans coups de bâton , donnent ordre qu'il n'y ait perfonne fur le chemin , par où elles doivent paffer , depuis le Palais jufque hors la Ville ; & l'on dit alors qu'il y a Courouk en ce chemin , c'eft-à-dire , qu'il eft défendu d'y paffer ; ils mettent même des tentes au bout de toutes les ruës qui aboutiffent à ce chemin , afin d'en tenir les avenues fermées aux yeux les plus fins , quoi que ces Dans foient d'ailleurs fort à couvert dans des Kagia-veh fur des chameaux. Quand le Roi vient

vient à Giolfa avec elles, il faut que tous les hommes abandonnent leurs maisons, & fuent à la campagne, n'y ayant que les femmes qui puissent demeurer pendant que le Haram passe; & lorsqu'il est en campagne sous une tente, s'il lui prend fantaisie de les envoyer querir, l'on ne manque pas de faire savoir qu'il y a Courouk, & aussi-tôt tout le monde laissant les tentes à l'abandon, s'enfuit bien loin.

Les Courouks sont fâcheux à Isbahan; le regnant du tems que j'y étois en faisoit quantité; il s'est trouvé qu'il en a fait jusqu'à quarante en trois mois; & cependant chacun étoit obligé d'abandonner sa maison, quelque tems qu'il fit froid ou chaud, & de fuir vers les montagnes, s'il n'avoit point d'ami dans un quartier éloigné, où il pût se retirer. Autrefois le Courouk n'étoit que pour les lieux par où passoit le Roi avec son Haram, maintenant on le fait à quelques lieues à l'entour du quartier, y comprenant même les villages circonvoisins. Les Rois de Perse ont encore cette tyrannie de faire de tems en tems Courouk

Courouk  
de den-  
rées.

de poissons, poules, & autres denrées qui se trouvent à leur goût, & quand il y a ainsi Courouk de quelque chose, il n'y a personne qui en ose vendre si ce n'est pour le Roi; de mon tems il y a eu Courouk de poisson

& de poules, pendant quoi il étoit impossible d'en avoir à quelque prix que ce fût, & cela dura quelques semaines.

Familiarité des  
Rois de  
Perse.

Quelque grand que soit le pouvoir des Rois de Perse, ils ne laissent pas de le moderer quelquefois, & de le soumettre à la raison. Ils témoignent une grande familiarité aux Etrangers & même à leurs sujets, en mangeant & buvant avec eux, avec assez de liberté, ce que celui-ci fait souvent ainsi que je l'ai vû durant que j'étois à Ispahan ; & depuis que je fus parti il envoya querir encore plusieurs fois nos François, & les fit toujours tellement boire, qu'ils dormoient sur la place ; ce qu'il souffroit avec tant de bonté, qu'une fois en voyant un d'entr'eux couché dans une posture incommode, il le voulut relever, l'appellant par son nom, afin de le mettre mieux. Ce n'est pas que cette familiarité ne soit souvent dangereuse, car il en est de même que du lion de la Fable, avec qui il fait mauvais se familiariser ; il en arrive assez d'exemples qui aprènent aux Persans, ce qui est passé en Proverbe chez nous, qu'il ne fait pas bon se joüer à son maître ; nos François en ont été témoins, & même en ont eu la peur. Car une fois qu'ils étoient

Le Prince  
en débaû-  
che.

en débaûche avec ce Prince, le Nazer qui étoit presque saoul, lui parlant sur le sujet de l'Ar-

l'Armée qu'on vouloit envoyer contre les Tartares, & disant au Roi que s'il plaisoit à sa Majesté, il iroit commander l'Armée, & avec quatre mille hommes feroit merveille: un arquebusier François qui étoit ivre dit au Roi librement, qu'il n'en falloit pas envoyer d'autre, qu'un Georgien de loi More, qui étoit présent, & beuvoit avec eux, & que c'étoit un brave General; le Roi fut si irrité de la liberté de cet impertinent conseiller, qu'il commanda qu'on lui ouvrît le ventre, ce qui alloit être executé; & déjà des gens le tiroient par les piés pour l'entraîner dehors, lorsque le Roi faisant peut-être reflexion, que cet homme n'étoit pas en état que l'on dût se mettre en colere contre lui, commanda qu'on le laissât, & qu'il se remit à sa place. Peut-être aussi qu'il eut égard à ce qu'il étoit Franc: car l'on est fort réservé à la Cour de Perse, quand il est question de faire mourir un Franc: depuis qu'un jour au tems des Ambassadeurs du Duc d'Holstein, après que l'on eut mis à mort un Horlogeur Alleman qui étoit aux gages du Roi, & qui aiant bien mérité la mort, avoit mieux aimé mourir, que de se faire Musulman, ainsi qu'on lui avoit proposé, le Roi n'ayant plus d'Horlogeur voulut avoir celui des Ambassadeurs d'Holstein; mais

En Perse  
l'on ne  
fait point  
mourir  
de Francs

l'exemple de cette execution étant tout recent, cet Horlogeur refusa de servir le Roi; ce qui fit dire à l'Eatemad Doulet, qu'il voioit bien que cette execution en étoit cause, mais que deormais l'on ne feroit plus mourir de Franc. Revenons au vin.

Ce Roi dans l'Audience qu'il donne aux Ambassadeurs Chrétiens, ou autres, les fait toujours boire beaucoup, & il ne se fait jamais autre chose dans ces Audiences, car les affaires se traitent avec les Ministres. Un peu après que je fus parti d'Ispahan, il arriva un Ambassadeur du grand Mogol; j'ai sù depuis que d'abord qu'il fut entré à l'Audience, le Roi lui fit presenter du vin, qu'il refusa bien humblement, disant qu'il n'en avoit jamais bû; le Roi lui aiant demandé s'il fumoit du tabac, il répondit qu'oui; aussi-tôt il lui fit apporter une pipe de tabac, & le congedia. Au reste ce Prince ne prend pas plaisir qu'on refuse le vin qu'il fait presenter: Pour lui il a la tête si forte, qu'après un jour entier de débaûche, aiant fait appeller nos François, ils le trouverent aussi frais, & l'esprit aussi libre, que s'il n'eût point bû; si bien qu'il la continuoit encore tout un jour sans intermission. Il s'enivre pourtant quelquefois, & le lendemain ses gens lui disent ce qu'il a fait & dit, car il le veut ainsi; afin principalement de savoir

Ce qu'en  
fait aux  
Audien-  
ces.

Chah A-  
bas beau-  
voit au-  
coup.

voir

voir si étant ivre, il a donné quelque chose de conséquence, comme il fit un jour, lorsque beuvant avec nos François, & quelques Mores, il tira de ses doigts deux anneaux, où étoient enchaînés des pierres de grand prix, qu'il donna à un More de la compagnie. Toutefois un jour étant ivre, il donna à une Baladine qui dansa fort à son gré, le plus beau Han d'Ispahan, qui n'étoit pas encore tout-à-fait achevé, mais peu s'en falloit; ce Han rendoit au Roi à qui il appartenoit, un grand revenu, du loüage des chambres: le lendemain le Nazer l'en ayant fait souvenir, prit ensuite la liberté de lui représenter que c'étoit une prodigalité blâmable, si bien que le Roi consentit qu'on lui fit seulement un présent de cent tomans; cette femme les refusa d'abord, disant qu'elle ne vouloit autre chose que ce que le Roi lui avoit promis, mais comme on lui eut fait entendre que si elle n'acceptoit cet argent, elle n'auroit rien, elle le prit.

Le Roi  
tient la  
parole.  
Présent  
du Roi.

Les Rois de Perse sont fort riches en vaisselle d'or, & en pierreries, dont ils ont grand nombre, aussi bien que de toutes fortes d'armes qui en sont enrichies & entièrement garnies; car ils sont incessamment travailler par plusieurs Orfèvres, qui sont à leurs gages, des pièces nouvelles, & ne

Beaucoup  
de vaisselle  
d'or  
& de pierreries.

Richesses  
du Roi de  
Perse.

vendent jamais rien de ces choses-là : De plus tous les Khans & autres Seigneurs, leur font souvent de grans presens, & entr'autres, reglement tous les ans, au Neouroz ou Printems; avec cela ils augmentent encore leur tresor des richesses de ceux qu'ils font mourir, dont ils s'attribuent, comme j'ai déjà dit, la confiscation toute entiere.

Les soies  
sont au  
Roi.

Toutes les soies de Perse leur appartiennent; ils tirent de tous les Corps de métiers certaine somme d'argent, & ils ont plusieurs terres qu'ils afferment à des Païsans qui ont soin de les labourer & semer, & en rendent au Roi la cinquième partie du revenu, & en quelques endroits la moitié. Un Moula me disoit un jour, qu'ils ne faisoient jamais la priere sur les terres qui appartiennent au Roi, parce qu'elles sont hheram', c'est-à-dire, excommuniées, le Roi les ayant prises par force au pauvre Peuple; car, disoit-il, il ne les a pas achetées, mais elles ne sont à lui que par usurpation.

Les forces  
du Roi  
de Perse.

Les Corschi.

Les principales forces de Perse consistent en trois Corps d'Armées, savoir les Corschi, les Goulams & les Teufencgi. Les Corschi sont habitans du Païs, mais qui sont venus des Turcs, & vivent sous des tentes, de même que les Turcomans: Ils sont fort puissans, car ils peuvent mettre en

cam-



campagne cinquante mille hommes; c'est pourquoi Chah Abas, aieul du Roi d'apresent, fit ce qu'il put pour les abbaissier, élevant les Goulams, & leur donnant toutes les dignitez. Il y en a environ vingt-cinq mille au service du Roi, & leur paie est de dix ou douze, jusques à quinze tomans par an; mais les deux ou trois premières années ils ne reçoivent rien. Leur General est Corschi, & le Roi ne peut pas en mettre un qui ne soit point de leur Corps; on l'appelle le Corschi Bachi. Ils ont plusieurs grans Seigneurs parmi eux. Quand le Roi veut faire mourir quelque Grand, il en commet ordinairement l'exécution à un Corschi. Ces gens ont quantité de troupeaux.

Les Goulams sont esclaves, ou fils d'esclaves de toutes sortes de Nations, & principalement des Georgiens reniez; tous leurs descendans mâles jusqu'à la dernière generation sont de ce Corps. Et il y en a environ quatorze mille au service, qui ont cinq ou six, jusqu'à huit tomans de paie; ils ont aussi plusieurs grans Seigneurs de leur Corps. Leur Chef s'appelle Koullar Agafi.

Les Tefengi sont gens ramassés dans les Villages & principalement des Armeniens reniez; ils sont environ huit mille, & ont même paie que les Goulams, mais ils ne sont estimez que comme des Païsans sans reputation. Ils

Les En-  
fans des  
Soldats  
ont paie

ont été instituez les derniers pour l'usage du mousquet ; ils vont à cheval , mais quand il faut combattre ils mettent pié à terre. Les Corfchi & les Goulams portent l'arc & les flèches & combattent à cheval , il y en a néanmoins quelques-uns qui portent l'arquebuse. Les enfans des gens de guerre ont une paie dès qu'ils ont sept ans , & on la leur augmente à proportion qu'ils croissent.

Nouvelle  
milice de  
Gardes.

Le Roi de Perse , outre cela , a des Gardes qui portent le mousquet , mais il y a peu de tems qu'ils ont été instituez par un Eatemad Doulet , qui se servit de cette invention pour perdre le Divan Beghi qui étoit alors. L'histoire est qu'un certain personnage aiant un jour trouvé la sœur de cet Eatemad Doulet , dans un lieu de débaûche ( du tems qu'il n'étoit pas encore élevé à cette dignité ) il prît ses caleçons & les emporta , & en parla ensuite en plusieurs endroits , dont celui-ci se sentit fort piqué , mais il le dissimula pour lors. Peu de tems après aiant été fait Eatemad Doulet , il songea à perdre cet homme qui avoit diffamé sa sœur ; & pour arriver à ses fins avec adresse , il fit en sorte que le Roi donna à ce personnage la charge de Déroga : Cet homme fut bien surpris , & crut que l'Eatemad Doulet avoit oublié la piece qu'il avoit faite  
à sa

à sa sœur, de sorte qu'il se mit à voler de la belle manière, d'autant plus qu'il se voioit soutenu du Divan Beghi: Quand l'Eatemad Doulet vit qu'il avoit assez volé, il l'accusa devant le Roi d'avoir malversé dans sa charge, & d'avoir fait de grandes tyrannies, de quoi ne se pouvant bien purger, il fut condamné d'avoir les piés percez à la cheville, pour être ensuite suspendu la tête en bas, & en cette posture recevoir quantité de coups de bâton; tout cela fut exécuté publiquement dans le Meidan, malgré le Divan Beghi, qui fit ce qu'il put pour l'empêcher; ce qui offensa l'Eatemad Doulet, en sorte qu'il résolut de le perdre aussi; & pour cela il mit pour Déroga un Arménien renié, qui mettoit à part dans des bourses tout l'argent qu'il gagnoit en sa charge par les amendes, & scelloit ces bourses selon l'ordre de l'Eatemad Doulet, qui vouloit faire voir au Roi par ces bourses, que si un Déroga gagnoit tant, un Divan Beghi devoit bien gagner davantage. D'autre part le Divan Beghi qui ne dormoit pas, faisoit venir de tous côtez des plaintes contre le Déroga, afin que cela réjalit sur l'Eatemad Doulet; mais tous ces gens ne passant point l'Ali Capi, ces plaintes n'alloient pas aux oreilles du Prince. Enfin un jour que le Roi devoit sortir, l'Eatemad Doulet fit ar-

mer plusieurs hommes de mousquets, & les fit mettre en garde à la porte du Palais : le Roi aiant vû en sortant ce nouveau Corps-de-garde ne manqua pas de demander ce que cela vouloit dire ; l'Eatemad Doulet, qui s'étoit trouvé là exprès, lui répondit que lui même avoit posé ces Gardes, pour la sûreté de sa Majesté, parce que le Divan Beghi excitoit à sedition le Peuple contre son service ; aussi tot le Roi un peu trop credule, ce qui n'est que trop ordinaire à tous les Princes du monde, qui ne savent les choses, que selon qu'il plaît à ceux qui les approchent de les leur dire, rentra tout épouvanté, & envoya sur l'heure prendre le Divan Beghi, avec ordre de lui arracher les yeux, ce qui fut en même tems exécuté publiquement dans le Meïdan & depuis ce tems-là ces Gardes sont restez au service des Rois de Perse.

Officiers  
principaux,  
Eatemad  
Doulet,  
Sedre,  
Sepeh  
Salar,  
Kourouk-  
gi Bachi,  
Koullar  
Agafi.

Les principaux Officiers de la Couronne sont, l'Eatemad Doulet, qui est le premier du Roïaume après le Roi, le Sedre, le Sepeh Salar, qui est un Generalissime, le Kouroukgi Bachi, & le Koullar Agafi, ou General des Goulams. De mon tems il n'y avoit point de Sepeh Salar, & ils n'en font plus guerres, que lorsqu'ils ont la guerre, laquelle finie, la charge finit aussi. Le Sedre est le premier pour le spirituel, c'est  
le

le grand Pontife de la Loi, comme l'Eatemad Doulet pour le temporel est le premier Ministre, néanmoins celui-ci est plus considéré & son rang est au dessus du Sedre: sur quoi il est à remarquer que les dignitez de l'Eglise ne sont point atachées aux Docteurs de la Loi, comme en Turquie, mais que souvent de Sedre, l'on passe à la dignité d'Eatemad Doulet.

Après le Sedre pour le spirituel, il y a deux personnes au dessous de lui qui décident de tous les points de Religion, & font tous les contracts, testamens & autres actes publics, ils jugent aussi des répudiations & de toutes sortes de contestes & procès civils: l'un s'appelle Scheikel-Selom, c'est-à-dire, le Scheik de la Loi: & l'autre Cadi: Leur autorité est presque égale aussi-bien que leur emploi; néanmoins le Scheikel-Selom est quelque chose de plus: Il y en a ainsi dans toutes les principales Villes de la Perse & même dans Ispahan; c'est le Roi qui les nomme, & ils ne dependent que de lui.

Officiers  
de Reli-  
gion,  
Le Sedre,  
Le Schei-  
kel-Se-  
lom, & le  
Cadi,

Il y a dans chaque Mosquée, aussi-bien que chez le Roi, un Pichnamaz, c'est le Directeur de priere, qui fait la priere, & la fait faire aux autres; & pour cela il est toujours le premier, afin que les autres étant derriere le voient, &

Pichnamaz, Directeur de priere,

Moulas.

puissent faire de même que lui ; en Turquie on l'appelle Iman. Ceux qui crient la priere sont gens de rien, qui ont bonne voix, que l'on gage pour cela, & ordinairement ce sont des petits garçons. Il y a les Moulas qui ont de grans gages des biens de l'Eglise pour enseigner à tous venans toutes les Sciences, & la Loi, & ce sont proprement les Docteurs ; les Turcs les appellent Hodgia : ils portent tous en Perse le Turban blanc. Ces Moulas sont aussi en Perse comme les Greffiers ou Notaires ; ce sont eux qui font les écritures des ventes, achats, contracts, & autres actes ; tous ces papiers pour avoir une entiere valeur, doivent avoir la Bulle du Scheikel Selom ou du Cadi, mais plusieurs negligent cette précaution ; outre qu'ils ne sont pas bien aise de faire savoir leurs affaires au Scheikel Selom, non plus qu'au Cadi ; & ainsi ils se contentent de faire faire l'écrit par un Moula, & d'y faire mettre la Bulle de l'interessé avec celui du Moula. Ces Bulles sont des pierres gravées de leurs noms, sur lesquelles ils passent legerement de l'encre, après quoi ils l'appliquent au bas de l'écrit ; ils portent ordinairement ces pierres enchassées dans un anneau d'argent au petit doigt.

Pour le temporel outre l'Eatemad Doulet qui est le premier Ministre, & ceux que j'ai

J'ai déjà nommé, il y a le Nazer qui est le Surintendant de tous les biens, meubles, habits, vaisselle & hardes, & de tous les haras du Roi, & il répond de tout cela. Le Mehter est comme le premier valet de chambre du Roi, on peut le regarder aussi comme son grand Chambellan. Ce Mehter a toujours à son côté une bourse pleine de mouchoirs blancs, dont il donne au Roi à mesure qu'il en demande; car il est presque toujours auprès de sa personne, & il a son logement dans le Palais Roial. Cette charge est importante, car il peut bien servir & desservir ceux qu'il veut, aiant l'oreille du Prince, particulièrement s'il est fort jeune, car durant une minorité, le Mehter gouverne presque tout: Le mot de Mehter est un comparatif Persien. Il y a encore plusieurs autres Officiers considérables, comme le Mirakhor Bachi qui est le grand Ecuier: Le Vakanuviez qui est comme le premier Secrétaire d'Etat; Mirchikar Bachi, le grand Veneur; Ischik Agasi Bachi, qui est comme le grand Maître d'Hôtel, car il a l'œil sur les autres Officiers de la maison du Roi: Le Mahmendar Bachi l'Introduit des Ambassadeurs; le Munedgim Bachi le chef des Astrologues, Hakim Bachi le premier Medecin, & plusieurs autres de cette nature.

Nazer  
Surinten-  
dant de  
tous les  
biens.

Mirak-  
horBachi,  
Vakanu-  
vyez, Mir-  
chikar  
Bachi,  
Ischik  
Agasi  
Bachi,  
Mah-  
mendar  
Bachi,  
Muned-  
gim  
Bachi,  
Hakim  
Bachi.

Divan  
Beghi.

Le Divan Beghi d'Ispahan est encore un Officier de très-grande considération, il fait le procez des Khans & autres Grans de Perse qui sont disgraciez, & l'on appelle du Déroga au Divan Beghi ; c'est pourquoy cette charge est fort lucrative, pour les presens qu'il reçoit de tous côtez ; car lorsqu'il vient des plaintes à la Cour contre quelque Khan, il les laisse porter aux oreilles du Roi, si ce Khan est son ennemi ; ou il empêche que le Roi n'en entende parler, s'il est son ami : Cet Officier est le chef de la Justice, comme le fait parfaitement bien entendre le nom de sa charge, qui est un nom Turc, & qui signifie le Seigneur du Divan ou Conseil : Outre les Officiers que j'ai nommez, il y a les subalternes dont on n'ignore pas l'emploi.

Chaque Khan en Perse à son Nazer, & dans chaque Ville il y a un Déroga, & un Divan Beghi ; c'est le Khan qui y met le Déroga, aussi dépend-il entierement du Khan, mais le Roi y met tous les Divans Beghis, & ils ne dépendent que de lui.

Déroga. Le Déroga est comme le Lieutenant Criminel ; c'est à lui qu'on a recours pour les vols, les querelles & bateries, ou meurtres, & il en fait justice ; c'est lui qui a soin d'empêcher les maisons publiques de débaûches, & s'il y surprend quelqu'un, il le châtie à coups





coups de bâton ou par quelque amende, mais ordinairement par amendes; quoi que ces gens dans les Provinces aillent ordinairement mal vêtus & sans armes, c'est un grand crime de les frapper, ou de leur faire le moindre mal.

Au dessous du Dérôga est l'Aatas qui fait la fonction de Chevalier du guet, <sup>L'Aatas Chevalier du guet.</sup> quoi que sa charge ne soit pas si considérable que celle de cet Officier en France: Celui-là a soin d'aller de nuit avec ses Archers par les rues, pour empêcher les desordres & arrêter ceux qu'il trouve; & au cas qu'ils ne donnent point de bonnes raisons pourquoi ils sont dehors à heure induë, il les mène prisonniers & les châtie. C'est le Dérôga qui le met, & il est à peu près comme son valet; toutefois il a sa prison dans chaque Ville & Village. Il y a encore le Kelonter, <sup>Kelon-ter.</sup> c'est-à-dire, le plus grand; c'est justement ce qu'étoit chez les Romains le Tribun du Peuple, & ce que doit être chez nous, le Prevôt des Marchans; car il a le soin de défendre le Peuple contre les tyrannies des Gouverneurs, & d'accorder leur petits differents. Il gagne beaucoup, parce que ceux qui veulent faire quelque affaire lui donnent de grans presens, afin qu'il les appuie auprès du Khan; c'est le Roi qui met le Kelonter dans toutes les Villes.

Cha-

Chaque Khan a dans la principale Ville de son gouvernement, des gens qui tous les soirs, au coucher du soleil & à minuit, sonnent dans le Meïdan des trompettes, & des tymbales, & de ces grandes trompettes toutes droites & toutes d'une venue, qui font un bruit sourd de basse, ainsi qu'à Ispahan.

Les pre-  
sents des  
Vestes ou  
Kalaats.

Le Roi fait assez souvent des presens à ses Khans, & même aux autres Gouverneurs inferieurs: Mais ces presens leur coûtent cher, & si l'honneur est pour eux, le profit est pour celui qui l'apporte; l'on appelle ces presens Kalaats. Lorsque j'étois à Schiras, le Visir de ce lieu en reçut un, je vis la cavalcade qui fut faite à la reception de ce Kalaat; c'étoit la même chose que celle dont j'ai parlé, qui se fit à Hamadan, durant que j'y étois, quand le Gouverneur de la Ville reçut un Kalaat du Roi. Ce Vizir de Schiras se rendit à une maison, qui est un peu au delà de la porte par où l'on entre en venant d'Ispahan; il y fut vêtu d'une veste de brocard d'or, & vint avec cet habillement tout le long de la grande rue, au milieu de vingt ou trente cavaliers des principaux de la Ville, qui étoient tous de front; il étoit précédé d'environ deux cent cavaliers, & suivi de quelques autres, pélemêle & sans aucun ordre, riches & pauvres ensem-

Ceremo-  
nie du  
Kalaat.

ensemble, parce qu'il est libre à toutes sortes de gens de se trouver à cette cérémonie. Il n'y avoit que huit jours qu'il en avoit reçu un autre, & il en devoit recevoir un troisième au bout de trois jours. Ces presents sont fort onereux, car ils ne viennent pas tant de l'affection du Prince envers ces Gouverneurs, que de la bonne volonté qu'il a pour de certains pauvres Persans, qui ayant quelque accès auprès de sa personne, & recherchant d'avoir quelque chose pour se mettre à leur aise, le Roi leur donne à porter un present qui lui coûte fort peu de chose, afin qu'ils en reçoivent un plus grand: Ce present pour l'ordinaire, est une veste de brocard qu'il leur commande de porter de sa part à untel Khan qu'il fait être riche; cela est accompagné d'une lettre du Roi, par laquelle il ordonne au Gouverneur de donner au porteur de cette veste une somme de cinquante ou cent, & jusqu'à deux cent tomans, selon la bonne volonté qu'il a pour ce pauvre homme: Et quoi que le Roi fasse souvent de pareilles saignées, il ne faut pas que celui qui reçoit ces faveurs incommodes, manque de paier comptant la somme. Mais il leur en coûte bien davantage quand le Kalaat est parfait, c'est-à-dire, qu'il y a veste de dessous, veste de dessus, turban, caleçon, souliers, & un cheval

Ce que  
c'est pro-  
prement  
que Ka-  
laat.

cheval avec tout son harnois; car c'est ordinairement un homme de qualité qui conduit un présent de cette nature, & il lui faut une grande récompense. Les Persans appellent Kalaat, toutes sortes de présens qu'un homme fait à un autre qui est son inférieur. Quelquefois le Kalaat du Roi est d'une veste seulement; quelquefois il est d'une veste de dessous & une de dessus; & quelquefois, ainsi que je viens de dire, le turban & le cheval tout harnaché y sont joints, mais cela n'est point réglé: Lorsque le Kalaat est rouge, c'est mauvais signe, car ordinairement quand le Roi envoie un Kalaat rouge à un Gouverneur, c'est une marque qu'il le veut faire mourir; cela n'est pas néanmoins infallible, car quelque tems avant que j'arrivassé à Schiras, le Roi envoya au Visir de Schiras un Kalaat accompli, dont toutes les pieces étoient rouges, ce qui fit croire à tout le monde qu'il le demandoit pour lui faire couper la tête, & néanmoins ce préjugé se trouva faux par la suite.

Schaters  
ou Valets  
de pié.

Parmi les moindres Officiers, il y a les Schaters qui sont comme les Valets de pié du Roi: Pour être reçu dans cette charge, il faut, outre le credit, être grandement dispos & avoir bon pié, & en donner des preuves; & pour cela, quand un homme

homme veut être reçu au service du Roi, en qualité de Schater & qu'il a eu assez de credit pour en avoir l'agrément, il faut être reçu pour qu'il fasse une course, qui est comme son chef-d'œuvre. Il part de Hali Capi, & va douze fois en un jour en un certain lieu vers les montagnes, éloigné d'Hali Capi, d'une bonne lieüe & demie. Au bout de cette carriere, il y a des gens qui tiennent plusieurs flèches toutes prêtes, accommodées avec de petites banderolles; & à chaque fois que le Schater arrive, on lui donne une de ces flèches, qu'il porte à Hali Capi, ainsi allant & venant douze fois il apporte douze flèches; de sorte qu'il chemine en ce jour environ trente-six lieües du matin au soir. Cependant il y a Kourouk dans le Meïdan & dans tout le chemin par où il passe: Les Elephans & quantité de cavaliers sont rangez dans le Meïdan, où les trompettes & tymbalès se font entendre tout le jour. Tous les Grans font des presens au Schater, l'un de dix ou vingt, l'autre de trente tomans, & tout cela pour faire leur Cour: Ceux qui n'ont rien à lui donner, ne laissent pas d'y assister; même l'on oblige le Peuple de s'y trouver, jusque-là qu'à Giulfa l'on chasse hors des maisons tout le monde à coups de bâton, pour les obliger de venir à ce spectacle;

Chef-  
d'œuvre  
d'un  
Schater.

On obli-  
ge le Peu-  
ple à se  
rou-

il

verlan  
Nourouk  
du Schater.  
Taxe des  
Armeniens  
pour le  
Schater.

il n'y a que les vieillards, les femmes & les enfans qui puissent s'en exempter. L'on taxe aussi les Armeniens à une certaine somme à quoi doit monter le présent qu'ils feront au Schater: Lorsque j'étois à Ispahan il se fit une de ces courses, & les Armeniens furent taxez à trente tomans. Chacun porte son présent à Hali Capi, pendant que se fait la course. Quelques gens du Pais m'ont voulu persuader que tous les presens qu'on fait au Schater qui court, peuvent monter quelque fois jusqu'à deux mille tomans, mais d'autres plus moderez m'ont dit deux ou trois cent tomans. Cette permission de courir se recherche avec empressement, & il faut de la faveur pour l'obtenir: celui qui courut durant que j'étois à Ispahan poursuivoit cette grace depuis six mois. Monsieur de Iagre Commandeur des Hollandois à Ispahan, homme fort savant, & dont la curiosité est si exacte, qu'il n'omet pas la moindre circonstance, autant qu'il lui est possible, pour décrire parfaitement toutes choses mesurant même les places, Mosquées, & jardins à un demi-pié près, ou encore plus juste s'il peut, partit un jour d'Hali Capi, qui est le lieu d'où partent les Schaters qui font leur chef-d'œuvre, & alla jusqu'à cet endroit où ils vont prendre les flèches, accommodant le pas de son cheval à celui

de ses Valets de pié qui marchaient devant: il me dit qu'il avoit été une heure & demie à faire ce chemin, & qu'ayant obligé ses Valets de pié à compter les pas qu'ils faisoient, & à les marquer par centaines, il trouva qu'ils avoient fait quatre mille pas Geometriques, qui font un mille d'Allemagne, qui est une lieue & demie de France: De cette manière le chef-d'œuvre des Schaters, est de trente-fix lieues Françoises, qu'ils font du matin au soir.

Les Schaters font trente-fix lieues Françoises.

Les Khans font aussi courir leurs Schaters dans leur gouvernement, & chacun leur fait des presens, il n'y a difference que du plus au moins. Quand un Schater veut être reçu au service de quelque Seigneur, il fait son chef-d'œuvre, qui est d'aller à un Agatsch loin de la Ville, où il trouve un homme qui lui donne une flèche marquée d'une certaine marque, afin qu'il ne puisse faire de fourberie; il la passe par un trou qui est à son habit, sur l'épaule, & la porte ainsi à la Ville, où il la laisse pour en retourner querir une autre; & il faut qu'en un jour, entre les deux soleils, il en aille querir douze & les rapporte, & que de cette manière il fasse vingt-quatre agatsch: Le soir on compte les flèches qu'il a apportées & s'il y en a douze il est reçu. Durant tout ce jour il ne se repose point, ni ne mange rien,

Les Khans font aussi courir leurs Schaters.

rien, car cela l'empêcheroit de marcher, mais il ne fait qu'aller & venir, & de tems en tems il boit du sorbet. On m'a assuré qu'il y a de ces Schaters de Seigneurs, qui quelquefois par gaillardise, portent sur leurs épaules vingt-quatre mans de Tauris, qui font cent quarante livres de France, ou environ, & avec cette charge font en un jour trente agatsch, c'est-à-dire, trente lieues de France.

Chiens  
de chas-  
se.  
Panthe-  
res, On-  
ces ou  
Dgiours.  
Gazelle.

Le Roi a quantité de chiens de chasse de toutes sortes, outre lesquels il se sert encore de l'Once ou Panthere, à la chasse des gazelles. Cet animal est fort privé & ne fait point de mal aux hommes, on l'appelle en Persien Dgiours, & on le fait venir d'Arabie. Ordinairement on le porte à cheval en croupe derriere un cavalier, qui tient une chaîne atachée au cou de cet animal : quand on veut le faire chasser, on lui tient un bourlet devant les yeux, jusqu'à ce qu'on ait découvert quelque gazelle ; & quand on en est à cinq ou six cent pas, on lui ôte le bourlet & la chaîne, & lui aiant fait voir la gazelle, on le laisse aller. Il va le ventre à terre tout doucement vers la gazelle, se cachant derriere les haies quand il peut ; & lorsqu'il en est à environ soixante pas, il se met à courir dessus par bonds & grans sauts, & il ne manque guere à l'attraper



per en trois ou quatre fauts; après quoi s'il ne  
 attrape pas, il ne va pas plus loin, & reste  
 honteux qu'on a de la peine à le faire da-  
 vantage chasser pour ce jour: Mais pour le  
 consoler les Chasseurs se disent tout haut l'un  
 à l'autre, qu'il ne l'a pas vûë, & que s'il  
 l'avoit vûë, il ne l'auroit pas manquée, &  
 ils croient qu'il entend fort bien ce compli-  
 ment.

On nourrit tous les chiens, aussi-bien que  
 les bêtes sauvages, dans une maison qui est  
 sur le bord de la rivière, proche du pont,  
 à main droite en allant à Giulfa: & à main  
 gauche il y a devant un jardin, qui est sur  
 le bord de l'eau, une voliere toute peuplée  
 d'oiseaux rares comme Autruches, Paons  
 & autres. Le Roi a encore plusieurs oiseaux  
 de volerie, & l'on m'a assuré qu'il y en a  
 plus de neuf cens, que l'on ne nourrit quasi  
 que de volailles, ne leur faisant manger  
 qu'un jour dans la semaine de la chair de  
 mouton.

Les Persans entendent tout-à-fait bien  
 à enseigner les oiseaux de chasse, ordi-  
 nairement ils dressent les faucons à voler sur  
 toutes sortes d'oiseaux; & pour cela ils pren-  
 dent des gruës & d'autres oiseaux, qu'ils  
 aident aller après leur avoir bouché les yeux;  
 aussi-tôt ils font voler le faucon qui les  
 prend fort aisément, parce que ne voyant  
 goutte,

Voliere  
 d'ois.  
 eaux  
 rares.

Oiseaux  
 de vole-  
 rie.

Comme  
 on dresse  
 les Fau-  
 cons.

Chasse  
de la ga-  
zelle par  
les Fau-  
cons.

goute, elles ne fauroient voler. Parmi ces oiseaux il y a des faucons pour la chasse de la gazelle, qu'ils instruisent de cette manière. Ils ont des gazelles contrefaites, sur le nez desquelles ils donnent toujours à manger à ces faucons, & jamais ailleurs; après qu'ils les ont ainsi élevez, ils les mènent à la campagne; lorsqu'ils ont découvert une gazelle, ils lâchent deux de ces oiseaux, dont l'un va fondre justement sur le nez de la gazelle, & lui donne en arriere des coups de piés: La gazelle s'arrête, & se secoue pour s'en delivrer, l'oiseau bat des ailes pour se retenir, ce qui empêche encore la gazelle de bien courir, & même de voir devant elle: Enfin, lorsqu'avec bien de la peine elle s'en est deffait; l'autre faucon, qui est en l'air, prend la place de celui qui est en bas, lequel se releve aussi-tôt, pour succeder à son compagnon quand il sera tombé; & de cette sorte ils retardent tellement la course de la gazelle, que les chiens ont le tems de l'attrapper. Il y a d'autant plus de plaisir à ces chasses, que le Pais est plat & découvert, y aiant fort peu de bois. Le Roi a aussi quantité d'elephans, & plusieurs bêtes farouches, comme des tigres, des lions, & des leopards.

Dans le dénombrement que je viens de faire des Officiers de la Cour de Perse, j'ai  
parlé

parlé par occasion de ceux qui exercent la Justice, & qui passent les actes publics & particuliers: Il reste à ajoûter ce que j'ai appris de particulier des loix du païs. Pour ce qui est du civil, en Perse, dans le partage du patrimoine, les enfans mâles prennent deux parts & les filles une. S'il n'y a qu'un mâle & une fille, le mâle prend deux tiers, & la fille l'autre; s'il y a deux mâles & une fille, les mâles ont chacun deux cinquièmes, & la fille un; s'il y a deux filles & un garçon, le garçon prend les deux tiers, & l'autre est partagé aux deux filles; s'il y a deux garçons & deux filles, chaque garçon a un tiers & le dernier tiers est pour les deux filles.

Loix Civiles de Perse.

Partage du bien entre les Enfans.

Mais touchant le droit d'héritage ils ont une loi bien injuste, inventée pour l'accroissement de la loi de Mahomet. C'est que si un Chrétien embrasse la loi de Mahomet, quand il meurt quelque sien parent, tout le bien du mort lui appartient, au préjudice des enfans, quand même il ne lui seroit parent qu'au cinquième degré. Celui qui a institué cette loi a fait croire qu'elle avoit été ordonnée par Dgiafer, un des douze Imans, & que Dgiafer avoit assuré qu'elle lui avoit été révélée de Dieu. Néanmoins ce mal n'est pas sans remède, car les Juges Mahometans connoissant l'injustice de cette loi, ont trouvé l'invention de faire faire aux

Loi injuste contre les Chrétiens du Païs.

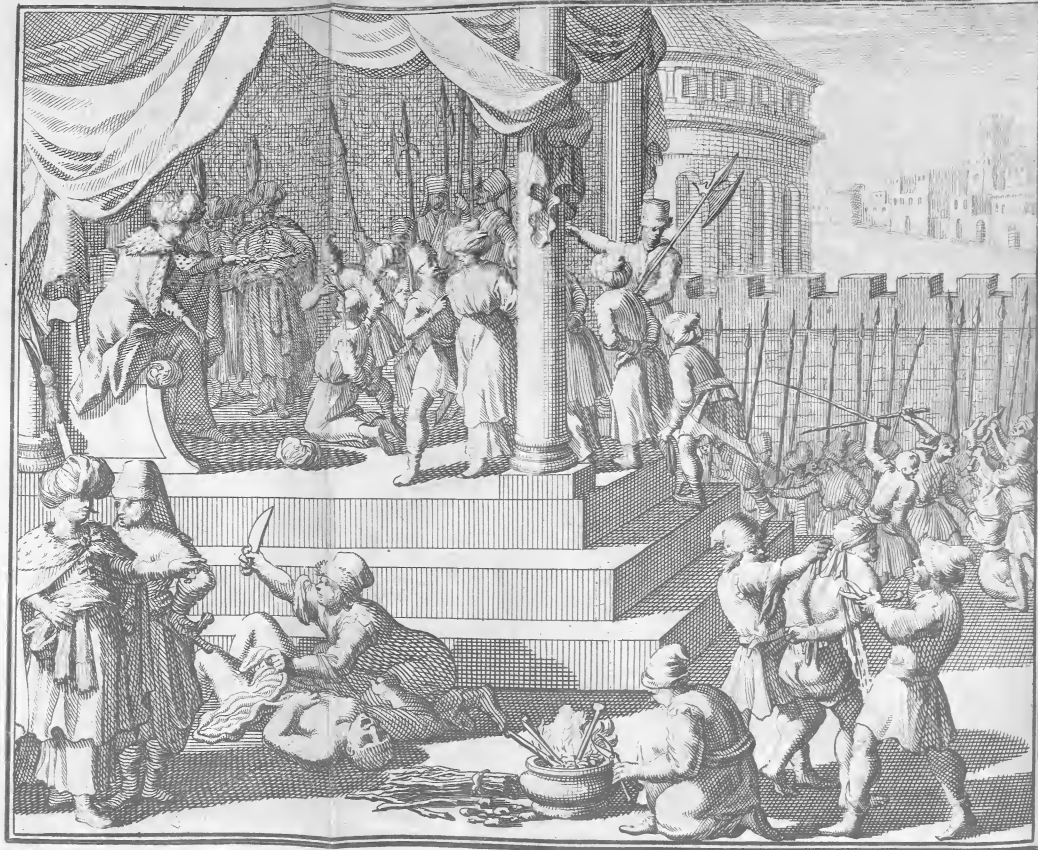
Dgiafer.

riens moribonds, de fausses ventes de tous leurs biens à des gens affidés; après quoi ils disposent par un testament de tous leurs biens, & les acheteurs simulez témoignent devant la Justice qu'ils sont contents de tout ce que le défunt a disposé touchant le bien qu'il leur a vendu. Les Juges approuvent cela d'autant plus volontiers, qu'ils en tirent quelques émolumens, qu'ils n'auroient point si un Mahometan prenoit tout.

Duscha-  
scha,  
genre de  
supplice.

A l'égard des criminels, ils se servent d'une manière de lier les prisonniers, qui est toute particulière: ils leur mettent devant la gorge une fourche de bois, dont le manche a environ demi-pié de long, & les bouts des deux fourchons passent, un de chaque côté du cou; derrière il y a une barre de bois, dont chaque bout vient joindre à un des fourchons, & y est attaché par un clou, qui passe par le bout de la barre, & le bout du fourchon; de sorte que cela fait un triangle; au devant de la gorge, il y a une autre barre de bois, qui est aussi clouée par chaque bout, au milieu de chaque fourchon; & tout au bout du manche de la fourche, qui est coupé un peu concave, l'on passe sur ce concave la main droite du prisonnier, qui a le poignet sur ce concave, & par dessus, l'on met une autre barre de demi-pié de long, qui est aussi un peu concave au milieu, dont on  
cloüe





cloüe les deux bouts, aux deux extrémités du manche de la fourche, de sorte que le prisonnier a la main en écharpe, & ne s'en peut aucunement servir: Cette invention aura environ un pié & demi ou deux de long, & ils l'appellent Duschacha.

La question ordinaire qu'ils donnent pour faire avouer les vols & autres crimes, est pour les hommes, de tirer la chair avec des tenailles rouges de feu, & de donner des coups de bâton sous les piés, de même qu'en Turquie: Pour les femmes ils leur mettent un chat dans leur caleçon, de sorte que ce chat étant enfermé entre le caleçon & la chair, il les tourmente fort.

Les supplices ordinaires dont ils se servent pour punir les coupables, lorsqu'ils ne les veulent pas faire mourir, c'est de leur faire arracher les yeux, ou bien de leur percer les nerfs à la cheville du pié, & les pendant ensuite par les piés, leur donner certain nombre de coups de bâton, & quelquefois aussi de couper tout à fait les nerfs. Lorsqu'ils condamnent à la mort, le supplice le plus usité c'est de fendre le ventre. Un jour le grand Chah Abas faisant fendre le ventre à un criminel en sa présence, remarqua que des Ambassadeurs Portugais, qui étoient à ses côtés, detournoient la vûe de ce spectacle, pour témoigner qu'ils en avoient horreur; ce qui lui

fit dire qu'assûrement ces tourmens seroient trop cruels & dignes d'horreur s'ils étoient exercez sur les Chrétiens qui sont gens raisonnables, mais qu'ils étoient absolument nécessaires parmi les Persans qui sont des bêtes. Au reste il est fort difficile à ceux qui ont fait quelque crime de se sauver, ou d'échapper à la justice, par la fuite, à cause du bon ordre qu'on y donne: Car outre le peu de passages qu'il y a pour sortir du Pais, les chemins sont si exactement gardez par les Rahdars, dont j'ai déjà parlé, & que je trouvai entrant en Perse, qu'il est presque impossible de ne pas tomber entre leurs mains, & ils ne laissent sortir ni même entrer personne dans le Roiaume, sans examiner quel il est, & le sujet de son voyage.

Quand j'arrivai à Ispahan, il y avoit deux Ambassadeurs Moscovites, qui étoient depuis plusieurs mois à demander Audience, sans l'avoir encore obtenuë; & le Roi les traittoit ainsi, pour se vanger de ce qu'un sien Ambassadeur n'avoit pas été bien reçu en Moscovie. On ne savoit pas le dessein de leur ambassade, on soupçonnoit seulement qu'elle ne se faisoit que pour s'acquérir de la reputation & du credit chez leurs voisins, quand on sauroit qu'ils avoient le Roi de Perse pour ami. Cependant ils eurent un succès peu favorable,



ble, ce qui arriva en partie par leur faute. D'abord ils debuterent tout-à-fait mal, faisant une chose à leur arrivée qui leur attira le mépris que l'on eut d'eux en cette Cour, & qu'on leur témoigna durant tout le tems qu'ils y demeurèrent: C'est qu'ils firent un présent à l'Eatemad Doulet, pour en obtenir la permission de vendre les marchandises qu'ils avoient apportées. Ils avoient d'assez beaux presens à faire au Roi, aiant apporté quantité de belles fourrures & d'autres curiositez de leur Pais, parmi lesquelles il y avoit un carrosse, & un faucon, qui leur étoit resté seul de plusieurs qu'ils avoient apportez, & qui étoient tous morts en chemin.

*Presens  
des Mos-  
covites.*

Cependant ils ne furent point bien reçus, tout au contraire durant leur séjour à Isphan, ils eurent le déplaisir de souffrir plusieurs affronts; & lorsque j'y étois ils en eurent un fort signalé: Dès qu'ils furent arrivez, le Roi aiant sù qu'ils lui apportoiient un beau faucon, il l'avoit envoyé querir: Cependant comme c'est l'ordre de porter le présent, quand on va à la premiere Audience, lorsqu'ils furent prêts de l'avoir, ils firent demander leur faucon, afin de le presenter solennellement à sa Majesté avec le gan, ainsi qu'ils en avoient ordre de leur Duc, mais on se moqua d'eux, & on le leur refusa:

*Affront  
aux Am-  
bassadeurs  
de Mos-  
covie.*

Et pour continuer de leur faire insulte, lorsqu'ils arriverent au Meidan, après les avoir fait descendre de cheval, on leur fit faire le tour du Meidan, comme en procession, avec leurs presens à la vûë du Roi, qui étoit en un Divan pour s'en réjoûir. A l'Audience le Roi leur fit plusieurs plaintes, & entr'autres, touchant les courtes que font les Moscovites ou Tartares leurs sujets, sur la mer Caspienne, & sur les terres de Perse, où ils mettent pié à terre, & prennent tout ce qu'ils trouvent, hommes, femmes, enfans, & bestiaux, qu'ils emmenent dans leurs barques; après quoi ils se retirent en mer, & envoient quelques-uns des leurs, dans une petite barque vers la terre pour faire savoir aux habitans de la côte, qu'ils ont pris tant de personnes, & que si on les veut recouvrir il faut leur envoyer tant d'argent. Les Ambassadeurs répondirent qu'on ne pouvoit pas empêcher les voleurs; à quoile Roi repliqua, que les voleurs n'alloient pas en si grande troupe, & que si le Duc de Moscovie n'empêchoit pas cela, il étoit maître d'un passage, par où il enverroient cinquante mille hommes mettre toute la Moscovie à feu & à sang. Ces Moscovites laisserent en Perse une telle renommée de leur saleté, & mal-propreté dans le manger, qu'un Seigneur Persien dit au Reverend Pe-

Les Mos-  
covites  
sont sales

re Raphaël Capucin, que les Moscovites étoient parmi les Européens, ce que les Tartares étoient parmi eux.

Le plus honnête homme des deux Ambassadeurs mourut à Ispahan, & l'autre étant sur le point de son départ, voulut laisser en ce Pais-là un témoignage de son avarice. Comme c'est la coutume que le Roi de Perse défraie tous les Ambassadeurs, dès qu'ils sont sur ses terres, on leur donne tous les jours une certaine quantité de pain, de viande, de beure, & de chandele, & ainsi de toutes choses nécessaires, & même d'argent : Cet Ambassadeur qui n'ignoroit pas la quantité qui lui avoit été ordonnée, & qui avoit trouvé quelque chose à dire dans la distribution qui lui en avoit été faite, presenta au Roi une plainte contre le Mehimandar, qui est celui qui a soin des Ambassadeurs, dans laquelle il exposoit, que cet Officier ne lui avoit pas fidelement delivré ses appointemens, & il specifioit dans son memoire, jour par jour, combien de casbeghis, ou de chais il avoit reçu de moins de la somme que le Roi lui avoit ordonnée. Cela fut trouvé des Persans tout-à-fait honteux, aussi-bien que la manière de vivre très-mesquine & mal-propre de cet Ambassadeur & de tout son train; car son avarice étoit si grande,

Avarice  
des Mos-  
covites.

que le plus souvent pour tout potage leur nourriture étoit du pain trempé dans de l'eau, & ils se laissoient, pour ainsi dire, mourir de faim.

## CHAPITRE XII.

*Suite des Remarques d'Ispahan.*

DES ASTROLOGUES, D'UNE COMETE,  
d'une Eclipsé & de la superstition  
des Persans.

Comme chez le Roi de Perse il y a des Astrologues qui y tiennent lieu d'Officiers ordinaires sous le nom de Munedgim, j'ai crû qu'il seroit bon d'en dire quelque chose en-suite du Chapitre de la Cour.

En Perse l'Astrologie est en si grande recommandation, qu'elle y degenerate en superstition, & non seulement les Savans & gens de lettres s'y appliquent avec soin & avec empressement, mais le Peuple même & les gens de guerre s'en mêlent, & pour peu qu'un homme sache lire, il ne manque point à observer tous les jours la constitution des Planettes, leurs regards & leur conjonction ou opposition, afin de se faire valoir envers ceux qui n'ont pas la même connoissance. Dans leurs conversations l'on n'entend parler en leur langue, que de  
Sphe-

Spheres, que d'Apogées, de Perigées, d'Eccentrique, d'Epicicle, & autres termes semblables, par lesquels ils prétendent se faire distinguer du commun des hommes. Il y a bien de l'apparence que cette passion parmi le Peuple, non seulement vient du genie de la Nation, mais encore du desir d'imiter les Grans, que chacun fait avoir eu toujours en ces Pais une forte inclination à ces fortes de Sciences, soit que leur esprit les y portât, soit que la Politique les y obligeât, soit que les gens qui les professioient abusassent de leur facilité, ou de leur foiblesse, pour leur intérêt.

Quoi qu'il en soit, les Rois de Perse con-  
siderent fort les Astrologues & cette for-  
te de gens qui ont un Chef à la Cour, leur  
coûte tous les ans de très-grandes sommes.  
Aussi ne font-ils aucune entreprise, qu'ils ne  
sachent d'eux la bonne heure & le moment  
favorable d'une constellation avantageuse,  
auquel ils la doivent commencer. Si un  
Roi avoit eu un mauvais succès en quelque  
affaire, sur laquelle il ne les eût pas consul-  
tez, il n'y a point de doute que tout le mon-  
de en attribüeroit la cause à la negligence du  
Prince, qui auroit manqué de prendre le  
bon moment des Astrologues. Cette cou-  
tume est si bien établie à la Cour, que ces  
Messieurs y sont devenus aussi necessaires  
Q 5 qu'au-

Les As-  
trolo-  
gues sont  
fort con-  
siderez  
par les  
Rois de  
Perse.

qu'aucun autre des Officiers; & si le Roi est assez éclairé pour ne pas donner toute croiance à leurs rêveries, il ne faut pas qu'il laisse de faire semblant d'y déferer beaucoup; parce que sous prétexte du bon ou du mauvais moment, il dispose les affaires à sa volonté, sans faire murmurer personne, non pas même les Etrangers, envers qui il a toujours un honnête prétexte pour refuser ou accorder ce qu'ils demandent; opposant aux plaintes qu'on en pourroit faire, le pouvoir supérieur des Astres, qui oblige d'en user de cette manière

Com-  
ette à Is-  
pahan.

A propos de l'Astrologie, je remarquerai que pendant mon séjour à Ispahan, il y parût une Comette. Le Reverend Pere Jean Baptiste Capucin la découvrit le Jeudi onzième Decembre de l'année mil six cent soixante-quatre, sur les cinq heures du matin, dans le signe de la Vierge. Elle étoit cheveluë & alloit d'Orient au Couchant: je la vis le Lundi quinzième du même mois, sur les cinq heures & demie du matin, qu'elle étoit presque en son midi, & au delà du signe de la Vierge, d'environ deux degrés: sa chevelure paroissoit à la vûë longue d'environ une toise. Quelques jours après, sa chevelure tiroit entre le couchant & le nord. Elle passa

passa de la Vierge à la balance, & le vingt & un Decembre, dans le tems qu'elle entra dans le Lion, il y eut conjonction du Soleil avec Saturne. Depuis cela sa chevelure fut tournée vers le Levant.

Le Vendredi seisième de Janvier mil six cent soixante-cinq, il y eut une Eclipsé du soleil, qui commença un peu après huit heures du matin, & dura jusqu'à près d'onze heures & demie, & presque les deux tiers du soleil en furent éclipsés. Les Mahometans n'ont point de Superstition publique pour l'Eclipsé du soleil; ils disent seulement une oraison faite exprès, par laquelle ils prient Dieu de détournertous les malheurs de dessus leurs têtes: Ce qui n'est pas de même aux Eclipses de Lune, durant lesquelles, ainsi que j'ai déjà dit, ils n'épargnent pas leurs chaudrons. Mais ce seroit peu de chose, si les Persans n'étoient superstitieux qu'à l'égard des Astres; ils le sont aussi avec excès dans mille bagatelles, qui n'ont point de rapport à l'Astrologie. Par exemple, ils ne mangeront pas une chose qu'un Chrétien aura seulement touchée, la croiant polluë, c'est pourquoi ils ne leur permettent pas de toucher de la viande, ou autre chose qui se mange, avant que de l'avoir achetée: Si un Chrétien boit

Superstitions des Persans.

dans leur pot, ils le cassent aussi-tôt, & il est fort rare qu'ils veuillent le prêter à personne: S'il arrive qu'une arme manque de prendre feu, ils se persuadent aisément qu'elle est charmée par quelque ennemi; & pour en ôter le charme prétendu, celui qui s'en veut servir frappe la terre de la bouche de son arme, après cela il s'imagine que le charme est rompu, & qu'elle ne peut plus manquer de prendre feu, quoi que le défaut qu'il y avoit éprouvé ne vint, peut-être, que du peu de soin qu'il avoit pris de la bien nêteier.

Les  
Chrê-  
tienneffiz  
mezz im-  
purs.

Ils ne permettent pas aux Chrétiens l'entrée de leurs chavés ni de leurs bains, parce qu'ils disent qu'ils sont medgis, c'est-à-dire, impurs. Sur quoi il m'arriva une assez plaisante aventure, lorsque je venois de Bagdad à Hamadan. Ne sachant pas encore cette coutume, j'allai bonnement un jour à un de leurs bains; comme ils ne me connoissoient pas pour Chrétien, ils me laissèrent deshabiller, & entrer dans le bain, où il y avoit plusieurs Persans & Turcs; mais s'étant trouvé quelques gens parmi eux qui me reconnurent, ils ne manquerent pas de dire aussi-tôt tout bas aux autres, que j'étois Chrétien; de quoi ils se trouverent fort embarrassés, & en firent avertir le maître du bain, qui pour me congédier honnêtement,

me



me vint dire que le Vizir ou Lieutenant du Khan me vouloit parler : Moi qui ne faisois rien de leur intrigue, je lui répondis que j'y irois après avoir pris le bain, & quoi qu'il me dit qu'il m'attendoit, je n'y voulus point aller ; mais enfin, voiant que les valets servoient tous les autres, & me laissoient là, je me retirai à mes habits, & querelai le maître de ce qu'on ne m'avoit pas servi ; ce qu'il souffrit sans rien répondre, sur quoi un de ceux qui étoient dans le bain, me dit qu'il falloit que le Baigneur fit laver tout le bain, qui étoit pollué de ce que j'y avois entré ; & l'on ne me dit plus mot de l'ordre du Vizir. Les Persans ne haïssent pas moins les Turcs, & ils les tiennent aussi impurs que les Chrétiens, mais ils n'osent le leur témoigner comme ils font aux Chrétiens, à qui il se trouve des Moulas qui ne veulent pas seulement enseigner le Persien pour quelque profit que ce soit, mais il y en a d'autres qui ne sont pas si scrupuleux.

La plus sotte de leurs superstitions, à ma fantaisie, c'est que si le feu prend à leurs maisons ils ne l'éteignent pas, ils en ôtent simplement tout ce qu'ils peuvent sauver, & laissent consommer au feu autant de maisons qu'il en peut embraser, jusqu'à ce que d'autres gens, qui ne sont pas de leur Loi,

Les Persans laissent brûler le feu quand il est à une maison.

Q 7

l'étei-

l'éteignent. Ils ne permettent pas aux Chrétiens d'entrer dans leurs Mosquées, & s'ils y en surprennent quelqu'un, ils l'obligeroient à se faire Mahometan, ou du moins lui feroient paier une bonne somme d'argent, s'il en avoit le moien, sinon ils lui donneroient plusieurs bastonnades. Ils souffrent cependant que les Chrétiens disputent contr'eux de la Foi, ce qui seroit parmi les Turcs un crime punissable de la mort.

## CHAPITRE XIII.

*Suite des Remarques d'Ispahan.*

## DE LA RELIGION DES PERSANS.

Religion  
des Persans.

La Religion des Persans est en substance la même que celle des Turcs, quoi que pourtant il n'y ait guere de Nations, qui se haïssent davantage entr'elles pour le sujet de la Religion que font celles-ci. Ils se regardent les uns & les autres comme hérétiques; non sans apparence de raison, comme quelques-uns pensent, ni parce que les Persans ont traduit l'Alcoran en Persien; car quoi qu'il soit vrai qu'ils ont plusieurs Alcorans traduits en Persien, néanmoins cette traduction n'est qu'interlineaire, mot pour mot, & sans aucun sens; & ils croient, aussi-bien que les Turcs, que ce

Traduction de l'Alcoran.

ce Livre ne se peut expliquer en autre langue qu'en Arabe. Mais le véritable sujet de leur division, est que les Turcs prétendent qu'Aboubeker a été le legitime successeur de Mahomet, Omar celui d'Aboubeker, Osman celui d'Omar, & en-suite Aly; au lieu que les Persans assûrent qu'Aboubeker, Omar & Osman ont été autant d'usurpateurs de la succession d'Aly, qui étoit le legitime successeur de Mahomet; & c'est pour cela que les Turcs les tiennent pour heretiques. Les Persans croient donc qu'Aly succeda à Mahomet, ou du moins qu'il lui devoit succeder, & qu'il fut le premier des douze Imans qu'ils honorent beaucoup, & qui succederent les uns aux autres, dont le dernier, appelé Mahomet Mehedy-sahabzemon, c'est-à-dire, le maître des tems, fut enlevé des mains de ceux qui le vouloient tuer, de même qu'Enoch & Elie, & qu'il viendra aussi au jour du Jugement, mais pour obliger par force tout le monde à embrasser la foi de Mahomet; que JESUS-CHRIST fera son Lieutenant, & qu'il se mariera, car ils regardent comme un grand défaut en sa personne de ce qu'il ne s'est pas marié.

Sur ces Principes de Religion la politique des Rois de Perse a établi la fermeté de leur Couronne, pour en assûrer la possession à tous les descendants de la race qui

Mahomet Mehedy-sahabzemon, le premier des douze Imans.

Jesus-Christ.

qui est à present sur le trône : car ils ont imprimé fortement dans l'esprit de leurs Peuples, qu'il falloit être descendu de la race d'Aly, par quelqu'un des douze Imans, pour avoir droit de leur commander. Ce fut Chah Ismaël Sofi, premier Roi de la maison qui regne à present, qui eut l'adresse de leur inspirer ces sentimens ; parce qu'il tiroit son origine d'un Scheik Sefi de la ville d'Ardevil, qu'il faisoit descendre de la race d'Aly, & qui d'ailleurs étoit en grande veneration parmi eux pour sa grande pieté, dans la pratique de laquelle il avoit continuellement vecu conformément à la Regle des Sofis, de la Secte desquels il faisoit profession.

- Schiaïs.** Les Persans se disent Schiaïs, parce qu'ils se contentent de suivre les commandemens de leur Loi, & ceux qui suivent celle des
- Sunnis.** Turcs sont appelez Sunnis, parce qu'outre les choses d'obligation, ils suivent encore les conseils de devotion. Par exemple, un Sunni étant interrogé s'il est de loi Sunni ou Schiaï, il faut qu'il dise, qu'il est Sunni, quelque danger qu'il y ait à faire cette Profession ; mais les Schiaïs ne tiennent pas cela d'obligation, & dans une pareille rencontre, ils diront franchement qu'ils sont Sunnis, s'ils voient du danger d'avouer qu'ils sont Schiaïs, & ainsi de plusieurs autres choses.

ses. Ce n'est pas que les Persans ne pratiquent quelques-uns des conseils : Par exemple, ce n'est qu'un conseil, & non pas un précepte de leur loi, qui veut que lorsqu'ils voient passer un Convoi d'enterrement, ils se détournent au moins trois pas, pour accompagner le corps mort quelque tems, & que même ils prêtent leurs épaules pour aider à le porter, s'il en est besoin, cependant il n'est rien de plus ordinaire dans la Perse, que de voir, lorsqu'il se fait quelque enterrement, tous ceux qui rencontrent le Convoi, prêter leurs épaules, au moins durant dix ou douze pas, pour aider à porter le corps mort.

Les mois sont les mêmes chez les Persans, que chez les Turcs, excepté que chez les premiers, ils commencent un jour plutôt. Ce n'est pas qu'ils ne se réglient de même que les Turcs, selon la Lune; mais ceux-ci ne content le premier jour de la Lune, que lorsqu'ils la voient, qui est ordinairement le second jour, & les Persans qui sont intelligens dans la speculation des Astres, & qui ne manquent pas à faire les calculs Astronomiques, se réglient selon le cours de la Lune; c'est pourquoi ils commencent leurs mois, & par conséquent leur Ramadan, un jour plutôt.

Ils célèbrent le petit Cairam ou Pâque des

Mois des  
Persans,

Fête du  
petit Cairam

ram  
nom-  
mée Ai-  
del Ker-  
ban.

Sacrifice  
du Cha-  
meau.

des victimes, de même que les Turcs, & ils immolent quelques moutons, en mémoire du sacrifice qu'Abraham voulut faire de son fils Ismaël : (car ils disent que ce fut Ismaël qui devoit être sacrifié & non pas Isaac :) Mais à Ispahan ils sacrifient un chameau avec de grandes ceremonies. Ils le mènent hors la Ville, & là le Roi, ou en son absence le Gouverneur de la Ville, lui donne un coup de lance; après quoi chacun se jette sur lui, & le met en pieces à coups d'épées, de haches & de couteaux. Après avoir déchargé une partie de leur zèle sur cette pauvre bête, ils emploient ce qui reste les uns contre les autres, en se battant avec tant de furie, qu'il en reste toujours quantité sur la place. La cause de cette furieuse devotion, est que chaque quartier de la Ville, vient à cette ceremonie avec sa banniere, & tâche d'avoir son morceau du chameau; chacun s'y porte avec chaleur, on se le dispute, on se l'arrache, & enfin l'on en vient aux coups. Ce qui augmente davantage la dispute & donne lieu aux bateries, c'est que chaque quartier prétend une certaine partie du chameau, qui lui a été accordée de tout tems; l'un la cuisse, l'autre le ventre, & ainsi du reste: Et comme ils ne sont pas tous d'accord sur ces prétentions, chacun tâche de maintenir son droit par la force.

ce, & il y en a toujours qui pour avoir eu trop de devotion de manger du chameau, font dispensez d'en manger jamais. De plus, il y a dans Ispahan deux factions, qui conservent toujours grande inimitié entr'elles, cela est cause qu'elles ne se rencontrent guere en corps, comme dans une Procession, sans se battre jusqu'à s'entretuer : Une de ces factions s'appelle Aideri, & l'autre Naamet Ullahi, des noms de deux hommes qui commandoient chacun à un des deux Villages dont Ispahan est composé. Ces deux Villages qui étoient proches l'un de l'autre s'étant augmentez, ont fait une seule Ville, & il y a encore à Ispahan, une porte appelée Derdeicht, de laquelle un des deux batans, ou demi-porte, appartient à chacune de ces deux factions. Mais pour revenir à la ceremonie du chameau, l'on distribue en chaque quartier le morceau qu'on a pû attraper, chaque famille en a une petite portion que l'on fait cuire, & que l'on mange en-suite avec bien de la devotion. Aux autres Villes au lieu de chameau l'on tue un bœuf, mais sans ceremonie; car on le donne à un boucher qui l'égorge, & tous les Dervichs & pauvres gens en vont prendre chacun un morceau, de plus chaque particulier tue chez soi quelques moutons, dont il distribue la meilleure partie aux pauvres.

Des factions  
d'Aideri  
& Naamet Ullahi,

Diffe-  
rence de  
la Priere  
entre les  
Persans,  
& les  
Turcs.

Il y a auffi quelque difference pour la priere, entre les Persans & les Turcs. En Perse l'on ne crie la priere que trois fois le jour, à favoir, dès que la lumiere paroît, à midi, & au coucher du soleil, & l'on ne crie pas davantage le Vendredi: Le cri ne se fait pas même au haut des clochers, parce que de là on pourroit voir les femmes dans les maisons; c'est pourquoi ils ne font crier que de dessus les terrasses. Les Turcs & les Persans font les ablutions, les uns comme les autres; mais en faisant leurs prieres, ils ont cette difference, que les Sunnis tiennent leurs mains l'une sur l'autre posées sur l'estomac, & les Schiaïs n'observent point cette posture. De plus ceux-ci durant leur priere, mettent à bas devant eux une petite pierre grise, qu'ils portent toujours, & toutes les fois qu'ils se prosternent en terre, ils appliquent le front sur cette pierre, qui est faite de la terre de Kerbela, qui est le lieu ou Hussein second fils d'Aly fut tué par les gens de Yezid; son tombeau y est encore, & l'on nomme ce lieu de son nom, Iman Hussein; il est à environ quatre journées de Bagdad, entre le Tigre & l'Euphrate: C'est un pelerinage fort celebre parmi les Persans, & même parmi les Turcs, où il va grand monde de tout sexe & de toutes conditions. Ils y ramassent de

Pierre de  
Kerbela.



la terre qu'ils pétrissent, & en font de petites pierres qui se vendent bien par toute la Perse.

Voici l'histoire qu'ils racontent de la mort d'Hussein ; qui étoit le second fils d'Ally. Après la mort de son pere il fut appelé par les habitans de la ville de Coufa, qui le reconnoissoient pour le legitime Calife: Mais Yezid successeur & fils de Muavias, & second Calife de la famille des Ommies, qui étoit alors à Damas, aiant eu avis que Hussein s'acheminoit vers cette Ville, avec toute sa famille, il envoya une bonne troupe de cavaliers pour le lui amener vif: ces gens l'atteignirent à Kerbela, & l'entourerent de si près, que même ils lui ôterent le moien d'avoir de l'eau, de maniere que se voyant dans cette extrémité il voulut composer avec eux, & leur offrit s'ils vouloient lui donner passage de s'en retourner avec les siens en Egypte, mais eux qui le vouloient mener prisonnier avec toute sa famille à Yezid, selon l'ordre qu'ils en avoient, lui refuserent ces conditions. Il ne se rendit pas pour cela, mais après avoir encore souffert la faim & la soif, durant quelques jours, il prit enfin la resolution de se faire passage par la force, ou de perir, aimant mieux mourir les armes à la main que de tomber entre le mains de son ennemi. Il alla donc à eux

cou.

Mort  
d'Hus-  
sein.

Aafchour ou  
fête de la  
mort de  
Hussein.  
Ce que  
les Per-  
sans ob-  
ser-  
vent en  
cette fête  
lugubre.

courageusement, il donna dans leur gros avec une vigueur extraordinaire, il fit tous les efforts imaginables pour les percer: mais comme la partie étoit trop inégale, il succomba au grand nombre, il y fut tué, lui & tous les siens, & ses femmes avec ses enfans furent pris & menez à Yezid, qui les traita honorablement, temoignant même du déplaisir de la mort de Hussein. Ils font tous les ans une grande solennité de cette mort: Je m'y suis trouvé l'an mil six cent soixante-cinq, & j'en ai vû la ceremonie. Elle commença le quinziesme de Juillet, qui étoit le premier jour du mois Maharram, c'est le premier jour de leur année. Et comme cette fête lugubre dure dix jours, on l'appelle l'Aafchour, mot qui signifie dix, en Arabe. Durant ces dix jours tous les Persans sont fort tristes, & mélancoliques, plusieurs allans vêtus de noir, d'autres portant seulement la ceinture noire, & d'autres le turban noir. Pendant tout ce tems ils ne se font pas raser, ils ne vont point aux bains, ne font aucune débaûche, & s'abstiennent même de leurs femmes, enfin, ils témoignent à l'extérieur un si grand déplaisir, qu'on diroit qu'il est arrivé quelque grand malheur au public. Le menu Peuple signale son zele par mille folies, les uns s'enterrent tout le jour,

n'ayant





n'ayant que la tête hors de terre, encor est-elle couverte d'un pot avec de la terre par dessus; d'autres courent par les ruës presque tout nuds, n'ayant qu'un morceau de toile noire pour cacher leur nudité, & la plupart de ces fous se noircissent tout le corps & le visage, avec de la suie mêlée avec de l'huile; d'autres prennent du bol Armenien, qu'ils détrempent encore avec de l'huile, & s'en rougissent pour paroître comme tout en sang, & quelques-uns plus sinceres, se découpent effectivement le corps en plusieurs endroits, & même à la tête, en sorte que le sang coule de tous côtez : Dans toutes ces manières différentes, ils courent en troupes par les ruës, la plupart un sabre tout nud à la main, chantant plusieurs Vers lamentables composez sur la mort de Hussein, & de tems en tems criant de toute leur force, Ya Hussein, qui est leur refrain; & tout cela à la cadence d'une miserable musique, que font quelques-uns d'eux, avec deux pierres qu'ils tiennent à leurs mains, & qu'ils frappent l'une contre l'autre. Plusieurs carefours sont tendus de noir & éclairés de plusieurs lampes, & il y a une chaise où un Moulaprêche à quelque heure de la nuit, & raconte les circonstances de la mort de Hussein, dont les assistans fondent en larmes. Ils font encore ces prédications durant le jour,

où

où plusieurs personnes de qualité se trouvent ; & même à Ispahan , le Roi est obligé de s'y trouver vêtu de deuil , pour le moins le dernier jour , qui est le dixième ; aussi est-ce en ce dixième jour , que se fait la plus grande ceremonie , parce que c'est en celui-là , qu'ils disent que le brave Hussein fut mis à mort.

Fête de la  
mort de  
Hussein  
à Schiras.

Comme ce jour-là j'étois à Schiras , & que j'y vis toute la fête , c'est ce qui se passa en cette Ville que je pretens d'écrire. Tous les quartiers de la Ville allerent en Procession , & toutes les Processions vinrent passer devant la maison du Gouverneur avec tous leurs drapeaux , & toute cette canaille nue & barbouillée de la manière que j'ai dit : Ils étoient suivis de plusieurs enfans à cheval , représentant les enfans d'Hussein qui furent menez prisonniers ; après eux l'on menoit en main des chevaux couverts de noir , avec toute l'armure d'un cavalier attachée à la selle , & en-suite l'on portoit quelques cercueils couverts de velours noir , avec un turban sur chacun. Toute cette compagnie , après avoir passé devant la maison du Gouverneur , s'en alla hors la Ville achever la fête à une Mosquée où est enterrée Khatoun fille d'Aly : là il y eut Predication , après laquelle on pleura , & en-suite chacun s'en revint apprêter les aumônes

mônes qu'il avoit à faire, dont la plupart étoient de ris, & de soupes de blé, qu'ils firent cuire dans de grandes chaudieres, & dont ils firent la distribution aux pauvres. Ils disent que durant ces dix jours les portes du Paradis sont ouvertes, & que tous les Mahometans qui meurent durant ce tems y entrent sans peine.

Quarante jours après, le dernier jour de l'Aaschour, c'est-à-dire, le vingtième du mois de Sefer, ils ont une autre fête qu'ils appellent Serten, c'est-à-dire, tête <sup>Fête de Serte.</sup> corps; à cause, disent-ils, que la tête d'Husséin aiant été coupée, se rejoignit d'elle-même à son corps quarante jours après. Ils font dans ce jour de grandes réjouissances; & il y en a plusieurs qui ne se font point raser la tête, depuis le premier jour de l'Aaschour, jusqu'à cette fête de Serten; en laquelle ils font encore pour la plupart les mêmes aumônes dont nous venons de parler.

La mort d'Aly est célébrée presque de <sup>Fête de la mort d'Aly.</sup> même que celle d'Husséin son fils, mais ce n'est que durant un jour, qui est le vingt & unième du mois du Ramazan: Ils vont par la Ville avec leurs Processions, où ils portent leurs étendarts, mènent des chevaux couverts de trophées d'armes, & portent un cercueil couvert de velours noir,

avec un turban dessus, & après quelques prières ils se retirent, chacun chez soi, & la fête est finie.

L'hif-  
toire  
d'Aly.

L'histoire de la mort d'Aly cousin de Mahomet & son gendre, ainsi qu'on la rapporte en Perse, est qu'ayant épousé Fatima fille de Mahomet, il fut tué à Bagdad par un sien serviteur appelé Ebn-Mouldgem-Mourat, qui avoit été élevé dès son enfance à son service avec beaucoup de soin: ce coquin aiant vû à une nôce, une jeune Veuve appelée Quetome, dont les parens & le mari avoient été mis à mort par le commandement d'Aly, il en devint amoureux, & l'a rechercha en mariage; elle qui avoit toujours dans le cœur la mort de son mari & de ses parens, & qui ne cherchoit que l'occasion d'en tirer vengeance, lui répondit qu'elle ne l'épouserait pas, si auparavant il ne tuoit Aly; ce qu'il refusa d'abord, aiant encore quelque sentiment d'affection pour son Maître: Mais elle ne voulant point changer de résolution, l'amour prevalut dans le cœur de cet traître, & un jour qu'Aly étoit dans la Mosquée à faire sa prière, il lui donna un coup de poignard: incontinent il fut saisi par les assistans, qui l'auroient mis en pièces sur l'heure, si Aly n'eût défendu qu'on lui fit du mal, disant que s'il échapoit de cette blessure, il sauroit bien le châtier d'u-  
ne



ne manière extraordinaire, & que s'il mourroit de sa blessure, il vouloit qu'on ne lui donnât qu'un seul coup. Peu de jours après Aly étant mort, ses gens tuèrent Ebn-Mouldgem-Mourat d'un seul coup d'épée, suivant ainsi ponctuellement l'ordre de leur maître, & tous les ans à ce jour, l'on brûle publiquement la figure de ce Ebn-Mouldgem-Mourat.

On celebra encore la fête d'Omar Ko-<sup>Fête d'Omar</sup>schodgiaadé, le dix-neuvième de Septem-<sup>Ko-schodgiaadé.</sup>bre, qui étoit le dixième du mois rebiul ewel; cette fête est en l'honneur d'un illustre Meunier de ce nom, dont je n'ai pû apprendre l'histoire. Outre ces fêtes, dont j'ai parlé, ils en ont encore quelques autres, comme la fête du grand Baïram; celle de Qamqadir, lieu où Muhammed élut pour son successeur Aly, en présence de quarante mille hommes; Le Neurouz ou nouvel an, & quelques-autres.

Les Persans ont dans leur croïance une plaisante imagination, touchant la mort des<sup>Formation de l'homme & où il doit finir</sup> hommes. Ils disent que chacun doit venir mourir à l'endroit où l'Ange a pris la terre dont il a été fait: dans la pensée qu'ils ont que c'est un de ces esprits qui a soin de former la créature humaine, ce qu'il fait en mêlant un peu de terre parmi la semence.

## CHAPITRE XIV.

*Suite des Remarques d'Ispahan.*DES JUIFS, GUEBRES, BANJANS,  
& Armeniens.Liberté  
de con-  
science  
en Perse.

**L**es Persans laissent liberté de conscience entiere à tous les Etrangers, de quelque Religion qu'ils soient, & il y a quelques années que l'on trouva fort étrange le procédé d'un Eatemad Doulet, qui entreprit d'obliger les Juifs à se faire Mahometans. Il fit tous ses efforts pour cela, il n'épargna ni la violence, ni la douceur pour faire réussir son dessein; il y eut même un ordre du Prince, qui défendoit l'exercice de la Religion Juifve dans ses Etats: mais malgré tout cela il n'en put venir à bout, car les ayant fait diligemment observer, l'on trouva que quelque apparence de Mahometisme qu'il y eût en eux, ils exerçoient toujours le Judaïsme; si bien que l'on fut contraint de leur permettre d'être derechef de méchans Juifs, puis qu'on n'en pouvoit faire de bons Musulmans. Cependant tous ceux qui sont à Ispahan sont gueux & misérables; aussi n'y en a-t-il pas un fort grand nombre, parce qu'il n'y a rien à faire pour eux. Ils paient tous les ans un sequin par tête au Roi, & ils

Juifs à  
Ispahan  
misérables.

sont

sont obligez de porter une petite piece d'étofe quarrée, large de deux ou trois doigts, cousüe sur leur caba, ou robe, au milieu de l'estomac, environ deux doigts au dessus de la ceinture, & il n'importe pas de quelle étofe soit cette piece, pourvû que la couleur soit différente de celle de l'habit, sur quoi elle est cousüe.

Il y a encore dans la Perse & particulièrement dans le Kerman, des gens qui adorent le feu, comme les anciens Perses, & ce sont les Guebres Guebres gens qui adorent le feu. On les reconnoît à une couleur jaune, obscure, que les hommes affectent d'avoir en leurs habits, & les femmes à leur voile, n'y aiant personne qu'eux qui portent de cette couleur; de plus les femmes Guebres ont le visage tout découvert & ne le couvrent jamais, & pour l'ordinaire elles sont fort bien-faites. Ces Guebres ont un langage & des caracteres qui ne sont connus que d'eux seuls, & du reste ils sont fort ignorans. Lorsque quelqu'un des leurs est mort, ils le mettent tout droit en un lieu fermé de murailles, exprès pour cela, & de peur qu'il ne tombe, ils l'appuient d'une fourche sous le menton pour le soutenir: Ils le laissent ainsi jusqu'à ce que les corneilles lui aient mangé les yeux, & si elles ont commencé par l'œil droit, ils le croient bien-heureux & le mettent tout Faux pronostique des Guebres.

droit dans un lieu muré, qu'ils appellent fosse blanche: Si elles ont commencé par le gauche, ils le croient malheureux & le mettent dans la fosse noire. Ces fosses sont des Puits élevez de quelques toises de terre, où ils mettent les corps tout nuds, couvrant seulement d'un morceau de linge, la nudité honteuse, & chacun de ces deux Puits est plus que demi-plein des os & de la poussiere des corps, qui y ont été mis. Le plus grand bien que les Guebres croient faire à un mort, c'est de tuer pour l'amour de lui quantité de grenouilles, serpens, & autres insectes. Au reste ces gens sont fort haïs de tout le monde, tant des Chrétiens, que des Mahometans, & comme ils sont robustes, la plupart sont Massons.

Banjans.  
à Ispahan  
usuriers.

Il y a encore dans Ispahan plus de quinze mille Banjans, ils n'exercent aucun Art, ni métier, & tout leur negoce est de prêter de l'argent à usure, ce que font les Juifs en Turquie, & partout où l'on les souffre.

Armeniens  
à Ispahan.

Difons presentement quelque chose des Armeniens, qui ne sont pas la partie la moins considerable des Peuples qui habitent la ville d'Ispahan. Leur quartier en cette Ville est à Giolfa, ou aux environs; ils paient tous les ans au Roi cinq cent tomans, ils ont pour les gouverner un Armenien, qu'ils appellent

Les Armeniens  
paient au  
Roi de  
Perse  
cinq cent  
tomans.

appellent Kelonter, c'est-à-dire, le plus grand, & c'est le Roi qui le fait & défait, quand il lui plaît. Ils vont à ce Kelonter <sup>Le Kelonter des Armeniens.</sup> pour toutes les affaires & disputes, & c'est aussi lui qui les taxe, pour amasser les cinq cent tomans qu'ils paient tous les ans au Roi. Mais outre ce Kelonter, il y a encore un Officier de la part du Roi, qui est un Déroga, pour connoître des affaires criminelles. Je croi bien qu'il y a de ces Armeniens qui sont de bonnes gens, mais il y en a une grande partie, lesquels, si l'on en excepte le caractère de Chrétien, ne valent guere mieux que les Infideles; & en general il y a peu de confiance à prendre en eux. Pour ce qui regarde la Religion, l'on pourroit dire que ce sont les jeûnes qui sont à présent le capital de celle qu'ils professent, ou du moins qu'ils en font le point le plus considerable, & le plus sensible. Quand un Armenien se confesse d'avoir volé, tué, ou commis d'autres semblables crimes, le Confesseur lui dit que Dieu est misericordieux; mais s'il s'accuse d'avoir mangé du beure le Mercredi ou Vendredi, ou un jour de jeûne, O! c'est pour lui un crime execrable, & le Confesseur lui ordonnera de grandes penitences pour ce peché, comme de jeuner plusieurs mois, de s'abstenir durant six mois de sa femme, ou autres austeritez. Ils ne mangent

point de viande, d'œufs, ni de poisson, non pas même de laitage, ni d'huile, ni de beurre le Mécridi & le Vendredi, mais ils mangent de la viande le Samedi, de même que tous les autres Chrétiens Orientaux. Ils ont le Baptême de la Croix, en (memoire du Baptême de Nôtre Seigneur; & ils le célèbrent le jour de l'Epiphanie, (selon le vieux Kalendrier qu'ils suivent) en plongeant après plusieurs prieres une Croix dans l'eau, dont en-suite chacun prend sa part dans des pots avec beaucoup d'empressement.

Ils communient tous les Enfans, jusqu'aux plus petits d'un ou de deux ans, sous les deux especes. On les marie fort jeunes; quelquefois les parens les accordent dès qu'ils sont nés, & souvent ils les marient à l'âge de sept ou huit ans: Mais quoi que le Prêtre fasse dès-lors les ceremonies, ils attendent le tems requis pour la consommation du mariage. Ils disent qu'il ne faut donner l'Extrême-Onction qu'après la mort, quoi qu'ils s'en est trouvé parmi eux qui m'ont nié cet Article; mais pour l'ordinaire ils ne la donnent qu'aux Prêtres. Ils n'ont point de commandement qui les oblige d'entendre la Messe les Dimanches ni les Fêtes. Ils ont beaucoup de superstitions des Mahometans; & entr'autres, il y en a qui tiennent aussi

Baptême  
de la  
Croix.

Les Ar-  
meriens  
commu-  
nient les  
petits En-  
fans. Ils  
marient  
leurs  
Enfans  
fort jeu-  
nes.

Extrê-  
me On-  
ction  
chez les  
Arme-  
niens.  
Com-  
mande-  
ment de  
la Messe.  
Supersti-  
tions des

aussi-bien qu'eux les chiens pour impurs, & <sup>Arme-  
niens.</sup> ne les touchent pas volontiers

Le Samedi-Saint ils finissent le Carême, en mangeant le soir du beure, du fromage, des œufs & autres choses qui leur sont défendues durant le Carême: mais ils <sup>Fin du  
Carême  
chez les  
Arme-  
niens.</sup> ne mangent de la viande que le jour de Pâque, & encore faut-il qu'elle soit tuée le même jour; car ils disent qu'il ne leur est pas permis de manger de celle qui a été tuée en Carême.

Ils n'admettent point de Purgatoire, & <sup>Purga-  
toire chez  
les Ar-  
meniens.</sup> toutefois ils prient pour les Morts, disant que ceux qui sont damnez vont d'abord en Enfer, mais que les autres ne vont pas en Paradis, où personne n'ira qu'après le jugement final; mais qu'ils sont en un lieu où ils souffrent quelque chose, & que les prières qu'on fait pour eux les soulagent; d'où l'on voit qu'ils ne disputent que du nom, & que ce n'est que pour se faire distinguer des Catholiques Romains, qu'ils disent qu'ils n'admettent point de Purgatoire.

Ils ont cent Histoires ou plutôt cent Fables ridicules, touchant l'Enfance de Notre Seigneur, & c'est ce qu'ils appellent le petit Evangile; comme par exemple, que <sup>Fables  
des Ar-  
meniens  
sur Notre  
Sei-  
gneur</sup> la Vierge étant grosse, Salomé sa sœur l'accusa de s'être abandonnée à quelqu'un, & que la sainte Vierge pour se justifier lui dit

de mettre la main sur son ventre, & qu'elle sauroit quel fruit elle portoit; ce que Salomé aiant fait, il en sortit un feu qui lui consuma le bras à moitié; après quoi aiant reconnu sa faute, elle y remit ce qui restoit, par l'ordre de la sainte Vierge, & elle le retira sain & entier. Ils disent aussi, que Nôtre Seigneur étant devenu un peu grand, sa sainte Mere le mit à l'école pour apprendre à lire l'Armenien, & que son Maître lui voulant faire prononcer l'Alphabet Armenien; il ne voulut pas prononcer la premiere lettre qui est faite ainsi III, si son Maître ne lui donnoit la raison pourquoy elle étoit faite de cette manière, ce qui fit que son Maître le mal-traita: Nôtre Seigneur l'aiant souffert lui dit doucement, que puis qu'il ne la savoit pas il alloit lui enseigner; & il lui fit remarquer que le mystere de la très-sainte Trinité y étoit compris; de quoi le Maître fort surpris le rendit à la Vierge, disant qu'il en savoit plus que lui: ce conte est d'autant plus ridicule qu'il n'y a pas quatre cent ans que leurs Lettres sont inventées, & qu'auparavant ils se servoient des lettres Greques. Et de vrai il y a en la Bibliotheque du Roi à Paris, un très-grand & gros Livre Armenien, qui marque l'Histoire de leurs lettres, & par qui elles ons été inventées.

Inven-  
tion des  
cara-  
cteres  
Arme-  
niens.

Ils



Ils disent que Judas aiant vendu Nôtre Seigneur & desefesperant du pardon, resolut de se pendre, parce qu'il favoit que Nôtre Seigneur devoit aller aux Limbes délivrer toutes les Ames qu'il y trouveroit, & qu'il faisoit état d'être du nombre; car parmi eux l'Enfer & les Limbes, c'est tout un; mais le Diable plus fin que lui, prévoyant cela, le soutint par les piés, jusqu'à ce que Nôtre Seigneur eût passé par les Limbes, après quoi il le laissa aller à tous les Diabes.

Histoire  
ridicule  
sur Judas.

Les Armeniens ne croient, comme les Euticheens, qu'une nature en JESUS-CHRIST, quoi qu'ils condamnent Eutiches d'heresie; ils ne disent pas veritablement que la Nature humaine a été absorbée par la Divine, comme les premiers Euticheens; même ils ne croient pas la confusion des Natures en JESUS-CHRIST, comme Eutiches, mais ils veulent que la nature Divine & l'humaine soient unies en sa Personne sacrée, comme l'ame & le corps le sont en l'homme, & qu'ainsi elles n'en font qu'une, ce qui fait qu'ils condamnent le Concile de Calcedoine.

Erreur  
des  
Arme-  
niens  
touchant  
les deux  
Natures  
en Jesus  
Christ.

Ils disent que JESUS-CHRIST ne mangeoit, ni ne bûvoit; & comme je rapportois à quelqu'un d'entr'eux, ce qui est dit en plusieurs endroits de l'Evangile, qu'il a bû & mangé, il me répondit, qu'il n'en avoit fait que le sem-

Pensées  
des Ar-  
meniens  
sur le Pa-  
pe.

blant, mais qu'en effet il n'avoit ni bû, ni mangé. Ils ne reconnoissent pas le Pape pour être Supérieur de leur Patriarche, mais seulement pour Patriarche de Rome: J'en ai pourtant trouvé qui n'étoient pas dans ce sentiment, & qui tomboient d'accord qu'il est Chef de toute l'Eglise. Néanmoins ils sont universellement grans ennemis des Franks, & de tous ceux qui professent la Foi Catholique Romaine; jusque-là, qu'il s'en trouve qui ne craignent point de dire, qu'il vaut mieux se faire Turc, que Catholique Romain. Nonobstant tout cela, ils sont uniformes avec nous sur le sujet du saint Sacrement de l'Eucharistie; c'est un fort argument contre les Heretiques Européens de leur objecter les Chrétiens Levantins, qui sont depuis long-tems ennemis déclarés des Catholiques Romains, & néanmoins qui s'accordent tous avec les Catholiques Romains, touchant le saint Sacrement & la Messe, tant Jacobites, que Nestoriens & autres, ce qui fait paroître que la Messe n'est pas chose nouvellement inventée.

Ceremo-  
nie des  
Arme-  
niens sur  
le S. Sa-  
crement  
de l'Au-  
tel.

## CHAPITRE XV.

*Suite des remarques d'Ispahan.*

DES CHEVAUX, MULETS,  
Chameaux, & de quelques  
insectes.

**L**es Persans se servent ordinairement pour leur monture de chevaux de Perse, <sup>Che-  
vaux de  
Perse,</sup> qui sont petits, mais bons & forts, faisant de grandes journées sans se lasser : Ils levent un peu trop la tête, au hazard de retrousser le nez au cavalier, s'il n'y prend garde ; mais il y en a qu'on corrige de ce deffaut, en leur mettant une espece de caveçon, qui est une bande de cuir en forme de licou, qui leur bride le nez, & passant entre les jambes de devant va s'atacher comme le poitrail aux sangles. Ils ont non seulement en Perse, mais aussi dans tout le Levant, la corne meilleure qu'en nos Pais, soit à cause de l'humidité de nôtre climat, soit parce qu'on les y ferre trop souvent. Aussi les Persans peuvent ferrer un cheval avec le premier fer qu'ils trouvent, l'avancant <sup>Fers des  
chevaux  
en Perse,</sup> ou le retirant autant qu'il faut pour l'ajuster au pié, & l'on peut le cloüer en tous les endroits de la corne. Ils font en Perse leurs fers tout unis & plats, en sorte qu'ils n'ont

Manière  
de don-  
ner à  
manger  
aux che-  
vaux.

pas de petits crochets comme les nôtres, ce qui fait qu'ils glissent à tous momens sur les pierres, & sur la terre, lorsqu'elle est tant soit peu mouillée. En Perse, aussi bien qu'en Turquie, l'on n'use point de mangeoire comme chez nous, pour donner à manger aux chevaux; mais soit à la Ville ou à la campagne, on leur donne toujours à manger dans un sac de poil de chèvre noir, qu'on leur pend au cou. Il y a plusieurs Valets qui mettent du sel parmi l'orge qu'ils leur donnent, afin que leur fiente ne soit pas si puante: Ils mettent premièrement la paille au fond du sac, en-suite plein les deux mains de sel, & par dessus l'orge, & après cela ils mêlent avec la main le tout ensemble. Au Printems il donnent de l'herbe à manger aux chevaux & aux mulets, & aux ânes aussi, & cela dans tout le Levant. Ils les pensent avec une étrille qui n'a point de manche, & n'a que deux gratoires dentelées, & ils les bouchonnent avec un morceau de feutre.

Maladies des  
chevaux  
& mu-  
lets.

En Turquie & en Perse, les chevaux & les mulets ont plusieurs maladies, dont il y en a qui ne sont point connus chez nous. Par exemple, quand ils ont trop mangé d'orge, les piés de devant leur enflent & deviennent foibles, en sorte qu'ils tombent facilement, & il leur vient au poitrail  
une

une espece de gouëtre : il y faut appliquer le fer chaud & les laisser deux ou trois jours sans manger d'orge, & les mettre à l'herbe si c'est le tems.

Il vient encore au nez des chevaux deux certains cartilages, un de chaque côté, qui prennent racine au bout de l'os du nez, sur la machoire supérieure, & montent comme des cornes vers le nez, sous la peau, au travers de laquelle on les sent aisément : cela les tourmente si fort, qu'ils ne veulent point manger du tout, mais seulement se coucher, & ils en ont le ventre si bandé, qu'ils ne peuvent marcher que tout d'une piece; si l'on y touche il sonne comme un tambour, & si l'on n'y prend garde, en deux jours ils en meurent; le remède c'est de leur faire le long du nez une taillade avec un bistouri, pour couper ces deux cartilages le plus long qu'on peut, après cela ils sont aussi bons qu'auparavant; ils appellent cette maladie Nachan, c'est-à-dire, ongle.

Ils ont une troisième maladie qui leur fait enfler les lèvres, ce qui les empêche de manger; le remède c'est de leur ouvrir une veine dans le Palais avec une aiguille, ou quelque chose pointuë. Quand ils ont marché quelque tems dans la bourbe ou la nége, & qu'ils ont eu trop long-tems les piés dans l'ordure, si l'on n'a soin de les nêteier, il leur

Nachan  
sorte de  
maladie.

vient

vient une petite gale à la jointure du pié, qui leur retire le nerf & les empêche de marcher; pour guerir cela ils y appliquent de la poudre à canon avec de la nége, s'ils en ont, ou de la poudre toute seule, s'ils n'ont pas de nége.

Il leur vient aussi quelquefois dans la corne une eau noire; on appelle en Persien *Abfiah*, cette maladie *Abfiah*, c'est-à-dire, eau *Abfiah*,  
autre  
espece de  
maladie. noire; le remede c'est de les deferrer, couper de la corne & appliquer sur le mal de l'huile de nasse.

Les chevaux & les mulets ont encore une maladie en Levant, que je croi que les nôtres ont aussi, c'est un cartilage qui leur vient dans la chair, à côté de chaque oeil, & leur couvre presque tout l'oeil, avec la peau qu'il fait avancer: Pour le guerir, ils couchent le cheval à bas, & avec un petit rasoir ils lui ouvrent cette partie & en tirent ce cartilage, qui est grand environ comme l'ongle d'un pouce; ils y mettent du sel, en-suite ils le recousent, & par dessus y appliquent un cataplasme fait d'un peu de fenouil pilé, & mêlé avec deux jaunes d'œufs, & demi-cueillerée de beure; ils étendent cela sur de l'étoupe, & le mettent sur la plaie.

Ils ont encore une autre incommodité qui est une excroissance, qui leur vient au  
dessus

dessus de la jointure du pié, & qui les fait marcher de travers; cela leur vient des grans efforts qu'on leur a fait faire en leur jeunesse: Pour arrêter ce mal, il y faut appliquer le feu.

Ils fendent le nez à tous les ânes, à qu'ils puissent plus aisément respirer, & qu'ils aillent mieux.

Les chameaux lorsqu'ils sont en amour, vivent jusqu'à quarante-deux jours sans manger. Durant ce tems ils sont méchans, ils écument & mordent ceux qui s'en approchent, c'est pourquoi on les moraille. Lorsqu'ils s'accouplent, la femelle est assise sur son ventre, de même que lorsqu'on la veut charger. Il y en a qui portent leurs petits treise mois durant. De leur poil on fait des chausses, l'on en fait aussi en Perse des ceintures fort fines, & il y en a qui coûtent deux tomans, principalement quand elles sont blanches, à cause que les chameaux de ce poil sont rares. Les chameaux de Perse sont grans & forts, & portent deux fois autant de poids que les autres.

Le soir au lieu d'orge, on leur donne ordinairement trois ou quatre pelotes, grosses comme les deux poings, de pâte faite de farine d'orge; ils mangent cela avec grande avidité.

En Perse les beufs ont une grosse bosse

poin-

Chameaux en amour. Accouplement des chameaux.

Poil des chameaux à quoi il sert.

Nourriture des chameaux de Perse.

Beufs en Perse

pointuë sur le dos proche du cou, & les uns l'ont plus grosse que les autres. Les Païsans s'en servent pour porter des fardeaux, & même pour monter dessus.

**Insectes.** Parmi les insectes qui se trouvent en Perse & qui sont communs aux autres Païs il y a particulièrement quantité de Scorpions à **Scorpions.** Cascian, qui sont fort gros & noirs, & si venimeux, que ceux qui en sont piquez meurent en peu d'heures.

**Mouches.** Ils y a aussi en Perse quantité de cousins, semblables à ceux des autres lieux, mais l'on y voit de certains moucheron beaucoup plus fâcheux, qui ne sont pas plus gros que des puces, & sont entièrement blancs; ils ne font aucun bruit ni bourdonnement, & vous piquent en trahison, beaucoup plus sensiblement que les puces, de manière qu'il semble que l'on reçoive des coups de lancettes ou d'épingles. Il y a aussi un certain ver plus long & plus menu qu'une chenille, mais qui a le corps quarré de même; il a une grande quantité de piés, dont il va fort vite; sa morsure est dangereuse, & il y en a de plus dangereux les uns que les autres: Il y en a même qui sont sans remède, principalement quand ils entrent dans les oreilles; les Persans les appellent Hezar-Pai, c'est-à-dire, mille piés, à cause de la quantité qu'ils en ont. Il y en a aussi beaucoup dans les Indes.



## C H A P I T R E XVI.

*Suite des Remarques d'Ispahan.*DE QUELQUES FRUITS ET PLANTES  
confiderables.

ON trouve à Ispahan presque de tous <sup>Fruits à Ispahan.</sup> les fruits que nous avons en France, mais plus beaux & meilleurs; & qui s'y conservent mieux, à cause de la sécheresse de l'air de ce Pais, qui fait que l'on garde des fruits durant toute l'année. Les melons y sont bien meilleurs que chez nous, aussi bien que les pêches qui y sont fort grosses, & les raisins dont il y en a de neuf ou dix especes. Leurs vins sont blancs & faits de <sup>Vins d'Ispahan.</sup> raisins qu'ils appellent Kischmisch; la plupart du monde croit que cette espece de raisin n'a point de pepins, à cause qu'ils sont si petits, qu'il sont imperceptibles au manger; mais on les voit bien dans la cuve lorsque le vin bout. On y fait aussi du vin des autres sortes de raisins, qui n'est pas si bon, ni de si bonne garde. Ils ont quelque vins rouges, mais peu, & pour en faire ils mettent simplement quelques raisins noirs dans du vin blanc, pour y donner de la couleur: s'il étoit fait de raisins noirs il ne se garderoit pas. Il faut excepter le vin de Schiras <sup>Vin de Schiras.</sup> qui.

qui est rouge, fort bon & estomacal : Mais on ne l'apporte que par bouteilles, & encore faut-il avoir des amis pour cela ; si quelquefois il se trouve quelque Armenien qui en fasse venir, il le vend jusqu'à huit abassis, & le moins c'est fix. Ils tiennent le vin ordinaire dans de fort grandes jarres de terre, car la sécheresse ouvreroit tous le tonneaux, & ces jarres tiennent plus d'un mui.

On ne se  
fert point  
de muis.

Persans  
n'ont  
point de  
muscat.  
Raisin à  
la vigne  
jusqu'à  
Noël.

En Perse  
point de  
fraises.

Quoi que les Persans aient de tous les genres de fruits que nous avons, ainsi que je viens de dire, néanmoins ils n'ont pas de toutes les espèces qui sont parmi nous. Ils ont, par exemple, plusieurs sortes de raisins, tous bons, mais ils n'ont pas du muscat. Ils laissent quelquefois le raisin à la vigne jusqu'à Noël, enfermant chaque grappe dans un sac de toile, pour le garder des oiseaux, & ils ne le cueillent qu'à mesure qu'ils le veulent manger. Ils ont aussi de bons abricots, de petites cerises aigres, des pommes & plusieurs sortes de poires ; mais ils n'ont point de fraises. Ils mangent des melons durant presque toute l'année, tant parce qu'ils prennent grande peine à les cultiver, qu'à cause de la constitution de l'air, dont j'ai parlé, qui n'exempte pas néanmoins ceux qui veulent bien conserver des melons, d'avoir toujours une chandele allumée dans la chambre où ils les serrent, soit pour empê-

cher

cher l'humidité ; soit aussi pour les garder de la gélée : Voici comme ils en font la culture. Premièrement ils mettent parmi la terre où ils les sement, quantité de fiente de pigeons, qu'ils nourrissent seulement pour cette fin, & cette fiente se vend au poids. Lorsque les melons sont sortis de terre, & qu'ils commencent un peu à prendre forme d'un pié qui en portera quelquefois une vingtaine, ils en ôteront trois ou quatre, laissant ceux qui profitent le mieux : Au bout de dix ou douze jours, ils en ôtent encore ceux qui profitent le moins, qu'ils ne laissent pas de bien vendre par la Ville, pour petits qu'ils soient, car il se trouve assez de gens qui les mangent ; & ils déchargent ainsi toujours le pié, ne laissant que ceux qui profitent davantage, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un : Il est à remarquer qu'à chaque fois ils découvrent un peu la terre avec les ongles, à l'endroit où est la racine, qu'ils recouvrent de fiente de pigeons, afin d'y fournir de nouvelle nourriture ; ensuite ils y donnent de l'eau par le moyen de certains petits canaux qui ont plusieurs détours, & qui arrosent les racines, sans mouiller les fruits. Ils leur donnent toutes ces façons trois ou quatre fois, car après les avoir arrosés ils les laissent huit ou dix jours sans leur donner d'eau : Enfin, lorsque celui qui reste commence à

Culture  
des Me-  
lons.

grossir,

grossir, ils en mettent le bout à leur bouche, & l'aient un peu mouillé de leur salive, ils le couvrent d'un peu de terre, & ils disent que cette ceremonie les garde des piqures de certaines mouches qui les gâteroient. On mange en Perse des melons jusqu'au mois d'Avril, & même quelques-uns encore en Mai, qui est le tems où l'on commence presque d'en manger de nouveaux. Du moins ils commencent dès le mois de Juillet à en avoir de meurs, mais ce sont de petits melons ronds, la plupart blancs dedans, cotonneux, & sans goût; les bons ne commencent à être mangeables qu'en Août; ils sont d'une autre espèce, & sont longs la plupart: Je les ai décrits ailleurs.

Culture  
du Palmier en  
Perse.

Entre les arbres qui sont dans la Perse, il y a le Palmier, que l'on y cultive avec soin: Quand il est jeune, & avant qu'il porte fruit, l'on creuse au pié de cet arbre huit à dix brasses avant en terre, plus ou moins, jusqu'à ce qu'on ait trouvé l'eau; mais cette fosse ne se fait pas tout à l'entour de l'arbre, parce qu'il tomberoit; l'on ne creuse donc que d'un côté, & en-suite l'on emplit ce creux avec de la fiente de pigeon, dont on a toujours provision en ce Pais-là; parce que l'on tient exprès dans les Villages quantité de pigeons domestiques, & les

les gens du Païs m'ont dit, que s'ils ne donnoient cette façon aux Palmiers, ils ne porteroient pas de bon fruit. Mais il y a encore à remarquer une chose fort curieuse, touchant la culture de cet arbre, c'est que tous les ans, quand les Palmiers fleurissent, l'on prend les fleurs des Palmiers mâles, & l'on en met deux ou trois branches dans la matrice de chaque Palmier femelle lorsqu'elle commence à s'ouvrir; autrement ils produiroient des dattes, qui n'auroient que la peau & le noiau: J'appelle la matrice ce qui contient en soi les fleurs, d'où naissent dans la suite les dattes; le tems de faire cette jonction est sur la fin de Novembre: Ce n'est pas que les mâles ne portent du fruit, mais il ne vaut rien, c'est pourquoi l'on prend toutes leurs fleurs pour anter les femelles. Sur le sujet des dattes, il est bon de faire observer que dans les Païs chauds, l'usage durant les grandes chaleurs en est extrêmement dangereux, parce qu'il fait venir des ulcères par tout le corps & gâte la vûë.

Il y a un arbrisseau nommé en Persien <sup>Kher-</sup> Kherzehreh, c'est-à-dire, fiel d'âne, à <sup>zehir</sup> cause qu'ils disent qu'il est amer comme <sup>arbrisseau.</sup> le fiel d'un âne. Cet arbrisseau est un frutex qui vient quelquefois plus haut qu'un grand homme. Il a le tronc souvent gros  
comme

comme un homme d'où sortent des tiges grosses comme la jambe, qui jettent plusieurs branches, dont les moindres sont grosses comme le doigt. Cet arbre est d'un vert blanchâtre, il a une écorce assez épaisse, sous laquelle la tige (qui est ligneuse) est blanche. Il a les feuilles épaissies comme le laurier-cerise, beaucoup plus larges & presque aussi longues, & quasi ovales, avec des veines de même; ces feuilles sont deux à deux opposées l'une à l'autre, non pas toutes d'un même côté, mais les deux qui suivent sont avec celles qui précèdent une croix, & cela réglément; de même que ce qu'on appelle baûme & qui se met dans la salade; elles sont sans pedicule, embrassant la tige. Vers le bout de la tige, environ à l'antepenultième ordre des feuilles, cet arbre à une tige grosse comme une queue de tulipe, & longue comme le doigt, du bout de laquelle sortent d'autres petites tiges au nombre d'environ quinze, qui portent chacune une fleur au bout; toutes ces fleurs faisant comme une virabelle. Avant que d'épanouir, elles ont la largeur d'environ un demi-denier de diamètre, & sont comme un bouton plat, ou de même grandeur & figure que certains petits os blancs, ronds, & plats par dessus, qui se trouvent dans le poisson Raie; elles s'arrondissent par dessous,

Voiez la  
Figure  
suivante.

sous, c'est-à-dire, que les feüilles, dont elle est composée, se joignent, & font ce côté plat par dessus : Quand elles sont ouvertes, elles sont comme de fort petites anemônes. Ces fleurs sont en dehors de couleur blanc-sale, tirant un peu vers le violet, & fort lissës; en dedans le fond est blanc, & la pointe de chaque feüille est pourprée; au fond il y a une figure Pentagone toute jaune, dont chaque angle répond au milieu d'une des feüilles de la fleur, & du milieu de chaque côté de ce Pentagone fort comme une dent blanche en bas, & par le haut, de couleur de pourpre, & chaque dent répond à l'entre-deux des feüilles; cette fleur peut être semblable à celle de la ronce. Cette plante est pleine d'un lait fort acré & qui se sèche incontinent contre les doigts & se met tout en fils ou foies. On dit communément en Perse (mais je n'en ai pas vû d'experience,) qu'en Juin ou Juillet le vent chaud, qui passe sur cette plante, s'il est en-suite respiré par un homme, le tuë, en sorte que si on le prend par un bras, ou une jambe, elle reste à la main de celui qui le tire, comme de la chair bouillie; & ils appellent ce vent Badisamour, c'est-à-dire en Persien, vent de poison. Ils ajoutent que le moyen de s'en garder, c'est quand on sent un vent chaud,

Fleurs du  
Kher-  
zehreh.

Mauvais  
effets du  
Kher-  
zehreh.

Badisamour  
Badi-  
mour  
Vent de  
poison.

Remède  
contre le  
Badisa-  
mour.

dont l'on entend aussi le bruit, (car il bruit bien fort) de mouiller vîtement un manteau ou autre chose semblable, & s'en bien couvrir la tête, afin que le vent ne puisse penetrer; & outre cela se tenir couché tout de son long, le nez contre terre, jusqu'à ce qu'il soit passé, & il ne dure pas plus d'un quart-d'heure. Ils disent que cette plante est fort venimeuse, & que c'est pour cela qu'ils l'appellent Kherzehreh; & un certain Armenien me voulut un jour faire croire, que si une goutte de lait de Kherzehreh touchoit à l'œil d'un homme, il le perdrait entierement; à tout hazard je n'en ai pas voulu faire l'experience.

Les Armeniens appellent cette plante Badisamour, mais un d'eux me disoit fort bien, que c'est mal-à-propos, qu'ils lui donnent le nom de ce vent pestiferé, & encore avec moins de raison qu'ils lui attribuent la cause des mauvais effets de ce vent, puisque l'on trouve cette même plante en plusieurs autres endroits, où le vent Badisamour ne regne point; comme à Lar & au delà; & ce vent ne regne que depuis Couvreston jusqu'au Bender; & même plusieurs personnes de Schiras m'ont dit qu'elle se trouve à deux lieues de cette ville de Schiras, où ce vent ne regne point: Et j'en ai vu encore dans le chemin de Carzerum



au Benderrik en plusieurs endroits. Cette raison prouve bien que cette plante ne cause pas ce vent, mais elle n'est pas assez convainquante pour conclure, qu'elle ne cause pas avec ce vent ces mauvais effets; car l'on peut bien dire, que si ce vent chaud regnoit en des lieux où il n'y eût point de cette plante, il ne seroit peut-être pas si mortel, puis-qu'il se peut faire, qu'étant déjà de soi très-mauvais, il augmente sa malignité en passant pardessus ces plantes, dont il conduit avec soi l'odeur & les mauvaises qualitez; mais ce qui doit à mon avis servir de conviction pour le contraire, c'est que ne se trouvant point entre Moful & Bagdad de telles plantes (du moins je n'y en ai point vû, ni n'ai jamais oui dire qu'il y en eût,) & le vent qu'on appelle en ces quartiers le Samiel, y étant aussi pestiferé & mortel, qu'aux endroits où se trouve cette plante, c'est mal-à-propos qu'on lui attribue les mauvais effets de ce vent, veu même que cette plante croît par toutes les Indes, où l'on ne fait ce que c'est que le vent de Samiel.

Outre ce que l'Armenien me dit que cette plante s'appelle Kherzehreh, c'est-à-dire, fiel d'âne, pour la raison que j'ai déjà alleguée, j'ai trouvé dans un Dictionnaire Turc Persien, que Kherzehreh veut encore dire, un arbre de poison, & cet hom-

Mauvaise cause  
du Badifamour.

me m'avoïa qu'effectivement elle étoit venimeuse & même à la sentir. Mais il donnoit à ce vent Badifamour une origine qui n'avoit gueres de solidité; car il disoit qu'il vient du côté de la mer, & que sur cette côte, il arrive souvent que la mer jette en terre un certain poisson, dont il ne me put dire le nom; & que ce poisson étant hors de l'eau meurt, & se corrompt, & que ce vent passant par dessus emmène avec soi la puanteur qui le rend si pestiferé. Un Gentilhomme Portugais habitué depuis plusieurs années au Bender Congo, près duquel il y a plusieurs arbres Kherzehreh, m'en a rapporté cette particularité; que la partie de sa racine qui regarde le levant est poison, & celle qui regarde le couchant le contre-poison; & que du bois de cette plante il se fait de bon charbon pour de la poudre à canon.

Particularitez  
du Kherzehreh.

Konar,  
arbre.

Nous avons encore trouvé en plusieurs endroits, & principalement tout le long du chemin, depuis Dgiaroun jusqu'à Bender Abaffi un arbre qu'ils appellent Konar. Le tronc en est si gros, qu'il faut deux hommes pour l'embrasser; il est jusqu'à la hauteur de deux ou trois piés fait comme un rocher, ou comme plusieurs racines jointes ensemble, il est fort raboteux & blanchâtre; du reste cet arbre ressemble assez en figure & en

*Le Kherzreh*

*Le Konar*





en hauteur à un poirier; ses branches sont beaucoup étenduës, & font un grand ombrage; elles ont l'écorce blanche aussi bien que le dedans, qui a au cœur de la moëlle, comme du fureau; à tous les nœuds où il y a de petites branches ou des feuilles, il sort deux grosses épines longues, fortes & rouges, qui se recourbent un peu vers la terre, & ne sont pas directement opposées l'une à l'autre. Les feuilles sont de la longueur & largeur marquées en la figure ci-jointe.

La couleur en est verte d'un vert vernissé d'un côté, & de l'autre d'un vert pâle & blanchâtre, elles ont les veines comme les feuilles de plantain. Cet arbre porte un fruit qui est meur en Mars, & qui en sa figure ressemble assez à de petites pommes, & est de même couleur, mais il n'est pas plus gros que des cormes, ou des petites cerises. Il y a peu à manger, car le noiau est beaucoup plus gros que celui de la cerise, il est fort dur & quasi rond, de sorte qu'il n'y a presque qu'une peau sur le noiau. Ce fruit étant meur est ridé, & de couleur tirant sur l'oranger, il est assez doux, mais cotonneux; je croi qu'il y en a en Italie sous le nom d'Azzarole, & c'est peut-être le *Azzarole* le, arbre.  
*Rhamnus, folio subrotundo fructu compresso,*  
*de Jonston.*

Livas,  
herbe.

Parmi les plantes il y a en Perse une certaine herbe qu'on appelle Livas, qui a la feuille fort crêpuë, & quasi comme de la bête, ou comme un chou crêpu, mais elle est beaucoup plus crêpuë, la queue est comme une cardé d'artichaut, & est fort aigre; on la mange durant tout le Printems pour un mets délicieux; plusieurs veulent que ce soit la rubarbe, mais ce ne l'est pas.

*Fin du troisième Tome.*

